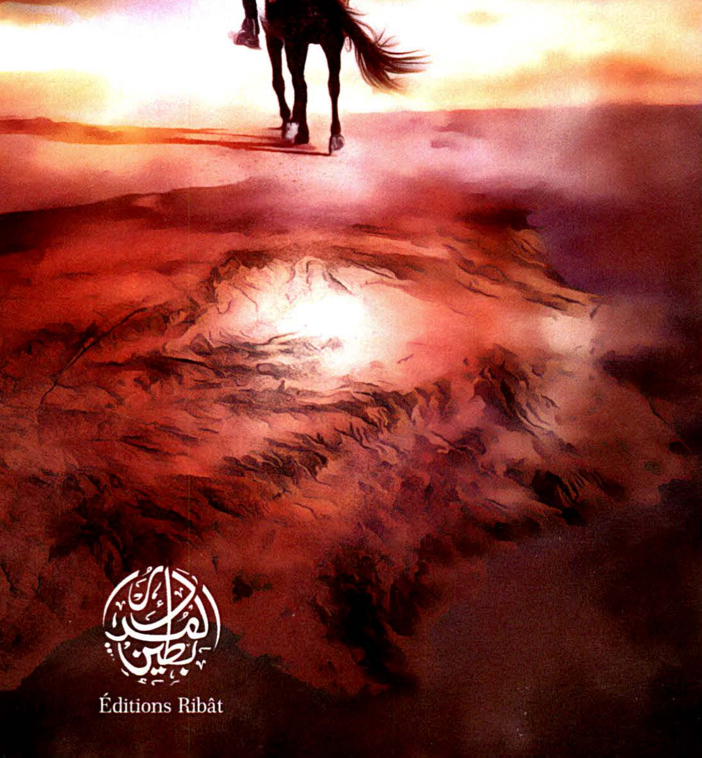
Agha Ibrahim Akram

LA CONQUÊTE MUSULMANE DE L'ESPAGNE



Éditions Ribât


بسم الله الرحمن الرحيم

La louange revient à Allâh, que nous implorons de nous donner la victoire ! Ô hommes, où pouvez-vous donc fuir ? Derrière vous est la mer ; devant vous est l'ennemi. Par Allâh, vous ne pouvez compter que sur votre Foi et votre persévérance !

- Tariq ibn Ziyad, à la bataille décisive du Wadi Lakkah

ISBN : 978-2-9564440-3-9
Dépôt légal : Janvier 2020

Achevé d'imprimer sur les presses de Booksfactory en octobre 2021 en U.E.

Troisième édition, revue et corrigée.

Éditions Ribât
www.ribateditions.com

Agha Ibrahim Akram

La conquête musulmane de l'Espagne

Éditions Ribât

Sommaire

Préface du traducteur

Premier acte éclatant d'une formidable épopée qui devait s'étendre sur près de huit siècles, la conquête musulmane de l'Espagne est peut-être l'un des événements les plus marquants de l'Histoire de l'humanité. Moins d'un siècle après l'Hégire, l'islâm pénétrait ainsi pour la première fois en Europe pour y écrire certaines de ses plus belles lettres de noblesse...

Les premières conquêtes musulmanes, ces miracles de la Foi et de l'épée, ont fasciné et impressionné les plus grands à travers l'Histoire par leur fulgurance et leur dynamisme, l'art de la guerre de leurs stratèges, le panache de leurs généraux et commandants, le dévouement absolu de leurs guerriers, leur étendue presque inimaginable pour l'époque - des Pyrénées à l'Indus et aux confins de l'Himalaya - alliée à l'impact et à la permanence de leurs résultats. La conquête de l'Espagne ne fait pas exception à la règle. Tariq ibn Ziyad, le fougueux Berbère, Musa ibn Nusayr, le grand chef d'orchestre Arabe, ou encore Mughîs le Romain, ne furent pas moins brillants et talentueux que leurs glorieux prédécesseurs, conquérants de l'Orient, de la Perse ou de l'Égypte. Sous leurs ordres audacieux et leurs harangues enflammées, quelques milliers de cavaliers du Maghreb et d'Orient abattaient la tyrannie des Wisigoths en quelques mois, ouvraient la péninsule ibérique à la foi de Muhammad ﷺ et s'enfonçaient bientôt jusqu'à la Loire...

Pour la première fois, toutefois, la conquête n'était - dans un premier temps - pas portée par les Arabes mais par un peuple fraîchement converti à l'islâm : les Berbères. Alors même que leur terre natale, l'Afrique du Nord, venait à peine d'être définitivement acquise à la foi

de Muhammad ﷺ et pacifiée quatre ans plus tôt par les Omeyyades, ils se lançaient presque aussitôt à l'assaut de l'Europe pour y prolonger le formidable élan et la pulsion vitale de leurs conquérants arabes. À leur tour, jaloux des hauts faits d'armes de leurs aînés dans la Foi, ils s'inscrivaient dans le destin du génie islamique, accomplissaient des exploits qui dépassent l'entendement et résonnent aujourd'hui encore dans le cœur des musulmans, et écrivaient leur nom en lettres d'or dans l'Histoire - preuve s'il en est de l'universalité de la dernière des Révélations.

Mais ce qui fait la singularité de la conquête de l'Espagne est peut-être la vague d'espoir qu'elle fit naître à travers toute la péninsule auprès d'une population exaspérée par des siècles d'oppression et de barbarie. C'est d'abord un comte chrétien, blessé dans son honneur par la perversité de son souverain, qui ouvre les portes du pays aux musulmans ; ce sont ses marins et ses éclaireurs, tout aussi chrétiens, qui transportent les guerriers de Tariq ibn Ziyad sur les côtes ibériques et les guident à travers plaines et collines. Ce sont, encore, des nobles chrétiens qui abandonnent les rangs de leur tyran avec leurs partisans lors de la bataille décisive du Wadi Lakkah. Ce sont, partout, les Juifs, victimes de siècles de persécutions toujours plus odieuses, mais aussi les esclaves de l'Église ou les serfs saignés à blanc par le joug germanique, qui accueillent les armées islamiques, porteuses d'un nouvel ordre empreint de justice et de tolérance, en libératrices. Ce sont, enfin, les notables des grandes cités d'Espagne qui découvrent avec un étonnement certain des conquérants magnanimes aux mœurs chevaleresques, et une invasion sans massacres ni dévastations de masse, sans profanations de lieux de culte ni viols.

À l'ombre de la *sharî'a*, la *Pax Islamica* apporte prospérité, paix, équilibre et stabilité - seule capable, par la nature même de son ordre politique, d'établir la concorde et un *modus vivendi* acceptable entre tant de communautés religieuses, ethniques ou sociales si diverses. Très vite,

nombre d'autochtones, irrésistiblement attirés par le monothéisme intransigeant de leurs conquérants, se fondent aux côtés des nouveaux maîtres du pays dans cette nation andalouse si particulière, à la fois islamique et européenne, arabe et latine, berbère et germanique, qui devait devenir et rester, des siècles durant, le bastion des arts, des lettres et des sciences, de l'architecture et de la médecine, brillant foyer de civilisation et sublime pôle de raffinement admiré de tous les auteurs à travers les âges, symbolisant la lumière de l'islâm au cœur des ténèbres de la chrétienté médiévale. La magie d'al-Andalus, joyau de la civilisation islamique comme de l'humanité tout entière, était née...

'Issâ Meyer, 22 *safar* 1440, 2 novembre 2018.

Note de traduction

Ce livre fut édité en 1980 sous le titre original de « *The Muslim Conquest of Spain.* » Nous avons choisi d'y ajouter les huit premiers chapitres de la suite de cet ouvrage publiée en 1983, « *The Falcon of Quraish* », qui traitent notamment des expéditions musulmanes en France, de la bataille de Poitiers et de la guerre civile au Maghreb et dans la péninsule ibérique, afin que le lecteur puisse profiter d'une vue d'ensemble des premières décennies d'al-Andalus, de la conquête en 711 jusqu'à la fondation de la dynastie Omeyyade de Cordoue, en 756. Il s'agit donc d'un ouvrage inédit et complet sur cette période cruciale pour la naissance, le développement et même la chute finale de l'Espagne musulmane. Quant aux autres chapitres de « *The Falcon of Quraish* », qui traitent directement de la vie de 'Abd ar-Rahmân, le premier émir Omeyyade de Cordoue, ils ont été traduits et publiés dans notre ouvrage « Le Faucon de Quraysh ».

Au niveau sémantique, précisons que l'auteur utilise ici le terme « Espagne » en guise de synonyme pour la péninsule ibérique en tant qu'entité géographique, réunissant ainsi les états modernes de l'Espagne et du Portugal. Rappelons également qu'Agha Ibrahim Akram utilise des dénominations historiques qui ne correspondent pas à l'acception contemporaine que nous connaissons : l'Afrique - l'Ifriqiya des Arabes - désigne ainsi ici la région de Barqa, en Libye, à Bejaïa, en Algérie ; le Maghreb, la région de Bejaïa au fleuve Souss, sur la façade atlantique du Maroc ; l'Afrique du Nord réunit ces deux provinces. Enfin, l'auteur exprime parfois son opinion personnelle sur certains personnages controversés de l'ère omeyyade ; si nous avons conservé ces remarques par fidélité au texte, nous n'en partageons pas toujours le contenu.

En ce qui concerne la transcription des dates, nous avons fait le choix

de mettre en avant le calendrier islamique hégirien, tout en indiquant systématiquement, entre parenthèses, l'année grégorienne correspondante. Quant au signe ﷺ qui suit le nom du Prophète Muhammad, il correspond à la recommandation islamique de prier sur lui à chaque mention de son nom et signifie « Que la paix et la bénédiction d'Allâh soient sur lui ».

Pour conclure, nous invitons le lecteur à nous signaler toute erreur factuelle qui se serait glissée dans le récit - veuillez nous en excuser par avance si tel était le cas. Toute erreur présente dans cet ouvrage ne provient que de son auteur et du Diable ; la Vérité ne vient que d'Allâh Seul. Puisse-t-Il agréer cette œuvre et en faire une source de bénéfice pour Ses serviteurs. Louange à Lui, et que la paix et les bénédictions soient sur Son Prophète et Messager Muhammad !

« Seigneur, ne nous châtie pas s'il nous arrive d'oublier ou de commettre une erreur ! » (*Qur'ân*, al-Baqarah, 2/286)

« Seigneur, ouvre ma poitrine, facilite ma mission, et dénoue un nœud en ma langue afin qu'ils comprennent mes paroles ! » (*Qur'ân*, Tâ-Hâ, 20/25-28)

Biographie de l'auteur

C'est dans une famille musulmane de la cité aujourd'hui indienne de Ludhiana, au nord de Delhi, que naît Agha Ali Ibrahim Akram le 22 septembre 1923. Lors de l'indépendance et de la partition des Indes britanniques entre musulmans et hindous, il opte naturellement pour le Pakistan, et c'est ainsi qu'il participera avec distinction aux trois premières guerres indo-pakistanaises - 1947, 1965 et 1971 -; les deux dernières en tant que chef d'état-major d'une division d'infanterie placée en première ligne.

Entre temps, Agha Ibrahim Akram, devenu colonel, avait été nommé, de 1960 à 1965, chef instructeur au « Command and Staff College », la célèbre académie militaire de Quetta où il enseignait, entre autres, l'histoire et la stratégie au gratin des futurs officiers et généraux pakistanais. C'est là qu'il ressent cruellement le manque de littérature détaillée, claire et objective sur l'histoire militaire musulmane, et qu'il décide de remplir lui-même ce vide en se lançant dans une série chronologique des premières grandes conquêtes de l'islâm qu'il prévoit de rédiger en vingt ans. Pour mener à bien son projet et ses recherches, il apprend l'arabe, le perse et l'espagnol et se met à réunir méthodiquement une impressionnante bibliothèque de sources historiques.

Son premier livre sur la vie et les campagnes de Khalid ibn al-Walid, « L'épée d'Allâh », paraît ainsi en 1970 après cinq ans d'efforts et de visites sur les champs de bataille du Liban, de Syrie, de Jordanie, d'Iraq ou encore d'Arabie Saoudite. Édité en anglais puis traduit en ourdou, en arabe, en allemand ou encore en malais et en langue indonésienne, cet ouvrage connaît un succès fulgurant à travers le monde musulman

; il deviendra même une lecture obligatoire pour les candidats à l'entrée dans les académies militaires pakistanaises et sera intégré dans le cursus de formation des officiers de l'armée malaisienne. Son second livre, « La conquête musulmane de la Perse », est publié en 1974 après de nombreux repérages en Iran, alors qu'il vient d'être nommé délégué militaire du Pakistan à Ankara, dans le cadre du pacte de Bagdad ; son troisième volume, « La conquête musulmane de l'Égypte et de l'Afrique du Nord », en 1977, après de nouvelles visites en Égypte et en Tunisie. Entre temps, Agha Ibrahim Akram est devenu lieutenant-général, le troisième grade le plus élevé de la hiérarchie militaire pakistanaise ; l'année suivante, en 1978, il est néanmoins contraint de se retirer de l'armée par le nouveau maître du pays, Muhammad Zia-ul-Haq.

Nommé ambassadeur du Pakistan en Espagne, un poste qu'il occupera près de trois ans et qui lui permettra de se consacrer à l'écriture et à la publication du dernier opus de sa série historique, « La conquête musulmane de l'Espagne », dont il est question ici, il s'y découvre une véritable fascination pour al-Andalus et son destin, à l'image du poète Muhammad Iqbal, « père spirituel du Pakistan » qui inspira plusieurs générations d'élites du pays. Une nouvelle idée émerge alors en son esprit : rédiger une autre série d'ouvrages d'histoire militaire, cette fois consacrés exclusivement à l'Espagne musulmane, une immense saga qui s'étendrait de la première conquête du pays, en 711, à la chute de Grenade, en 1492. Deux nouveaux livres suivront dans ce cadre : « Le faucon de Quraysh », sur le premier émir omeyyade de Cordoue, 'Abd ar-Rahmân, et « La montée de Cordoue », en 1986, peu avant sa mort. Agha Ibrahim Akram rejoindra ainsi son Créateur en 1989, sans avoir pu mener à son terme ce dernier projet...

Préface de l'auteur

À mon fils Masûd.

En mémoire de mon frère Mahmud, qu'Allâh lui fasse miséricorde.

Lorsque je débutai mon travail de recherche sur l'histoire militaire musulmane, il y a maintenant seize ans, il était dans mon intention d'écrire quatre ouvrages sur le sujet : « L'épée d'Allâh », « La conquête musulmane de la Perse », « La conquête musulmane de l'Égypte et de l'Afrique du Nord » pour terminer par « La conquête musulmane de l'Espagne. »

C'est seulement lorsque j'entrepris la rédaction de ce dernier livre que je me rendis compte de l'injustice à l'égard des hauts faits d'armes de l'islâm que serait l'écriture d'un seul ouvrage sur la conquête de l'Espagne, sans aller plus loin. Je découvris avec plaisir et étonnement, fierté et joie, les grandes campagnes des musulmans dans la péninsule ibérique ; il devint alors clair en mon esprit qu'un seul ouvrage serait insuffisant et inadéquat pour une telle épopée. L'histoire de l'Espagne musulmane demandait une étude et un travail de bien plus grande ampleur, qui ne couvriraient pas seulement la conquête du pays par Musa ibn Nusayr et Tariq ibn Ziyad, mais également le règne des Omeyyades de Cordoue, l'ère des rois de *taifas*, l'irruption des dynasties berbères, *Murâbitûn* et *Muwâhidûn*, et enfin la chute tragique de Grenade. Un tel travail de recherche nécessiterait de nombreuses années de labeur et devrait s'étaler sur plusieurs volumes. Mais il devait débuter par la conquête - un événement unique de l'histoire de l'islâm, le premier acte glorieux du passionnant drame de l'Espagne

musulmane. Ce livre est donc un récit de cette campagne, menée par les plus brillants généraux et guerriers de leur temps.

Allâh, dans Son infinie Générosité, a récompensé mes efforts. C'est ainsi qu'après ma retraite de l'armée, au terme d'une longue et honorable carrière de trente-six années de guerre et de paix, j'ai pu être nommé ambassadeur du Pakistan en Espagne, ce qui a grandement facilité mon travail et m'a permis d'atteindre plus facilement mes objectifs. Arrivé à Madrid en mai 1978, j'y ai découvert un pays délicieux ; les Espagnols, bien que bons vivants et hauts en couleur, possèdent une dignité, une sensibilité émotionnelle et un sens de la spiritualité que l'on ne trouve pas fréquemment ailleurs en Occident. Je ne pus ainsi que constater à quel point la longue présence musulmane dans la péninsule avait façonné le caractère et la personnalité de l'Espagne moderne - et des Espagnols. Je m'y sentais, presque, comme à la maison.

Pour la première fois durant mon travail de recherche, je découvrais également un mur de préjugés - la partialité occidentale et chrétienne à l'égard de l'islâm et de l'Orient. Cette réalité s'applique particulièrement à la littérature du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, une ère durant laquelle la pensée occidentale fut marquée par l'expérience coloniale et ses conséquences : partialité raciale, intolérance religieuse et aveuglement intellectuel. Même des œuvres de référence comme l'Encyclopedia Britannica ou des historiens profonds comme Gibbon n'en ont pas été épargnés. À ces préjugés s'ajoutait la confusion entre légende et Histoire, tant à cause d'auteurs qui n'étaient pas des historiens - et n'imaginaient peut-être même pas que leurs textes de fiction soient un jour pris au sérieux - que d'historiens acceptant sans le moindre doute les mythes qui satisfaisaient leurs présupposés idéologiques. Chez un peuple aussi romantique que les Espagnols, cela ne pouvait mener qu'à un tel entremêlement des faits et de la fiction qu'ils en deviennent, parfois, inséparables.

J'étais toutefois heureux de découvrir qu'en Espagne même, la virulence de ces préjugés a quelque peu diminué. Elle a souvent été remplacée par la reconnaissance, parfois même la valorisation, quoi qu'exprimée à contrecœur, de ce que l'Espagne devait à son héritage islamique, de la grandeur et de la gloire du règne des musulmans, de l'efficacité et de la justice de leur administration, de leur contribution à la culture et à la beauté du pays. Des historiens espagnols d'importance écrivent désormais sur le passé musulman de leur pays avec impartialité. Cette évolution intellectuelle s'est traduite par une prise de conscience de l'importance des études islamiques : le gouvernement espagnol a ainsi établi un Institut Hispano-Arabe à Madrid, tandis que l'Égypte y ouvrait un Institut des Études Islamiques. Les directeurs de ces deux établissements, Don Francisco Utray Sarda et Alsayed Abdel Aziz Salem, ainsi que le professeur et diplomate Emilio Garcia Gomez, m'ont ainsi accordé une aide précieuse dans la rédaction de cet ouvrage. J'ai appris l'espagnol, ce qui m'a permis, avec l'arabe et l'anglais, d'accéder à toutes les sources les plus importantes sur l'histoire musulmane de l'Espagne, et notamment de découvrir la version chrétienne des événements ainsi que de nombreux détails géographiques non mentionnés par les sources musulmanes. Durant mes recherches, mon travail s'est trouvé alourdi par les versions divergentes d'un même événement ; une étude approfondie et minutieuse des différents récits m'a permis de dissiper la plupart des doutes, mais certaines contradictions demeurent. Dans ce cas, j'ai utilisé mon propre jugement pour choisir la version la plus plausible et la plus logique, favorisant les récits des historiens les plus sérieux, et je n'ai pas alourdi la narration par les versions fantaisistes ni attiré l'attention du lecteur sur des récits alternatifs qui ne méritent que d'être écartés.

J'ai beaucoup voyagé à travers l'Espagne et visité tous les lieux où une bataille fut livrée. J'ai particulièrement apprécié le temps passé sur le

terrain de la bataille du Wadi Lakkah, le premier et le plus féroce des affrontements entre musulmans et Wisigoths, durant lequel Tariq ibn Ziyad écrasa l'armée du roi Rodéric - que j'ai pu visiter et arpenter à deux reprises. J'ai accompli encore bien d'autres fascinantes visites de cités et de champs de bataille, qui me furent d'un intérêt inestimable, mais une description de ces pérégrinations ne ferait qu'entamer la patience du lecteur. Il est suffisant ici de mentionner que chacune de ces visites fut à l'image d'un véritable cours d'histoire. Quoi qu'il en soit, j'ai conclu de mon étude de l'Espagne, de son histoire, de sa beauté et de sa diversité, que presque chaque facette de sa vie culturelle contient des marques de son passé musulman. L'Espagnol moderne est fier d'affirmer que l'Espagne est différente, et il a raison. L'Espagne est différente. Elle l'est parce que les musulmans y ont vécu huit siècles. [1]

Mes recherches historiques et mes visites, l'écriture du manuscrit et la conception des cartes me prirent plus de deux ans. En achevant cet ouvrage, j'étais conscient de la grâce et de la générosité d'Allâh et je méditais les mots du Prophète Muhammad ﷺ :

« Allâh a plié la Terre pour moi et m'en a montré son Orient et son Occident. Le royaume de ma nation atteindra tout ce qu'il m'a été montré. » [2]

A.I. Akram. Madrid, Espagne, septembre 1980.

---

[1] *NDT : Edgar Quinet affirmait ainsi : « C'est l'originalité de l'Espagne, qu'avec cette horreur sainte du génie arabe, elle ne peut s'en séparer. Elle l'a chassé il y a trois siècles : il est encore là, debout et vivant dans son cœur; elle le hait, et il court dans ses veines. (...) Elle déteste l'Arabie, et l'Arabie s'attache à ses flancs comme une tunique. Telle est donc la condition de ce peuple, pendant huit siècles, de haïr toujours le génie qu'il imite et épouse à son insu. » (Le christianisme et la Révolution française, 1845)*

[2] *Hadith rapporté par Muslim, d'après Thawbân.*

CHAPITRE 1 – Les généraux

Dressé à la pointe de l'Afrique, le général berbère observait l'extrémité de l'Europe, au-delà des eaux bleues de l'étroite bande de mer - une dizaine de kilomètres - qui relie l'Atlantique à la Méditerranée et sépare les deux continents ; là, également, où ils sont le plus proches. Le général était un brillant soldat. Vétéran d'innombrables batailles, il s'agissait d'un chef-né, d'un guerrier intrépide, audacieux et sans peur qui n'hésitait pas à se jeter lui-même dans les combats au plus fort de la bataille. Il n'en possédait pas moins le détachement nécessaire pour s'élever mentalement au-dessus de la mêlée et manœuvrer ses troupes d'une main de maître. Sa compréhension rapide des rapports de force menait invariablement au succès. Et il pouvait être des plus rusés, lorsque la situation l'exigeait.

Grand, athlétique et bien bâti, le physique du Berbère, encore endurci par des années de campagnes, était comme taillé pour la bataille. Le front haut - une caractéristique que l'on tenait alors pour le signe d'une intelligence rare -, la peau claire et les cheveux roux, il arborait quelque difformité à la main, probablement une blessure acquise au combat. Poète à ses heures perdues, il était connu pour son éloquence et une maîtrise de la langue que l'on trouvait rarement chez les soldats. Un grain de beauté proéminent se dressait sur son épaule gauche ; un détail auquel il n'avait jusqu'ici pas accordé la moindre importance mais qui acquerrait bientôt une signification particulière...

La pointe de l'Afrique où le général se dressait était un promontoire qui s'étirait dans la mer depuis le continent, auquel il était relié par un isthme étroit ; les Arabes nommaient l'endroit Sebta. Et plus particulièrement, l'une des sept collines de ce promontoire, la plus

haute, que les Grecs des temps anciens tenaient pour l'un des piliers d'Hercule ; il s'agissait, en tout cas, d'un excellent poste d'observation. Le général observait l'Espagne avec un vif intérêt : il étudiait son littoral et ses côtes, tentait de discerner les vertes collines qui s'élevaient à l'intérieur du pays. Mais ce qu'il examinait le plus attentivement était une montagne de granite qui s'élevait à plus de trois cents mètres au-dessus de la mer : un énorme rocher, long de trois kilomètres. Il ne savait pas encore que cette montagne porterait, un jour, et pour les siècles à venir, son nom : le Rocher de Gibraltar, *Jabal Tariq* – « la Montagne de Tariq ».

Le nom de ce général était donc Tariq. Plus précisément, Tariq ibn Ziyad ibn 'Abd Allâh ibn Walgho ibn Warfajum ibn Nabarghasin ibn Walhaz ibn Yatufat ibn Nafzav. Certains ont affirmé qu'il était Perse, mais il n'en était rien. Tariq était un pur Berbère, un noble issu de la tribu de Nafza, et un affranchi de Musa ibn Nusayr à qui le gouverneur omeyyade avait rendu sa liberté après sa capture lors de la conquête musulmane de l'Afrique du Nord. Tariq ibn Ziyad était devenu l'un des grands généraux de Musa ibn Nusayr ; il avait même joué un rôle décisif dans la conquête du Maghreb. C'est lui qui avait commandé l'avant-garde de l'armée islamique lors de sa marche au cœur du pays, qui avait conquis Tanger et tenté, sans succès, de prendre Sebta. Il avait ensuite mené les musulmans dans la région vallonnée du Haut-Atlas et joué un rôle décisif dans la soumission des tribus berbères des Masmudas. Quand l'armée était revenue dans la région côtière du Nord, Musa l'avait nommé gouverneur de Tanger et des districts voisins, et lui avait laissé le commandement d'une force de douze mille guerriers berbères.

Ceci avait eu lieu deux ans plus tôt, en l'an 88AH (707). Aujourd'hui, Tariq se dressait sur cette colline que l'on connaissait comme « le pilier d'Hercule » et observait le mont qui serait plus tard connu sous son nom. Il venait d'être invité à conquérir l'Espagne par le comte Julien.

*

Le comte Julien était le gouverneur de Sebta, la capitale de l'antique province de Maurétanie Tingitane. Il avait gouverné toute la province jusqu'à ce que les musulmans arrivent et ne lui laissent que la cité de Sebta. La ville avait été fondée par les Carthaginois, avant de passer sous le contrôle de l'Empire romain. Lorsque les tribus germaniques avaient pris l'Espagne aux Romains, le roi vandale Genséric avait traversé le Détroit, en l'an 423, et rasé Sebta jusqu'à la dernière pierre. Un siècle plus tard, en 535, l'Empire romain d'Orient - Byzance -, alors gouverné par Justinien, avait repris les lieux, fait restaurer ses fondations et reconstruire Sebta. Mais un siècle plus tard, à nouveau, elle était tombée entre les mains des tribus germaniques - cette fois, les Wisigoths d'Espagne. En 616, le roi Sisebut l'avait ainsi incorporée à ses domaines et deux ans plus tard, son successeur Swinthila en avait fait la capitale de la province wisigothe d'*Hispania Transfretana*.

Julien a été connu dans l'Histoire sous de nombreux noms : Julian, Yulian, Balyan, Alyan, Alban. Certains ont vu en lui un Wisigoth ; d'autres, un Berbère, roi de la tribu des Ghumaras qui habitait les environs de Sebta ; d'autres encore, un Perse dont les ancêtres auraient fui le nord de la Mésopotamie sous la pression des armées du calife 'Umar ibn al-Khattab et cherché refuge au sein de l'Empire romain. Quoi qu'il en soit, il était un chef chrétien vassal de la cour des Wisigoths de Tolède, qui lui avait toujours montré la plus haute considération et le plus grand respect en tant que gouverneur de Sebta - et comte, puisque le titre de noblesse allait avec le poste. Noble de confiance et pilier du royaume, il était un homme aux compétences remarquables, un chef à la résolution et au courage sans faille, au sens de l'honneur - personnel comme familial - profondément ancré. Il était désormais vieillissant, mais les années lui avaient donné une expérience et une maturité qui ne faisaient qu'ajouter à sa finesse et à ses talents naturels dans l'art de la guerre comme de la politique. Il gouvernait sa

province wisigothe et ses sujets berbères avec sagesse et fermeté.

Trente ans plus tôt, alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme, les musulmans étaient apparus pour la première fois au Maghreb ; Julien avait alors évité la bataille et s'était soumis à 'Uqba ibn Nafi' sans abandonner sa souveraineté. Après le départ du général musulman, il était aussitôt revenu à sa position de vassal du roi wisigoth d'Espagne. Puis était venu Musa ibn Nusayr, en l'an 88AH (707), qui avait détruit toute opposition et dispersé toutes les armées berbères sur sa route. Julien s'était alors retiré en ses places fortes de Tanger et Sebta; Tariq ibn Ziyad avait pu prendre d'assaut et conquérir la première, mais avait échoué à en faire de même pour la seconde. Quelque temps plus tard, Musa était venu lui-même assiéger Sebta avec une certaine vigueur, mais une puissante saillie du comte Julien l'avait contraint à lever le siège et battre en retraite. Bien aidée par son relief naturel, qui rendait son promontoire inaccessible par la terre et lui permettait d'être ravitaillée par la mer, Sebta était tout simplement imprenable.

Peu après ces évènements, Musa ibn Nusayr et Julien étaient parvenus à un accord de paix et les hostilités avaient cessé. Julien restait gouverneur de Sebta, en tant que vassal du roi wisigoth d'Espagne ; Musa dut se contenter de cet arrangement, pour un temps. Désormais, deux ans plus tard, Julien bouillonnait de colère face au déshonneur que son suzerain de Tolède avait infligé à sa famille et, en guise de vengeance, invitait les musulmans dans la péninsule ibérique...

*

Musa ibn Nusayr était l'une des grandes figures du premier siècle de l'islâm. À la fin de l'an 90AH (709), il avait soixante-neuf ans : robuste et imposant, devenu assez corpulent avec l'âge, il avait passé sa vie à combattre pour l'islâm. Sa dernière bataille ne datait, d'ailleurs, que de deux ans à peine. Il était, depuis quatre ans, le gouverneur de l'Afrique

et du Maghreb. Son père, Nusayr, était né chrétien : en l'an 12AH (633), au temps du calife Abû Bakr, une armée musulmane commandée par l'illustre Khâlid ibn al-Walîd avait conquis la partie occidentale de l'Iraq et trouvé, dans la ville d'Ayn at-Tamr, un séminaire religieux où quarante jeunes garçons arabes étaient éduqués pour la prêtrise. L'un d'entre eux était Nusayr, de la tribu de Lakhm. Tous les garçons furent réduits en captivité et se convertirent, plus tard, à l'islâm. Nusayr devint plus tard le garde du corps personnel du calife Mu'âwiya, à Damas, avant d'entrer au service de 'Abd al-'Azîz ibn Marwân, le frère du calife 'Abd al-Malik.

En l'an 19AH (640), Nusayr enfanta un garçon nommé Musa. Grand et droit, ce dernier se révéla vite un jeune homme vigoureux, intelligent et ambitieux. Soldat d'exception, il participa à plusieurs expéditions navales et se rapprocha de 'Abd al-'Azîz, que son père avait servi, avant d'être envoyé à Basra, en Iraq, pour y servir en tant que collecteur des impôts. Après plusieurs années, des accusations de corruption et de détournement de fonds virent le jour contre lui ; par crainte du châtiment que lui infligerait son sanguinaire supérieur, l'infâme al-Hajjâj ibn Yusuf, gouverneur d'Iraq, il fuit aussitôt auprès de son ami 'Abd al-'Azîz à Fustat, en Égypte, qui lui sauva la mise auprès du calife en plaidant sa cause et en versant la moitié de son amende de cent mille *dînârs*.

En Égypte, Musa œuvra avec diligence et loyauté envers son maître. Par son intelligence, son énergie et sa capacité d'organisation, il s'avéra vite un atout inestimable pour le gouvernement. 'Abd al-'Azîz le nomma même à la tête d'une expédition militaire visant à écraser une révolte berbère à Derna, au nord-est de la Libye. Musa, impitoyable, accomplit sa mission avec un tel zèle que les rebelles de la région ne relevèrent pas la tête avant longtemps ; ceci fut sa première expérience des Berbères. En l'an 83AH (702), 'Abd al-'Azîz le nomma gouverneur d'Afrique. Avec une escorte conséquente, Musa se rendit à Kairouan, la

capitale de la province musulmane, pour prendre possession de son poste.

Au-delà de Kairouan, peu de provinces étaient restées fidèles à l'islâm. La plupart des tribus berbères s'étaient révoltées et avaient apostasié, après avoir accepté la Foi auprès des premiers conquérants musulmans. Dès son arrivée à Kairouan, Musa se lança donc dans l'amélioration de l'organisation de la province et prépara ses forces à reprendre en main les Berbères - ainsi que les quelques Romains restés en Afrique, vestiges du joug byzantin. Il lança de nombreuses opérations et conduisit personnellement de nombreuses campagnes, chaque fois plus lointaines. Un volume conséquent de sang fut versé avant que ses efforts ne soient couronnés de succès et que l'Afrique ne revienne entièrement sous le règne de l'islâm. Trois cent mille Berbères furent réduits en captivité lors de ces opérations - le plus grand nombre jamais atteint dans une conquête musulmane -, et l'incrédulité régna à Damas lorsque soixante mille d'entre eux - la part du butin de guerre due à l'État - arrivèrent enchaînés. La plupart d'entre eux, toutefois, acceptèrent l'islâm et furent affranchis.

Général victorieux et bâtisseur d'empire, Musa - ou Abû 'Abd ar-Rahmân, comme on le surnommait avec respect - était désormais célèbre dans le monde de l'islâm ; son nom devait toutefois briller bien plus encore dans les années à venir. En l'an 86AH (705), al-Walîd devint calife à Damas et étendit le pouvoir de Musa à la province du Maghreb, ce qui fit de lui le premier musulman à gouverner l'Afrique du Nord tout entière. Mais le Maghreb n'était pas encore sous son contrôle ; il devait en prendre possession lui-même. Ce qu'il fit deux ans plus tard : ses colonnes s'enfoncèrent vers l'Ouest, dispersant toute opposition, surmontant tous les obstacles, faisant plus de prisonniers encore. Alors qu'il s'approchait de Sebta et de Tanger, l'opposition s'affaiblit et l'avant-garde de l'armée musulmane, menée par Tariq ibn Ziyad, fonça sur Tanger, qu'elle prit d'assaut par surprise. Musa marcha

ensuite vers le Sud, s'enfonça dans le Souss, le long de la côte atlantique et dans les montagnes du Haut-Atlas où, une génération plus tôt, l'armée de 'Uqba ibn Nafi' avait échappé de peu à l'extermination. Mais il n'y eut cette fois que peu d'opposition : les féroces tribus montagnardes, peut-être échaudées par le terrible châtiment infligé par 'Uqba, se soumirent après une résistance de façade. Musa s'en retourna vers Tanger et tenta une nouvelle fois de prendre Sebta mais fut contraint de lever le siège, comme nous l'avons vu. Avant de rentrer à Kairouan, il nomma Tariq ibn Ziyad gouverneur de Tanger et organisa des équipes de prédicateurs musulmans chargés d'enseigner aux Berbères les choses de l'islâm. La campagne du Maghreb touchait à sa fin ; Musa n'y livrerait plus de batailles.

Musa ibn Nusayr était sans aucun doute l'un des hommes les plus compétents de son temps dans les domaines administratifs, organisationnels et stratégiques. Autrefois un jeune guerrier fougueux, il était devenu avec le temps un haut commandant qui affectionnait plus la direction des opérations que le combat en lui-même. Plus tard, il clamerait avec fierté - et raison - n'avoir jamais perdu une bataille. Et s'il fut impitoyable avec les rebelles berbères, ce ne fut que par sa détermination à installer le règne musulman en Afrique et au Maghreb de façon bien plus permanente que ses prédécesseurs ne l'avaient fait. Ainsi, durant les deux années qui suivirent la reconquête du Maghreb par Musa, la conversion des Berbères à l'islâm fut presque intégrale. Et cette fois, à l'opposé des campagnes précédentes, ces conversions devaient s'avérer durables. Après Musa ibn Nusayr, il n'y aurait plus d'apostasie en Afrique et au Maghreb, du moins à grande échelle. Les Berbères deviendraient les plus dévoués des musulmans et les plus braves des *mujâhidîn*.

Quoi qu'il en soit, en l'an 90AH (709), Musa reçut en son quartier-général de Kairouan l'invitation du comte Julien à envahir l'Espagne...

*

Mughîs était connu sous le nom de Mughîs *ar-Rûmî* - Mughîs le Romain. Beaucoup d'historiens occidentaux ont ainsi pensé qu'il était d'origine romaine ou grecque, mais il n'en était rien : Mughîs ibn al-Hanris ibn al-Huwayris ibn Jabla ibn al-Ayjam était bien un Arabe issu d'une famille princière, arrière-petit-fils du dernier roi des Arabes Ghassanides du Shâm, Jabla, dont la capitale était alors Busra. Son ancêtre Jabla, vassal de l'empereur romain d'Orient Héraclius, avait commandé l'un des quatre corps d'armée qui avaient affronté Khâlid ibn al-Walîd à la bataille de Yarmouk. Après la défaite, il s'était soumis au pouvoir musulman, mais une dispute avec le calife 'Umar ibn al-Khattab l'avait mené à fuir avec sa famille et ses partisans vers le domaine impérial romain, où il s'était établi dans le sud-est de l'Anatolie. Un demi-siècle plus tard, une colonne musulmane partie razzier les terres romaines avait pénétré les domaines où vivaient les descendants de Jabla et les avaient réduits en captivité : parmi eux, le jeune Mughîs. Ainsi, puisqu'il avait été capturé en terre romaine où il vivait en tant que sujet romain, il fut naturellement surnommé Mughîs le Romain.

Le jeune garçon arriva en tant qu'esclave à la maison du calife 'Abd al-Malik ibn Marwân, qui ne manqua pas d'être frappé par l'intelligence et le port altier de l'enfant. Tenu au courant de son ascendance princière, il ordonna qu'il lui soit donné une éducation en conséquence, aux côtés de son propre fils, al-Walîd. Le jeune garçon devint ainsi un homme remarquable, doté de toutes les qualités du corps et de l'esprit. Vif, lucide et éloquent, il s'adonnait à la poésie, et sa prose était d'une telle qualité que les meilleurs des Arabes auraient été fiers de se l'attribuer. Il est même rapporté que les vers qu'il écrivait ou qu'il récitait à l'improvisation pouvaient remplir un volume entier. Il devint également un cavalier de talent et en vint à maîtriser à la perfection l'art de la guerre et ses stratagèmes. Peu à peu, sa prudence et la sagesse de

ses conseils lui valurent une solide réputation. Il servit sous les ordres de Musa ibn Nusayr en Afrique et au Maghreb, où il se distingua à la bataille comme un officier brillant et un combattant sans peur.

Son âge n'est pas mentionné dans les sources, mais puisqu'il avait étudié avec al-Walîd, il avait probablement le même âge et devait donc approcher les quarante ans. Connu comme l'affranchi du calife al-Walîd, il jouissait d'une relation spéciale avec le souverain et d'un accès direct à sa cour, ce qui lui donnait un certain avantage que tous veillaient à respecter scrupuleusement. Mughîs devait jouer un grand rôle, bien que non décisif, dans la conquête musulmane de l'Espagne. S'il n'était pas destiné à devenir l'un des grands généraux dont l'Histoire se souviendrait, et que ce qu'il fit à la bataille aurait pu être accompli par beaucoup d'autres, ce n'est pas tant ce qu'il ferait à ses ennemis, mais à Musa ibn Nusayr et Tariq ibn Ziyad, qui bouleverserait le cours des événements…

CHAPITRE 2 – La fille du comte

Il était de coutume chez les Wisigoths d'Espagne que les nobles du pays, hauts officiels et commandants militaires, envoient leurs enfants à la cour royale de Tolède. Ils y servaient la famille royale et y recevaient une bonne éducation, dont l'entretien financier était entièrement assuré par le gouvernement. Les nobles y gagnaient la faveur du roi et les enfants, en grandissant, s'y mariaient souvent au gré des arrangements de la maison royale. Pour les filles, la cour trouvait des maris de haut rang et versait même la dot. La tradition n'était guère différente de ce qui est en cours dans les familles royales européennes jusqu'à nos jours.

Le comte Julien suivit ainsi cette coutume. Il avait une belle et innocente jeune fille, qu'il aimait tendrement - Florinda selon les historiens occidentaux, Cava selon les musulmans. Ne souhaitant rien d'autre que son bien, il l'envoya à Tolède pour y être élevée et éduquée selon les manières princières de la cour royale. La femme de Julien était une princesse wisigothe, fille du roi Wittiza d'Espagne, qui était mort peu avant le début de notre récit [3]. Peu après l'arrivée de la fille du comte à sa cour, le roi Rodéric surprit le bain de la jeune femme dans le fleuve Tage, qui serpente autour de Tolède. Ébloui par sa beauté et vaincu par le désir, il était déterminé à la posséder à tout prix ; il tenta d'abord la persuasion, mais cette méthode échoua. La jeune fille refusait toutes les propositions du Roi d'assouvir sa passion et souhaitait préserver sa chasteté et son honneur. Plus il se montrait insistant, et plus elle refusait obstinément. Enfin, un jour, il recourut à

---

[3] *NDA : L'anecdote, rapportée par certains historiens occidentaux, ne l'est pas par les sources musulmanes. Ceci étant, il n'y a rien qui puisse l'infirmer.*

la violence et la viola. Lorsque l'acte eut été accompli, le Roi lui ordonna de garder le secret et de ne pas en parler à son père ; elle fut assez intelligente pour acquiescer. Il la fit même surveiller en permanence pour s'assurer qu'elle ne communique pas avec Julien et qu'elle ne puisse écrire le moindre courrier. Mais la belle Florinda ne manquait pas d'esprit. À la première opportunité qui se présenta, elle parvint astucieusement à faire parvenir un message codé à son père, l'informant qu'elle avait été violée par Rodéric.

Le comte Julien entra aussitôt dans une rage violente. Outragé d'être ainsi traité malgré son rang, il s'emporta et fit ce serment : « Par la foi du Messie, je saperai son trône et détruirai son royaume ! » Il fut toutefois assez rusé pour masquer ses réels sentiments lorsqu'il traversa le Détroit et voyagea jusqu'à Tolède pour y chercher sa fille, au mois de *rabî' al-awwal* de l'an 90AH (janvier 709). Il s'agissait d'un moment inhabituel pour une visite de sa part à la capitale : il ne venait normalement rendre hommage au Roi et lui apporter des présents qu'à l'été. Le temps était froid et désagréable ; le roi Rodéric ne le fut pas moins lorsqu'il vit arriver le gouverneur de Sebta. Suspicieux, il lui demanda la raison de sa venue en cette saison. Julien évoqua astucieusement la supposée maladie de sa femme : elle était, dit-il, très affectée, sur son lit de mort, et n'avait plus longtemps à vivre. Son unique désir était de revoir une dernière fois sa fille bien-aimée, la chose la plus chère de son existence. Il n'y avait pas de temps à perdre avant qu'elle ne rende l'âme : le Roi la laisserait-elle quitter la cour ?

Rodéric, pris de court, ne put que donner son accord au départ de Florinda. Avant cela, toutefois, le Roi tint à s'entretenir en privé avec elle, lui ordonna à nouveau de garder le silence et lui rappela à quel point il respectait son père. Rodéric était un grand amateur de chasse, et il avait, par le passé, demandé à Julien de lui faire parvenir des faucons d'Afrique, les meilleurs oiseaux de chasse selon lui. Alors que le comte de Sebta était sur le départ, le Roi lui demanda ainsi : « Nous

as-tu trouvés quelques faucons ? » « Je t'ai déniché des faucons, lui répondit Julien d'un sinistre cynisme, tels que tu n'en as jamais vus auparavant. Je viendrai bientôt te revoir en leur compagnie ! » Puis Julien rentra à Sebta en compagnie de sa fille déshonorée, tout en ruminant et planifiant sa vengeance contre Rodéric : il mènerait les musulmans en Espagne et ferait déferler Arabes et Berbères sur le royaume de celui qui avait humilié sa famille ! [4]

*

Julien s'entretint d'abord avec Tariq ibn Ziyad, le gouverneur de Tanger. Il lui rapporta l'outrage commis contre la chasteté de sa fille et son propre honneur, ainsi que son désir de vengeance. Il l'invita à envahir l'Espagne, offrit de le guider en personne et de conduire ses soldats à travers les terres de l'ennemi. Pour convaincre définitivement

---

[4] *NDA : Certains auteurs occidentaux modernes ont remis en question la véracité de l'histoire de Florinda et suggéré qu'elle n'était probablement que le fruit de l'imagination des historiens arabes. Mais ils n'ont pas apporté la moindre preuve, ni même le moindre argument contre ce récit ; leurs objections sont donc non seulement intenables mais également injustes. D'abord, parce que durant les cinq premiers siècles de l'islâm, les historiens musulmans étaient les seuls dignes d'intérêt à l'échelle mondiale - à l'exception de la Chine -, alors que les savants européens luttaient pour s'extraire de la fange du Moyen-Âge. Ensuite, parce que le viol de Florinda n'est pas seulement rapporté par les historiens musulmans mais également considéré comme authentique par les premiers auteurs espagnols, et inclus dans la Cronica General de Espana, un document historique rédigé à Tolède au treizième siècle sous les ordres du roi Alphonse le Sage. Pour l'auteur de cet ouvrage, l'histoire de Florinda n'est pas seulement vraie, comme le relatent les historiens, mais également la principale raison de l'invitation du comte Julien aux musulmans à envahir l'Espagne. Il a pu également exister d'autres raisons, mais en violant sa fille, le roi Rodéric a littéralement poussé le gouverneur de Sebta à la révolte.*

Tariq, il lui décrivit la beauté de la péninsule ibérique et la faiblesse de son peuple, leur manque de courage et de détermination à défendre leur pays. Tariq avait sous ses ordres une armée assez large pour se lancer aussitôt à l'assaut de l'Espagne, et rien n'aurait autant plu à ses guerriers intrépides. Mais Tariq n'était qu'un subordonné et il ne pouvait prendre seul une telle décision majeure sans en informer son maître de Kairouan.

Julien se rendit donc promptement auprès de Musa ibn Nusayr ; il mit quelque temps à parcourir les mille cinq cents kilomètres qui le séparaient de Kairouan, mais il ne perdit pas un instant pour exposer son plan d'invasion de l'Espagne dès son arrivée. En guise d'incitation, il décrivit le pays en des termes qui ne pouvaient qu'aiguiser l'intérêt de ses interlocuteurs : son excellence, sa fertilité, sa richesse, l'abondance de sa production de toutes sortes de biens, la richesse de son agriculture et la qualité de ses grains, la douceur de ses eaux claires et abondantes, la beauté de ses habitants. Et pour assurer le commandant musulman de la facilité de la tâche, il souligna la condition des hommes du pays, affaiblis par les luttes internes et amollis par la vie de luxe qu'ils menaient, sans armes ni courage. Il exagérait la situation, bien évidemment, mais il le fit de la manière la plus éloquente.

Julien se proposait de guider lui-même les musulmans lors de la traversée du Détroit, mais également à l'intérieur même du pays. Il fournirait les vaisseaux nécessaires au transport de l'armée islamique vers la péninsule ibérique, et même leurs équipages ; il possédait en effet quatre grands navires qui traversaient régulièrement le Détroit, transportant hommes et biens entre les deux continents. L'offre et la description de Julien étaient tentantes. Et puisque toute l'Afrique du Nord avait été soumise, elle offrait à Musa un nouveau *jihâd* à mener, une nouvelle terre à conquérir pour l'islâm. Mais il devait d'abord s'assurer que Julien était sincère dans sa proposition et qu'il ne tentait

pas d'attirer les musulmans dans un piège.

« Nous ne doutons pas de tes dires, lança Musa à Julien, et nous ne doutons pas de ta personne. Toutefois, nous hésitons à risquer la vie des musulmans en une terre que nous ne connaissons pas. Entre eux et nous se trouvera une mer, alors qu'entre toi et ton roi se trouvera le lien de la religion commune. Mais retourne en ta cité et réunis tes troupes, ainsi que ceux qui ont les mêmes sentiments que toi. Lance un raid contre l'Espagne, et établis ainsi une véritable rupture entre toi et ton royaume. Si tu acceptes ceci, alors nous serons avec toi, *inshAllâh*. » Musa mettait la sincérité du gouverneur de Sebta à l'épreuve ; il ne lui demandait rien de moins que de déserter ouvertement la cause wisigothe et, en guise de preuve de cette rupture, de lancer une incursion hostile contre le domaine de son ancien suzerain. Il devrait prouver qu'il considérait désormais ses coreligionnaires et les Wisigoths comme des ennemis. Julien accepta volontiers, et sans hésitation, la proposition. Au mois de *ramadân* de l'an 90AH (été 709), il prit congé pour préparer l'expédition militaire requise par Musa.

*

Julien lança son raid contre les côtes de l'Espagne à la fin de l'an 90AH (octobre 709). Accompagné de Berbères chrétiens, il traversa le Détroit avec deux vaisseaux et débarqua à Algésiras, que les musulmans connaîtraient bientôt sous le nom d'*al-Jazîrat al-Khadra* – « l'Île Verte » - en raison d'un petit îlot qui flanquait le port. L'expédition fut couronnée de succès. Les hommes de Julien ravagèrent et pillèrent le district alentour ; ils collectèrent un nombre considérable de captifs parmi les habitants de la région côtière et s'en retournèrent à Sebta, où ils furent salués avec joie par leurs compatriotes. Julien voyagea à nouveau vers Kairouan pour y rencontrer le gouverneur musulman. Il avait donné la preuve de sa loyauté : le butin et les captifs étaient là, sous les yeux des musulmans, frappés par leur beauté. Tout était

exactement comme Julien l'avait décrit. Le comte décrivit le raid, insistant sur la facilité avec laquelle il avait mené l'opération et la vulnérabilité de l'Espagne, en particulier des zones côtières. Il exhorta une fois encore les musulmans à envahir le royaume wisigoth.

Musa, cette fois, donna son accord ; mais seulement lorsqu'il serait prêt. Le comte fut renvoyé à Sebta, où il devrait désormais collecter tous les renseignements nécessaires aux musulmans dans la préparation de la conquête, tout en attendant avec anxiété et impatience le jour où il pourrait enfin solder ses comptes avec le roi Rodéric...

*

Musa avait désormais pleinement confiance en Julien. Il estimait, à juste titre, que son nouvel allié ne trahirait pas les musulmans tant que leurs actions iraient dans le sens de la vengeance qu'il recherchait. Ainsi, alors que Julien pensait peut-être que les musulmans se contenteraient de piller le pays et de revenir en Afrique du Nord, Musa avait des plans bien plus larges. Il n'avait besoin que de l'accord du calife pour lancer une campagne massive contre l'Espagne ; aussi écrivit-il à al-Walîd, à Damas, pour lui rapporter l'invitation du comte Julien, le succès de son raid et la situation du pays, et lui demander la permission de lancer des opérations contre le royaume wisigoth.

Le calife, circonspect, lui répondit ainsi : « Lance d'abord de petites missions de reconnaissance dans le pays afin de t'assurer de sa situation. N'expose pas les musulmans au danger au-delà d'une mer tumultueuse. » Musa s'amusa quelque peu de voir le Détroit décrit comme une « mer tumultueuse » et répondit au calife : « Il ne s'agit pas d'un terrible océan, mais d'un simple détroit dans lequel l'on ne perd jamais de vue la côte, derrière comme devant soi. » Al-Walîd insista néanmoins : « Même si cette mer est telle que tu me la décris, une mission de reconnaissance ne sera pas de trop avant de plonger en ce

pays ! » Cette correspondance occupa plusieurs mois en raison des six mille kilomètres qui séparaient Kairouan de Damas, mais Musa finit par obtenir la permission du calife, soumise, bien entendue, à la condition d'une reconnaissance préalable.

Le commandant de cette première mission, qui ne fut rien de plus qu'un raid, était un affranchi berbère de Musa du nom de Tarîf ibn Malik - aussi connu comme Abû Zur'a al-Ma'afari. À la tête d'une force de quatre cents Berbères, dont une centaine de cavaliers, il s'embarqua sur les quatre navires du comte Julien et débarqua sur un point de la côte ibérique que l'on connaîtrait plus tard sous le nom de Tarifa, en son honneur. Il resta quelques jours sur la côte, frappant à gauche et à droite, et s'aventura jusqu'à Algésiras, une trentaine de kilomètres plus loin. Puis, chargé de butin et de captifs, il s'en retourna vers la côte africaine où, une fois encore, les musulmans furent émerveillés par les résultats de l'expédition. À nouveau, Musa avait sa preuve de la vulnérabilité de la péninsule ibérique à une attaque massive. Il n'y aurait pas de nouvelle mission de reconnaissance ; les bases de l'invasion musulmane de l'Espagne étaient posées. Mais il faudrait encore un certain temps pour réunir le corps expéditionnaire et préparer les opérations avant que la traversée ne puisse effectivement avoir lieu. Rien de plus n'aurait lieu cette année, l'an 91AH, qui s'acheva en octobre 710.

*

Nous avons jusqu'ici mentionné deux officiers berbères : Tariq ibn Ziyad et Tarîf ibn Malik, tous deux brillants, élégants et vaillants. Tous deux avaient été des esclaves de Musa ibn Nusayr, qui les avait affranchis. En ce temps, les guerriers capturés à la guerre étaient en effet réduits en esclavage : quatre-cinquièmes d'entre eux étaient partagés entre les soldats victorieux, et le cinquième restant, la part de l'État, était envoyé à Damas, où les prisonniers étaient vendus sur les

marchés aux esclaves. Mais les captifs pouvaient également être libérés contre rançon, ou échangés contre des prisonniers musulmans entre les mains de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, un grand guerrier réduit en captivité était toujours vu comme un individu de haute valeur.

Si aucune source ne nous relate la façon dont ces deux hommes devinrent des esclaves de Musa, il est évident qu'ils furent capturés à la bataille alors que Musa combattait les Berbères durant ses campagnes en Afrique et au Maghreb. Tous deux se retrouvèrent dans la part du butin qui revenait au gouverneur, et tous deux acceptèrent l'islâm. Musa prit vite conscience des qualités exceptionnelles de ses captifs, les affranchit et les nomma officiers au sein de son armée, où ils furent amenés à commander des contingents berbères également formés d'affranchis convertis à l'islâm. C'est ainsi que Tariq mena l'avant-garde de l'armée islamique contre Tanger et captura la cité portuaire. Les deux hommes n'étaient donc pas des esclaves dans le sens usuel du mot ; il s'agissait de Berbères issus de familles nobles, de vétérans disposant d'une grande expérience de la guerre, et l'on ne retrouvait guère ce genre d'hommes sur les marchés aux esclaves. Plus tard, les descendants de Tariq ibn Ziyad installés en Espagne rejetteront même avec véhémence l'idée que leur ancêtre ait un jour été l'esclave de Musa.

*

Avant de narrer plus en avant l'invasion musulmane de la péninsule ibérique, il est utile de décrire brièvement ici la géographie du pays, ce qui permettra au lecteur de suivre les différentes opérations qui menèrent à la conquête de ce que nous connaissons aujourd'hui comme l'Espagne et le Portugal. La péninsule ibérique est un sous-continent ; d'une certaine manière, il s'agit à la fois de l'Europe et de l'Afrique, et du meilleur des deux. Elle est séparée de l'Afrique par le détroit de Gibraltar, et de l'Europe par les montagnes des Pyrénées, aucun de ces deux obstacles n'étant plus significatif que l'autre. Il est intéressant de

noter que la Sierra Nevada - la chaîne de montagnes la plus saillante, dans le sud du pays - est la prolongation géologique des montagnes du Rif, en Afrique du Nord, au-delà du Détroit. Les géologues pensent également que le lit du fleuve Guadalquivir est le vestige d'un ancien détroit entre l'Atlantique et la Méditerranée, et que toutes les terres au Sud de ce fleuve étaient donc autrefois unies avec l'Afrique. Quoi qu'il en soit, par cette position géographique unique, la péninsule ibérique a toujours été un point de contact entre les deux continents et un tremplin pour les invasions, dans les deux directions.

Il s'agit d'une vaste péninsule de près de six cent mille kilomètres carrés ; une terre, également, de contrastes saisissants : des sommets alpins aux cimes enneigées dominant des vallées fertiles, des plaines sauvages et des hauts plateaux brisés par des chaînes de montagnes - les *sierras* -, des côtes et rivages caressés par les eaux de l'océan Atlantique et de la mer Méditerranée, faits de collines, de baies, de golfes et de deltas de fleuves marécageux. La péninsule est parcourue par trois grandes chaînes de montagnes - les monts Cantabriques, au Nord, la Sierra de Guadarramas au centre et la Sierra Nevada, au Sud - et irriguée par de nombreux fleuves, dont les cinq plus grands sont, du Nord au Sud, l'Èbre, le Tage, le Douro, le Rio Guadiana et le Guadalquivir. Le *meseta*, plateau central de la péninsule, en couvre plus de la moitié de la superficie : d'une hauteur moyenne de six cents mètres, dur et venteux, il s'agit du plus haut plateau d'Europe.

Au Nord-Ouest, la cordillère cantabrique longe la côte atlantique ; brumeuse, froide et couverte de forêts quoi que parsemée de douces vallées, elle est la plus « européenne », par son relief et son climat, des régions ibériques. À l'Est, elle se prolonge par les Pyrénées, un massif dont les sommets dépassent les trois mille mètres, du golfe de Gascogne à la Méditerranée. Au centre du pays s'élève une autre grande chaîne de montagnes, des environs de Lisbonne jusqu'à la Catalogne ; elle est composée de plusieurs *sierras*, dont la plus belle est la Sierra de

Guadarramas, une déformation de l'arabe *Wadi ur-Ramal* - la Vallée du Sable. Au Sud s'étend la vallée du Guadalquivir, que les Romains connaissaient sous le nom de Baetis, qui sépare la Sierra Morena de la Sierra Nevada. Parsemée de profondes vallées, cette dernière contient les plus hautes crêtes de la péninsule, qui peuvent atteindre les trois mille cinq cents mètres ; c'est là que la présence musulmane serait la plus durable, jusqu'à sa fin tragique...

Du point de vue de notre récit, la partie la plus importante du pays est sa région méridionale, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom d'Andalousie. Elle s'étend de l'Atlantique, à l'Ouest, à la Méditerranée, à l'Est, et comprend un quart de la péninsule. L'eau qui y abonde et le soleil éclatant y nourrissent le plus fertile des sols, en particulier dans la vallée du Guadalquivir. La plus grande partie de la région est faite de collines et de vallées au sol riche : c'est la sublime zone côtière de cette région qui a attiré les colons de tout temps et vu naître les plus anciennes formes de civilisation de la péninsule. Elle devait devenir le cœur de l'Espagne musulmane.

Mais les musulmans nommèrent le pays entier al-Andalus, et l'historien Razi le décrivit ainsi : « Un haut pays généreux par la nature de sa création, la qualité de son sol, l'abondance de ses terres cultivables et de ses sources, la plénitude de ses fleuves, la douceur de son climat, la chaleur ne s'élevant jamais jusqu'à devenir écrasante et déplaisante, et le froid ne s'étendant jamais jusqu'à nuire au corps. Ainsi sont tous ses attributs, cléments et modérés. Ses fruits éclosent toute l'année sans jamais s'arrêter, ses côtes rayonnent toujours de splendeur. Les bienfaits de cette terre semblent interminables... » Les premiers musulmans ne purent ainsi que remarquer la richesse et la beauté de la péninsule ibérique, mais aussi de toutes les terres chrétiennes du littoral Nord de la Méditerranée, vues comme des jardins d'Eden à perte de vue ; la croyance populaire voulait alors que Dieu ait donné aux chrétiens un paradis en ce monde, puisqu'ils n'en profiteraient pas dans l'autre...



Carte 1 : La péninsule ibérique avant l'islâm

CHAPITRE 3 – L'Espagne avant l'islâm

Si la plus ancienne trace de présence humaine dans la péninsule ibérique remonte à deux cent mille ans, le premier peuple connu à y avoir établi une forme de civilisation fut celui des Ibères - qui ne portaient toutefois pas encore ce nom. Depuis l'Afrique, ils s'infiltrèrent vers le Nord autour de l'an 3000 avant J.-C. ; la plupart d'entre eux s'installèrent dans le sud du pays, mais beaucoup de groupes remontèrent le long de la côte jusqu'aux Pyrénées. Il s'agit là du substrat racial sur lequel les futures cultures de la péninsule devaient se fonder. Ce furent probablement ces Ibères qui établirent la culture que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de « civilisation d'Almeria » et qui se maintint un millénaire entier, sous la forme d'une société de seigneurs riches et puissants dominant une population asservie pratiquant l'agriculture et le commerce maritime.

Cette période fut suivie par la « civilisation d'El Argar » qui domina la même région de l'an 1700 à l'an 1000 avant J-C. ; leur métallurgie était relativement avancée, et l'on y forait et travaillait le bronze, l'argent et l'or pour en faire armes et bijoux. Cette culture se répandit sur le continent et jusqu'aux îles Baléares. Puis elle aussi déclina et fut remplacée par la dernière civilisation native de la péninsule : celle de Tartessos, du nom d'une cité que ses membres construisirent non loin de la ville moderne de Cadix, peut-être la « Tarshish » biblique. Leur royaume était riche de sa pêche, de son agriculture et de ses mines ; ils n'hésitaient pas à s'aventurer dans l'Atlantique et furent les premiers à développer un système d'écriture et une littérature dans la péninsule.

Puis vinrent les nations commerçantes étrangères. La première d'entre elles fut celle des Phéniciens, originaires du Shâm. Attirés par le

commerce et l'agriculture, ils firent leur apparition au onzième siècle avant J.-C. et construisirent de nombreuses cités, dont Cadix, Malaga et Ibiza. La péninsule ibérique était alors si riche en métaux précieux que la légende voulait que ses habitants construisent leurs ancres en or... Au huitième siècle avant J.-C., les Grecs apparurent à leur tour et établirent des liens commerciaux avec les Ibères ; ils fondèrent également un certain nombre de villes et de comptoirs commerciaux dans le Sud. Un alphabet hybride formé de caractères grecs et phéniciens s'y développa alors. Les premiers Européens de l'Ouest à pénétrer dans la péninsule vinrent quant à eux du Nord : les Celtes. Depuis la Gaule, ils franchirent les Pyrénées au septième ou sixième siècle avant J.-C. et occupèrent, pacifiquement, le nord du pays. Les Celtes se métissèrent assez facilement avec les Ibères, formant un nouveau peuple : les Celtibères, qui s'installèrent dans le centre du pays.

Au milieu du premier millénaire avant J.-C., la péninsule avait déjà reçu un nom des navigateurs grecs, qui le répandirent : l'Ibérie, du nom grec du fleuve Èbre - Iberus -, lui-même une dérivation du mot celte Aber, « le fleuve ». Si Grecs et Celtes utilisaient ce terme, un autre nom, d'origine phénicienne, était également en vigueur : l'Hispanie, du punique « Terre des Lapins »; il serait plus tard repris par les Romains. Les Grecs nommaient également parfois le pays Hesperia : « l'Occident. » Quant aux Arabes, ils connaissaient la péninsule ibérique sous le nom d'al-Andalus : la légende voulait en effet que le premier homme à y être entré après le Déluge ait été Andalus, l'arrière-petit-fils du Prophète Nouh - sur lui soit la paix. Ils croyaient également qu'un Romain du nom d'Ishban ibn Teetash - peut-être Titus - avait plus tard conquis le pays, l'avait nommé Ishbania et y avait fondé la ville de Séville - Ishbiliyya en arabe. En réalité, il est plus probable que le terme d'al-Andalus provienne des Vandales. Avant de s'enfoncer en Afrique du Nord, ils étaient en effet restés quelque temps dans le sud de l'Espagne, dans une province qu'ils avaient renommée en leur honneur :

Vandalicia, un terme qui avait été arabisé en « Andalus » et avait fini par désigner la péninsule tout entière.

*

Avec l'arrivée des Carthaginois au milieu du premier millénaire avant J.-C., l'Espagne entre dans une période mieux connue de son histoire. Les Phéniciens, déjà installés dans la péninsule et impliqués dans des conflits locaux, se tournèrent vers leurs frères de Carthage, implantés en Afrique du Nord. Ces derniers intervinrent effectivement, mais ne s'arrêtèrent pas là : ils restèrent, établirent de nouvelles colonies, étendirent leur domination sur le pays au fil des siècles, détruisirent la cité concurrente de Tartessus, firent de Cadix un grand carrefour commercial et finirent même par soumettre toutes les cités phéniciennes. En l'an 264 avant J.-C. débutèrent les fameuses guerres puniques entre Carthage et Rome ; la péninsule ibérique, où les Carthaginois étaient installés depuis plus de deux siècles, en fut l'un des théâtres d'opérations majeurs. Les grands généraux Hamilcar et Hasdrubal y fondèrent respectivement les cités d'Akra Leuke - aujourd'hui Alicante - et Carthaga Nova - aujourd'hui Carthagène. Le pays fut envahi par les Romains, repris par le brillant Hannibal et finalement occupé entièrement par Rome au terme du troisième siècle avant J.-C.

Les Romains incorporèrent la péninsule ibérique en leur empire ; en l'an 197 avant J.-C., ils la divisèrent en deux grandes provinces et y installèrent des garnisons pour imposer la loi romaine et maintenir l'ordre. Trente ans plus tard, Rome abolit toute taxe directe en Italie, une mesure qui rendait nécessaire le pillage intégral et permanent des provinces conquises au profit de la métropole. Ce gouvernement par l'extorsion, accompagné de méthodes brutales et sévères, eut pour résultat inévitable de provoquer des rébellions indigènes, qui perdurèrent plusieurs générations. Les Ibères résistèrent avec

obstination, mais en vain : l'invincible armée de Rome était simplement trop forte et n'hésitait pas, quand il le fallait, à recourir à la ruse, à la trahison et à l'assassinat. Toutes les révoltes furent écrasées sans pitié. Les habitants de la péninsule, vus avec condescendance comme des barbares et des sauvages par leurs occupants, furent romanisés par la force ; colonies et garnisons furent partout établies ; le latin fut imposé comme la langue universelle, tandis que le celte, le grec et l'ibère disparaissaient. La mainmise de l'empire romain sur le pays devait ainsi perdurer plus de six siècles.

Les premières des tribus germaniques à apparaître dans la péninsule furent les Cimbres et les Teutons, à la fin du second siècle avant J.-C., puis les Francs, qui s'enfoncèrent jusqu'à Tarragone au troisième siècle de l'ère chrétienne, mais tous en furent presque aussitôt chassés par les Romains. Les premières nations germaniques qui devaient réellement conquérir et gouverner l'Espagne apparurent en l'an 409 : Vandales, Alains et Suèves, qui franchirent les Pyrénées et soumirent une grande partie du pays pendant deux années entières. Une guerre civile éclata entre ces peuples ; les Wisigoths, alors alliés de Rome et menés par leur roi Wallia, franchirent les Pyrénées en 418, vainquirent Vandales et Alains et remirent le contrôle du nord de la péninsule aux Romains avant de s'en retourner dans le sud de la Gaule. Les Vandales, vaincus, se retirèrent vers la province méridionale de Bétique, à laquelle ils donnèrent leur nom - Vandalicia -, puis franchirent le Détroit pour s'emparer de l'Afrique du Nord en l'an 429 ; l'Espagne ne les reverrait plus.

L'arrivée des nations germaniques infligea à la péninsule ibérique une terreur et des souffrances telles qu'elle n'en avait jamais connues dans son histoire, même durant le précédent millénaire de domination étrangère. Edward Gibbon nous rapporte ainsi ces années de domination germanique : « L'irruption de ces nations fut suivie des plus terribles calamités, tandis que les barbares exerçaient

indiscriminément leur cruauté sur les Romains et les Ibères, et ravageaient avec une égale fureur les villes et les campagnes. La famine réduisit les misérables habitants à se nourrir de la chair de leurs propres congénères. La peste, inséparable compagnon de la famine, apparut bientôt, emportant avec elle une grande partie de la population. Enfin, les barbares, rassasiés de carnages et de rapine, et affligés par les maux contagieux qu'ils avaient eux-mêmes introduits, fixèrent leur siège permanent dans le pays dépeuplé. Les conquérants contractèrent avec leurs nouveaux sujets quelque arrangement réciproque de protection et d'obéissance ; les terres furent à nouveau cultivées, les villes et villages à nouveau occupés par un peuple captif mais néanmoins disposé à préférer cette nouvelle pauvreté et cette barbarie à l'oppression sévère du gouvernement romain... »

Quoi qu'il en soit, une nouvelle nation germanique devait s'emparer du pays : les Wisigoths. Les Goths, originaires de Suède, migrèrent d'abord le long du bassin de la Vistule puis vers la Hongrie et la vallée du Danube ; là, ils se divisèrent en deux grands groupes : Wisigoths, qui partirent vers l'Ouest, et Ostrogoths, vers l'Est. En l'an 418, Rome installa les Wisigoths dans la province d'*Aquitania Secunda*, sur la côte atlantique de la Gaule, en tant que peuple fédéré de l'empire romain et auxiliaires de son armée. Ils établirent leur propre royaume, indépendant de Rome, à Toulouse, d'où ils conquirent le quart nord-est de la péninsule ibérique. Plus tard, en l'an 546, leur roi Theudis prit Tolède, et son successeur Leovigild étendit peu à peu sa domination à la Galice et au sud du pays, jusqu'à inclure toute la péninsule. Les révoltes contre le règne des Wisigoths furent nombreuses, mais toutes férocement écrasées. Et lorsque les Wisigoths ne livraient pas bataille à leurs propres sujets rebelles, ils se combattaient entre eux. Ils durent également affronter l'empire romain d'Orient - les Byzantins de Constantinople, dont le souverain, Justinien, rêvait de rétablir Rome dans sa grandeur passée. Son corps expéditionnaire, venu reconquérir la péninsule ibérique, y débarqua en l'an 552 ; après plusieurs batailles,

il occupa la côte méridionale du pays, de Médina Sidonia à Carthagène.

L'opposition aux Wisigoths ne faiblit pas, et les talentueux Byzantins parvinrent à maintenir leur pré carré en montant les nobles germaniques les uns contre les autres. En l'an 624, le roi Swinthila parvint toutefois à leur infliger une défaite décisive à Carthagène qui fut, comme le voulait leur férocité caractéristique, rasée jusqu'à la dernière pierre. Cette date marqua la fin du règne byzantin dans la péninsule, désormais entièrement aux mains des Wisigoths. Leur royaume, divisé en six provinces, s'étendait de Narbonne, au Nord-Est, jusqu'au détroit de Gibraltar, au Sud - et même au-delà, avec leur province africaine de Sebta gouvernée par le comte Julien. Plus personne n'était en mesure de contester leur autorité sur le pays.

*

Le royaume des Wisigoths d'Espagne ne connaissait pas de tradition de succession dynastique pacifique. La monarchie était strictement élective : à la mort d'un roi, une assemblée de nobles se réunissait et désignait son successeur. Les évêques avaient également une certaine influence, puisqu'ils devaient confirmer le choix de l'assemblée. Mais il n'y eut jamais, ou presque, de succession au trône pacifique et ordonnée, et l'assassinat de souverains par leurs sujets était presque affaire de routine. Ainsi, durant les deux siècles de règne wisigoth, seuls deux rois parvinrent à succéder plus de deux ans à leur père. Les souverains associaient donc généralement leurs fils aux affaires de l'État durant leur vie, dans l'espoir qu'ils puissent y acquérir assez d'influence pour continuer à régner après eux. Parfois, le stratagème fonctionnait : ainsi, en l'an 81AH (700), le roi Erica nomma son fils Wittiza co-souverain à ses côtés et lorsqu'il décéda deux ans plus tard, Wittiza continua à régner pendant neuf ans ; il fut, de ce qui nous est rapporté, un bon roi.

Le frère de Wittiza, Oppas, était l'archevêque de Tolède et de Séville, et à ce titre le plus haut dignitaire religieux d'Espagne. Wittiza avait trois fils : Akhila, Olmondo et Ardabasto. Il souhaitait qu'Akhila lui succède et le nomma donc duc de Tarragonaise, la grande province du nord-est de la péninsule, où il pourrait acquérir de l'expérience et s'habituer à l'exercice du pouvoir. Wittiza rendit l'âme au début de l'an 90AH (709). Sa mort fut suivie de tumultes et d'un grand désordre : les nobles wisigoths, qui n'appréciaient guère l'héritier désigné, répandirent l'agitation dans tout le royaume. Finalement, l'assemblée remit la couronne à un noble du nom de Rodéric, ancien commandant de la cavalerie royale et duc de Bétique, la province méridionale du pays - la plus riche. Le choix fut approuvé par les évêques et salué par la plupart des hauts dignitaires. Rodéric était un général distingué, connu pour son courage et ses talents militaires, largement admiré pour ses compétences en tant que soldat comme en tant qu'homme d'État. Bien que n'étant pas de sang royal, il était l'un des plus puissants nobles de la péninsule, et probablement le meilleur choix pour le trône. Soutenu par la majorité des nobles et évêques, il n'était en tout cas en aucun cas un usurpateur.

Il semble toutefois qu'il y ait eu un certain parfum de revanche personnelle en l'esprit de Rodéric : son père, duc de Bétique avant lui, avait été assassiné sur les ordres, ou du moins avec la complicité, du roi Wittiza, dont il privait aujourd'hui les héritiers du trône. Quoi qu'il en soit, il fut officiellement proclamé roi d'Espagne à l'été 90AH (709). Les plus jeunes fils de Wittiza, Olmondo et Ardabasto, fuirent en Galice avec leur mère et leur oncle, l'archevêque Oppas, mais Akhila tenta de défier le nouveau roi et lança une armée contre lui. Elle fut facilement vaincue à Tolède et dispersée par les forces fidèles à Rodéric. Par calcul politique plus que par conviction profonde, les princes se soumirent alors au nouveau souverain, qui accepta leur allégeance : ils furent même traités généreusement et reçurent de hauts postes au sein de l'armée. Peu après s'être établi solidement à la tête du royaume,

Rodéric fut appelé à réprimer une énième rébellion des Basques, au nord de ses domaines, et à contrer une incursion de tribus franques.

*

Mais avant que Rodéric ne se lance vers ses frontières septentrionales se déroula l'épisode légendaire de la maison enchantée de Tolède, que nous rapporterons tel qu'il est narré par de nombreux historiens, sans le commenter. À Tolède, donc, se trouvait une maison que la légende populaire disait ensorcelée. Elle n'avait jamais été ouverte, et sa porte était bloquée par de nombreux verrous - vingt-six en tout, chacun placé par un souverain wisigoth. Lorsqu'un roi décédait et qu'un nouveau était couronné, des gardiens l'emmenaient à cette maison pour qu'il y place son propre verrou sur la porte. Les superstitions locales voulaient que de terribles choses se déclenchent si l'on cherchait à y entrer. Les gardiens vinrent donc chercher Rodéric, lui évoquèrent la légende et lui demandèrent d'y placer à son tour son propre verrou : « Je ne poserai pas le moindre verrou avant de savoir ce qui se trouve en cette maison ; je dois ouvrir cette porte ! », répondit-il. Horrifiés par ce qu'ils considéraient comme un sacrilège, les gardiens lui déconseillèrent fortement ce geste, mais Rodéric ne voulut rien entendre. Inflexible, il insista pour pénétrer dans la maison ; les gens pensèrent alors qu'il s'attendait probablement à y trouver un trésor et lui proposèrent ainsi de lui offrir or et argent s'il abandonnait l'idée, mais rien n'y fit.

Rien ne pourrait le détourner de son irrésistible envie de découvrir ce qui se trouvait en cet édifice mystérieux, et les avertissements des nobles quant aux horreurs qui s'abattraient sur le royaume s'il persistait ne firent qu'attiser sa curiosité. Ils se rendirent à la maison : Rodéric brisa les verrous et y pénétra. Elle ne contenait rien, si ce n'est un coffret également verrouillé. Il brisa ce verrou, et trouva un rouleau de parchemin qu'il déroula. Sur ce document se trouvaient des images de combattants ressemblant à des Arabes, montés sur des purs-sangs,

une épée dans la main et un étendard dans l'autre, des arcs à l'épaule, et l'inscription suivante : « Quand ces verrous seront brisés, cette maison pénétrée, ce coffret ouvert et cette image découverte, alors le peuple représenté sur ce parchemin envahira l'Espagne et la conquerra. » Rongé par les remords et la peine, Rodéric ordonna que les verrous soient replacés et plaça des sentinelles autour de la maison ; il ne devait plus connaître, nous dit la légende, que l'anxiété, jusqu'à sa mort.

*

Les Wisigoths, minorité barbare et brave gouvernant sans pitié une majorité triste et soumise, dont nombre de serfs et d'esclaves, étaient chrétiens ; mais ils étaient déchirés par les dissensions doctrinales, et ne se comportaient guère d'une façon très conforme à la morale du christianisme. Grands et imposants, puissamment bâtis et vêtus de peaux de bêtes, bien versés dans l'art de la guerre et la maîtrise des armes, ils pouvaient attaquer aussi férocement qu'ils défendaient avec ténacité. Entraînés pour combattre à pied comme à cheval, quoi que la cavalerie ait prédominé en leur armée, ils n'étaient certainement pas la nation faible et molle que le comte Julien avait bien voulu décrire aux musulmans. Certains historiens occidentaux ont dressé une image de faiblesse, de désunion et de déclin du royaume d'Espagne, suggérant que les Wisigoths n'étaient plus les hommes qu'ils avaient été par le passé. Il s'agit là d'une opinion partiale d'apologistes et d'idéologues, construite pour expliquer la défaite des chrétiens : en d'autres termes, les musulmans n'auraient triomphé qu'en profitant de la faiblesse de leurs ennemis. La même représentation occidentale des événements a d'ailleurs été construite autour de la victoire des premières armées musulmanes contre les empires byzantin et perse. Mais cette suggestion n'est ni juste, ni correcte. Le royaume des Wisigoths était un état à la puissance militaire incontestable ; et il ne serait pas vaincu par sa propre faiblesse mais par la supériorité morale et militaire des musulmans.

Quoi qu'il en soit, telle était la situation de la péninsule ibérique à l'aube de la conquête musulmane. Une terre riche et belle, abusée et exploitée depuis des siècles, attendait l'irruption d'un nouveau conquérant, amenant une foi neuve et universelle qui l'élèverait vers des sommets de culture et de prospérité jusqu'ici inconnus en Europe...

CHAPITRE 4 – La traversée du Détroit

Le raid de Tarîf ibn Malik avait eu lieu au mois de *ramadân* de l'an 91AH (juillet 710). Il fallut neuf mois pour préparer l'invasion principale : non seulement pour réunir les forces, mais il fallait également attendre la fin de l'hiver et une opportunité adéquate de frapper les Wisigoths lorsqu'ils seraient les moins à même de s'opposer au débarquement. Le comte Julien semblait loyal, et il en avait donné la preuve. Toutefois, les musulmans n'avaient qu'une connaissance de seconde main de la péninsule ibérique et, plutôt sagement, ils ne prenaient pas pour argent comptant les rapports de leur allié sur la faiblesse supposée des Wisigoths. À Tolède, Rodéric pourrait réagir rapidement et avec force à toute menace contre son royaume ; et si les musulmans n'avaient pas le temps nécessaire pour renforcer leurs positions sur la côte, le désastre était à portée de main. Il était donc plus sage d'attendre que Rodéric soit occupé ailleurs, si possible au Nord.

Pendant ce temps, Musa ibn Nusayr organisait ce que l'on pourrait décrire comme un corps expéditionnaire, plus qu'une armée d'invasion. Sept mille hommes le composaient, essentiellement des fantassins, sous les ordres de Tariq ibn Ziyad, et très majoritairement des Berbères, dont nombre de guerriers affranchis. Quelques Africains et quelques Arabes, dont Mughîs le Romain, les accompagnaient. Une autre force berbère de cinq mille guerriers était à la disposition du gouverneur musulman d'Afrique du Nord, ainsi que dix-huit mille Arabes, mais Musa préférait pour l'instant les garder en retrait. Le corps expéditionnaire initial ne serait composé que de sept mille hommes.

Le plan était simple : transporter les troupes de Sebta à la côte espagnole sur les vaisseaux du comte Julien, où ce dernier guiderait les

troupes musulmanes et rassemblerait les informations nécessaires aux opérations. Le corps expéditionnaire s'établirait sur la côte pour maintenir ses communications avec l'Afrique ; il mènerait des raids contre les campagnes, détruirait toute opposition locale et conquerrait autant de territoire que possible. Les raids permettraient également d'acquérir des provisions, puisque le corps expéditionnaire devrait vivre sur le pays et ne pas dépendre du Maghreb pour son ravitaillement. La suite dépendrait de la réaction de Tolède ; ce n'est qu'après avoir acquis une meilleure connaissance de la force et des capacités de l'armée wisigothe, et de la façon dont Rodéric comptait s'opposer à l'invasion, que Musa lancerait - ou pas - d'autres troupes dans la bataille et déciderait d'une ligne d'action plus claire.

Le plan était judicieux. Lancer une vaste armée au-delà des mers, en une terre inconnue, contre un ennemi inconnu qui, lui, connaissait parfaitement le terrain et y jouait à domicile - en particulier, compte tenu du lien aussi ténu avec l'Afrique, seulement quatre navires - aurait été une pure folie militaire. La planification de l'invasion était donc typique de l'intelligence stratégique de Musa ibn Nusayr. Il ne placerait pas ses forces en position de danger à la légère ; cette opération n'était pour lui avant tout qu'une aventure d'exploration, et c'est la raison pour laquelle il ne tenta pas d'augmenter le nombre de navires à sa disposition - ce qu'il ferait plus tard. Tariq ibn Ziyad, à l'inverse, était un type de général entièrement différent. Fringant, audacieux et intrépide de nature, il était un superbe commandant de terrain qui se délectait de la bataille et du combat. Il ne cherchait rien tant que l'honneur, la gloire et l'aventure. Pieux musulman à la foi passionnée, il était volontiers prêt à échanger sa vie contre le Paradis qui attendait les martyrs. Ses forces n'étaient pas assez conséquentes pour conquérir la péninsule tout entière, et il le savait. Mais il connaissait Musa et sa manière de penser. Il ne se plaignit pas du manque d'effectifs car il n'avait pas le moindre doute : lorsqu'il aurait besoin de plus d'hommes, il les obtiendrait.

Les soldats de Tariq étaient tout aussi dévoués et enthousiastes que lui dans leur Foi. Récemment convertis à l'islâm, la plupart d'entre eux avaient combattu contre Musa, été faits prisonniers puis affranchis après avoir accepté l'islâm. Comme leur commandant, il s'agissait de féroces hommes des tribus à la bravoure sans égale, accoutumés aux rigueurs de la bataille et à la vue du sang. La perspective d'un nouveau *jihâd* attisait l'excitation de tous. L'hiver d'attente passa, le printemps arriva. Des troubles se déclarèrent aux frontières du nord-est du royaume wisigoth, où des bandes franques avaient franchi les Pyrénées et pénétré en Vasconie. Les Basques, toujours sujets à l'agitation, lancèrent un soulèvement général ; il semble que les Francs les aient volontairement encouragés - et assistés - dans leur conflit perpétuel avec l'autorité centrale de Tolède. Pour faire face à cette menace, Rodéric prit la route du Nord avec la majeure partie de son armée. De Tolède, il marcha sur Pampelune et fut bientôt occupé à pourchasser les rebelles à travers les collines et vallées de Vasconie. Le comte Julien, informé des évènements par ses agents, relaya aussitôt la nouvelle à Musa ibn Nusayr. Au mois de *rajab* de l'an 92AH (avril 711), Tariq ibn Ziyad reçut, enfin, l'ordre de lancer l'expédition ibérique.

*

Le premier besoin de Tariq était une base sur le continent, dans laquelle il serait à l'abri des attaques et de laquelle il pourrait lancer des raids et réunir des provisions. Le point dominant de la côte ibérique, vu de Sebta, était le grand rocher de granite décrit au début de cet ouvrage, pratiquement inattaquable. Tariq choisit ce lieu comme sa base, et le pied de cette montagne comme l'endroit où il débarquerait. Tariq traverserait le Détroit avec la première vague de combattants transportée par la petite flottille de Julien. Il serait, d'ailleurs, le premier et le dernier homme à traverser, puisqu'après avoir supervisé le débarquement de l'avant-garde et l'organisation de la base, il

retournerait sur la côte africaine pour surveiller la traversée du reste de son armée et reviendrait avec la dernière vague.

Chacun des vaisseaux de Julien pouvait transporter cent hommes et vingt-cinq chevaux ; il n'y avait, quoi qu'il en soit, que très peu de chevaux au sein de ce corps expéditionnaire. Nous ne connaissons pas la durée exacte de la traversée au début du huitième siècle, mais il est probable, au regard des moyens de l'époque - des navires à voile assez lents - que le trajet aller-retour ait pris autour de six heures. Julien était le responsable de la traversée ; puisque ses vaisseaux étaient des navires commerciaux, il fit en sorte que la manœuvre apparaisse comme un trajet normal et quotidien, et organisa le débarquement avec tant de précaution que les gens du pays ne s'aperçurent même pas qu'une force d'invasion avait pris pied sur leurs côtes. D'autres sources rapportent même que les traversées s'effectuèrent exclusivement de nuit, ce qui est également possible.

La traversée débuta le mardi 5 *rajab* de l'an 92AH (28 avril 711), par une belle journée de printemps. Tariq monta à bord du vaisseau de tête. Un soleil éclatant illuminait le ciel sans nuages qui dominait les eaux bleues du Détroit. Sur la côte africaine, les guerriers musulmans, l'arme au pied, observaient avec acuité les collines d'Europe. Les voiles se gonflèrent de vent et les vaisseaux s'éloignèrent des côtes sous les *takbirs* vibrants et passionnés qui tonnaient depuis des milliers de gorges musulmanes. Le moment était, réellement, historique. Tariq ibn Ziyad venait de lancer une aventure qui changerait à tout jamais l'histoire de l'humanité.

À quelque distance de la côte du Maghreb, Tariq sombra dans le sommeil. Peut-être, tel un soldat expérimenté, récupérait-il après toutes les nuits sans repos passées à préparer son expédition. Il ne resta assoupi qu'un court moment ; assez, toutefois, pour voir apparaître en rêve le Prophète Muhammad ﷺ ! Tariq rapporta ainsi avoir vu en songe

le Messager d'Allâh ﷺ entouré de ses compagnons, épées à la ceinture et arcs à l'épaule, marcher sur l'eau, dépasser son vaisseau et lui lancer : « Ô Tariq, poursuis ta route ! Sois bon envers les musulmans et loyal envers ton serment ! » Puis, toujours dans son rêve, le Prophète ﷺ lui annonça la nouvelle de la victoire et poursuivit son chemin jusqu'à pénétrer en Espagne. Tariq se réveilla aussitôt, frissonnant et ravi de la vision qu'il venait d'avoir. Il la rapporta à ses soldats, tout aussi enchantés de ce joyeux présage ; la nouvelle renforça encore leur résolution, et celle de Tariq, qui n'eut dès lors plus le moindre doute sur le succès de sa mission.

*

La première vague de musulmans débarqua sans la moindre opposition sur la côte ibérique, au sud-est du rocher. Cette montagne avait déjà un nom - le mont Calpe -, hérité des temps phéniciens, et les anciens polythéistes la considéraient, à l'image de Sebta, comme l'un des piliers d'Hercule. Les musulmans en occupèrent aussitôt le sommet et la renommèrent promptement *Jabal al-Fath* – « le Mont de la Victoire ». Elle prendrait plus tard, comme nous le savons, le nom de *Jabal Tariq* – « le Mont de Tariq » -, qui serait déformé en Gibraltar. Tariq supervisa le débarquement de ses hommes et chevaux ainsi que l'érection d'un camp temporaire, tandis que les navires étaient renvoyés pour aller chercher la seconde vague de guerriers. La traversée durerait plusieurs journées entières en raison de la discrétion voulue par Julien pour éviter d'éveiller les soupçons.

Mais Tariq ne perdit pas de temps et lança immédiatement des missions de reconnaissance. Il avait choisi le sommet du rocher de Gibraltar comme quartier-général pour sa localisation stratégique, mais l'accès n'en était guère aisé : un chemin étroit sur une surface inégale et rocailleuse. Aussi Tariq ordonna-t-il que le sentier de montagne soit aussitôt nivelé pour que les animaux puissent l'emprunter. Plusieurs

vagues de troupes s'assemblèrent sur les plages alors que ce travail se poursuivait. Enfin, la route fut prête et le cortège de l'armée put s'installer au sommet de la montagne. Là, un mur de pierre, que l'on connaîtrait bientôt sous le nom de « mur des Arabes », fut construit autour du vaste campement. Les quatre vaisseaux du comte Julien poursuivirent leur tâche, naviguant infatigablement d'une extrémité à l'autre du Détroit. De nouvelles vagues de guerriers ne cessaient de débarquer sur la côte et de rejoindre aussitôt le camp de Gibraltar. Après une quinzaine de jours de va-et-viens incessants, la traversée fut bientôt complète. Seules, en contrebas de la montagne, demeuraient quelques unités chargées de sécuriser la plage de débarquement et de maintenir les communications avec la côte africaine. Au terme du mois de *rajab* (mi-mai), tous les hommes de Tariq étaient en Europe, prêts à la bataille.

Julien franchit à son tour le Détroit avec la dernière vague de musulmans ; il ne se dirigea toutefois pas vers Gibraltar mais vers Algésiras, où il lança ses hommes à la recherche d'informations sur les mouvements de Rodéric et de ses Wisigoths. Dès qu'il fut établi en sécurité en son quartier-général, Tariq commença à razzier les campagnes : l'une de ses premières actions fut, nous dit la légende, de faire chercher une vieille femme qui vivait non loin de là et évoquait fréquemment un homme qui conquerrait l'Espagne. Cette dame aurait été amenée en présence de Tariq et lui aurait expliqué que son défunt époux avait des dons de voyance : « Il parlait aux gens d'un général qui pénétrerait en ce pays et le conquerrait. Il le décrivait comme un homme doté d'un front proéminent, à l'image du tien, et d'un grain de beauté sur l'épaule gauche. Si tu possèdes cet attribut, alors tu es ce général ! » Tariq aurait alors découvert son épaule gauche pour que tous puissent observer le fameux grain de beauté.

Plus sérieusement, lorsque le roi Rodéric avait pris la route du Nord pour combattre Francs et Basques, il avait laissé le sud du pays sous le

commandement d'un comte wisigoth, Théodomir, fils d'Ergobado - Tudmir ibn Ghadbus pour les musulmans. En temps normal, l'homme était gouverneur de la province d'Orihuela, non loin de la ville moderne de Murcie, qui couvrait le sud-est du royaume. Il s'agissait là de l'un des chevaliers les plus distingués d'Espagne, un soldat brave et un gouverneur compétent, rusé et habile ; il serait, d'ailleurs, le seul chef wisigoth à parvenir à piéger les musulmans. À la nouvelle de l'arrivée de gens étranges à l'extrémité méridionale de la péninsule, le comte Théodomir marcha aussitôt contre eux avec tous les soldats qu'il put rassembler, un peu moins de deux mille hommes.

Lorsqu'il arriva aux abords de Gibraltar, les forces de Tariq étaient prêtes à l'action. Théodomir occupa intelligemment Carteya, une vieille cité ibère à l'embouchure du Guadarranque, dans la baie d'Algésiras, barrant ainsi la route des musulmans. Ces troupes devaient être éliminées ; aussi Tariq lança-t-il contre elles un puissant détachement sous les ordres de Mughîs le Romain, qui chassa les Wisigoths de la ville. Pendant ce temps, le gros de l'armée islamique rejoignit également les lieux, et Carteya devint la scène d'un violent affrontement. Théodomir tenta une contre-attaque mais fut repoussé ; il se contenta alors de maintenir ses hommes à une distance respectable, mais les escarmouches entre les deux armées se poursuivirent pendant trois jours, durant lesquels les Wisigoths furent violemment malmenés et perdirent tout espoir de reprendre du terrain contre les envahisseurs.

Théodomir rompit le contact pour panser ses plaies, et Tariq mena ses hommes au Sud, vers Algésiras, où le comte Julien l'attendait. La ville n'était alors qu'une petite cité portuaire ; nommée *Jazirat al-Khadra*, comme nous l'avons vu, elle serait plus tard également surnommée Umm Hakim, du nom d'une captive du commandant musulman restée là alors que l'armée islamique s'avançait pour vaincre le roi Rodéric. Les musulmans y établirent alors leur quartier-général. Il s'agissait

d'une excellente base, puisqu'elle leur permettait de maintenir le contact avec la côte africaine grâce à la flottille de Julien, et d'un lieu des plus agréables qui contenait, nous dit-on, « le meilleur de la terre et le meilleur de la mer. »

Pendant ce temps, le comte Théodomir, désespéré de pouvoir déloger ou même contenir les musulmans, envoya un messager rapide informer le roi Rodéric de l'arrivée de ces « gens étranges » en leur royaume. Il lui expliqua qu'il avait résisté de toutes ses forces et fait tout ce qu'il était possible de faire pour enrayer leur marche, mais qu'il avait été contraint de céder face au poids du nombre et à l'impétuosité de leurs assauts. Enfin, il supplia le Roi de venir en personne, le plus vite possible et avec toutes les forces qu'il pourrait rassembler, et conclut en se lamentant : « Nous ne savons s'ils sont tombés du ciel ou s'ils sont sortis de la terre ! »

CHAPITRE 5 – La marche vers la bataille

Rodéric n'eut, pour sa part, pas le moindre doute sur la provenance de l'armée d'invasion et ne crut pas un instant qu'elle était tombée du ciel ou sortie de la terre… Elle ne pouvait venir que d'Afrique, et le roi des Wisigoths devina, à juste titre, que le comte Julien était derrière ces évènements. La pilule fut rude à avaler. Rodéric était comme terrassé par la nouvelle du comte Théodomir ; un ennemi toquait à sa porte - un ennemi inconnu et potentiellement des plus dangereux - alors qu'il était frontalement engagé contre d'autres féroces adversaires, les Basques. Il prit la décision la plus judicieuse : se désengager des combats au Nord le temps de repousser les intrus au Sud ; il reviendrait plus tard, se dit-il, solder ses comptes avec Basques et Francs.

Après avoir rompu le contact avec ses turbulents sujets du Nord, le Roi se lança donc à marche forcée vers le Sud et ne s'arrêta qu'à Cordoue, où il envoya un grand détachement de cavalerie sous les ordres de son neveu Bencio - la « fine fleur de la cavalerie wisigothe », nous disent les chroniqueurs - pour ralentir la progression des envahisseurs et sonner l'alarme parmi ses sujets. À toute allure, les cavaliers wisigoths se lancèrent vers la côte méditerranéenne, rassemblant sur leur route les éléments épars des forces de Théodomir vaincues. Pendant ce temps, les colonnes musulmanes étendaient leurs raids plus loin que jamais, dans les districts d'Algésiras et de Médina Sidonia, intimidant la population locale et rassemblant vivres, fourrage et surtout renseignements. Les indigènes, terrifiés, n'opposaient aucune résistance, ce qui arrangeait bien les affaires de Tariq ibn Ziyad.

Le premier contact entre les musulmans et la cavalerie wisigothe eut lieu dans le district de Médina Sidonia ; les musulmans se replièrent sur Algésiras, où Bencio les poursuivit. Une série d'affrontements sanglants s'ensuivit, durant lesquels les musulmans prirent systématiquement le dessus. Lors de l'une de ces escarmouches, Bencio fut même tué, tandis que Théodomir, qui l'avait suivi, prenait à nouveau la fuite. Après plusieurs jours de combats confus, la cavalerie wisigothe dut ainsi battre en retraite vers le Nord, vaincue et allégée d'un grand nombre d'hommes et de chevaux ; ces derniers permirent de renforcer la force et la mobilité de l'armée islamique, qui n'avait jusqu'ici disposé que d'une cavalerie des plus limitées. Tariq étendit encore ses raids avec une vigueur renouvelée : les musulmans étaient désormais les maîtres des campagnes.

Le commandant musulman déplaça à nouveau sa base, d'Algésiras à Tarifa, toujours le long de la côte méditerranéenne. Il n'avait pas encore été informé des mouvements de Rodéric et songeait à marcher sur Cordoue - la ville la plus importante du pays après Tolède. Mais avant qu'il n'ait pu sérieusement mettre sur pied son opération, il reçut, au mois de *sha'ban* de l'an 92AH (mai 711), l'alarmante nouvelle que cent mille Wisigoths marchaient contre lui...

*

À Cordoue, le roi Rodéric ne devait pas seulement s'inquiéter des envahisseurs, mais également de la loyauté de ses propres commandants. Les fils du défunt souverain Wittiza étaient loin d'avoir accepté sa prise de pouvoir : ils estimaient toujours que leur droit à la couronne était plus légitime que le sien, et ce sentiment était partagé par un grand nombre de dissidents, partisans d'Olmondo et d'Ardabasto restés à leurs côtés en Galice. Rodéric écrivit aux deux princes et les appela à se joindre avec lui afin qu'ils puissent former un front uni contre leur ennemi commun, tout en les exhortant à mettre

leurs querelles privées de côté pour ne pas affaiblir la résolution des troupes en un moment si crucial. Il convoqua également les gouverneurs de toutes les provinces avec tous les combattants à leur disposition.

Des contingents arrivèrent, effectivement, de tous les horizons du pays, bientôt rejoints par les survivants du régiment de cavalerie du défunt Bencio et, à la joie suprême de Rodéric, des fils de Wittiza accompagnés de tous leurs partisans, assez nombreux pour former deux nouvelles divisions au sein de son armée. Mais les princes n'avaient pas la moindre confiance en Rodéric, et ils n'étaient guère prêts à se placer à sa merci ; aussi campèrent-ils à Secunda, sur les rives du Guadalquivir, face à Cordoue, pour y attendre le départ en campagne. Le mécontentement des fils de Wittiza fit naître un sentiment similaire chez un grand nombre de nobles wisigoths. Ils n'étaient certes qu'une minorité - mais pas une minorité insignifiante. Discussions séditieuses à la tombée de la nuit et théories sur les événements allaient bon train : et si l'irruption des musulmans était une opportunité envoyée par Dieu de renverser Rodéric et de se débarrasser de lui ? Aucun d'entre eux ne semblait voir l'armée islamique comme une réelle menace pour le royaume.

« Ce scélérat s'est emparé de notre trône alors qu'il n'est pas de la famille des rois, rien de plus que l'un de nos partisans ! Nous ne comptons pas nous laisser détruire par sa folie et les conflits provoqués par ses actions. Quant à ces gens qui ont envahi le pays, ils n'ont aucun intérêt à s'installer en nos terres ; ils ne cherchent guère qu'à remplir leurs mains de butin avant de s'en retourner sur leur continent. Ainsi, lorsque nous rencontrerons l'ennemi, laissons-nous vaincre aux côtés de ce fils d'une femme malfaisante. Peut-être nous remettront-ils le pouvoir ; et lorsqu'ils repartiront, nous placerons sur le trône quelqu'un qui le mérite réellement ! »

*

À Tarifa, Tariq apprit l'avancée de l'armée wisigothe - cent mille hommes, disaient les informateurs. Il n'était plus question de poursuivre l'offensive plus en avant à l'intérieur du pays ; les musulmans seraient déjà heureux de pouvoir simplement se maintenir sur la côte face à un tel adversaire. Mais l'invasion ne devait pas pour autant être abandonnée : Tariq n'était pas le genre d'hommes à entrer sur la scène comme un lion pour en sortir comme une souris. Il écrivit aussitôt à Musa ibn Nusayr pour l'informer de la marche de l'armée de Rodéric, lui expliquer qu'il ne pourrait tenir le terrain face à une telle force avec ses effectifs actuels et lui demander des renforts.

La réponse de Musa à cette requête reste, jusqu'à ce jour, une source d'interrogation. Face à la puissance de l'ennemi, l'on aurait pu s'attendre à ce que le gouverneur vienne en personne pour prendre le contrôle direct des opérations dans la péninsule, avec le reste de son armée : les dix-huit mille Arabes de Kairouan, et les cinq mille Berbères demeurés en réserve à Tanger. D'autant que Musa, intelligemment, avait déjà fait construire un grand nombre de navires à Sebta afin de ne plus dépendre de la flottille du comte Julien pour les communications de son armée. Mais contre toute attente, il ne rejoignit pas en personne Tariq ibn Ziyad, pas plus qu'il ne lança ses régiments arabes dans cette bataille décisive contre le pouvoir wisigoth, et se contenta d'envoyer les cinq mille réservistes berbères de Tanger, sous les ordres de Tarîf ibn Malik, de l'autre côté du Détroit.

Musa ibn Nusayr était un stratège bien trop compétent pour se tromper dans des affaires d'une telle importance ; et il n'était pas non plus le genre d'hommes à commettre des erreurs stupides ou à éviter la bataille par lâcheté. Son projet était alors très certainement de laisser Tariq ibn Ziyad affronter les Wisigoths avec sa propre armée berbère ; il serait probablement vaincu, face à de telles forces, mais l'ennemi aurait subi

de telles pertes aux mains des féroces Berbères qu'il ne serait plus en état de résister à une nouvelle invasion. Alors, seulement, Musa traverserait le Détroit avec ses troupes arabes et infligerait une défaite décisive aux Wisigoths. Il s'agissait là d'une stratégie intelligente, bien que peu chevaleresque. Les cinq mille hommes de Tarîf ibn Malik franchirent donc la Méditerranée et rejoignirent le corps expéditionnaire de Tariq, portant ses effectifs à douze mille hommes, presque tous Berbères, à l'exception de quelques Arabes et Africains.

C'est à ces hommes que reviendrait la plus grande gloire de la conquête de l'Espagne. Ce n'est pourtant pas en tant que Berbères, mais en tant que musulmans, que ces *mujâhidîn* pieux et intrépides étaient venus conquérir le monde au nom de leur nouvelle Foi. Tariq lui-même montra l'exemple. Dès que ses renforts berbères eurent débarqué sur la côte, il fit brûler tous les vaisseaux de transport de troupes - les navires flambant neufs de Musa ibn Nusayr comme la vieille flottille du comte Julien. Il n'y aurait pas de retraite : la victoire ou le martyre ! [5] Cet acte de glorieux héroïsme, ce défi de Tariq au Destin, ce chevaleresque geste de totale dévotion, a illuminé les pages de l'Histoire pour les siècles à venir et inspiré les braves de tous les temps et de toutes les races. Signe de dévouement inébranlable à sa cause et de sa volonté de mourir pour elle, cette action de Tariq ibn Ziyad deviendrait un modèle proverbial de courage face à des circonstances jugées désespérées. De nombreux héros suivraient, parfois sans le savoir, son exemple et détruiraient, eux aussi, toute possibilité de

---

[5] *NDA : Les historiens ne disent pas exactement quand ni où Tariq fit brûler ses navires. La scène ne peut avoir eu lieu à Gibraltar, où il débarqua la première fois, puisqu'il ne faisait alors face à aucune grande menace et que la situation n'avait rien de désespéré. Il est possible que l'incendie ait eu lieu à Algésiras, où les renforts auraient pu le rejoindre après avoir débarqué à Gibraltar. Il est plus probable, toutefois, qu'il se soit déroulé à Tarifa, où les musulmans restèrent quelque temps avant de s'enfoncer dans la péninsule, ainsi que le rapporte ibn Khaldoun.*

retraite face à l'ennemi. Mais le premier homme à brûler ainsi ses navires fut Tariq ibn Ziyad, le musulman et le *mujâhid*. Muhammad Iqbal, le Poète de l'Orient, a, de façon fantasque mais non illogique, mis ces mots dans la bouche de notre héros : « Toute terre est notre terre, puisqu'elle appartient à notre Seigneur ! » [6]

Après avoir réduit sa flotte en cendres, Tariq fit lever le camp et marcha contre Médina Sidonia : d'abord le long de la côte, puis il tourna brusquement vers l'intérieur du pays et s'arrêta, une dizaine de kilomètres plus loin, à la passe de Facinas. Là, la région côtière vallonnée laissait place à une plaine ouverte qui formait le bassin du fleuve Barbate. La passe de Facinas était idéale pour la défense, puisqu'elle restreignait les manœuvres et rendait inutile la supériorité numérique. Les musulmans y élevèrent leurs tentes, tandis que les cavaliers légers de Tariq se déployaient aux alentours, vers le Nord, pour couvrir le campement, et que les espions et éclaireurs du comte Julien s'enfonçaient plus loin encore pour découvrir les intentions et les mouvements des troupes de Rodéric. Le mois de *ramadân* de l'an 92AH (fin juin 711) venait de débuter.

*

---

[6] *NDA : Certains historiens occidentaux contemporains ont, comme toujours, cherché à minimiser cet acte d'héroïsme, en prétendant que Tariq ibn Ziyad n'avait fait brûler que les quatre navires du comte Julien ; certains ont même prétendu que l'anecdote avait probablement été purement et simplement inventée. L'événement est pourtant rapporté par de nombreux historiens ; quant au nombre de navires, il est connu que Musa en avait fait construire un grand nombre après le premier débarquement des musulmans à Gibraltar. Et même s'il n'y en avait eu que quatre, s'ils étaient suffisants pour transporter douze mille hommes sur les côtes de l'Espagne, ils étaient bien suffisants également pour les ramener en Afrique du Nord ! Ainsi, le nombre de vaisseaux n'est guère pertinent ici ; Tariq ibn Ziyad détruisit, tout simplement, l'ensemble de sa flotte de transport.*

La région côtière qui s'étend d'Algésiras à Cadix est des plus accidentées ; au Nord s'étend le district de Médina Sidonia, une grande plaine fertile irriguée par plusieurs cours d'eau, dont le plus grand est le Rio Barbate. Ce fleuve, alimenté par un grand nombre d'affluents, forme et traverse une région assez étendue de lacs et de marécages au sud de la plaine avant de se jeter dans l'Atlantique ; cette zone est délimitée à l'Ouest par la Sierra de Retin et à l'Est par plusieurs rangées de collines. De nos jours, le cours du Rio Barbate est contrôlé par un système de barrages et de canaux, et la plupart des marécages ont été drainés mais au huitième siècle, le secteur n'était qu'une vaste zone marécageuse seulement parcourue de quelques étroites bandes de terre : la lagune de Janda. À quelque distance se trouvaient les hauteurs de Meca, des collines qui surplombaient le Rio Barbate que les Arabes renommèrent Bakka, ou Lakka : le nom fut également attribué au fleuve en contrebas, le Wadi Lakkah, qui donnerait son nom à la bataille à venir…

*

Rodéric n'attendit pas la concentration de tous les guerriers chrétiens de la péninsule. Dans la précipitation et la hâte de rencontrer les envahisseurs, il laissa même derrière lui la plus grande partie de ses fantassins en sortant de Cordoue à la tête de son imposante cavalerie, accompagnée des contingents des fils de Wittiza. L'armée dépassa rapidement l'antique cité de Médina Sidonia et s'enfonça profondément dans la plaine du Rio Barbate. Non loin de la ville de Casas Viejas, les Wisigoths élevèrent leur campement sur la berge du fleuve, où Rodéric attendrait plus d'informations sur la localisation, la force et les intentions des musulmans.

Tariq fut aussitôt informé de l'irruption des Wisigoths par ses éclaireurs, qui lui décrivirent le terrain sur lequel les chrétiens avaient

érigé leurs tentes. Sans perdre un instant, le commandant musulman fit avancer ses troupes le long des collines, franchit la rivière Celemin et dressa son camp entre le cours d'eau - et plus loin, les marécages -, à sa gauche, et les contreforts de la Sierra Momia, à sa droite. À cette nouvelle, Rodéric décida de déplacer à nouveau son quartier-général, franchit le Rio Barbate et établit son camp sur l'autre rive du fleuve. Désormais, les deux armées étaient à portée de vue l'une de l'autre. Il n'y aurait plus d'autre mouvement avant la bataille.

Le lecteur attentif pourrait se questionner sur les raisons qui poussèrent Tariq ibn Ziyad à abandonner la sécurité de la passe de Facinas et la proximité de la côte pour se déplacer en terrain ouvert ; et cette interrogation est effectivement des plus judicieuses. Puisque le général musulman ne disposait presque que de fantassins et qu'il faisait face à une cavalerie dont les effectifs surpassaient plusieurs fois les siens en nombre, il aurait été plus sûr et raisonnable pour lui de rester à sa position initiale, où il aurait pu repousser les assauts wisigoths avec plus de chances de succès et de survie. Mais Tariq n'était pas ici en tant que général sage et raisonnable se souciant de sa propre survie. Il était là en tant que conquérant ne cherchant pas à éviter la bataille mais au contraire à la provoquer, à vaincre les ennemis d'Allâh et à soumettre l'ensemble de la péninsule ibérique au nom de l'islâm. L'incendie de sa flotte et ce mouvement en avant, plus que tout discours éloquent, en témoignent.

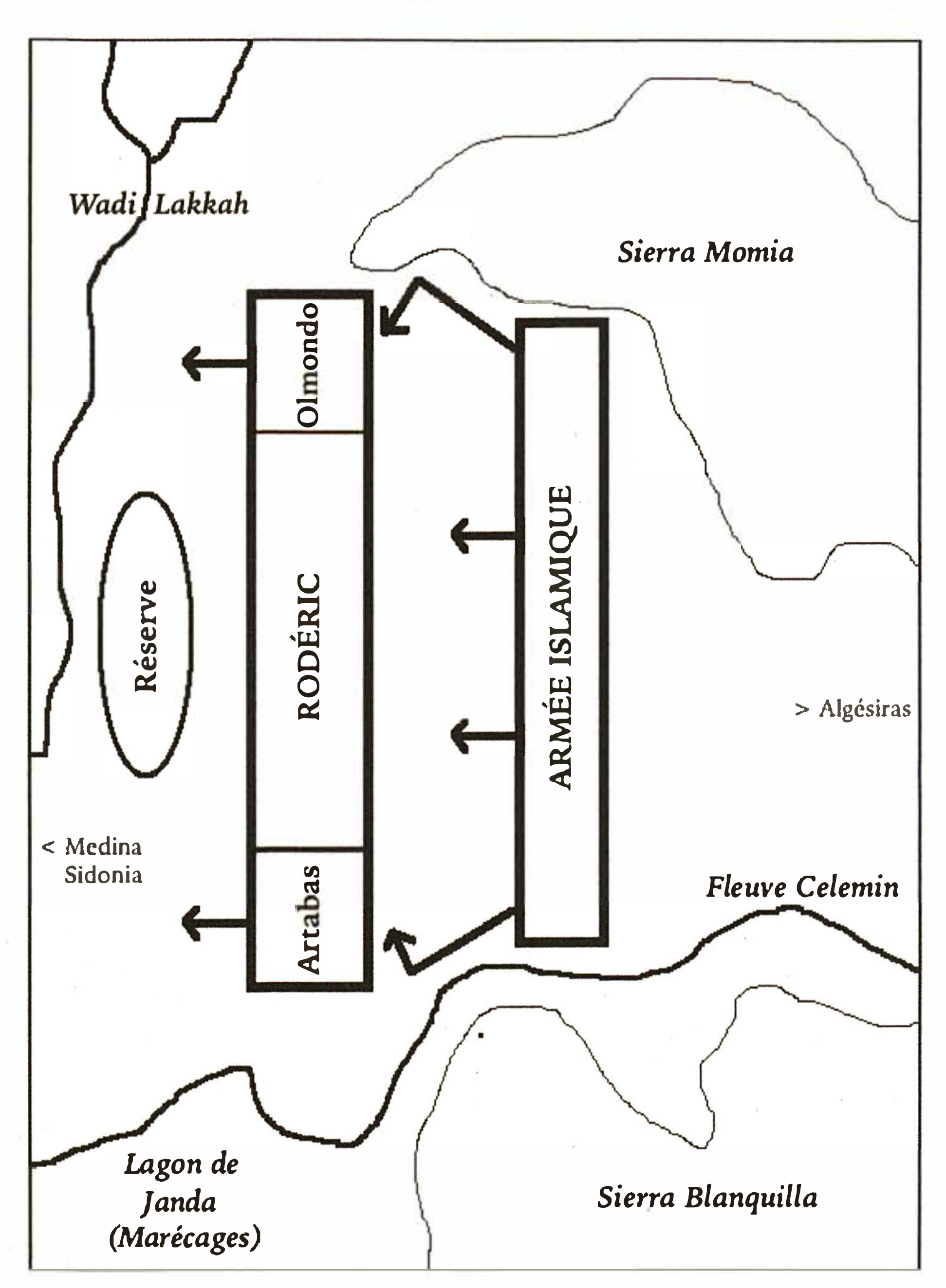
Rodéric tenta d'en savoir plus sur les musulmans. Il confia à l'un de ses officiers, un brave chevalier, la mission de s'introduire dans le camp adverse pour évaluer les effectifs et le moral de l'ennemi. Le Wisigoth fit ce qui lui avait été ordonné ; et contre toute attente, Tariq ibn Ziyad le laissa pénétrer au cœur de son campement, l'accueillit et l'honora en

tant qu'invité, et l'invita même à dîner avec lui. [7] L'officier revint auprès du Roi et lui fit son rapport : « Ces gens sont venus à toi comme le coffret de Tolède te l'a révélé. Prends garde! Parmi eux sont ceux qui ne cherchent rien d'autre que la mort ou la conquête de ce qui se trouve sous tes pieds. Ils ont incendié leurs navires afin que personne ne songe à se sauver ou battre en retraite. Ils ont renforcé leur détermination en s'assurant qu'il n'y aurait aucun lieu où fuir en notre pays. » Ces mots ne firent, évidemment, rien pour rassurer Rodéric et calmer ses peurs...

---

[7] *NDA : Selon d'autres sources, il fut repéré par les musulmans et aussitôt chassé de son point d'observation.*

Carte 2 : La bataille du Wadi Lakkah



CHAPITRE 6 – La bataille du Wadi Lakkah

Dans l'espace confiné entre la lagune de Janda et les contreforts de la Sierra Momia, les quarante mille hommes de Rodéric s'assemblèrent pour la bataille [8]. Il s'agissait là essentiellement de cavaliers, puisque la cavalerie était l'arme dominante chez les Wisigoths, mais de nombreux fantassins hispano-romains les accompagnaient également. L'armée de Rodéric disposait d'un excellent armement : armures pour les cavaliers lourds, qui formaient les premières lignes, mais aussi épées, lances, arcs, boucliers et surtout la fameuse et terrifiante hache de combat germanique, dont les coups étaient presque impossibles à parer.

Si leur armement était effroyable, leur allure ne l'était pas. Les chevaliers étaient tout de soie vêtus et arboraient fièrement des pierres précieuses de la plus grande finesse sur leurs robes ou les poignées de leurs armes. Au-dessus de leurs rangs virevoltait ce qui ressemblait à une forêt d'étendards, donnant l'impression d'une parade militaire festive. Le statut de chaque soldat était connu par son anneau : les chevaliers portaient des bagues en or, les autres soldats libres des anneaux d'argent et enfin les esclaves, du cuivre. C'est par ces symboles que les musulmans reconnaîtraient, après la bataille, le rang des chrétiens tombés au combat.

L'homme à l'apparence la plus éclatante était naturellement le roi

---

[8] *NDA : Certains historiens, chrétiens comme musulmans, ont exagéré les effectifs de l'armée de Rodéric et évoqué le chiffre de cent mille hommes. Le nombre plus sérieux de quarante mille soldats nous est fourni par ibn Khaldoun.*

Rodéric, paré d'un diadème de perles et drapé d'une cape pourpre brodée d'or et de pierres précieuses. La splendeur de son accoutrement royal se déclinait jusqu'à ses sandales d'argent, décorées de saphirs et de perles, et ses longs gants de feutre. Rodéric prit place au centre de son armée, assis sur un trône porté par un chariot, tiré par deux mules et couvert d'un store de soie qui le protégeait du soleil estival. À l'arrière, un valet tenait prêt pour le Roi un puissant destrier - un magnifique cheval blanc nommé Orelia. Et à quelque distance du chariot royal se tenaient de nombreuses mules chargées de cordes qui, espéraient les Wisigoths, serviraient à attacher les prisonniers musulmans qu'ils étaient certains de capturer en grand nombre...

Rodéric organisa son armée selon le modèle traditionnel : un centre puissant et deux ailes. Les premières lignes n'étaient composées que d'unités de cavalerie qui auraient pour mission de charger et de briser le front ennemi par un puissant choc, comme le voulait la coutume des Wisigoths. Le Roi maintint également une réserve d'hommes conséquente en retrait de son centre, tandis qu'il plaça, face à lui, un garde du corps chargé de sa protection personnelle. Les ailes étaient commandées par les fils du défunt Wittiza, et formées de leurs partisans, aussi peu enthousiastes et disposés à combattre les uns que les autres ; la trahison était en leurs cœurs, même s'ils ne le considéraient pas ainsi... [9] Quoi qu'il en soit, l'aspect général de

[9] *NDA : Il y a quelque confusion sur les princes, et leur statut réel au sein de l'armée de Rodéric. Les historiens musulmans rapportent que les fils de Wittiza commandaient bien les ailes, et les nomment Almund (Olmondo) et Artabas (Ardabasto). Selon les sources espagnoles, ils se nommaient Sisberto et Abba (Oppas). Mais un autre historien espagnol maintient que Sisberto, qui commandait l'aile droite, et Oppas, l'aile gauche, étaient en réalité les frères du défunt Wittiza et donc les oncles des jeunes princes, et ajoute que les princes étaient trop jeunes pour diriger d'aussi imposantes divisions de l'armée; ils auraient même, selon lui, été absents de la bataille. Toutefois, dans un effort de réconcilier*

l'armée de Rodéric, avec ses soldats lourdement armés aux vêtements éclatants et ses superbes destriers, ses étendards virevoltants et ses tambours battants, était des plus imposants. Pour Tariq et ses hommes, les Wisigoths étaient tels « une mer agitée » ...

*

Mais les musulmans n'en étaient pas pour autant intimidés. Depuis plusieurs mois, conseillé par le comte Julien sur les tactiques de l'ennemi, Tariq ibn Ziyad avait entraîné ses soldats à combattre en formation rapprochée et compacte, plus adaptée à la guerre contre les Wisigoths. Ce type de tactique n'était pourtant guère dans la nature des Berbères, habitués aux charges brusques suivies de retraits tout aussi rapides, mais ils s'y étaient étonnamment vite adaptés. La plupart des hommes du corps expéditionnaire étaient des vétérans de la conquête musulmane du Maghreb, durant laquelle ils avaient combattu contre, puis avec les Arabes. Plus de trois fois inférieurs en nombre à l'ennemi, ils souffraient de plus d'un grave déficit en termes de cavalerie ; mais ils possédaient des qualités inestimables pour toute force armée : rudesse, rigueur, endurance et une inclination naturelle pour les choses de la guerre et la vie martiale, encore intacte et préservée de tout attachement au luxe citadin.

Tariq ibn Ziyad commandait ainsi une armée formidable par son état d'esprit et ses qualités profondes. Parmi ses officiers les plus notables se trouvaient trois Arabes, Mughîs le Romain, ‘Alqama et ‘Abd al-Malik, et deux Berbères, Tarîf ibn Malik ainsi qu'un chef de tribu haut en couleur, ‘Uthman ibn Abî Nis'a, que l'on connaîtrait plus tard sous le nom de Munuza. L'armée islamique comptait également un régiment

---

les différentes versions, nous considérerons que les deux princes commandaient bien les ailes de l'armée, et que leurs oncles étaient présents à leurs côtés. Ce détail n'est de toute façon pas d'une importance primordiale.

entier de noirs originaires du Soudan [10], à la foi aussi pure que leurs frères arabes et berbères, et plus braves encore que bien d'entre eux ; ils devaient, d'ailleurs, jouer un rôle crucial dans la bataille...

Tariq plaça son armée avec un sens tactique remarquable. Puisqu'il disposait essentiellement de fantassins, plus solides à la bataille mais incapables de manœuvrer rapidement, il les déploya sur un front réduit - environ trois kilomètres - entre le fleuve Celemin, au-delà duquel s'étendait la lagune de Janda, et les collines de la Sierra Momia. La bataille serait frontale, ce qui privait les Wisigoths du bénéfice de la mobilité dont ils espéraient profiter grâce à leur cavalerie. Ni les marécages, sur l'aile gauche des musulmans, ni les collines aux bois épais, sur leur aile droite, ne leur permettraient de faire manœuvrer leurs puissants régiments de cavalerie et de profiter de leur force pleine et entière pour frapper, contourner ou encercler les flancs de l'ennemi. Ils seraient contraints de combattre comme Tariq le souhaitait ; et le commandant musulman avait préparé ses hommes à faire face à des charges frontales de cavalerie en unités compactes.

Contraint par son infériorité numérique, Tariq ibn Ziyad ne put garder aucun régiment en réserve, à l'inverse des Wisigoths ; quant au régiment du Soudan, il eut l'honneur d'être placé en première ligne au centre de l'armée. Le plan de bataille musulman était simple : rester sur la défensive et épuiser son ennemi plus mobile par une résistance acharnée, et ne passer à l'offensive que lorsque les Wisigoths auraient été sérieusement affaiblis. Les musulmans attendaient la bataille avec la plus sévère détermination ; ils savaient, sans le moindre doute, qu'il s'agirait d'un affrontement sanglant et amer face à un ennemi immensément supérieur en nombre. Ils savaient, tout autant, qu'aucun

---

[10] *NDA : Le terme Soudan ne désignait alors pas l'état du Soudan moderne mais « le Pays des Noirs »; les Arabes nommaient ainsi la ceinture de terres s'étendant du sud de l'Égypte au sud de la Mauritanie modernes.*

navire ne pourrait les ramener en sécurité sur leurs terres, qu'aucune fuite du champ de bataille n'était possible, et qu'il s'agirait là d'une lutte à mort au terme de laquelle il n'y aurait que deux options possibles : la victoire ou le martyre. S'ils l'emportaient, l'Espagne serait leur, une nouvelle terre gagnée à l'islâm - et, plus prosaïquement, un immense butin tomberait entre leurs mains. S'ils étaient défaits et y laissaient la vie, le Paradis promis aux croyants par Allâh leur ouvrirait ses portes... Mais lorsque les musulmans virent s'avancer les splendides légions wisigothes face à eux, aucun doute ne vint perturber leur esprit : la victoire leur appartiendrait.

*

Nous étions le lundi 28 du mois de *ramadân* de l'an 92AH (19 juillet 711). Le jour se leva, encore doux et frais, sous un ciel bleu et clair ; ce n'est que plus tard, durant l'après-midi, que la chaleur se ferait insupportable. Personne ne le savait encore, mais les combats dureraient une semaine entière. Rodéric décida de lancer les hostilités : la responsabilité de la bataille lui appartenait, puisque c'était à lui de repousser les envahisseurs, sans quoi ils resteraient indéfiniment en son royaume. Les manœuvres de sa cavalerie, comme nous l'avons vu, étaient limitées par l'espace confiné et le relief dont Tariq avait savamment tiré parti. Le Roi ne comptait de toute façon pas remporter une victoire décisive dès le premier jour. Les Wisigoths chargèrent ainsi sur toute la longueur du front, mais il s'agissait plus d'une épreuve de force visant à mesurer les capacités de l'ennemi et à découvrir la moindre faiblesse exploitable. Les combats augmentèrent en intensité tout au long de la journée, sans grand résultat et sans qu'un camp ne parvienne à prendre l'avantage : les musulmans parvinrent à maintenir leurs lignes et les Wisigoths ne réussirent pas à trouver la moindre faille en leur système défensif. À la tombée de la nuit, Rodéric sonna la retraite, ses troupes se désengagèrent du front et se replacèrent à leurs positions initiales.

Le lendemain matin, Rodéric lança un furieux assaut de sa cavalerie lourde contre les forces de Tariq. Les Wisigoths, entraînés à écraser l'ennemi par le simple poids de leurs destriers et de leurs armures, s'élancèrent avec fougue et vinrent s'écraser contre les lignes musulmanes, tout aussi déterminées à tenir leur terrain ; le choc des deux armées fut similaire, nous dit-on, à « deux montagnes se brisant l'une contre l'autre. » Ce qui suivit fut un véritable jour d'horreur, tandis que l'air se remplissait des cris et des hurlements de dizaines de milliers de féroces guerriers et que la mêlée se faisait chaque heure plus sauvage. Le vacarme de la bataille était encore amplifié par le souffle des trompettes et le fracas des tambours ; le sol tremblait sous les sabots des lourds destriers européens. Des prodiges d'héroïsme furent déployés dans les deux camps. Les Wisigoths attaquaient avec la sinistre détermination typique de leur race pour tenter de percer les lignes musulmanes ; les Berbères combattaient avec la furieuse et farouche rage qui leur était si caractéristique - et le fanatisme du nouveau converti. Fermes comme un roc, ils réussirent à faire oublier leur large infériorité numérique et à repousser tous les assauts, tenir chaque pouce de terrain. Il n'y eut pas la moindre rupture sur toute la longueur du front musulman. Le carnage, débuté à l'aube, se poursuivit jusqu'au crépuscule et une fois encore, aucun camp n'avait pu y prendre l'avantage. Enfin, la nuit mit un terme aux sanglants combats, et les troupes se désengagèrent pour reprendre leurs positions initiales.

Les deux armées restèrent sur le champ de bataille tandis que les hommes, épuisés, tentaient de trouver quelque repos malgré les innombrables blessures qui les tiraillaient. Les musulmans passèrent la nuit en prières. Ils savaient bien que leur supplice ne faisait que commencer, et que ce qui les attendait serait plus dur encore. Les combats se feraient plus amers et plus sanglants, ils n'en doutaient pas ; mais leur confiance en leur propre force et en la qualité de leur commandant était plus haute que jamais. Les Wisigoths, à l'inverse,

n'étaient jusqu'ici arrivés à aucun résultat concret. Leurs guerriers avaient subi de très lourdes pertes, et les échecs successifs qu'ils avaient connus durant leurs assauts n'avaient guère permis de rehausser leur moral. Malgré tout, Rodéric avait des réserves, et il comptait bien les utiliser pour remplacer ses hommes tombés au combat et renforcer les régiments épuisés par deux terribles journées, espérant que le troisième jour d'affrontements verrait de meilleurs résultats...

L'aube vit donc la reprise de la cruelle lutte à mort entre musulmans et Wisigoths. La cavalerie de Rodéric chargea à nouveau de toute sa force ; et les musulmans restèrent, une fois encore, immobiles face aux féroces assauts ennemis. Les Wisigoths étaient de plus en plus surpris par l'étonnante fermeté des rangs musulmans, une qualité peu caractéristique, jusqu'ici, de l'art de la guerre berbère. Attaque après attaque, escadron après escadron, les Wisigoths furent systématiquement repoussés. Les corps mutilés et estropiés remplirent la plaine, tandis que les deux camps montraient un courage et une constance dont toute armée pourrait s'enorgueillir. À l'approche de la tombée de la nuit, les Wisigoths parvinrent néanmoins à prendre un léger avantage, mais insuffisant pour faire une véritable différence, d'autant qu'il était trop tard dans la journée pour espérer exploiter cet état de fait. Le troisième jour de combats s'acheva donc à nouveau par le désengagement des deux armées, pour la nuit, sans que la victoire ne soit en vue de l'une ou de l'autre.

*

C'est un Tariq troublé qui passa en revue les événements de la journée en son esprit. Les musulmans, épuisés et écrasés par le poids du nombre, avaient reculé à plusieurs endroits et cédé du terrain - quoi que seulement temporairement - aux chrétiens. Il était clair que la supériorité numérique des Wisigoths avait commencé à parler. Alors que Rodéric pouvait remplacer ses pertes et ses régiments épuisés par

des hommes frais, Tariq n'avait aucune réserve de troupes. Les mêmes hommes devaient, jour après jour, faire face à ce qui semblait être un cauchemar sans fin. Le commandant musulman avait également noté un certain désordre dans l'organisation tactique de son armée ; ses hommes montraient de premiers signes d'épuisement. Savoir que les chrétiens reviendraient le lendemain, et qu'ils devraient à nouveau subir une journée d'horreur en restant sur la défensive - ce qui allait contre la nature profonde du Berbère -, n'était guère motivant pour les troupes. Les musulmans se battaient toujours avec bravoure et audace, mais une chute de leur moral était clairement perceptible.

Tariq décida alors qu'il devait parler aux hommes. Il fit le tour des différents régiments et rassembla, partout, ses guerriers. À chaque groupe, il tint le même discours, dressé sur ses étriers : « La louange revient à Allâh, que nous implorons de nous donner la victoire ! Ô hommes, où pouvez-vous donc fuir ? Derrière vous est la mer ; devant vous est l'ennemi. Par Allâh, vous ne pouvez compter que sur votre Foi et votre persévérance - et ce sont là des choses qui ne peuvent pas même être vaincues par le manque d'effectifs. Sachez que vous êtes sur cette île tels des orphelins indésirables, et qu'un ennemi avance contre vous avec son immense armée, ses innombrables armes et provisions, tandis que vous ne possédez rien, si ce n'est vos épées, et que vous n'avez aucune provision, si ce n'est ce que vous pourrez arracher des mains de vos ennemis. Chassez la peur de vos cœurs ! Sachez que je ne vous impose aucune mission que je ne m'impose également à moi-même, et que je ne vous mènerai dans aucun assaut qui mettrait en danger vos vies sans que je n'offre d'abord la mienne ! Tout ce que je vous ordonne, je me l'impose également à moi-même. Demain, suivez tout ce que je ferai. Lorsque j'attaquerai, attaquez avec moi ; et lorsque je m'arrêterai, arrêtez-vous avec moi. Soyez comme un seul corps à la bataille. Aussitôt que le combat reprendra, j'attaquerai le tyran de cette nation et je le tuerai, si Dieu le veut, ou je mourrai dans cette tentative. Alors,

attaquez avec moi ! »[11]

Ses mots eurent un effet électrisant sur la troupe, qui en oublia toute sa fatigue et ses blessures. Selon les mots d'un chroniqueur, c'est à cet instant précis que les ailes de la victoire commencèrent à voler au-dessus d'eux... Tels un seul homme, ils s'exclamèrent : « Nous sommes avec toi, et nous serons devant toi à la bataille ! »

À peine Tariq avait-il achevé son tour du front et fini d'exhorter ses hommes que Dieu montra Sa faveur aux musulmans d'une manière des plus inattendues. Les fils de Wittiza, le défunt roi wisigoth, et ses partisans en avaient assez de la bataille ; ils avaient réalisé qu'en poursuivant le combat, ils contribueraient indirectement à une victoire qui perpétuerait le pouvoir de celui qu'ils considéraient comme un odieux usurpateur. Aussi décidèrent-ils d'agir sur le champ. Les princes envoyèrent des agents rencontrer le comte Julien dans le camp musulman et lui transmettre le message suivant, à destination de Tariq ibn Ziyad : « Rodéric n'est qu'un chien parmi les chiens de notre père, son disciple et son serviteur, qui a usurpé le trône après sa mort. » Mieux : ils ne proposaient rien de moins que de déserter l'armée wisigothe à l'aube, avec leurs partisans, et de rejoindre le commandant musulman. Ils ne demandaient en échange que sa protection et la promesse de leur rendre toutes les terres royales de leur père confisquées par Rodéric - en tout, trois mille domaines agricoles de choix. Tariq accepta aussitôt ces conditions et planifia la façon dont il exploiterait la défection des ailes de l'armée de Rodéric lorsque les musulmans lanceraient leur assaut décisif au petit matin.

*

---

[11] *NDT : L'authenticité de ce discours est parfois contestée par certains historiens. Allâh est plus savant !*

Le plan de Tariq consistait en un double enveloppement combiné avec une puissante attaque frontale. En premier lieu, les ailes musulmanes chargeraient les ailes adverses, qui fuiraient le champ de bataille - comme convenu. Et même s'ils ne rejoignaient finalement pas les rangs de Tariq, les partisans des fils de Wittiza n'auraient dans tous les cas pas besoin de beaucoup de persuasion pour abandonner le combat... Les ailes musulmanes s'abattraient ensuite sur les flancs du centre wisigoth, tandis que Tariq ibn Ziyad en personne se lancerait frontalement contre lui, à la tête du centre musulman. Ainsi, la phase finale de la bataille verrait une attaque contre les forces de Rodéric depuis trois côtés. Enfin, Tariq sélectionna un groupe de guerriers triés sur le volet ; tous à cheval, ils le suivraient dans sa percée au cœur des lignes wisigothes pour trouver - et éliminer - le Roi lui-même.

Le soleil n'était pas encore levé, au matin du quatrième jour de la bataille, lorsque les ailes musulmanes lancèrent l'assaut prévu. L'effet de surprise fut total : les Wisigoths, déconcertés, ne s'attendaient pas à ce que des fantassins attaquent frontalement une force de cavalerie, et leurs propres préparatifs furent bouleversés par cet évènement imprévu. Alors que les musulmans, sur la gauche et la droite du champ de bataille, approchaient de leur cible, les ailes de l'armée de Rodéric, comme prévu, tournèrent les talons et abandonnèrent leur Roi. Ils ne rejoignirent toutefois pas l'armée islamique comme les princes l'avaient promis mais se contentèrent de fuir en toute hâte, laissant les flancs wisigoths à découvert ; c'était déjà bien assez. Il est fort probable que Rodéric ait eu quelque suspicion sur la loyauté douteuse des fils de Wittiza et se soit attendu à une telle trahison, puisqu'il reprit assez rapidement la situation en main en ordonnant à ses régiments de réserve de venir prendre la place des déserteurs. Mais cet ordre fut tardif et surtout insuffisant, les réservistes ne pouvant que partiellement couvrir les flancs.

Tariq ibn Ziyad lança alors à son tour un puissant assaut frontal avec le

gros de ses troupes. Les Wisigoths, bien que décontenancés par la tournure des événements, étaient de braves guerriers et ils parvinrent, un temps, à tenir le terrain. Mais les réservistes, sur les ailes, furent bientôt submergés par la furie berbère et contraints de se replier sur le centre. Comme Tariq l'avait prévu, l'armée de Rodéric subissait désormais un assaut sur trois côtés. Au centre, les guerriers germaniques tenaient pourtant toujours bon. Les combats devinrent chaque heure plus violents alors que le jour s'échappait peu à peu. Les assauts musulmans se firent plus féroces et intrépides encore que tout ce que la plaine du Wadi Lakkah avait pu voir durant les trois dernières terribles journées. Les Wisigoths tombaient par centaines sous leurs coups mais ils continuaient à lutter, avec l'énergie du désespoir, pour tenter d'enrayer les charges des Berbères. La lutte à mort se poursuivit plusieurs heures au son du fracas des épées et des haches de guerre. Le carnage fut épouvantable jusqu'à ce que les musulmans parviennent enfin à faire reculer leurs ennemis...

La bataille entra alors dans sa dernière phase, peut-être la plus sanglante. Tariq ibn Ziyad et les guerriers qu'il avait sélectionnés durant la nuit, tous vêtus d'une cotte de mailles, surmontés d'un turban blanc et armés d'une épée, d'une lance et d'un arc, lancèrent leurs chevaux dans une percée déterminée au cœur des rangs wisigoths, où ils avaient pu apercevoir, au loin, Rodéric assis sur son trône et son fameux chariot. Contre toute attente, ils parvinrent à s'infiltrer jusqu'à la garde rapprochée du souverain. Alors que ses gardes du corps étaient aux prises avec l'unité d'élite musulmane, le roi des Wisigoths s'exclama : « Voilà l'image que nous avons vu dans la maison ensorcelée de Tolède ! », tandis que Tariq lançait à ses hommes : « Voilà le tyran ! » Certaines sources rapportent que le général musulman tua alors Rodéric alors qu'il se trouvait encore sur son trône ; d'autres, peut-être plus crédibles, indiquent que le Roi sauta immédiatement sur son cheval blanc et s'échappa du champ de bataille.

Avec la fuite du Roi et la mort de nombre de leurs généraux, la résistance des Wisigoths s'affaiblit de façon décisive. Alors que les assauts musulmans se firent plus durs encore, les rangs wisigoths commencèrent à reculer, de plus en plus vite au fur et à mesure que le chaos et le désordre se répandaient. Bientôt, la retraite fut sonnée - on ne sait trop comment -, les lignes chrétiennes se désintégrèrent littéralement et la déroute fut complète. Les Wisigoths fuirent sans demander leur reste, suivis de près par les musulmans : ils ne pensaient plus qu'à sauver leur vie de la mort à leurs trousses. « Nous avons poursuivi les fugitifs pendant trois journées entières après la victoire, devait plus tard écrire Tariq à Musa, sans jamais retirer nos sabres de la nuque des vaincus. » Certains s'échappèrent par les collines, où il était plus difficile de les suivre, mais la plupart fuirent le long des routes et chemins aux abords du champ de bataille. La fière armée wisigothe n'était plus guère qu'une cohue terrifiée. D'autant que les musulmans avaient pu s'emparer d'un grand nombre de chevaux abandonnés par leurs ennemis ; presque chaque Berbère disposait désormais d'une monture, ce qui facilita grandement la poursuite, à la grande consternation des chrétiens en fuite.

La bataille du Wadi Lakkah était désormais terminée, le lundi 5 *shawwal* de l'an 92AH (26 juillet 711). Elle avait duré une semaine entière : trois jours de combats lors de la phase initiale, la journée décisive de la défection des fils de Wittiza et de l'assaut musulman, et trois jours de poursuite. L'armée islamique se rassembla à nouveau autour de son commandant le huitième jour. Personne ne sait réellement ce qui arriva au malheureux roi des Wisigoths. Sur les rives du fleuve voisin, les musulmans découvrirent le fameux cheval blanc, Orelia, que le Roi avait utilisé pour s'enfuir. Non loin de là, ils trouvèrent également, enfoncée dans la boue, l'une des sandales de Rodéric, incrustée de perles et de saphirs ; elle serait plus tard revendue pour la somme de cent mille *dînârs*. Mais le corps du souverain ne fut jamais découvert. Le consensus presque général est qu'il se noya dans le fleuve, alourdi

par son imposante armure, en tentant de s'échapper du champ de bataille.

*

Une grande et terrible bataille avait été livrée ; une grande et glorieuse victoire avait été remportée. La puissante armée des Wisigoths, menée par le meilleur général d'Espagne, avait été décimée et mise en déroute par une force musulmane qui lui était trois fois inférieure en nombre. Les fiers Wisigoths avaient mordu la poussière ; jamais auparavant, ils n'avaient été aussi lourdement vaincus, si parfaitement défaits en combat ouvert et loyal. Ce fut l'une des batailles les plus décisives de l'Histoire, peut-être la plus décisive jamais livrée en Espagne. Il y aurait, bien sûr, d'autres grands affrontements dans la péninsule tout au long de son histoire, mais jamais un si sanglant, si férocement disputé et d'une si grande portée. Ce fut, également, une prodigieuse victoire pour l'islâm : elle marquait le début de la fin du règne des Wisigoths et ouvrait les portes de l'Europe à la foi de Muhammad ﷺ.

La plaine du Wadi Lakkah portait les macabres preuves de la férocité de l'engagement. La terre était couverte de sabres et de lances brisés, de corps mutilés et fracturés. Un nombre démesuré de Wisigoths y avait perdu la vie, et leurs os scintilleraient au soleil pendant de longues années encore [12]. Sisberto, frère du roi Wittiza et commandant en second de l'aile droite, figurait parmi eux. Les musulmans firent pas moins de dix mille prisonniers, réduits en esclavage ; nombre d'eux devaient toutefois se convertir à l'islâm et être affranchis par la suite.

---

[12] *NDA : Nous n'avons pas de source sur les pertes de l'armée de Rodéric, mais il est raisonnable de penser qu'elles furent au moins proportionnelles à celles des musulmans. Nous pouvons donc estimer qu'au moins dix mille Wisigoths furent tués, soit le quart de leur armée, la majorité durant la bataille principale et les autres durant la poursuite.*

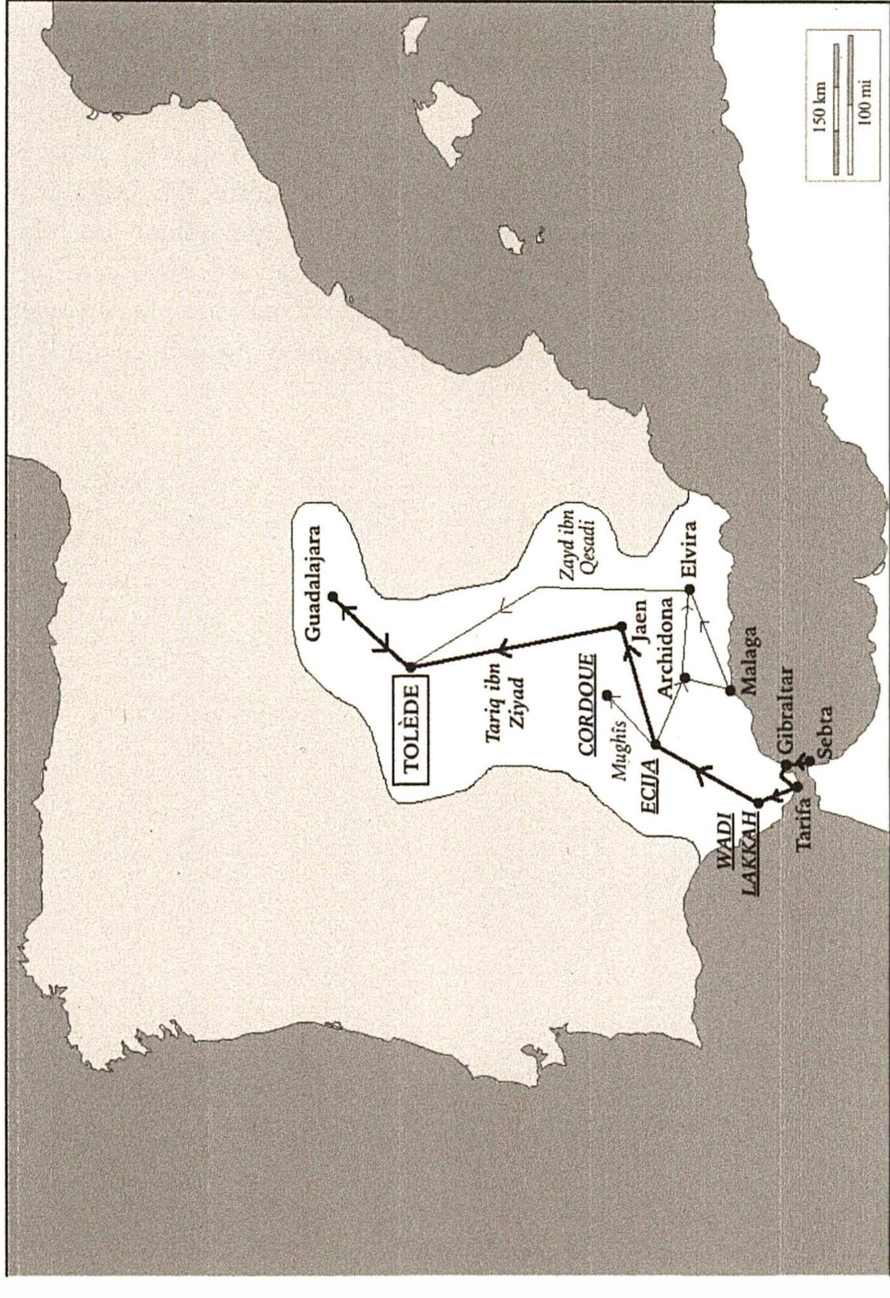
Tariq ibn Ziyad, quant à lui, avait perdu le quart de ses forces, soit trois mille hommes - trois mille martyrs sur le sentier d'Allâh. Parmi les survivants musulmans, presque aucun n'avait pas reçu de blessures sévères. Mais une immense fierté réchauffait leurs cœurs : ils avaient affronté une armée bien supérieure en nombre et en armement, et l'avaient vaincue sur son propre terrain et selon ses propres tactiques, bien loin de la manière de combattre coutumière des Berbères. Le butin était immense ; après en avoir prélevé un cinquième - la part de l'État - , Tariq répartit le reste entre ses hommes. Chaque combattant toucha l'équivalent de deux cent cinquante *dînârs* d'or par tête - une somme gigantesque pour l'époque.

Ce fut une bataille-modèle, qui suivit une trajectoire désormais bien connue. Une petite force d'infanterie, faisant face à une armée bien plus puissante et mobile, restreignit le champ de bataille à un front étroit, retirant à l'ennemi l'avantage de sa mobilité; la petite force d'infanterie, n'ayant guère la force d'attaquer, resta sur la défensive et repoussa férocement les assauts de la grande armée, créant les conditions de sa contre-attaque à venir; puis, après avoir suffisamment affaibli l'ennemi et l'avoir saigné à blanc en le repoussant à de multiples reprises, la plus petite armée passa à l'offensive à travers un double enveloppement combiné avec un assaut frontal. Ce fut une magnifique bataille, brillamment conçue, superbement conduite et héroïquement combattue. En termes de stratégie militaire, elle fut similaire à la bataille de Cannes, en l'an 216 avant J.-C., durant laquelle le général carthaginois Hannibal appliqua, face aux Romains, la même tactique que Tariq - son infériorité numérique était toutefois légèrement moins frappante que celle des musulmans.

Une grande part du crédit de cette victoire revient à Tariq ibn Ziyad, qui l'avait rendue possible par sa gestion tactique habile et son commandement audacieux. C'est sous ses ordres que les intrépides Berbères avaient planté pour la première fois l'étendard de l'islâm sur

le sol ibérique, où il devait flotter avec fierté pendant près de huit siècles. Ce n'est toutefois pas en tant que Berbères qu'ils étaient venus, avaient combattu et conquis, mais en tant que musulmans, purifiés et inspirés par leur nouvelle foi. Dès que la fièvre du combat retomba, Tariq écrivit à Musa ibn Nusayr. Il lui rapporta les événements, le déroulement de la bataille et de la poursuite, ainsi que les glorieux lauriers de la victoire - dont l'immense butin de guerre. Il était en droit de s'attendre aux applaudissements d'un commandant en chef reconnaissant. Mais il ne reçut, en guise de réponse, que des réprimandes et des blâmes. Musa lui interdit de marcher plus en avant et lui ordonna de rester à sa position actuelle jusqu'à ce qu'il le rejoigne…

<u>Carte 3 : La campagne de Tariq ibn Ziyad</u>



CHAPITRE 7 – Plus loin en Espagne

Musa ibn Nusayr, gouverneur d'Afrique et du Maghreb, était également le commandant en chef et le responsable, auprès du calife, des opérations militaires dans la péninsule ibérique. Mais la connaissance que les musulmans avaient de ces terres et de leur géographie avait été, jusqu'ici, bien trop limitée pour formuler un grand plan stratégique d'invasion. Ils savaient simplement qu'il s'agissait d'un très grand pays et que les Wisigoths formaient une nation brave et puissante ; c'était à peu près tout. En raison de ce manque d'informations, Musa n'avait guère pu préparer un plan détaillé et précis des opérations. La seule chose claire en son esprit était son objectif final : la conquête de toute la péninsule.

C'est dans ce but qu'il avait d'abord envoyé Tariq ibn Ziyad et ses Berbères en Europe : mettre à l'épreuve et sonder la véritable puissance des Wisigoths, découvrir leurs forces et leurs faiblesses. Tariq, Musa n'en doutait pas, saignerait à blanc les forces de Rodéric, suffisamment pour qu'il puisse lui-même leur délivrer le coup fatal et rafler les lauriers de la grande victoire finale. Tariq et ses hommes seraient, eux aussi, saignés à blanc, mais ainsi est la guerre ! Lorsque le général berbère avait ordonné l'incendie de sa flotte, toutefois, les appréhensions de Musa avaient dramatiquement augmenté. Désormais, même s'il le souhaitait, il ne pourrait venir au secours de son subordonné au-delà de la mer, un piège dont l'avait prévenu le calife. Peu avant la bataille du Wadi Lakkah, il avait ainsi déplacé son quartier-général au Maghreb, quelque part entre Tanger et Sebta, où il attendit chaque jour des nouvelles d'au-delà du Détroit et passa des heures entières en prières. Enfin, arriva le messager de Tariq qui lui rapporta la nouvelle de la victoire. Fou de joie et soulagé, Musa se

prosterna aussitôt et rendit louange à Allâh.

La tension et l'anxiété des dernières semaines avaient disparu. Elles se transformèrent vite, toutefois, en colère... Musa avait envoyé Tariq ibn Ziyad en Espagne pour ce qu'il pensait ne devoir être, au mieux, qu'un engagement indécis, un raid qui préparerait la grande expédition que lui-même mènerait. Mais au lieu de cela, Tariq avait remporté une victoire retentissante, qui lui avait apporté gloire et réputation. Jalousie ou crainte de voir les armées musulmanes s'enfoncer trop imprudemment et profondément dans la péninsule, le gouverneur, furieux, fit, quoi qu'il en soit, transmettre un courrier sévère et injurieux à son général, lui interdisant d'avancer plus loin dans le pays et lui ordonnant de l'attendre là où il se trouvait, jusqu'à son arrivée.

Aussitôt, il commença également à planifier sa propre traversée du Détroit avec une armée plus imposante encore que les forces de Tariq ibn Ziyad, et sa reprise en main de la conquête de la péninsule, là où son général l'aurait laissée. Il était un superbe stratège, mais il prit son temps : l'été touchait à sa fin et il était préférable d'attendre la prochaine belle saison avant de reprendre les opérations, d'autant que Musa n'avait aucun doute sur le fait que Tariq l'attendrait sagement sur les rives du Wadi Lakkah... Il avait tort.

*

Aussitôt après la bataille, les fils de Wittiza - Akhila, Olmondo et Artabas - se présentèrent au quartier-général de Tariq ibn Ziyad pour confirmer et faire valoir les accords passés avec les musulmans durant la bataille. « Es-tu le commandant, ou y a-t-il un commandant au-dessus de toi ? », demandèrent-ils à Tariq, qui leur répondit : « J'ai un commandant au-dessus de moi, et au-dessus de lui est un commandant suprême. » Les princes exprimèrent alors le souhait de se rendre en Afrique auprès de Musa ibn Nusayr pour y plaider leur cause, ce que

Tariq accepta ; il leur remit même une lettre officielle énonçant les termes de l'accord passé avec eux au sujet des terres de leur père confisquées par Rodéric. Les fils de Wittiza traversèrent donc le Détroit et rencontrèrent Musa, qui confirma l'accord et réitéra la promesse de son général mais leur expliqua qu'ils devraient se rendre à Damas auprès du calife, l'autorité ultime sur ces affaires. Les princes voyagèrent alors jusqu'au Shâm, où ils furent reçus avec les honneurs par le calife, qui confirma à nouveau l'arrangement passé avec Tariq. Ils retournèrent ensuite dans la péninsule ibérique et prirent possession des terres promises ; chacun des fils de Wittiza reçut mille domaines. Olmondo s'installa à Séville, Artabas à Cordoue et Akhila à Tolède, où ils vécurent dans la paix et la satisfaction en leurs domaines, jouissant des fruits de leur loyauté à l'égard des musulmans.

*

Tariq ibn Ziyad et ses hommes passèrent quelques jours sur le champ de bataille : les morts furent enterrés, les blessés soignés, le butin divisé et les prisonniers répartis. La nouvelle de la victoire se répandit rapidement au Maghreb. Plus de guerriers berbères convertis à l'islâm se mirent aussitôt en marche pour rejoindre le *jihâd* et traversèrent le Détroit à la hâte vers l'Europe, réquisitionnant tout ce qui pouvait flotter. De nouveaux vaisseaux avaient été construits par Musa ibn Nusayr et ils furent utilisés pour transporter hommes, armes et matériel vers la péninsule. Les nouveaux contingents berbères venus servir sous la bannière de Tariq, frais et prêts à la bataille, lui permirent de combler ses pertes ; il avait, à nouveau, une armée de douze mille hommes. Et cette fois, il ne s'agissait que de cavaliers, puisque des milliers de chevaux avaient été saisis aux Wisigoths.

Les vestiges de l'armée de Rodéric, taillée en pièces sur les rives du Rio Barbate, se précipitèrent aussi loin qu'ils le pouvaient du champ de bataille. Ceux qui n'avaient pas été tués ou capturés étaient terrassés

par la peur et, ne songeant qu'à sauver leur vie, s'étaient dispersés aux quatre coins de la péninsule, partout où ils pensaient qu'ils pourraient trouver refuge des horreurs de la guerre, dans les collines et les places fortes lointaines, loin des plaines où la cavalerie musulmane règnerait désormais en maître. Certains régiments étaient toutefois parvenus à battre en retraite dans un ordre relatif et en gardant une certaine cohésion ; ils se replièrent vers le Nord, où ils assemblèrent leurs forces aux troupes qui n'avaient eu le temps de répondre à l'appel de leur Roi avant le départ en campagne. Ils espéraient toujours qu'il ne s'agissait là que d'un raid massif et qu'après avoir collecté un butin à la hauteur de leurs efforts, les envahisseurs reprendraient le chemin de l'Afrique...

Au milieu du mois de *shawwal* de l'an 92AH (août 711), Tariq reprit sa marche en avant vers le même objectif qu'auparavant : Cordoue. À juste titre, il avait décidé de ne pas laisser aux Wisigoths le temps de se remettre de leur défaite et d'écraser ce qu'il restait de leurs forces tant qu'ils souffraient encore du choc physique et moral initial. En chemin, il éliminerait toute résistance qui pourrait gêner son irrésistible marche ; il décida toutefois d'éviter la grande cité de Médina Sidonia, qu'il laissa sur sa gauche, puis marcha droit vers le Nord. À Moron de la Frontera, la garnison wisigothe se rendit sans combattre. Puis l'armée islamique approcha la ville d'Ecija depuis l'Ouest.

Ecija était l'antique cité d'Astigis, jadis une colonie romaine ; la tradition chrétienne voulait que Paul de Tarse l'ait visitée durant ses pérégrinations en Espagne. Les musulmans renommèrent la ville Istija. Il s'agissait d'une ville fortifiée d'importance stratégique et d'un centre de communication qui contrôlait la grande route de Cordoue à Séville. Commandée par un officier wisigoth connu pour sa vigueur et sa résolution, la garnison d'Ecija était essentiellement composée de sa propre population, à la nature belliqueuse et insoumise, et renforcée par de nombreux survivants et fugitifs de la bataille du Wadi Lakkah. Les musulmans établirent leur camp non loin d'une source à six

kilomètres de la ville, qui prendrait le nom de leur commandant : *'Ayn Tariq* – « la Source de Tariq » [13]. Des éclaireurs furent envoyés plus en avant ; ils rapportèrent la nouvelle d'une large concentration de guerriers wisigoths face à la ville - une armée assez large pour promettre un nouvel affrontement sanglant.

Tariq arrangea ses troupes en formation de bataille et marcha aussitôt contre les défenseurs d'Ecija. Les combats furent féroces - presque autant que ceux de la bataille précédente, bien que nous n'ayons guère connaissance des détails ni du déroulement de l'affrontement - mais finirent par tourner à l'avantage des musulmans. La victoire n'était toutefois guère qu'un succès tactique limité, puisque les Wisigoths se retirèrent en bon ordre derrière leurs puissantes murailles. Tariq vint aussitôt y mettre le siège. Ecija était protégée à l'Ouest par ses hautes fortifications, et à l'Est par le fleuve Genil. Les musulmans n'avaient pas d'engins de siège pour créer des brèches dans les murailles ; aussi le siège aurait-il pu durer indéfiniment si, après quelques jours, le commandant wisigoth n'avait eu la curieuse idée de sortir se baigner dans le fleuve, seul.

Il fut aussitôt repéré par les éclaireurs musulmans. Poussé par son irrésistible goût de l'aventure, Tariq, qui ne connaissait pas encore l'identité du Wisigoth, décida de se rendre au même endroit pour se baigner, lui aussi. Le fait que le général s'y rendit seul et sans arme suggère que l'endroit était assez proche des fortifications pour que les défenseurs le considèrent à l'abri de toute intrusion ennemie ; il s'agissait probablement d'un point de baignade habituel des habitants. Quoi qu'il en soit, Tariq se plongea également dans le fleuve, face au commandant wisigoth, nous offrant l'étonnant et incroyable spectacle de deux généraux ennemis se baignant ensemble sans qu'aucun des deux ne sache qui était réellement l'autre.

---

[13] *NDA : Aujourd'hui la ville espagnole moderne de Barrancas del Molinillo.*

Si le général wisigoth avait suspecté un seul instant que le grand et solide Berbère qui venait de se jeter dans l'eau à ses côtés était le commandant de l'armée islamique, il aurait sans nul doute mis un terme à son bain à la hâte. Quoi qu'il en soit, Tariq bondit par surprise sur le chrétien, le maîtrisa sans difficulté et le hissa sur ses épaules en guise de bouclier avant de foncer vers les lignes musulmanes, où il arriva en toute sécurité et sans, visiblement, avoir éveillé la vigilance des hommes de la garnison placés le long des murailles. Une fois au cœur du camp berbère, le Wisigoth révéla son identité et son statut de commandant de la garnison d'Ecija. Les musulmans proposèrent aussitôt à leur distingué captif une reddition honorable : ils prendraient la ville sans combat et sous les termes d'un traité plutôt que par la violence, en échange du versement de la *jizya*. Le général chrétien accepta les conditions généreuses qui lui étaient proposées. De la rapidité avec laquelle musulmans et Wisigoths s'accordèrent sur les traités du terme, nous pouvons deviner que les deux camps avaient été durement touchés par les combats et étaient heureux de parvenir à une solution qui éviterait un nouveau bain de sang.

Tariq laissa le Wisigoth partir, et ce dernier resta fidèle à son serment. Ecija ouvrit ses portes et la garnison se rendit aux musulmans. Il n'y eut pas la moindre goutte de sang versée, ni le moindre début de pillage. Les citoyens de la cité versèrent la *jizya* et furent laissés en paix, en possession de leurs biens et de leurs domiciles, libres de pratiquer leur religion et de vivre comme ils avaient toujours vécu. Mais certains ne souhaitaient plus vivre comme auparavant : il s'agissait des Juifs. Ils ne souhaitaient rien tant qu'un changement - n'importe quel changement -, tant l'oppression qu'ils avaient subie jusqu'ici en tant que minorité religieuse haïe avait été brutale. À Ecija, pour la première fois, ils décidèrent de soutenir ouvertement les musulmans et accueillirent à bras ouverts l'armée d'invasion, à qui ils offrirent leurs services. Les musulmans n'avaient pas particulièrement besoin de leur aide, puisque

le gros de la résistance wisigothe avait déjà été brisé durant les deux dernières batailles, mais ils ne les prirent pas moins sous leur aile en tant que Gens du Livre.

Tariq fut également rejoint par un grand nombre de mécontents, une foule hétéroclite et bigarrée d'habitants hispano-romains heureux d'accueillir les nouveaux venus. L'invasion musulmane était pour eux une libération du servage et de la rude servitude qu'ils avaient connus sous le joug des Wisigoths. Ces ralliements ne fournirent guère de plus-value militaire directe à Tariq ibn Ziyad, mais les musulmans avaient déjà gagné les cœurs des catégories opprimées - soit, la majorité de la population - et la nouvelle de la bonté et de la justice des conquérants se répandit bientôt dans toute la péninsule. Partout, il vint à être connu qu'Ecija s'était rendue aux musulmans et qu'il n'y avait eu ni bain de sang, ni esclavage, ni destruction, que tous étaient libres et en sécurité, et qu'il n'y avait à payer en échange de ces conditions idylliques que deux *dînârs* par tête. Pleinement méritée, cette image devait largement accompagner le progrès des armées musulmanes à travers le pays…

À l'inverse, les craintes des Wisigoths et des classes régnantes augmentèrent de façon exponentielle. Il ne leur restait plus aucun doute sur les réelles intentions des musulmans : ils n'étaient manifestement pas une bande de brigands qui brûleraient et pilleraient tout sur leur passage avant de s'en retourner en leur patrie. Ils étaient venus pour conquérir, et pour rester. Plus de Wisigoths encore fuirent les plaines pour s'écarter de la route de la cavalerie musulmane et se réfugier dans des places fortes éloignées des grandes voies de communication…

*

C'est seulement à Ecija que Tariq ibn Ziyad reçut la sévère lettre de Musa ibn Nusayr. La ville venait d'ouvrir ses portes, les plans des

futures opérations étaient déjà discutés et maintenant arrivait cette missive du commandant en chef qui interdisait aux musulmans toute nouvelle marche en avant ! Le courrier n'indiquait pas la date à laquelle Musa le rejoindrait, mais il était évident qu'il se passerait plusieurs mois avant qu'il n'apparaisse sur les côtes espagnoles. Le lecteur avisé pourrait s'interroger sur la sagesse militaire de cet ordre de Musa ibn Nusayr. À ce stade, après que l'ennemi ait été écrasé à la bataille et alors qu'il était désormais incapable de résister sérieusement, la décision la plus logique aurait été d'ordonner à Tariq de pousser son avantage face à une péninsule qui gisait, presque sans défense, à ses pieds.

Une petite armée peut parfois atteindre des résultats sans commune mesure avec ses effectifs lorsque les circonstances les plus favorables semblent s'aligner à la perfection ; cette opportunité était là, et elle n'attendrait certainement pas que Musa ibn Nusayr se décide à traverser le Détroit. Les ordres du gouverneur n'auraient pour seule conséquence que de permettre aux Wisigoths de panser leurs plaies et de se regrouper pour tenter de rejeter à nouveau les musulmans hors d'Europe ; tout le sang versé au Wadi Lakkah et à Ecija l'aurait alors été en vain. Heureusement pour le destin de l'islâm en Espagne, Tariq décida de ne pas prendre en compte les ordres de Musa. Il devina immédiatement les pensées profondes de son commandant en chef - et sa jalousie d'être ainsi relégué en seconde position -; mais en tant que bon soldat et loyal subordonné, il ne les évoqua pas publiquement. Il se contenta de convoquer un conseil de guerre, lut la lettre de Musa à ses généraux et leur demanda leur opinion.

Tous furent atterrés par les mots du gouverneur. Ils connaissaient l'importance de ne laisser aucun répit à un ennemi vaincu et de ne pas lui permettre de recouvrer ses forces. Ce précieux moment pourrait bien ne jamais revenir. Les généraux de Tariq ne firent donc aucun mystère de leur désapprobation de cette contrainte prématurée imposée à leur armée islamique victorieuse. Le comte Julien se leva ;

vieux chef à la sagesse incontestée, sa parole était écoutée avec respect. « Vous avez dispersé les forces de l'ennemi et ils sont désormais frappés par la panique, lança-t-il à Tariq. Élance-toi vers leur capitale ; mes guides t'y mèneront. Divise ton armée en plusieurs corps qui occuperont les différentes provinces du pays. Pars toi-même pour Tolède, où les chefs wisigoths survivants se rassemblent. Empêche l'ennemi de se concerter sur la suite des opérations et de nommer un nouveau chef à leur tête ! »

La sagesse de ces conseils était incontestable. Tariq et ses généraux auraient probablement poursuivi la campagne même sans l'avis du comte de Sebta, mais l'approbation de cet homme hautement respecté fortifia leur résolution et les convainquit encore de ne tenir aucun compte des instructions de leur commandant en chef. Toutefois, sur le conseil de Julien, Tariq marcherait droit sur Tolède, la capitale du royaume, et contournerait Cordoue, qu'il laisserait à son général arabe haut en couleurs - Mughîs le Romain.

CHAPITRE 8 – La prise de Cordoue

Tariq plaça deux régiments de sept cents cavaliers chacun sous les ordres de Mughîs le Romain et de Zayd ibn Qesadi, qui devraient respectivement marcher contre Cordoue et Malaga. Il garda le reste de l'armée, un peu plus de dix mille hommes, sous son commandement personnel. Les deux détachements devraient nettoyer les provinces méridionales du pays de toute résistance, empêcher toute intrusion sur les flancs et les arrières de l'armée principale, et s'assurer que les musulmans restent en communication avec la côte méditerranéenne, base stratégique de l'invasion.

Les plans furent établis, les troupes regroupées, les modalités de marche et de communication entre les différents corps d'armée finalisées. Lorsque tous les combattants furent prêts au départ, Tariq parla à ses hommes ; il les exhorta à ne pas offenser les habitants désarmés et pacifiques du pays, mais à n'attaquer que les combattants et ceux qui les assistaient activement, et à ne pas prendre de butin à l'exception de ce qui tomberait entre leurs mains à la bataille. Sur ces mots, l'armée de Tariq sortit d'Ecija et se divisa : le corps principal marcha sur Jaen, où il prendrait la route du Nord et de Tolède, Mughîs le Romain fonça sur Cordoue, et Zayd vers le Sud.

*

Les opérations de Zayd ibn Qesadi dans le sud du pays furent d'une importance relativement limitée. Tariq lui avait attribué deux cibles : le district de Rejio, dont la capitale était Archidona et la plus grande ville Malaga, sur la côte ; et le district d'Elvira, l'antique cité romaine d'Iliberri, à une dizaine de kilomètres de la ville moderne de Grenade -

qui ne serait fondée qu'au siècle suivant. Zayd divisa donc ses hommes en deux régiments légers, assistés des guides et éclaireurs du comte Julien. Malaga fut occupée sans combat, puisque sa garnison wisigothe l'abandonna et s'enfuit dans les montagnes à l'arrivée des musulmans ; tout le district suivit. À Elvira, les choses s'annonçaient plus complexes : les habitants n'avaient aucune intention de se rendre et le second régiment, bientôt rejoint par les troupes de Malaga qui avaient achevé leur mission, dut y mettre le siège. Peu après, toutefois, les musulmans parvinrent à prendre la cité par un assaut massif et général.

Dans les trois grandes villes de la région - Elvira, Malaga et Archidona -, les musulmans furent accueillis avec joie par les Juifs. C'est là que fut pour la première fois appliquée ce qui deviendrait une coutume lors de chaque prise de cité ibérique : des Juifs furent nommés pour diriger l'administration de la province, assistés d'une petite troupe de soldats musulmans laissés à leurs côtés pour maintenir la loi et l'ordre. Lorsqu'ils prenaient une ville où ne se trouvait pas de communauté juive, les musulmans laissaient l'administration locale aux mains des Hispano-Romains, eux aussi hostiles aux Wisigoths - et une plus grande garnison. Quoi qu'il en soit, Zayd avait accompli sa mission. Après avoir placé l'administration des cités aux mains des Juifs et assigné ses garnisons, il prit la route du Nord pour rejoindre Tariq à Tolède.

*

Nous avons donné une brève description de Mughîs le Romain dans le premier chapitre de cet ouvrage et évoqué son origine princière arabe. Durant les quatre mois qui s'étaient écoulés depuis que les musulmans avaient posé le pied sur le sol de la péninsule, Mughîs avait toujours été en première ligne, au cœur de la mêlée. Respecté et admiré tant pour ses compétences tactiques que pour son courage personnel, le goût de l'aventure dominait et animait sa personnalité. Désormais, il

marchait avec sept cents cavaliers contre Cordoue. Sa mission n'était, officiellement, que d'y contenir les forces ennemies afin qu'elles ne puissent perturber les opérations de Tariq contre Tolède, mais Mughîs n'était pas le genre d'hommes à se contenter d'un rôle aussi insipide...

Cordoue n'était alors pas encore la grande métropole qu'elle deviendrait plus tard sous le règne des Omeyyades - l'un des phares de l'humanité alors que l'Europe chrétienne se débattait dans la boue du Moyen-Âge. Il ne s'agissait encore que d'une cité de taille moyenne, capitale provinciale des Romains puis des Wisigoths, mais elle n'en était pas moins la plus grande métropole de la péninsule après Tolède, et un centre stratégique de la plus haute importance. Ville d'une haute antiquité que l'on disait avoir été fondée par les Carthaginois, les Romains en avaient fait la capitale de leur province de Bétique, qui comprenait tout le sud de l'Espagne ; elle l'était restée depuis neuf siècles, traversant le temps et les vicissitudes des rudes règnes romain et wisigoth.

Nichée entre une courbe de la rive supérieure du Guadalquivir [14] et les contreforts de la Sierra de Cordoba, la ville était lourdement fortifiée et entourée de remparts, tours et portes bâtis par les Romains. Deux de ces portes concernent particulièrement notre récit : la Porte de la Statue, face au pont sur le Guadalquivir et nommée ainsi pour le lion sculpté qui dominait son sommet, et la Porte de Séville, à l'extrémité sud-ouest de la cité. Non loin de cette dernière se dressait une grande cathédrale qui contenait les reliques de Saint-Asciscle, un « martyr » de l'Église hautement vénéré par les Cordouans, et pouvait également être utilisée en guise de citadelle pour la défense. Enfin, sur l'autre rive du fleuve se trouvait le faubourg de Secunda - Shaqunda pour les Arabes -

---

[14] *NDA : Le fleuve se nommait alors Baetica, comme sous la domination romaine. Après s'être installés à Cordoue, les musulmans le renommèrent Wadi al-Kabîr - le Grand Fleuve -, qui passa dans la langue espagnole sous le nom de Guadalquivir.*

, entouré d'une région vallonnée et couverte d'une immense forêt de pins et de cèdres. C'est dans ces bois que s'aventurèrent Mughîs le Romain et ses sept cents hommes…

*

Le mois de *shawwal* de l'an 92AH touchait à sa fin (août 711). Après avoir établi son camp en pleine forêt, Mughîs envoya ses éclaireurs observer les défenses de la cité. Après la défaite du Wadi Lakkah, les Wisigoths avaient déjà fait démanteler le vieux pont romain sur le Guadalquivir et s'étaient barricadés derrière les murs de Cordoue ; aussi ne détectèrent-ils pas la présence de plusieurs centaines de soldats musulmans dans les bois. Les éclaireurs trouvèrent le pont démoli et, surtout, un pauvre berger qui errait dans les environs et les informa des conditions à l'intérieur de Cordoue : tous les citoyens les plus riches et influents avaient fui la ville pour Tolède. Seuls le gouverneur - un prince wisigoth de sang royal -, quatre cents soldats et les pauvres et opprimés, peu susceptibles de pouvoir participer efficacement à la défense de la cité, étaient restés. Le berger indiqua également aux musulmans que les fortifications étaient hautes, solides et très bien défendues ; mais il existait une brèche, au niveau de la Porte de la Statue, qu'il leur décrivit.

Les musulmans étaient désormais confrontés au problème de la traversée du fleuve. Les Berbères n'appréciaient guère la natation ; ils devraient traverser à dos de cheval, mais l'espace entre la muraille et la rive n'était que d'une quinzaine de mètres et ne permettrait pas le passage de sept cents chevaux. Les hommes devraient partager une seule monture pour deux. Il y avait également le problème de l'effet de surprise : les sentinelles wisigothes ne manqueraient pas de repérer les musulmans dès qu'ils sortiraient à découvert sur la rive opposée ; et si la traversée s'effectuait de nuit, ils ne seraient pas moins repérables par le bruit des sabots des chevaux. Si les musulmans voulaient tirer profit

de la brèche de la Porte de la Statue, ils devraient foncer directement contre elle. Le problème ne semblait pas avoir de solution.

C'est alors qu'Allâh vint en aide aux croyants. Le temps se fit houleux, le ciel se couvrit et un puissant vent commença à souffler. Une tempête ne tarda pas à se déclarer, et la tombée de la nuit fut marquée par une forte et incessante pluie qui se transforma bientôt en grêle. Mughîs, toujours aussi fougueux et inspiré, comprit aussitôt qu'il s'agissait de l'opportunité idéale pour traverser le Guadalquivir et prendre d'assaut la cité. Les musulmans marchèrent à la hâte vers la rive inférieure du fleuve, non loin du pont romain démoli qui faisait face à la fameuse Porte de la Statue. À deux hommes par cheval, selon les ordres de leur commandant, ils plongèrent dans le Guadalquivir, littéralement bombardé par la grêle, et parvinrent à rejoindre la rive opposée sans accroc. Bientôt, le régiment entier fut rassemblé sur l'espace confiné entre la rive supérieure et les murs de la ville. Les conditions climatiques avaient contraint les sentinelles à abandonner leurs postes d'observation ; ainsi, personne ne s'était aperçu de l'approche des musulmans, d'autant que le bruit assourdissant de la grêle couvrait le son des sabots.

Le berger mena les hommes de Mughîs à la brèche - du moins, ce qu'il considérait comme une brèche. Mais elle n'était pas suffisamment large pour permettre à des hommes de passer. Ils ne pourraient pas pénétrer dans la ville ; pire, ils étaient désormais comme échoués sur la rive, à découvert, entièrement exposés aux flèches et aux javelots de l'ennemi s'ils venaient à être découverts. La situation était des plus périlleuses. Mughîs ne perdit pas une seconde et trouva aussitôt la solution : un grand figuier longeait la porte, et ses branches permettaient d'accéder au sommet des murailles. L'un des guerriers berbères, particulièrement athlétique, grimpa au sommet de l'arbre et, depuis ses branches supérieures, parvint à sauter jusqu'au mur d'enceinte. Grâce au mauvais temps, aucun Wisigoth ne s'était encore aperçu de l'opération

en cours.

Mughîs déroula alors son turban et lança l'extrémité de ce dernier vers le combattant au sommet des fortifications. À l'aide de cette corde improvisée, quelques dizaines de guerriers grimpèrent à leur tour la muraille et se rassemblèrent avant de foncer vers les Wisigoths postés en sentinelle à la porte. Certains furent tués, mais d'autres réussirent à s'échapper et à sonner l'alarme. Pendant ce temps, toutefois, les musulmans avaient réussi à briser le verrou et à ouvrir la porte de l'intérieur. Mughîs et ses hommes se précipitèrent aussitôt dans la ville, sabre en main. Mais il n'y eut aucun combat : le gouverneur, au lieu de réagir vigoureusement contre ces intrus, avait décidé d'abandonner immédiatement Cordoue à son sort. Avant même que les musulmans n'aient pu l'atteindre, l'officier wisigoth parvint à faire descendre ses hommes des murailles et, profitant de sa meilleure connaissance des ruelles de la ville, à les guider jusqu'à la porte de Séville, où ils se réfugièrent ensemble dans l'Église de Saint-Ascicle, qui avait déjà été préparée pour cette éventualité.

La cathédrale était bâtie telle une citadelle, facile à défendre et presque impossible à prendre. Elle bénéficiait même de son propre approvisionnement en eau, par l'intermédiaire d'une rivière des collines environnantes dont l'eau était amenée jusqu'à l'église par un conduit souterrain. Grâce à cet astucieux réseau hydraulique et aux immenses provisions de nourriture qui y étaient stockées, les défenseurs pourraient tenir leur église pendant des années. Les musulmans occupèrent la ville. Mughîs prit sa résidence dans l'un des palais de Cordoue, tandis que ses soldats s'installaient dans les maisons environnantes. Les habitants n'offrirent aucune résistance et les Juifs, comme il était désormais de coutume, reçurent les nouveaux maîtres du pays à bras ouverts.

Mughîs s'était emparé de Cordoue, mais pas de la cathédrale de Saint-

Ascicle, où quatre cents guerriers wisigoths déterminés se maintiendraient tant que leurs vivres le leur permettraient. Aussi Mughîs écrivit-il à Tariq ibn Ziyad, en marche vers Tolède ; il lui expliqua la situation, ce qu'il avait accompli et ce qu'il restait à faire, et la façon dont la garnison chrétienne de Cordoue s'était retranchée dans l'église-citadelle. Les musulmans n'avaient pas d'équipement de siège : il faudrait donc affamer la garnison pour la soumettre.

*

Le siège se poursuivit pendant plus de deux mois, jusqu'au début du mois de *muharram* (fin octobre 711). Il fut une véritable épreuve tant pour les Wisigoths, enfermés dans l'église avec leurs familles, que pour les Berbères, qui préféraient de loin la bataille ouverte et les mouvements rapides en plaine aux ennuyeuses rigueurs d'un siège. Quant à Mughîs, dont nous avons évoqué le caractère fougueux, cette opération qui s'éternisait l'irritait au plus haut point. Il décida que quelque chose devait être tenté pour en finir au plus vite et conçut l'idée de capturer l'un des défenseurs pour lui extorquer des renseignements qui permettraient de s'emparer de la cathédrale. Il choisit pour cette mission l'un de ses esclaves africains, Rabah, un homme au courage, à la force et à la loyauté sans faille. Le guerrier musulman se glisserait dans le jardin fruitier qui jouxtait l'église, se cacherait derrière un massif d'arbustes et y attendrait patiemment qu'un Wisigoth vienne s'y aventurer pour quelque raison, puis bondirait sur lui et le ramènerait à la résidence de Mughîs, où il serait interrogé. Le plan était astucieux ; il valait en tout cas la peine d'être tenté.

Mais si Rabah était sans conteste un combattant hors du commun, il n'était guère l'homme idéal pour une mission qui demandait un certain tact et sa maladresse manqua de tout faire échouer. Ainsi, l'esclave attendit d'abord patiemment dans les buissons. Les heures passèrent ; il eut faim. Sa faim grandit encore au fil de la journée, et il n'y avait

toujours pas le moindre Wisigoth à l'horizon. Aussi décida-t-il de grimper sur un grand arbre fruitier non loin de sa position pour assouvir son appétit, sans guère se soucier de se faire repérer. Malheureusement pour lui, le bruit des branches attira l'attention des défenseurs, qui le repérèrent dans l'arbre. Une compagnie entière de soldats se précipita aussitôt dans le verger, le força à descendre, le maîtrisa et le fit prisonnier au sein de l'église.

La première réaction des Wisigoths à la vue de Rabah fut un mélange de crainte et d'étonnement ; les soldats germaniques - du moins, ceux de Cordoue - n'avaient visiblement jamais vu un homme noir auparavant. Certains pensèrent qu'il s'agissait peut-être là d'une teinture sombre qui pourrait être retirée : ils prirent donc le pauvre musulman et l'amenèrent au fameux passage souterrain qui leur servait d'approvisionnement en eau, où ils frottèrent sa peau avec une telle violence qu'il manqua la perdre. Rabah ne comprit pas tout de suite ce qui se passait en l'esprit de ses geôliers et supporta la torture un certain temps ; puis, lorsqu'il prit conscience du ridicule de la chose, il les supplia d'arrêter et parvint à leur expliquer, dans un langage des signes improvisé, qu'il était simplement d'une autre couleur de peau qu'eux.

Si Rabah parvint à mettre fin à son supplice et à se faire comprendre, l'étonnement des Wisigoths en fut d'autant plus grand lorsqu'ils réalisèrent que leur prisonnier était réellement, et naturellement, noir. Ils l'enchaînèrent et le maintinrent sous bonne garde, tandis que les guerriers germaniques et leurs familles ne cessaient de venir l'observer et s'émerveiller de sa couleur. Ce manège dura une semaine entière, jusqu'à ce que la curiosité décline enfin et que les Wisigoths lui prêtent moins d'attention. Rabah saisit aussitôt sa chance : il brisa ses chaînes, tua les quelques gardes chargés de sa surveillance et parvint, miraculeusement, à s'échapper et à rejoindre son commandant bien-aimé, à qui il relata son aventure et, surtout, décrivit en détail le tunnel qui approvisionnait la cathédrale en eau.

Mughîs fit aussitôt chercher les ingénieurs hydrauliques locaux et leur donna la mission de découvrir la source et la direction du cours d'eau qui coulait vers l'église, ce qu'ils firent sans délai. La source fut découverte, et le flot aussitôt tari. Plus une goutte d'eau ne pouvait parvenir aux Wisigoths de la cathédrale Saint-Aciscle. La garnison était condamnée. Le premier homme à s'en apercevoir fut le pusillanime prince wisigoth qui avait jadis commandé la garnison de Cordoue...

*

Le mois de *muharram* et l'an 93AH venaient de débuter (fin octobre 711). Grâce au courage de Rabah qui avait permis de découvrir et couper leur approvisionnement en eau, les défenseurs de l'église avaient été mis à genoux. Mughîs leur offrit généreusement la paix contre l'une des deux options classiques - la conversion à l'islâm ou le versement de la *jizya* -, mais ils repoussèrent ces deux propositions avec mépris. Le siège se poursuivrait. Mais la cohésion et la confiance des défenseurs ne tardèrent pas à chuter dramatiquement...

Le premier à fuir, abandonnant ses hommes et même sa propre famille, fut le prince et commandant wisigoth. Il parvint à sortir discrètement de l'église, s'empara d'un cheval rapide et s'élança à toute vitesse vers les collines de la Sierra de Cordoba, d'où il comptait bien rejoindre Tolède et s'y placer en sécurité. Mughîs fut bientôt informé de la fuite du général chrétien par des informateurs locaux bien intentionnés à l'égard des musulmans : il enfourcha aussitôt sa monture et lança la chasse à l'homme. Sa rapidité à réagir fut récompensée, puisqu'il parvint à rattraper sa proie non loin du village de Talavera - Talbira -, à quelques encablures à l'ouest de Cordoue. Le général wisigoth, effrayé, vit arriver le commandant musulman à ses trousses et tenta de franchir une large tranchée qui se trouvait sur son chemin. Sa monture y parvint magnifiquement, mais le prince chuta de sa selle pendant le saut de

l'animal et se fracassa la nuque dans le fossé.

Secoué par le choc et assis sur son bouclier, il n'opposa aucune résistance à Mughîs et se laissa désarmer et ramener à Cordoue. L'homme fut le seul prince wisigoth de sang royal à être fait prisonnier par les musulmans en Espagne : les autres se soumirent tous pacifiquement, et échappèrent ainsi à la captivité, ou fuirent vers Tolède puis vers la Galice. Mughîs le traita avec respect et honneur ; il comptait bien l'emmener avec lui à Damas pour le présenter au calife. Puis il offrit à nouveau les mêmes conditions à la garnison : l'islâm ou la *jizya*. Toute négociation fut une fois encore refusée par les Wisigoths, qui tentèrent avec un certain panache un dernier baroud d'honneur et furent vaincus et tués jusqu'au dernier. Il semble, selon certaines sources, que les musulmans aient lancé un début d'incendie dans l'église pour contraindre la garnison à sortir pour échapper aux flammes - et combattre. En référence à ces événements, la cathédrale serait connue pendant de nombreuses décennies comme « l'Église des Captifs. »

Toute la ville de Cordoue était désormais entre les mains des musulmans. Le siège avait duré deux mois et demi. Ici également, Mughîs remit l'administration de la cité entre les mains des Juifs et laissa un petit détachement de soldats pour les assister dans le maintien de l'ordre - et s'assurer que la cité, conquise, le reste.

CHAPITRE 9 – La chute de Tolède

Pendant ce temps, Tariq ibn Ziyad avait poursuivi sa marche depuis Ecija vers Tolède, la capitale du royaume, quelques quatre cents kilomètres plus au Nord. À la tête de sa dizaine de milliers d'hommes, Tariq marcha d'abord vers l'Est, jusqu'à Jaen, par des petits chemins et en évitant la route principale vers Cordoue, puis il tourna brusquement vers le Nord, franchit le Guadalquivir et emprunta la grande route romaine vers Tolède. Il ne rencontra aucune opposition en chemin.

Il est intéressant ici d'étudier le principe de la sécurité d'une offensive dans le cas d'une pénétration profonde et étroite en territoire ennemi, comme celle de Tariq en ce cas. Un général prudent se soucie habituellement des menaces qui peuvent surgir sur ses flancs ou ses arrières, de la part de forces ennemies qu'il aurait dépassées en avançant. Ainsi, ne pas sécuriser le terrain le long de la ligne d'offensive peut sans aucun doute poser un risque certain lorsque l'offensive se fait plus profonde. Toutefois, la menace ne provient pas de ce terrain en lui-même, mais de l'ennemi qui pourrait l'utiliser ; et s'il n'y a plus de force ennemie capable d'utiliser ce terrain, il n'y a pas de menace. En notre cas, les seules forces hostiles sérieuses se trouvaient à Cordoue et dans la région d'Elvira et de Malaga ; c'est pourquoi Tariq avait logiquement assigné des détachements appropriés pour les empêcher d'entrer en action et de harceler ses arrières alors qu'il marcherait contre la capitale.

À l'exception de ces deux secteurs, il ne restait plus personne capable de poser de sérieux problèmes aux musulmans alors qu'ils avançaient contre le cœur du pays. En posant lui-même une menace au quartier-général de l'ennemi, Tariq ibn Ziyad lui ôtait la possibilité de menacer

ses propres communications. De plus, son armée, ultra-mobile, vivait sur le pays et ne dépendait d'aucune ligne de ravitaillement ni de communication, ce qui devait lui permettre de remporter une victoire rapide et décisive contre le cœur du pouvoir politique et militaire ennemi.

La marche de l'armée de Tariq dura deux à trois semaines. Tolède tremblait à l'approche du conquérant musulman. L'ancienne Toletum des Romains, petite cité fortifiée qu'ils avaient capturée en l'an 193 avant J.-C., avait été occupée par le roi wisigoth Theudis au tournant du sixième siècle grégorien. Elle était restée, depuis, la capitale du royaume des Wisigoths d'Espagne ; un emplacement idéal, puisqu'elle était presque exactement située au centre géographique de la péninsule. Il s'agissait également d'une ville facilement défendable : nichée sur un robuste promontoire de granite, elle était protégée sur trois côtés par les profondes gorges du fleuve Tage, dont le débit était particulièrement rapide en ce point. Au sud de la courbe du fleuve qui enserrait Tolède se dressaient des collines boisées, tandis que sur les autres flancs, les gorges pouvaient atteindre la hauteur de cent cinquante mètres. Si elles n'étaient pas impossibles à escalader, elles rendaient en tout cas tout assaut extrêmement difficile, et potentiellement très coûteux en hommes ; en conséquence, la ville ne pouvait être sérieusement attaquée que par le Nord.

Ce relief avantageux pour les défenseurs aurait du leur donner confiance, mais il n'en fut rien. Tolède n'était en aucun cas en position de résister aux conquérants musulmans, plus, d'ailleurs, pour des raisons psychologiques que militaires. Il n'y avait plus de haut commandement capable de diriger les opérations du royaume, plus de direction politique, plus de souverain, puisque la précédente élite avait péri corps et biens le long des rives du Wadi Lakkah. Il ne restait plus que quelques dizaines de généraux et commandants de second rang, certains plus braves que d'autres, qui commandaient leurs propres

forces indépendantes, sans aucune solidarité ni entraide mutuelle, mais tentaient tant bien que mal de poursuivre la résistance et de tenir leurs places fortes par sens du devoir. L'assemblée des nobles était toujours là mais sélectionner et élire un nouveau roi lui prendrait un certain temps - et que ce nouveau roi soit en position de former un cabinet et de reprendre en main les affaires de la guerre et du gouvernement serait plus long encore. Le vide du pouvoir était donc total, ce qui contribua largement au manque flagrant d'enthousiasme de la population chrétienne de Tolède à défendre leur cité.

À l'inverse, la gloire et la réputation de Tariq ibn Ziyad l'avaient précédé. Les gifles successives qu'il avait infligées aux armées wisigothes et sa série ininterrompue de victoires avaient répandu dans toute la péninsule la terrifiante légende de l'invincibilité des musulmans. Les survivants apeurés des dernières confrontations avec les Berbères avaient d'ailleurs grossièrement exagéré, comme les soldats vaincus ont coutume de le faire, la valeur des musulmans, la rapidité de leurs mouvements et l'intelligence de leur planification stratégique. La fine fleur de la noblesse guerrière wisigothe reposait sur les champs de bataille du Wadi Lakkah et d'Ecija ou, pour les plus chanceux, vagabondait sans but aux quatre coins de la péninsule. Ceux qui avaient trouvé refuge à Tolède fuyaient désormais vers les provinces du Nord. L'archevêque de Tolède lui-même, un membre du clergé éminent du nom de Sinderedo, trouva le salut dans la fuite, abandonnant ses fidèles sans se retourner, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint Rome.

Seule une poignée de guerriers germaniques resta à Tolède, aux côtés d'une population asservie qui n'avait ni le goût de la guerre ni les qualités pour la mener. Tariq trouva les portes de la capitale fermées devant lui. Puisque le seul accès terrestre à la ville se trouvait au Nord, il franchit le Tage et campa face aux murs de Tolède. Des détachements musulmans furent envoyés le long des fortifications. Les habitants, qui

n'avaient que peu de provisions et de munitions, et aucun espoir de secours de l'extérieur, ne mirent que quelques jours à réaliser la futilité de leur résistance. Ils demandèrent donc l'ouverture de pourparlers et furent agréablement surpris de la façon généreuse dont ils furent traités par les conquérants. Ainsi, selon les conditions imposées par Tariq, les habitants abandonneraient leurs armes et leurs chevaux. Ceux qui souhaitaient quitter la ville seraient libres de le faire, quoi que sans leurs possessions ; ceux qui souhaitaient rester garderaient à l'inverse l'ensemble de leurs biens. Ils seraient libres de pratiquer leur religion, de fréquenter leurs églises comme auparavant, et même de s'administrer selon leurs propres lois. Rien ne leur serait pris. Il n'y aurait ni pillage, ni captivité, ni esclavage. En échange de ces conditions, ils devraient respecter la loi et l'ordre, et verser la *jizya* - un impôt dont vieillards, femmes et enfants étaient exempts.

Les portes de Tolède s'ouvrirent et les musulmans entrèrent. Il n'y eut aucun trouble. L'armée prit ses quartiers dans la ville : Tariq et sa garde personnelle occupèrent le palais royal, au cœur de la citadelle qui surplombait le Tage, que l'on connaîtrait plus tard sous le nom d'Alcazar. Il s'agissait là du plus grand trophée de guerre de la campagne. La victoire, bien qu'acquise sans la moindre goutte de sang, était de la plus grande portée par ses conséquences : plus jamais les Wisigoths ne pourraient se relever et rétablir leur puissance. Mais Tariq n'était toujours pas satisfait de ce qu'il avait accompli jusqu'ici. L'été touchait à peine à sa fin, et il restait encore de nombreuses semaines de campagnes potentielles. Des rapports ne cessaient d'arriver du Nord au sujet des Wisigoths qui avaient fui la capitale pour se rassembler dans de grandes villes fortifiées au-delà des montagnes. Le commandant musulman ne pouvait se reposer alors qu'il y avait encore tant de lauriers à récolter au *jihâd* ! Il resta quelque temps pour organiser la nouvelle administration de la capitale conquise, toujours confiée aux Juifs, laissa une garnison musulmane dans la cité et reprit le chemin de la guerre avec le gros de son armée...

*

Les versions divergent sur ce que Tariq ibn Ziyad fit après la chute de Tolède, la direction vers laquelle il se dirigea et la profondeur de ses offensives. Certains affirment qu'il plongea jusqu'en Galice, où il rencontra un peuple « similaire aux bêtes sauvages », et dans les Asturies, les provinces de la côte nord de la péninsule. D'autres assurent qu'il envahit la Castille et le Léon, et s'empara de Gijon sur la côte cantabrique. Aucune de ces versions n'est satisfaisante, puisque ces objectifs lointains ne furent en réalité atteints que par la suite, lorsque Musa ibn Nusayr rejoignit son général avec des renforts. Il semble donc plutôt que Tariq n'ait effectué qu'une pénétration limitée au-delà des montagnes des Guadarramas, et nous partirons sur cette hypothèse pour le récit qui va suivre.

L'expédition fut lancée à la fin de l'an 92AH (711) et dura un mois ou deux, mais guère plus, puisqu'à partir du mois de novembre, les provinces du Nord souffrent de conditions climatiques qui ne permettent plus de mener d'opérations militaires - du moins, pour des soldats d'Afrique du Nord. La marche de l'armée de Tariq ibn Ziyad débuta donc au début de l'automne, au mois de *dhû al-hijja* ; son objectif était la Vallée des Pierres - *Wadi ul-Hajara*, qui donnerait plus tard son nom à la ville espagnole de Guadalajara. Les troupes traversèrent une région de basses collines puis franchirent une passe qui serait désormais connue sous le nom de *Fajj Tariq* – « la Passe de Tariq ». Les musulmans occupèrent plusieurs villes sans combat, ou presque : Amaya, où nombre de Wisigoths avaient trouvé refuge, et surtout la ville de Ma'ida, où Tariq ibn Ziyad découvrit la fabuleuse et légendaire « Table de Salomon », dont nous reparlerons plus tard. Cette région semble avoir été la limite de l'offensive musulmane : l'hiver approchait, et les soldats supplièrent leur général de bien vouloir leur accorder un peu de répit.

Les hommes étaient épuisés. Ils enchaînaient marches et affrontements depuis six mois sans le moindre répit, menés par leur infatigable commandant. « N'es-tu pas satisfait de toutes les victoires qu'Allâh t'a accordées ?! », lui lancèrent-ils. Tariq ibn Ziyad rit alors à gorge déployée et répondit : « Par Allâh, si vous me suiviez, je n'arrêterais pas mon offensive avant d'atteindre les portes de Rome et de Constantinople, et de les conquérir par la permission d'Allâh. Alors, seulement, vous seriez réellement fatigués ! » Tariq réalisa toutefois qu'il avait poussé ses braves soldats aux limites de ce que le corps humain pouvait supporter, d'autant que le climat se faisait chaque jour plus froid. Il ordonna donc le retour à Tolède, où il arriva durant les premières semaines de l'an 93AH (novembre 711) pour y passer l'hiver et y jouir d'un repos bien mérité. C'est là que le général et ses hommes attendraient les nouveaux ordres de leur commandant en chef. Ils furent bientôt rejoints par le régiment de Zayd ibn Qesadi qui venait de soumettre le sud du pays. La campagne de Tariq s'achevait.

*

Tariq ibn Ziyad avait pratiquement conquis toute la péninsule. D'autres après lui s'attribueraient cet honneur, mais c'était bien le général berbère qui avait brisé la colonne vertébrale du pouvoir wisigoth durant les deux premières féroces batailles de l'invasion. Il ne restait désormais plus que des noyaux de résistance isolés et non coordonnés qui seraient presque tous soumis par la suite, par des opérations de pacification plus que de conquête. Tolède était le plus grand trophée de cette campagne : Tariq s'était emparé de la capitale, du centre du pouvoir politique et militaire du royaume des Wisigoths, tandis que Mughîs le Romain, sous ses ordres et selon ses plans, avait pris Cordoue, la seconde plus grande cité du pays.

Tariq ibn Ziyad avait d'abord établi sa base sur la côte méridionale de

la péninsule, où avait débuté la conquête musulmane et qui avait permis de préparer le terrain pour la première grande bataille contre les Wisigoths. La suite de sa campagne, au regard des standards de l'époque, avait été foudroyante : en moins de trois mois, le Berbère avait couvert une distance de huit cents kilomètres, des rives du Wadi Lakkah à Tolède, durant laquelle il avait non seulement remporté deux batailles sanglantes mais également soumis toute opposition. C'est bien sa direction - son énergie inépuisable, son zèle acharné, ses compétences tactiques et son dévouement à la cause du *jihâd*, que n'avait pu décourager l'hostilité d'un supérieur ingrat - qui avait rendu possible ce succès éclatant. Tariq ibn Ziyad pouvait avec raison revendiquer le titre de conquérant de l'Espagne, et sa place était assurée parmi les figures les plus glorieuses de l'histoire musulmane, celles qui ajoutèrent une nouvelle terre à la fraternité de l'islâm.

Mais sa campagne était désormais terminée. Les opérations dans la péninsule ibérique seraient dès lors dirigées et coordonnées par Musa ibn Nusayr en personne. Tariq avait accompli sa mission. Un butin gigantesque avait été amassé durant cette campagne, en particulier à Tolède; les chroniqueurs évoquent ainsi les richesses ahurissantes saisies dans la capitale du royaume : vingt-cinq couronnes d'or serties de perles et de pierres précieuses, qui avaient appartenu aux vingt-cinq rois wisigoths du pays, un millier d'épées ornées de rubis, des vases entiers remplis d'émeraudes et de topazes, des ustensiles d'or et d'argent si beaux qu'il était impossible de les décrire, un immense tapis tissé de fils d'or, des biens et des trésors si nombreux qu'il était impossible de les compter. Comme le voulaient les règles islamiques en la matière, quatre cinquièmes en furent répartis entre les combattants et le cinquième restant séparé pour être envoyé à Damas, la capitale du califat.

Mais la plus grande réalisation de Tariq ibn Ziyad n'était en aucun cas le butin : il s'agissait de la conquête en elle-même. Et cette dernière

n'aurait été possible sans ses douze mille indomptables guerriers, qui ne combattirent pas en tant qu'hommes d'une certaine race ou tribu mais en tant que musulmans, sans distinction d'ethnie : essentiellement des Berbères, mais aussi des Arabes et des Africains.

*

Quoi qu'il en soit, puisque ce sont les Berbères qui conquirent l'Espagne et posèrent les fondations sur lesquelles al-Andalus reposerait durant huit siècles, il est bon que le lecteur ait quelques informations à leur sujet. Qui donc étaient les Berbères ? Nombre de recherches ont été menées par les historiens et les savants à leur sujet; ibn Khaldoun a ainsi écrit de longs chapitres sur leurs origines, leur structure tribale, leur organisation politique et sociale, leur religion et leur histoire. Les savants occidentaux modernes ont mené des recherches profondes et systématiques au sujet de ce peuple, mais leur origine initiale reste, toutefois, assez peu claire, et notre connaissance de l'histoire ancestrale des Berbères reste souvent des plus floues - et possiblement incorrecte.

Ainsi, les Berbères ne formaient pas une seule race ou groupe ethnique, mais plusieurs groupes, venus de nombreuses directions différentes, qui interagirent les uns avec les autres en Afrique du Nord et évoluèrent, avec le temps, en un groupe unique défini par des caractéristiques raciales et culturelles similaires. Ce groupe devint progressivement le groupe ethnique dominant de la partie septentrionale du continent africain, de l'ouest de l'Égypte à l'Atlantique, et s'étendit sur les pays modernes que sont la Libye, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc et la Mauritanie. Il semble que les Berbères aient été à l'origine un peuple maritime ; depuis la Crète, Chypre, l'Asie mineure et peut-être même certaines parties de la Grèce, ils s'installèrent d'abord en Palestine et envahirent Canaan au douzième siècle avant J.-C. : ils sont les Philistins de la Bible.

Leur conflit avec les Sémites culmina dans la bataille entre le roi David et Goliath, leur gigantesque souverain. Durant cet affrontement, qui eut lieu au début du dixième siècle avant J.-C., Goliath fut vaincu en combat singulier par David et, en conséquence de leur défaite, les Philistins furent contraints à quitter cette terre, d'où ils s'installèrent en Égypte ; mais leur présence n'y fut pas mieux accueillie par les Coptes, qui les chassèrent de leur pays. Ils se dirigèrent alors vers la région de Barqa, où ils se divisèrent en tribus et clans divers : certains s'installèrent en Libye, d'autres s'enfoncèrent bien plus à l'Ouest et atteignirent les côtes de l'Atlantique. Dans toute l'Afrique du Nord vivaient déjà des peuples indigènes d'origine eurasienne qui s'assimilèrent et fusionnèrent avec leurs nouveaux conquérants. Ces gens étaient les ancêtres des Berbères. [15]

Durant les siècles suivants, les Berbères combattirent les Romains, remportèrent quelques victoires tactiques mais perdirent stratégiquement la plupart des guerres et se soumirent au joug romain. Il devint notoire que les côtes et les vallées appartenaient aux Romains, les montagnes et les déserts aux Berbères. Ces derniers parlèrent un temps une langue hamitique, qui dériva vers la langue berbère moderne parlée aujourd'hui et ses nombreux dialectes, de l'oasis de Siwa en Égypte à l'océan Atlantique et du fleuve Niger à la mer Méditerranée. Les Berbères suivaient quiconque s'imposait par la force et conquérait

---

[15] *NDA : Certains savants modernes, notamment en Tunisie, rejettent la théorie historique selon laquelle les Berbères descendraient des Philistins et maintiennent, sur la base de récentes recherches, que les Berbères étaient des peuples indigènes à la partie septentrionale de l'Afrique ; en somme, qu'ils avaient toujours été là, au moins depuis l'Âge de Pierre. Toutefois, le fait que nombre de tribus berbères aient été juives tend à soutenir la thèse des historiens qui lient les Berbères à Goliath. Des recherches plus poussées amèneront sans doute plus de lumière sur cette question. Quoi qu'il en soit, Allâh est plus savant !*

le pays. Ils se joignaient aux conquérants pour piller d'autres peuples ou tribus ; parfois, ils pillaient même leurs anciens maîtres en ralliant les rangs du nouveau conquérant dès que ce dernier s'était acquis une force suffisante. Leurs fortunes évoluaient en fonction de la fortune des conquérants et des souverains étrangers à l'Afrique du Nord.

En matière de religion, leurs allégeances variaient également. Nombre de tribus étaient restées juives depuis leur épopée au Proche-Orient à l'époque de Goliath et beaucoup d'autres adoptèrent le christianisme au contact des Romains qui répandirent leur nouvelle foi dès le début du quatrième siècle. D'autres, plus nombreux encore, étaient restés ancrés dans le paganisme et adoraient le soleil ou des idoles. Ils étaient plus qu'inconstants en matière religieuse et considéraient la religion comme un simple vêtement dont l'on pouvait se débarrasser lorsque l'on n'en avait plus besoin. À l'arrivée de l'islâm, ils acceptèrent ainsi la nouvelle foi avant de revenir aussitôt à ce qu'ils suivaient auparavant - un processus qui pouvait se répéter à l'infini, ou presque. Certaines tribus apostasièrent ainsi pas moins de douze fois durant les premières décennies de la domination musulmane en Afrique du Nord, et ce ne fut que sous la gouvernance de Musa ibn Nusayr que l'islâm gagna une place permanente dans le cœur des Berbères.

En pénétrant la terre des Berbères, les musulmans affrontèrent les ennemis les plus féroces qu'ils aient jamais rencontrés dans leur histoire, et ils ne devaient guère en rencontrer de plus furieux et acharnés avant longtemps. Le courage et l'endurance des Berbères, leur capacité à se relever d'une sanglante défaite pour repartir au combat encore et encore, leur ténacité à résister à l'avancée des armées des califes génération après génération, opposèrent aux musulmans un type de résistance que même les plus braves des Perses et des Byzantins n'avaient été capables de démontrer. Mais si les Berbères se révélèrent comme une nation vaillante et honorable, ils ne purent au final que se soumettre à l'islâm. Et après leur conversion - définitive - à la foi de

Muhammad ﷺ, ils s'élevèrent à nouveau pour devenir les plus grands guerriers du *jihâd* en ce temps...

Les Berbères étaient un peuple brave, belliqueux et chevaleresque, doté de loyautés tribales passionnées. Ils suivaient aveuglément leurs chefs, à la guerre comme en temps de paix. Hommes du désert et des montagnes, ils combinaient les caractéristiques de ces deux reliefs, inébranlables dans leurs amitiés et impitoyables dans leurs haines. Ainsi étaient les Berbères, guerriers de l'islâm qui ne conquirent pas seulement l'Espagne au nom de leur nouvelle foi - et pour le compte du pouvoir arabe de Damas -, mais fourniraient, dans les siècles à venir, deux des plus grandes dynasties qui règneraient sur le pays...

CHAPITRE 10 – Juifs et chrétiens

La première apparition de la religion chrétienne en Espagne est plus affaire de légende que d'Histoire. La croyance populaire veut en effet que Paul de Tarse, apôtre et missionnaire connu par les catholiques comme « Saint-Paul », ait visité la péninsule durant le premier siècle de l'ère chrétienne, entre 63 et 67, pour y répandre son dogme. Les fêtes traditionnelles de plusieurs villes d'Espagne semblent indiquer que Paul débarqua d'abord à Gérone puis parcourut le pays jusqu'à Ecija. L'événement pourrait être réel, mais aucun élément historique ne permet de corroborer la tradition chrétienne, et de nombreux historiens doutent de la véracité de ces récits.

Une curieuse légende veut également que Jacques de Zébédée, fils d'un pêcheur de Galilée et l'un des douze apôtres de Jésus - la paix soit sur lui -, ait visité le pays pour y prêcher la foi chrétienne aux Hispano-Romains. Il est pourtant connu historiquement que l'homme ne voyagea jamais hors de Palestine et qu'il fut soumis au martyre en l'an 44, décapité sur l'ordre du roi Hérode et enterré sans sa tête, mais la tradition locale maintient qu'il se rendit bien en Espagne avant son exécution pour y convertir neuf Ibères avant de retourner à Jérusalem. Une légende, plus curieuse encore, veut que le corps de Jacques ait été déterré, que l'on ait miraculeusement retrouvé sa tête de nouveau attachée à son corps, et que ses restes furent alors transportés par voie maritime jusqu'à la côte atlantique de la péninsule ibérique, où il aurait définitivement été enterré en Galice ; tout ceci se serait déroulé en l'an 44, et le corps de l'apôtre serait ensuite resté préservé des ravages du

temps. [16]

Quoi qu'il en soit, les premiers chrétiens semblent être apparus en Espagne au deuxième siècle grégorien, et les persécutions romaines débutèrent au siècle suivant. Elles touchèrent massivement Séville, Cordoue, Barcelone et Gérone, mais ne purent empêcher des communautés chrétiennes de se multiplier dans tout le pays. En 247, Gérone devint ainsi le siège du premier évêché d'Espagne, et en 300 se déroula le premier concile d'évêques de la péninsule. Le christianisme y était pratiqué selon sa version catholique romaine, dont l'élan fut encore encouragé par la décision de l'empereur Constantin d'en faire la religion officielle en ses domaines. La nouvelle foi se répandit désormais bien plus rapidement, bien que les chrétiens soient longtemps restés une minorité en Espagne.

Puis arrivèrent les Wisigoths, au sixième siècle. Si les envahisseurs étaient également chrétiens, ils avaient adopté l'arianisme, une célèbre doctrine que l'Église officielle de Rome considérait comme hérétique. Ainsi, l'irruption de ces tribus germaniques ariennes, au lieu d'unir les chrétiens autour de la propagation de leur foi, divisa le pays en un grand schisme sectaire - qui se fit toutefois plus ressentir en Grèce, en Syrie et en Égypte que dans la péninsule ibérique. Le principal point de divergence entre ariens et catholiques était purement dogmatique : Jésus était-il un homme, Dieu ou les deux ? Et la Vierge Marie était-elle la mère d'un homme ou de Dieu ? Mais son impact fut bien réel, et concret : malédictions et anathèmes furent lancés entre chrétiens, d'un camp comme de l'autre, nombre de gens torturés et massacrés, et des communautés entières se révoltèrent.

---

[16] *NDT : Cette légende, inventée au neuvième siècle dans le cadre de la « Reconquista », est à l'origine du fameux pèlerinage catholique de Saint-Jacques-de-Compostelle.*

La controverse avait débuté avec Arius, évêque d'Alexandrie au quatrième siècle chrétien, qui affirma que Jésus, le Fils, était un être créé, donc non éternel, et qu'il ne pouvait être l'égal de Dieu le Père. Cette doctrine était ainsi bien plus proche de la croyance islamique selon laquelle Jésus - la paix soit sur lui - était un homme, un prophète et un serviteur de Dieu. Mais le clergé « orthodoxe » de l'Église s'empara bientôt de l'affaire et défendit des vues diamétralement opposées. L'empereur Constantin convoqua un premier concile à Nicée en 325, durant lequel le dogme « orthodoxe », selon lequel le Fils était égal au Père, prévalut. Au second concile œcuménique de Constantinople, en 381, le credo de Nicée fut à nouveau confirmé. La doctrine officielle n'en fut pas pour autant acceptée de tous et les troubles devaient bouleverser le monde chrétien pendant plus de trois siècles, tandis que les « hérésies » se multipliaient aux quatre coins de la Méditerranée.

Quoi qu'il en soit, les Wisigoths avaient été convertis à la foi chrétienne par l'intermédiaire de partisans d'Arius et ils étaient restés attachés à cette croyance bien plus simple et naturelle que le dogme officiel. Le conflit avec l'Église catholique romaine était inévitable et il naquit, effectivement, dès que les Wisigoths se furent établis solidement aux commandes de la péninsule ibérique. Si le pays échappa aux terribles violences dont était témoin l'empire romain d'Orient, l'opposition entre les « barbares » ariens et le clergé romain, plus sophistiqué, n'en resta pas moins prégnante plus d'un siècle. Enfin, en 587, le roi Reccared accepta la foi catholique et se fit baptiser par le clergé de Rome - naturellement, tous ses sujets wisigoths durent en faire de même à sa suite. Deux ans après la conversion du roi, la foi arienne fut officiellement rejetée et frappée d'anathème au troisième concile de Tolède.

Les sources divergent sur ce qui se déroula suite à cet événement majeur : selon un historien, les Wisigoths se souciaient si peu des dogmes religieux qu'ils passèrent de l'arianisme au catholicisme, à

l'exemple de leur souverain, sans la moindre opposition. Selon d'autres sources, la résistance au catholicisme fut violente et Reccared dut réprimer l'organisation de l'église arienne et bannir tout croyant arien du service de l'État avant que ses partisans n'acceptent la nouvelle religion officielle. Les deux versions sont probablement correctes : la résistance vint du clergé et l'indifférence, des masses. Le clergé arien tenta bien un retour en grâce après la mort du roi Reccared mais il ne dura que quelques années, et l'arianisme disparut ensuite définitivement de l'Histoire...

Arien ou catholique, le christianisme restait dans tous les cas bien mal implanté auprès du peuple d'Espagne, Hispano-Romains comme Wisigoths. Avant l'arrivée des musulmans, le paganisme restait ainsi largement répandu et un grand nombre d'habitants étaient restés fidèles à leurs anciens cultes. Les païens étaient même si nombreux qu'ils pouvaient légitimement se considérer comme majoritaires dans le pays, et posaient une telle menace pour l'Église que les évêques devaient sans cesse fulminer du haut de leurs chaires et menacer de mesures de rétorsion les adorateurs d'idoles. Et même parmi les chrétiens déclarés, la religion n'était souvent guère plus qu'un mouvement de la langue, bien plus qu'une véritable croyance du cœur...

*

Le judaïsme avait précédé le christianisme en Espagne. Certaines sources juives maintiennent même que les Juifs étaient arrivés dans la péninsule dès le dixième siècle avant J.-C., du temps de Salomon - la paix soit sur lui -, mais aucune preuve historique ne vient soutenir cette revendication. Il est bien plus probable qu'ils soient arrivés au premier siècle chrétien, après leur expulsion de Jérusalem qui avait suivi la destruction de leur temple par les Romains, en l'an 70. Ils s'étaient alors installés en grand nombre dans le pays, qu'ils avaient nommé

Sepharad - un terme qui désignerait par la suite leur communauté.

Ils vécurent d'abord paisiblement en Espagne, prospérèrent et s'enrichirent. Très peu nombreux, ils n'entraient pas en conflit avec les fidèles des autres religions, encore largement païennes. Leurs malheurs débutèrent lorsque le christianisme s'établit fermement dans la péninsule au début du quatrième siècle. Il ne s'agissait pas encore de persécutions, mais d'une simple hostilité accompagnée de discriminations. L'Espagne était alors toujours une province romaine et les tribus germaniques n'avaient pas encore fait leur irruption. Cette hostilité n'avait pas seulement des motivations religieuses - l'idée que les Juifs étaient considérés par les chrétiens comme les assassins du Christ -, mais aussi et surtout économiques - le ressentiment de communautés moins prospères et entreprenantes face à l'aisance des Juifs.

Le premier coup contre les Juifs fut porté en l'an 306, lorsqu'un concile d'évêques interdit aux chrétiens de se marier ou de travailler avec des Juifs. Certains suivirent l'injonction, d'autres non. L'hostilité de l'Église progressa graduellement pendant deux siècles jusqu'à ce qu'en 506, le concile d'Agde restreigne encore les relations entre les deux communautés et aille jusqu'à interdire aux chrétiens de partager leurs repas avec des Juifs. Un autre siècle passa. Ce n'est qu'au début du septième siècle que les véritables persécutions débutèrent - des persécutions qui devaient progresser en intensité jusqu'à atteindre de terribles niveaux de brutalité. Le roi Sisebut, lors de son accession au trône en 612, imposa une loi qui interdisait aux Juifs de posséder des esclaves chrétiens et leur ordonnait de revendre ces esclaves à des chrétiens ou de les affranchir sous un délai de trois mois. Le nouveau décret condamnait également tout Juif coupable de prosélytisme à la mort et à la confiscation intégrale de ses biens, bannissait les Juifs de tout emploi public ou au service de l'État, et rappelait l'interdiction du mariage entre Juifs et chrétiens.

Quatre ans plus tard, en 616, le roi Sisebut alla plus loin et promulgua un nouveau décret qui ordonnait à tous les Juifs de se convertir au christianisme avant la fin de l'année ; passé ce délai, tout Juif non baptisé recevrait cent coups de fouet et serait banni du royaume, tandis que tous ses biens et domaines seraient confisqués par l'État. Cette fois, les évêques firent imposer ces mesures avec la plus grande brutalité. Terrifiés, près de cent mille Juifs acceptèrent le baptême. Il ne s'agissait toutefois que de conversions de façade : en public, ces nouveaux convertis professaient la foi chrétienne, tandis qu'ils continuaient, secrètement, à circoncire leurs fils et à observer le *shabbat*, ainsi que les autres rites de la Loi hébraïque. Même les mariages entre chrétiens et Juifs non convertis se poursuivaient, bien que plus discrètement...

Cela vint à se savoir. En conséquence, le quatrième concile de Tolède rappela avec force l'interdiction de ces mariages publics et ordonna que tout contrevenant soit publiquement fouetté. Les évêques décidèrent que les Juifs mariés à des femmes chrétiennes seraient séparés de leurs femmes et de leurs enfants, et que les chrétiens mariés à des femmes juives devraient également divorcer, mais garderaient les enfants, qui devraient être élevés en tant que chrétiens. Enfin, l'Église réalisa qu'il était impossible de mener à bien la conversion intégrale de la population juive au christianisme : elle ordonna donc que les enfants des Juifs leur soient retirés pour être élevés par des chrétiens.

En 638, sous le règne du roi Chintila, il fut ordonné à tous les Juifs baptisés et officiellement convertis au christianisme de signer une profession de foi dans laquelle ils renonçaient explicitement à leur ancienne foi et acceptaient de renoncer aux rites juifs : le *shabbat*, la circoncision et les interdits alimentaires. Ils devaient également remettre leurs anciennes écritures saintes à l'Église et s'engager à lapider à mort quiconque parmi eux dévierait de la foi catholique. Les

nouveaux convertis n'étaient ainsi pas acceptés en tant que véritables chrétiens et toujours aussi persécutés, ce qui ajoutait encore au tragique de leur situation. La situation empira encore sous le règne du roi Reccesuinth; en 650, il promulgua un véritable « Code Juif », selon lequel : aucun Juif baptisé ne pouvait quitter la foi chrétienne ni quitter le pays pour y échapper; aucun Juif ne pourrait célébrer la fête de Pessah ni le *shabbat*; aucun Juif ne pourrait être marié selon un rite autre que chrétien; la pratique de la circoncision et des rites alimentaires juifs était interdite dans tout le pays; aucun Juif, baptisé ou non, ne pourrait témoigner en justice contre un chrétien. Le châtiment indiqué pour la violation d'une seule de ces nouvelles lois était le bûcher ou la lapidation par d'autres Juifs ; dans les faits, être un Juif pratiquant était désormais un crime passible de la peine capitale.

Pour s'assurer de la validité des conversions, un nouveau concile de Tolède ordonna en 655 que tous les Juifs baptisés passent les fêtes chrétiennes en compagnie des prêtres locaux qui approuveraient - ou non - leur foi. Quiconque tenterait d'y échapper serait fouetté. Dix ans plus tard, le roi Erwig interdit aux Juifs de posséder ou de lire des livres critiquant la foi chrétienne, sous peine de recevoir cent coups de fouet en place publique. Puis, il ordonna à nouveau que tous les Juifs soient baptisés par l'Église catholique ; quiconque refuserait de se convertir recevrait, également, cent coups de fouet mais serait également banni du royaume et verrait tous ses biens confisqués. Enfin - la mesure la plus horrible -, il ordonna l'amputation des parties génitales de tous les enfants qui se feraient circoncire et des médecins qui oseraient encore pratiquer l'opération ; si une femme était coupable de ce « crime », elle verrait quant à elle son nez tranché.

Vint ensuite le règne du roi Egica qui poursuivit la persécution des Juifs mais y ajouta une touche plus subtile : il s'attaqua à leurs affaires économiques. En 687, il décréta que les Juifs ne seraient plus autorisés à accéder aux ports, où ils menaient l'essentiel de leurs transactions,

que tout commerce avec des chrétiens leur serait interdit et que tous leurs domaines terriens - immeubles, vignobles, oliveraies - seraient saisis par l'État en échange d'une compensation bien inférieure aux prix du marché. Malgré toutes ces mesures plus injustes les unes que les autres, les Juifs réussirent à survivre : ils pouvaient commercer entre eux et avec les païens, qui constituaient toujours une part considérable de la population de la péninsule. Et malgré les terribles lois qui les ciblaient, ils parvenaient à continuer à pratiquer leur religion et parfois même à posséder des terres, puisque les décrets n'étaient pas toujours appliqués avec une grande rigueur dans les provinces excentrées de la capitale. Le clergé chrétien fermait fréquemment les yeux sur leurs violations de la loi, parfois par compassion, plus souvent en échange de pots-de-vin. Malgré les attaques sauvages et persistantes du pouvoir wisigoth et de l'Église catholique, les Juifs tenaient bon. Du moins, jusqu'au dernier coup, le plus dévastateur, qui menacerait jusqu'à leur existence même…

Il arriva en 694. Le roi d'Espagne était toujours Egica ; il fit convoquer un nouveau concile à Tolède - le dix-septième - et y évoqua la nouvelle alarmante selon laquelle les Juifs du monde entier s'apprêtaient à se rebeller contre leurs souverains chrétiens. Il avait, dit-il, des « confessions » qui prouvaient que les Juifs d'Espagne conspiraient avec leurs coreligionnaires d'Afrique pour se dresser contre leurs souverains et détruire la religion chrétienne. Il s'agissait, bien entendu, d'une invention complète d'Egica mais elle fut volontiers acceptée et même applaudie par les évêques. Les mesures les plus dures qu'il était possible de prendre contre une minorité religieuse suivirent : enlèvements et réduction en esclavage des Juifs et de leurs épouses, confiscation de l'ensemble de leurs biens, interdiction totale de pratiquer leur religion. La mesure la plus durement ressentie fut sans aucun doute l'ordre de leur retirer leurs enfants dès l'âge de sept ans pour les remettre à des familles chrétiennes connues pour leur piété, où ils seraient élevés selon la foi catholique.

Malgré la résistance passive de certains juges ou prêtres, cette loi effroyable fut appliquée dans la quasi-totalité du pays avec la plus grande sévérité. La communauté juive tout entière fut réduite en esclavage, dépouillée de tout ce qu'elle possédait, humiliée, emprisonnée ; ses moyens de subsistance furent détruits et ses enfants, enlevés par la force, ne reverraient jamais leurs parents à nouveau. Ce qui avait jadis été une communauté prospère vivait désormais dans le désespoir le plus complet, telle une nation bannie menacée d'extinction totale. Malgré tout, nombre de Juifs se cramponnèrent à leur foi ; dans le secret, toujours sous la menace d'être découverts et durement châtiés, ils pratiquaient leurs rites religieux et priaient pour un secours divin, auquel de moins en moins d'entre eux croyaient. Peu à peu, même cet espoir disparut : ils seraient la dernière génération de Juifs d'Espagne ; une génération maudite et condamnée...

C'est alors que surgit Tariq ibn Ziyad, le porte-étendard de l'islâm, qui offrit liberté, dignité et égalité à tous devant la loi. L'irruption des musulmans sauva les Juifs d'Espagne de l'extinction. En réponse, les Juifs accueillirent naturellement les musulmans à bras ouverts en tant que libérateurs venus les sortir de quatre siècles de persécutions et leur offrirent une loyauté inconditionnelle, entièrement naturelle et entièrement justifiée. Tariq ibn Ziyad et ses généraux leur firent confiance et les nommèrent à la tête de l'administration des cités conquises, assistés, comme nous l'avons vu, de garnisons musulmanes. Sous le gouvernement bienveillant des nouveaux conquérants, la religion juive fleurirait à nouveau dans la péninsule pour les huit siècles à venir.

Nombre de chroniqueurs chrétiens devaient accuser, à ce sujet, les Juifs de haute trahison ; certains affirmèrent même qu'en de nombreuses cités, dont Cordoue et Tolède, les Juifs avaient ouvert les portes de leurs villes aux musulmans. Il est probable que cette légende ait permis

d'entretenir la fierté des Wisigoths vaincus en accusant, une fois encore, les Juifs de tous les maux, mais ces accusations étaient fausses et manifestement injustes. Cordoue fut prise par la force et Tolède négocia sa reddition sans intervention des Juifs. Malgré tout, ce préjugé perdura à travers l'Histoire, peut-être entretenu par un complexe chrétien face à la supériorité de l'Espagne musulmane dans tous les domaines - administration, science, culture. Il est même resté si fort, y compris jusqu'à nos jours, que certains historiens contemporains accusent encore les Juifs de la perte de l'Espagne et affirment qu'en collaboration avec leurs coreligionnaires d'Afrique du Nord, ce sont eux qui ont invité les musulmans dans la péninsule.

Il n'y a pas une once de vérité dans cette allégation. Les Juifs d'Afrique du Nord, alors peu nombreux, n'avaient pas la moindre autorité ni influence dans cette partie du continent ; les événements qui menèrent à l'invasion musulmane ont déjà été décrits dans ce livre - et ils n'avaient rien à voir avec les Juifs. Il est intéressant de nous rappeler, également, qu'à la fin des huit siècles de règne musulman sur la péninsule, l'année même de la chute de Grenade, les Juifs d'Espagne faillirent à nouveau disparaître aux mains des chrétiens et furent expulsés du pays. Et que c'est à nouveau en terre musulmane, au Maghreb et dans l'empire ottoman, qu'ils trouvèrent refuge... C'est ainsi bien plus auprès des fidèles de Muhammad ﷺ que de l'Église catholique que les Juifs purent trouver liberté, tolérance et dignité à travers l'Histoire.

CHAPITRE 11 – La venue de Musa

Musa ibn Nusayr prit la décision de traverser le Détroit en personne, avec une armée bien plus puissante et mobile que celle de Tariq, et de reprendre la direction de la conquête en main. La plupart des historiens nous rapportent que cette décision ne fut motivée que par la jalousie des succès de Tariq ibn Ziyad dans la péninsule - autant en termes de gloire que de butin -, qu'il ne souhaitait pas que le Berbère soit le seul à récolter les fruits de la conquête et qu'il voulait plus que tout s'attribuer cette dernière à lui-même.

Ceci contient une part de vérité, mais il s'agit d'une allégation bien trop simpliste - et même injuste pour Musa. Les historiens n'ont pas toujours conscience des rivalités intenses qui peuvent toucher les grands généraux à la guerre : le désir de gloire, la soif de notoriété et d'être reconnus en tant que grands architectes de la victoire et conquérants. Ces motivations mènent à une féroce compétition et se manifestent par des efforts visant non seulement à dépasser ses rivaux, mais également, parfois, à les rabaisser ; de nos jours, nous avons pu le constater dans toutes les armées de la Seconde Guerre Mondiale. Cette rivalité n'est pas seulement humainement compréhensible : elle peut également être saine, puisque le désir de réputation et de gloire est une motivation bien plus noble que le simple, et trivial, intérêt pour l'argent ou le pouvoir.

Mais la jalousie de Tariq ibn Ziyad était loin d'être la seule raison qui mena Musa ibn Nusayr à franchir le Détroit pour conduire les opérations en personne. De telles allégations partielles et partiales desservent la vérité historique et, en ce cas, abaissent la stature de Musa, dont la place dans l'Histoire en tant que *mujâhid*, conquérant et

grand homme d'État était déjà assurée. Musa avait passé sa vie au service de l'islâm, étendu les frontières du califat et remporté de grandes victoires au nom d'Allâh, dont peu d'autres que lui pouvaient se vanter. Après une vie entière passée sur la selle de sa monture, il avait atteint une stature si élevée qu'aucun général de son temps ne pouvait y prétendre. Musa ibn Nusayr était un maître de la guerre et il n'avait rien à apprendre de Tariq ibn Ziyad à ce sujet. Si ses émotions pouvaient faire naître quelque jalousie à l'égard des victoires de son plus jeune subordonné, cela ne prouvait guère que son humanité. Musa ne vint donc pas en Espagne seulement pour la gloire, ce que tous les généraux recherchent, mais également et surtout pour servir l'islâm.

Préparer son armée pour l'expédition lui prit un certain temps. Les régiments devaient être organisés, les chevaux et les armes rassemblés et répartis, les navires de transport (re)construits. Il fallait également trouver un suppléant pour administrer l'Afrique du Nord en son absence ; ce fut 'Abd Allâh, son fils, qui agirait en tant que gouverneur de Kairouan. L'armée de Musa comptait dix-huit mille hommes, essentiellement des Arabes épaulés par quelques unités berbères, et parmi eux, un certain nombre de musulmans hautement respectés : les *tabi'în,* littéralement les « Successeurs », qui avaient connu personnellement au moins un Compagnon du Prophète Muhammad ﷺ. Musa ibn Nusayr était d'ailleurs lui-même un *tabi'i*, comme vingt-cinq de ses hommes. Il prit également trois de ses fils les plus distingués à ses côtés, 'Abd al-'Azîz, 'Abd al-A'la et Marwân, ainsi que le désormais célèbre comte Julien. Au mois de *ramadân* de l'an 93AH (juin 712), ses troupes étaient prêtes à entrer en campagne.

L'armée partit de Sebta et évita Gibraltar, peut-être pour des raisons psychologiques, pour débarquer en un autre lieu non loin d'Algésiras. L'endroit serait plus tard connu sous le nom de *Marsa Musa* – « le Port de Musa » -, et les collines environnantes comme le *Jabal Musa* – « la Montagne de Musa ». De là, les troupes marchèrent sur Algésiras,

premier point de concentration où le commandant musulman convoqua un conseil de guerre, qui comptait non seulement ses propres généraux mais également le comte Julien et ses lieutenants, et où il devrait indiquer ses intentions et donner ses ordres. Tous s'attendaient à ce qu'il suive les pas de Tariq, mais il n'en fit rien : « Je ne prendrai pas la route que Tariq a empruntée, dit-il, ni ne suivrai son sillage. » Le comte Julien, toujours aussi apprécié pour ses conseils avisés, répondit : « Nous te mènerons sur un chemin qui est meilleur que le sien et te guiderons vers des cités plus importantes et plus riches que celles qu'il a prises, qui n'ont pas encore été conquises mais que tu prendras, si Dieu le veut ! »

Julien exagérait, naturellement, mais l'offre plut à Musa et il la valida aussitôt. Il ne s'agissait pas seulement, de sa part, d'un rejet émotionnel de l'exemple de son subordonné mais surtout de sagesse stratégique. Avancer avec une vaste armée à travers des secteurs déjà soumis par les musulmans n'aurait eu aucun sens militaire et n'aurait été qu'une perte de temps et d'énergie inutile. Il y avait encore de nombreuses provinces du pays à conquérir, de nombreuses forces hostiles à mettre à genoux. Musa était déterminé à s'emparer de toute la péninsule. Il commencerait par le quart sud-ouest du pays.

*

Au mois de *shawwal* de l'an 93AH (juillet 712), Musa commença donc par balayer les secteurs côtiers à l'ouest d'Algésiras pour établir une large base de lancement de ses troupes vers l'intérieur du pays. Il n'y eut pas de bataille, et il semble qu'aucune goutte de sang n'ait été versée. Villes et villages qu'il traversa se soumirent sans opposition. Puis Musa se tourna vers le Nord. C'est à Médina Sidonia qu'il rencontra, pour la première fois, une certaine résistance. Il s'agissait d'une antique cité perchée au sommet d'une grande colline qui dominait les fertiles campagnes alentour. Musa y mit le siège puis lança

un assaut rapidement couronné de succès. Ce fut sa première bataille, et sa première victoire, en Espagne. De là, il marcha sur Séville.

Mais il devait d'abord réduire deux forteresses qui faisaient office d'avant-postes de la grande cité : Alcala de Guadaira, au Sud-Est, et Carmona, à l'Est. Ne pas se préoccuper de ces deux places fortes pourrait le mettre dans une position inconfortable, puisque ses arrières seraient alors vulnérables lors d'un assaut contre Séville. Leur liquidation était indispensable. Alcala de Guadaira, la plus petite des deux, ne posa aucun problème ; elle fut prise d'assaut sans difficulté et Musa y installa une garnison. Carmona, à l'inverse, était presque imprenable tant par le relief naturel qui l'entourait - une crête qui dominait la plaine et une succession de pentes raides et d'escarpements - que par le talent de l'ingénieur militaire qui l'avait bâtie. Il se disait même qu'aucune forteresse d'Espagne n'était plus solide et plus difficile à prendre.

Musa l'assiégea, sans s'approcher trop près des murs, mais il ne possédait pas d'équipement de siège et n'avait aucun moyen de tenter de prendre d'assaut la ville. Plusieurs jours passèrent ainsi. Incapable de trouver une solution au problème, Musa se tourna vers ses alliés chrétiens, qui connaissaient bien le pays et lui expliquèrent que Carmona ne pouvait être prise que par la délicatesse et la ruse. Musa, maître des stratagèmes, élabora alors un plan pour pénétrer dans la place forte sans avoir à escalader ses murs. Une fin d'après-midi, une bande de cavaliers arriva en galopant vers l'une des portes de Carmona et prétendit être une unité chrétienne qui avait survécu à un affrontement avec les musulmans, tandis que leurs camarades étaient tombés au combat. Vêtus et armés selon la coutume wisigothe, ils parlaient la langue locale ; et personne ne se douta ainsi que les chevaux qu'ils montaient leur avaient été fournis par Musa... Il leur fut accordé l'asile et les hommes furent accueillis en tant que fugitifs - et surtout, en tant que renforts bienvenus pour la garnison.

Le soir même, un puissant régiment de cavaliers musulmans parvint à s'approcher de la principale porte de Carmona - la « Porte de Cordoue » - sans se faire repérer. Au moment convenu, les « fugitifs » - en réalité, tous des partisans de Julien - ouvrirent la porte et les cavaliers de Musa se répandirent dans toute la ville, éliminant tous les soldats wisigoths qui tentèrent de résister à leur assaut et réduisant en captivité les autres. Au petit matin, tout était terminé. Toute la région orientale de Séville était désormais sous contrôle, et Musa avait le champ libre pour foncer sur la métropole, qui partageait avec Cordoue la distinction d'être le plus grand trophée de guerre du sud du pays.

*

La cité de Séville symbolisait la haute antiquité de la péninsule. Fondée dès les premiers temps de l'occupation ibère du pays, elle avait été successivement occupée par les Phéniciens, les Grecs et les Carthaginois. La légende arabe voulait qu'un homme nommé Ishban l'ait bâtie après avoir conquis l'Espagne - d'où son nom dans la langue des nouveaux maîtres du pays, Ishbiliyya. Pour le monde occidental, elle fut connue sous le nom d'Hispalis après sa conquête par les Romains en l'an 205 avant J.-C., lors de leur irruption en Espagne, conséquence des Guerres Puniques. Ils en firent la capitale de la province de Bétique, le sud de la péninsule, et la ville fut si parfaitement et minutieusement romanisée qu'elle en acquit le surnom de « Petite Rome » ; elle devait même fournir à l'empire deux souverains : Trajan et Hadrien. Lors des invasions barbares, au début du cinquième siècle, elle fut également la brève capitale du royaume des Vandales avant leur départ vers l'Afrique du Nord mais perdit tout pouvoir politique et militaire sous les Wisigoths. Elle n'en resta pas moins une grande et prospère cité , et un centre religieux important de l'Espagne chrétienne. Sur la rive inférieure du Guadalquivir, il s'agissait, comme Cordoue, d'une cité lourdement fortifiée et dotée de puissants remparts.

Musa approcha donc cette ville au mois de *dhû al-qidda* de l'an 93AH (août 712), et y mit le siège, qui dura deux à trois mois. Nous n'avons guère de détails sur les circonstances de l'opération, mais Musa ibn Nusayr s'empara de Séville et les guerriers wisigoths de la garnison s'enfuirent en traversant le fleuve avant de se retirer vers l'Ouest et leurs places fortes de Beja et Ocsonoba, tandis que le reste de la population se soumettait pacifiquement au règne islamique. Musa organisa aussitôt l'administration de la ville qu'il plaça, comme ailleurs, entre les mains des Juifs, assistés d'une garnison d'une centaine d'hommes. Après quelques jours, les musulmans repartirent vers l'Ouest, où Musa ibn Nusayr devait faire face au plus grand défi militaire qu'il aurait à rencontrer en Espagne - l'antique et puissante cité de Mérida...

CHAPITRE 12 – Le siège de Mérida

Les Wisigoths avaient reçu une terrible correction des mains des musulmans : d'abord, les deux premières batailles du Wadi Lakkah et d'Ecija, puis la perte de Cordoue et surtout du cœur de leur pouvoir, Tolède, aux mains des Berbères de Tariq ibn Ziyad, et enfin la chute de Séville, tombée dans l'escarcelle des Arabes de Musa ibn Nusayr. De ces trois cités aurait pu renaître et se réorganiser une résistance chrétienne dans la péninsule, mais les espoirs des Wisigoths avaient chaque fois été réduits à néant. Chaque mois, le ciel semblait s'obscurcir davantage pour eux…

Mais le pouvoir wisigoth, bien que considérablement affaibli, n'avait pas été entièrement détruit. Il restait nombre de soldats, menés par des généraux courageux et rusés qui croyaient toujours en la possibilité d'expulser les envahisseurs. Ils se concentrèrent en diverses cités fortifiées pour poursuivre la résistance. Il n'y avait toutefois aucune stratégie globale, puisqu'il n'y avait plus de commandant unifié ; mais chaque force était prête, séparément, à combattre aussi longtemps qu'elle le pourrait. La plus puissante de ces unités se trouvait dans la solide place forte de Mérida. Menée par le gouverneur de la province de Lusitanie, le duc Sacarus, un général wisigoth à la fois brave et sage, et un certain nombre d'officiers dévoués, sa tenace garnison était assez nombreuse non seulement pour tenir la ville mais également pour sortir et combattre en terrain ouvert.

À Mérida s'était également réfugiée, pour inspirer les troupes, la reine des Wisigoths et veuve de Rodéric, une jeune femme à la beauté légendaire : Agilona, ou Ayela pour les Arabes. Elle ne semble pas avoir possédé d'autres qualités que sa beauté et une certaine nature

opiniâtre, mais sa seule présence symbolisait la résistance wisigothe et renforçait la détermination des combattants. Mérida était une autre de ces antiques cités de la péninsule : fondée par les Romains en l'an 25 avant J.-C. sur le Rio Guadiana pour les vétérans de la Cinquième et de la Dixième Légions de l'armée de Rome qui s'étaient distingués durant les campagnes ibériques, elle était également devenue la capitale de la province de Lusitanie, le sud-ouest de la péninsule qui comprenait alors la majeure partie du Portugal et l'ouest de l'Espagne moderne.

Au fil des années, Mérida était devenue une splendide cité, l'une des plus belles de la péninsule, célèbre pour son pont en granite de près d'un kilomètre de longueur, son théâtre, son amphithéâtre, son cirque et son impressionnant aqueduc. Elle était restée la capitale de la province sous les Wisigoths, et l'était donc toujours lorsque les musulmans débarquèrent dans le pays. Mérida avait la forme d'un triangle : elle faisait face au fleuve au sud-ouest, tandis qu'au nord et à l'est de la ville, le terrain, idéal pour couvrir et masquer de petits détachements d'assaillants, ondulait entre de basses collines et des vallées. La cité toute entière était protégée par de formidables remparts et tours de garde ; et à l'intérieur même de Mérida, sur les rives du Guadiana, se dressait également une citadelle massivement fortifiée bâtie par les Romains, qui disposait de son propre réseau d'approvisionnement en eau souterrain.

En bref, la ville était presque imprenable et Musa ibn Nusayr le savait, autant qu'il avait été informé de la concentration de forces chrétiennes en ce lieu. La difficulté de l'opération à venir ne laissait donc aucun doute en son esprit. À l'ouest de Séville se trouvaient les régions du sud-ouest de la péninsule, bien moins défendues, qu'il aurait pu soumettre sans grande peine et qui lui auraient valu un large butin, mais il refusa de se laisser tenter par des objectifs plus faciles : il fallait, en premier lieu, briser Mérida ; le reste de la province tomberait ensuite naturellement. Il était venu en Espagne pour y combattre, et c'est cette

perspective qui réjouissait plus que tout le cœur de ses soldats. Les musulmans marchèrent donc contre Mérida et approchèrent de la ville au cœur de l'automne.

À leur grand étonnement, ils trouvèrent une armée considérable leur barrant la route au sud du Rio Guadiana, à deux kilomètres de la ville. Le duc Sacarus et ses guerriers n'avaient en rien été impressionnés par la démonstration de force des musulmans et ils étaient sortis pour le prouver et, espéraient-ils, les vaincre et les chasser de la région. Les Wisigoths ne cherchaient rien d'autre que le combat, et Musa n'était pas le genre d'hommes à les décevoir en cela. Le lendemain, donc, le commandant musulman attaqua les Wisigoths et les força à battre en retraite, avant la tombée de la nuit, vers Mérida. Musa ibn Nusayr avait remporté une victoire tactique, mais la garnison était désormais à l'abri derrière ses puissantes fortifications et son moral n'avait guère été entamé par cette première défaite, qui n'avait rien eu de catastrophique.

Sous les portes de Mérida, les musulmans proposèrent aux chrétiens les trois options coutumières : l'islâm, la *jizya* ou l'épée. Sacarus choisit l'épée, et le siège commença donc au mois de *safar* de l'an 93AH (novembre 712). Musa organisa son armée en plusieurs divisions qu'il répartit tout au long de l'arc nord-est de la ville, tandis qu'il plaçait des détachements au sud du fleuve pour fermer le pont et empêcher ravitaillement et renforts de rejoindre les assiégés. Ce ne fut pas un siège morne et ennuyeux, comme ces opérations le sont souvent, mais un siège bien « vivant » - et sanglant. Tous les jours, ou presque, les musulmans attaquaient les portes de la ville et les Wisigoths sortaient pour les combattre ; parfois, ces derniers tentaient de sortir de leur forteresse et les hommes de Musa les repoussaient. Les deux camps combattaient avec bravoure, et les pertes des deux côtés étaient nombreuses.

C'est au nord de la ville, où une faiblesse dans les remparts avait attiré

l'attention des assaillants, que les affrontements étaient les plus violents ; ils devinrent même une routine quotidienne, qui commençait à l'aube et s'achevait au crépuscule. C'est précisément cette routine qui fit naître en l'esprit de Musa l'idée d'attirer la garnison hors de la sécurité de ses remparts pour l'écraser en terrain ouvert. Il prépara son plan avec minutie, comme il en avait l'habitude: un matin, les musulmans attaquèrent à nouveau la partie vulnérable des murailles ; les Wisigoths sortirent et les repoussèrent lentement ; et lorsqu'ils virent que les assaillants ne tentaient pas de s'approcher à nouveau de la ville, ils rompirent le contact pour retourner à l'intérieur des murs, et l'affrontement s'acheva, comme tant d'autres avant lui.

Le soir même, Musa fit placer un puissant régiment de cavalerie derrière une basse colline à quelque distance de la porte en question - environ un kilomètre -; il y resterait masqué jusqu'à ce que Musa lui signale d'entrer en action. Le lendemain matin, donc, à l'aube, les musulmans attaquèrent à nouveau le secteur. Comme l'on pouvait s'y attendre, les Wisigoths sortirent pour les repousser. Mais cette fois, à la grande surprise des défenseurs, à peine les combats avaient-ils débuté que les musulmans rompirent leurs rangs et fuirent dans la plus grande confusion, à grand renfort de cris apeurés. Ils semblaient complètement désorganisés et se retirèrent à la hâte en une cohue terrifiée. Les Wisigoths n'avaient pas connu une telle joie depuis longtemps. En jubilant à la vue de la désintégration des lignes de leur ennemi, ils sortirent en masse de la ville et se lancèrent joyeusement à la poursuite des musulmans, persuadés de pouvoir enfin remporter une victoire décisive dans leur lutte contre les conquérants.

Mais le duc Sacarus ne connaissait pas encore l'étendue de la ruse de Musa ibn Nusayr ; il tomba tout entier dans le piège tendu par le général musulman. La poursuite continua ; les musulmans montraient toujours tous les signes d'une retraite et les Wisigoths ne semblaient pas s'apercevoir qu'ils s'éloignaient sans cesse un peu plus de leurs

fortifications. Lorsqu'ils atteignirent la fameuse colline derrière laquelle la cavalerie musulmane attendait patiemment, Musa donna le signal. Comme un seul homme, les fantassins en fuite se retournèrent aussitôt contre leurs poursuivants, tandis que les cavaliers sortaient à découvert pour s'abattre sur les flancs et les arrières des Wisigoths, coupant leur retraite. Cette journée vit les combats les plus brutaux et les plus sanglants du siège de Mérida.

L'affrontement fit rage pendant de nombreuses heures. Les braves guerriers des deux camps, exhortés par leurs intrépides officiers, combattirent avec la plus grande vigueur. Les Wisigoths, portés par l'énergie du désespoir, parvinrent à tenir la dragée haute aux musulmans un certain temps, mais leur résistance ne pouvait durer : ils furent taillés en pièces, presque jusqu'au dernier. Un grand nombre de musulmans tombèrent également martyrs en ce jour, tel un témoignage de la valeur au combat et de la ténacité des guerriers germaniques. Quoi qu'il en soit, si la tentative de Musa de mettre enfin un terme au siège permit d'annihiler une grande partie de la garnison, son succès ne fut pas total : les musulmans n'avaient pu franchir les remparts et pénétrer dans la cité. Un coup terrible avait été infligé aux défenseurs, mais la victoire échappait toujours à Musa. Les Wisigoths, en nombre suffisant pour poursuivre la résistance, tenaient toujours Mérida sous les ordres de leur vaillant général. Pire, leur détermination avait même été encore renforcée, plutôt qu'affaiblie, par la débâcle du jour…

L'hiver s'installa. Les défenseurs ne tentèrent plus de sortir pour combattre hors des murs de la ville, et les assauts musulmans se firent de plus en plus rares. Les combats cessèrent : il devint évident que l'issue du siège ne se déciderait pas pendant l'hiver. Musa mit son temps à profit pour faire construire des équipements de siège qu'il utiliserait dès que le temps se ferait meilleur. Plusieurs mois passèrent. Musa reçut de nouveaux renforts d'Afrique du Nord, dont l'arrivée

rehaussa le moral de ses hommes.

*

Au printemps, les combats reprirent. Les Wisigoths ne voulaient toujours pas s'avouer vaincus, et le duc Sacarus n'avait aucune intention d'abandonner la lutte. Les musulmans tentèrent, encore et encore, d'attaquer les tours et de créer des brèches dans les murailles, mais ils furent chaque fois repoussés. L'impasse se poursuivait. Musa décida de tenter d'ouvrir une brèche dans la tour qu'il jugeait la plus vulnérable. Il fit construire une grande tortue de siège à cet effet ; il s'agissait d'une sorte d'énorme bouclier porté par un groupe d'assaillants, qui leur permettait de se protéger des flèches et pierres lancées contre eux depuis les remparts. Sous la couverture de cet engin, une unité d'élite pourrait s'approcher au plus près des fortifications et tenter de briser une porte à l'aide d'un bélier ou de créer une brèche dans une partie plus faible des murailles avec pioches et marteaux.

Un groupe d'ingénieurs musulmans s'avança donc grâce à la tortue, atteignit la tour ciblée par Musa et put débuter son travail : briser et retirer les larges pierres sur lesquelles les remparts reposaient, sans que les Wisigoths ne puissent intervenir. Le travail avança de façon satisfaisante pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que les ingénieurs parviennent à déloger un nombre suffisant de pierres pour créer une ouverture dans le mur extérieur de la tour, mais ils trouvèrent, en pénétrant dans la brèche, un autre mur intérieur qui leur barrait la route. Épuisés par cette pénible tâche, ils s'arrêtèrent un instant pour se reposer, posèrent leurs outils et relâchèrent leur vigilance. C'est le moment que choisirent les Wisigoths pour se précipiter depuis la porte la plus proche et les encercler ; pris par surprise, tiraillés par la fatigue et en large infériorité numérique, ils furent tous massacrés malgré une résistance héroïque et désespérée. C'est en référence à ce carnage, et en l'honneur des ingénieurs, que les musulmans renommeraient plus tard

ce lieu « la Tour des Martyrs. » Ce serait la dernière opération militaire du siège de Mérida.

Nous étions désormais à la fin du mois de *ramadân* (début juillet 713), et rien d'important ne s'était passé durant les dernières semaines, probablement en raison du jeûne. La dernière initiative des musulmans avait été un échec, mais le temps était de leur côté : ils n'avaient guère qu'à patienter et affamer la garnison pour soumettre la ville. Les Wisigoths, de leur côté, souffraient gravement du manque de provisions, puisque le siège durait maintenant depuis sept mois. Il s'agissait sans nul doute de braves guerriers, mais ils n'avaient pas le moindre espoir de secours extérieur et l'arrivée de renforts musulmans d'Afrique du Nord avait confirmé leurs craintes sur la volonté des envahisseurs de s'implanter solidement dans le pays. Le duc Sacarus, un homme d'honneur, n'était pas prêt à courber l'échine dans l'humiliation ni à accepter une paix déshonorante, mais la vue du campement musulman s'étendant à perte de vue dans la plaine lui rappelait sinistrement le sérieux de la situation.

Sans surprise, les deux camps acceptèrent donc d'engager des pourparlers ; les sources divergent sur l'origine de la proposition. Quelle que soit la vérité, le recours à la négociation fut accepté entre les deux belligérants invaincus. Le 29 *ramadân* (28 juin), une délégation d'éminents citoyens de Mérida, envoyée par le duc Sacarus sous les termes d'un sauf-conduit, arriva au quartier-général musulman pour rencontrer Musa ibn Nusayr, qui devait prouver à nouveau sa maîtrise magistrale de l'art de la ruse et du stratagème. Les émissaires chrétiens furent impressionnés par l'imposante carrure et la stature de Musa, un homme à l'allure vénérable d'un sage à la longue barbe blanche. Les discussions s'engagèrent ; elles n'aboutirent à aucun accord, mais il fut décidé de les poursuivre le lendemain. Les notables wisigoths revinrent ainsi et furent encore plus impressionnés par l'aspect physique de Musa ibn Nusayr, qui venait de teindre sa barbe, désormais rousse, au henné.

À nouveau, les pourparlers ne débouchèrent sur rien et furent reportés au lendemain.

Le jour suivant était le premier jour du mois de *shawwal*, qui marquait la fête de l'*aid al-fitr* et la fin du mois de jeûne de *ramadân*. À nouveau, les émissaires chrétiens furent abasourdis par l'aspect de Musa ibn Nusayr, qui venait de teindre ses cheveux et sa barbe en noir et ressemblait presque maintenant à un jeune homme. La coutume de teindre sa barbe, pratiquée par de nombreux peuples, était totalement inconnue des Wisigoths ; ils n'en avaient tout simplement jamais entendu parler. C'est ainsi qu'ils ne pouvaient comprendre ce qui arrivait au commandant en chef musulman et restèrent perplexes. Ils repartirent à la hâte vers Mérida sans avoir été capables de prononcer le moindre mot. À l'intérieur de la ville, une populace anxieuse attendait le retour de ses délégués, espérant et priant pour une fin rapide de leurs souffrances.

Les émissaires pénétrèrent dans la cité, l'air ahuri, et s'exclamèrent auprès du Duc : « Nous combattons des prophètes qui sont capables de changer leur apparence comme ils le souhaitent, qui peuvent se transformer selon l'apparence physique qu'ils désirent et sont capables de rajeunir après avoir atteint la vieillesse ! Leur roi était un vieillard, et il est désormais un jeune homme à nouveau. Notre opinion est que tu devrais te rendre auprès de lui et lui donner tout ce qu'il demande, car nous n'avons pas la force de lui résister ! » Le lecteur moderne pourrait considérer cet épisode comme comique, peut-être même trop comique pour être authentique. Mais il faut se rappeler ici qu'à cette époque, au huitième siècle, la population était encore des plus superstitieuses et que tous, ou presque, accordaient du crédit aux légendes, phénomènes magiques ou récits de démons sous forme humaine en tout genre ; et les plus crédules, à l'image de ces nobles wisigoths, ne manquaient pas de se laisser piéger par de tels stratagèmes.

Quelle qu'en ait été la cause, le duc Sacarus arriva en tout cas à la conclusion que poursuivre la résistance était futile. Les meilleures perspectives de survie pour la garnison comme pour les citoyens de Mérida résidaient dans une paix négociée, une opinion que partageaient le peuple et ses chefs d'influence. La paix fut ainsi, enfin, conclue et un traité signé entre Musa ibn Nusayr et le duc Sacarus. Le 1er *shawwal* de l'an 94AH (30 juin 713), les portes de Mérida s'ouvrirent et les musulmans y entrèrent en tant que conquérants. Aucun citoyen de la ville ne fut réduit en esclavage et tous poursuivirent leurs vies comme ils les avaient toujours vécues, en possession de leurs biens, en tant que citoyens respectés mais désormais sous l'autorité islamique. Selon les termes de l'accord, les musulmans ne prirent possession que des propriétés de ceux qui avaient fui la cité ainsi que de ceux qui étaient tombés à la bataille et des trésors des églises. Rien d'autre ne fut touché.

Musa ibn Nusayr imposa également une autre condition, rendue nécessaire par la sanglante révolte des citoyens de Séville qui s'était produite durant le siège de Mérida : les meilleures familles de la ville devraient fournir des otages, en guise de garantie de leur bonne conduite. La jeune reine des Wisigoths, Ayela, en faisait partie ; elle réapparaîtra plus tard dans notre récit. Le siège avait été rude, férocement combattu et honorablement conclu. Les Wisigoths avaient livré bataille avec la bravoure, la détermination et la ténacité typiques de leur race, mais ils avaient été équitablement et complètement vaincus au point de préférer la paix à la poursuite des hostilités. Pour Musa et ses hommes, il s'agissait d'une grande victoire et d'un riche trophée qui honoraient à nouveau les armes musulmanes. Ce fut la plus pénible bataille que le général arabe livra en Espagne - et l'une des plus difficiles de sa longue et distinguée carrière militaire.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre à célébrer ce triomphe : déjà, il

devait repartir et solder les comptes de son turbulent subordonné, Tariq ibn Ziyad, qui l'attendait toujours à Tolède… Avant de relater la rencontre entre les deux plus grands généraux de l'islâm dans la péninsule, nous évoquerons toutefois brièvement quelques événements dans le sud du pays.

CHAPITRE 13 – Le comte Théodomir

Au mois de *rabî' al-awwal* de l'an 94AH (décembre 712), peu après l'embuscade sanglante de Mérida, la révolte avait éclaté à Séville. Musa ibn Nusayr avait laissé l'administration de la ville entre les mains des Juifs locaux, et une centaine de soldats musulmans en guise de garnison. Rien ne vint perturber la paix de la cité pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'arrivent un grand nombre de chrétiens de Beja et de Niebla. Ces hommes parvinrent à cacher leurs armes très intelligemment, ou les musulmans ne les contrôlèrent tout simplement pas et ne remarquèrent pas qu'ils n'étaient pas comme les autres civils désarmés qui allaient et venaient sans cesse. Les conquérants avaient tendance à croire en la bonne foi de leurs nouveaux sujets sans chercher plus loin, et il ne leur apparut pas que ces nouveaux arrivants étaient en réalité des guerriers venus semer le désordre.

Ils se mêlèrent aux exaltés locaux et incitèrent, ensemble, le peuple à se soulever contre les musulmans. Les notables chrétiens de Séville ne savaient rien de la révolte qui se préparait dans les bas-fonds de la cité, pas plus qu'ils n'avaient été consultés, sans quoi ils auraient sans nul doute dissuadé les fauteurs de troubles de s'aventurer dans cette voie périlleuse et imprudente. Quoi qu'il en soit, le complot des scélérats mena à un soulèvement du bas peuple, qui se rua sur la garnison musulmane. L'effet de surprise fut total, et quatre-vingts soldats de Musa furent tués avant que les survivants ne parviennent à s'échapper. Séville était à nouveau entre des mains chrétiennes et les rebelles fêtèrent joyeusement leur succès… Sans se douter, encore, que cette action les mènerait vers un destin douloureux.

Les survivants de la garnison arrivèrent à Mérida, où ils annoncèrent à

Musa ibn Nusayr le triste sort de leurs camarades de Séville. Le commandant musulman explosa de rage et décida de donner aux rebelles sévillans une leçon qu'ils n'oublieraient jamais. Au mois de *rabi' ath-thani* (janvier 713), il organisa un régiment de cavalerie sous les ordres de son fils 'Abd al-'Azîz et lui ordonna de reprendre Séville et de châtier sévèrement les scélérats afin que plus jamais les habitants de la ville n'osent encore se révolter. Alors que les musulmans arrivaient dans les faubourgs de la cité, les rebelles se préparèrent à l'action. Les grands citoyens de Séville, qui n'avaient pris aucune part dans le soulèvement, exhortèrent les rebelles à éviter le combat et à parlementer avec les musulmans pour obtenir les meilleurs termes possibles tout en faisant amende honorable. Mais personne ne voulut les écouter. Les notables souhaitèrent alors sortir de la ville pour rencontrer en personne le fils de Musa, lui expliquer leur innocence et agir en tant qu'intermédiaires, mais les exaltés le leur interdirent également.

La bataille tourna très vite, comme on l'imagine, à l'avantage des cavaliers de 'Abd al-'Azîz, et Séville fut aussitôt reprise par les musulmans. Mais cette fois, ils n'étaient guère d'humeur miséricordieuse : les innocents furent châtiés avec les coupables, et un grand nombre d'habitants furent tués avant que le fils de Musa ne décide que la leçon avait été suffisamment assimilée par les Sévillans. 'Abd al-'Azîz fit parvenir la nouvelle de son succès à son père. L'hiver était toujours bien présent, et il restait de nombreuses semaines avant que les opérations ne puissent reprendre à Mérida. Puisque Musa n'avait pas besoin de toutes ses troupes pour maintenir le siège, il décida judicieusement de ne pas perdre de temps en attendant le printemps et de maintenir ses hommes occupés à conquérir d'autres provinces qui n'étaient pas susceptibles d'opposer une grande résistance.

Il ordonna donc à son fils de laisser une nouvelle garnison à Séville et

de marcher avec le gros de sa division sur le sud-ouest du pays. En à peine un mois, 'Abd al-'Aziz soumit tour à tour Niebla, Ocsonoba [17], Mertola et Beja, puis retourna à Séville, dont il fit son quartier-général. Toute la région portugaise moderne de l'Algarve - *al-Gharb* pour les Arabes - était désormais sous contrôle musulman. Alors qu'il attendait toujours de meilleures conditions climatiques pour reprendre ses assauts contre Mérida, Musa ne comptait pas laisser son fils se reposer alors qu'il y avait encore tant à conquérir. Les musulmans possédaient déjà Jaen, Elvira et Malaga, que Tariq ibn Ziyad avait conquises durant sa première campagne, mais il n'y avait eu aucune pénétration à l'est de cette ligne. Musa ibn Nusayr ordonna donc à son vaillant fils et à ses cavaliers audacieux de s'élancer contre le sud-est de la péninsule, une région toujours insoumise et où, d'après les rapports, se trouvaient de fortes concentrations de Wisigoths.

Certaines de ces unités chrétiennes avaient subi de sévères déconvenues face aux Berbères de Tariq, mais elles étaient toujours en état de combattre et prêtes à opposer une solide résistance à toute tentative d'incursion musulmane. Leur force ne reposait pas seulement dans leur détermination inaltérée mais aussi, et peut-être surtout, dans la présence à leur tête d'un homme au courage et à la volonté indomptables, le comte Théodomir, gouverneur de la province d'Orihuela - Tudmir ibn Ghabdus, seigneur de Tudmir, pour les musulmans. Il s'agissait peut-être du général le plus talentueux de l'Espagne chrétienne ; noble Wisigoth à l'esprit vif et à l'intelligence exceptionnelle, il était l'un des chevaliers les plus distingués du royaume. Son palmarès militaire était inégalé. Issu de l'une des familles les plus puissantes de la péninsule, il avait joui d'une position éminente au sein de la cour de Tolède, à laquelle il combinait une éloquence rare. Toute l'Espagne, ou presque, le tenait dans le plus grand respect et l'affection la plus sincère.

---

[17] *NDA : La ville portugaise moderne de Santa Maria de Faro.*

Théodomir avait déjà goûté à la bataille contre les musulmans. C'est lui qui s'était opposé à Tariq ibn Ziyad à Carteya, peu après son débarquement à Gibraltar, mais il avait été repoussé par Mughîs le Romain. C'est également lui qui avait informé le roi Rodéric de l'invasion, reconnaissant sa propre surprise à ces mots : « Nous ne savons pas s'ils sont tombés du ciel ou s'ils sont sortis de la terre ! » Il avait ensuite participé à la bataille du Wadi Lakkah, durant laquelle il avait joué un rôle primordial par sa bravoure - bien que sans succès. Suite à la défaite et à la mort du Roi, il était parvenu à extraire le gros de sa division du carnage et à échapper à la poursuite musulmane, battant en retraite vers ses domaines du Sud-Est. Depuis, il était resté en son quartier-général d'Orihuela, où il suivait avec attention les rapports de ses éclaireurs et attendait l'arrivée des forces musulmanes dans sa province.

Les hommes de 'Abd al-'Azîz sortirent de Séville à la fin de l'hiver. À peine avaient-ils dépassé Elvira - la future Grenade - qu'ils rencontrèrent les premières troupes de Théodomir : le Wisigoth n'avait aucune intention de livrer une bataille en terrain ouvert mais comptait bien harceler la cavalerie musulmane dans les vallées et les passes de cette région accidentée, où il pourrait infliger des dommages considérables à ses assaillants. Et c'est ainsi que se déroula la campagne. Les hommes de Théodomir s'abattirent sur les conquérants dans les défilés et dans les passes, obstruèrent leur avance, se repliant quand la pression se faisait trop forte puis harcelant les cavaliers musulmans dès qu'ils relâchaient leur vigilance, attaquant les unités isolées, apparaissant lorsqu'on les attendait le moins et disparaissant à nouveau au-delà des collines. De passe en passe, de crête en crête, de sommet en sommet, les Wisigoths combattirent pied à pied, tout en restant toujours au-delà de la portée du corps principal de cavalerie de 'Abd al-'Azîz ibn Musa.

Théodomir ne commit aucune erreur ; il battit en retraite tout en combattant avec talent et détermination. Si les musulmans poursuivaient leur avance, lentement mais sûrement, vers son quartier-général, ils ne pouvaient parvenir à mettre la main sur lui. Mais le Wisigoth savait bien que sur le long terme, il ne pourrait remporter cette épreuve de force ; le mieux qu'il pouvait espérer était de pousser le commandant musulman à abandonner son objectif, en le convainquant que le jeu n'en valait pas la chandelle. Mais 'Abd al-'Azîz n'était pas le genre d'hommes que l'on pouvait ainsi décourager. Il avait été fondu dans le même moule que Musa : agressif, talentueux, intrépide et brillant. Les années de combats en Afrique du Nord sous les ordres de son illustre père lui avaient appris tout ce qu'il avait besoin de connaître sur l'art de la guerre. S'il lui manquait encore la vaste expérience du haut commandement de Musa, il possédait une noblesse de caractère que même son père lui enviait.

Il n'abandonnerait pas sa poursuite de Théodomir, malgré son irritante incapacité à s'emparer de lui ; il savait que la victoire serait sienne s'il parvenait à contraindre le rusé Wisigoth à la bataille. La campagne se poursuivit ainsi, et les deux forces finirent par approcher d'Orihuela. Elles parvinrent sur les rives de la Segura, où Théodomir décida finalement de se retourner pour livrer bataille aux musulmans dans une plaine étroite. Enfin, les prières incessantes de 'Abd al-'Azîz depuis son départ de Séville avaient été exaucées ! Nous ne pouvons que tenter de deviner pourquoi le Wisigoth accepta finalement la bataille : peut-être estima-t-il alors qu'il avait causé suffisamment de pertes aux escadrons musulmans pour se risquer à les combattre en terrain ouvert, ou que le champ de bataille, qu'il avait choisi à la perfection, lui donnait toutes les chances de succès; peut-être encore avait-il besoin de plus de temps pour renforcer les défenses de sa capitale et l'approvisionner pour le siège à venir; ou peut-être s'agissait-il tout simplement d'une erreur de jugement. Et ce fut, effectivement, une grave erreur de sa part.

La bataille fut livrée au début du printemps, et elle fut l'une des plus pénibles de la carrière des deux généraux. Après une lutte sanglante et sans merci de plusieurs heures, les Wisigoths furent mis en déroute et le gros de leur armée littéralement annihilé, preuve à la fois de leur propre courage et de la supériorité du combattant musulman. Théodomir parvint néanmoins à sauver sa vie et à échapper au carnage avec une poignée de soldats et de fidèles. Il franchit le fleuve à la hâte et se barricada dans sa ville fortifiée d'Orihuela. Il ne lui restait que peu d'hommes en état de combattre, et il manquait d'armes comme de provisions. Mais les musulmans ne le savaient pas, et Théodomir savait qu'ils ne le savaient pas…

*

Orihuela était une autre de ces cités antiques de la péninsule, puissante, facile à défendre et difficile à conquérir. Son flanc sud était couvert par la Segura et son flanc nord reposait au pied d'une colline de taille moyenne, incluse dans les fortifications. À l'intérieur même de la cité se dressait une citadelle que l'on connaissait alors sous le nom de « *Palacio de Teodomiro.* » Lorsqu'ils approchèrent d'Orihuela, les musulmans ne furent pas seulement choqués par la puissance de ses remparts mais également par le nombre des soldats wisigoths qui les gardaient, tous armés de longues lances. Cette vue déprimante doucha leurs espoirs : après avoir écrasé ce qu'ils pensaient être le gros de l'armée de Théodomir, ils s'attendaient en effet à ce que la prise de son quartier-général ne soit qu'une formalité. Il n'en serait visiblement rien, et la soumission d'Orihuela promettait un nouvel affrontement sanglant…

Les musulmans, déjà affaiblis par les pertes de la campagne et peu pressés de se lancer à nouveau dans une telle bataille, décidèrent donc d'encercler la ville dans l'optique d'affamer les assiégés par un siège prolongé. Mais à peine 'Abd al-'Azîz s'était-il installé pour préparer les

futures opérations qu'un cavalier sortit de la cité et se rua vers le camp musulman. Il s'agissait d'un émissaire du comte Théodomir et il lui fut accordé un sauf-conduit afin qu'il puisse se présenter auprès du commandant musulman. Au nom du général wisigoth, il demanda la paix et déclara qu'il était prêt à livrer la ville, mais seulement à des conditions honorables. La sécurité de tous ses citoyens devrait être garantie, aucun mal ne serait fait à quiconque et aucune propriété ne serait détruite ou pillée. Si ces termes n'étaient pas accordés, la lutte se poursuivrait.

Les musulmans avaient un immense respect pour Théodomir, un homme qu'ils avaient combattu mais non vaincu, qu'ils avaient entendu mais non vu. Ils l'admiraient comme les grands guerriers admirent toujours les ennemis qu'ils estiment à leur hauteur. De plus, 'Abd al-'Azîz savait qu'avec les pertes subies par ses troupes à la précédente bataille, la puissance des fortifications et la valeur de Théodomir en tant que commandant, la prise d'Orihuela ne serait pas chose facile. Il accepta donc les conditions ; l'émissaire fut traité avec le respect dû à un ambassadeur et l'accord rédigé et ratifié par les deux parties. Aussitôt après la signature, l'émissaire avoua qu'il était lui-même le comte Théodomir !

Étonnés par ce coup de théâtre, les musulmans furent ravis de rencontrer enfin leur valeureux adversaire ; 'Abd al-'Azîz reçut le noble wisigoth avec honneur et le traita généreusement, selon la traditionnelle hospitalité arabe. Les deux hommes partagèrent un long repas, seuls, jusqu'à ce que le général prenne congé et retourne à sa place forte. Le lendemain matin, les Wisigoths ouvrirent les portes d'Orihuela et Théodomir sortit pour saluer son conquérant, 'Abd al-'Azîz, qui entra dans la ville accompagné de ses officiers et d'un groupe de cavaliers d'élite. À leur grand étonnement, ils ne virent presque aucun guerrier ; il n'y avait plus personne sur les remparts, et la cité ne comptait guère que des femmes et des enfants.

‘Abd al-‘Azîz, confus, se tourna avec perplexité vers Théodomir et lui demanda où étaient donc passés tous les hommes de la garnison qu’il avait observés sur les murailles. Le Wisigoth lui révéla alors sa ruse : lorsqu’il s’était réfugié dans sa capitale après la terrible défaite subie au bord du fleuve, il n’avait presque plus aucun homme en état de combattre et ses réserves d’armes étaient vides. Il avait alors rassemblé toutes les femmes d’Orihuela et leur avait ordonné d’attacher leurs cheveux sous leurs mentons afin qu’ils ressemblent, pour un observateur lointain, à des barbes ; puis il leur avait remis de longues perches et les avait placées en position rapprochée le long des remparts. Les innombrables guerriers que les musulmans avaient pensé voir n’étaient en réalité que des femmes... ‘Abd al-‘Azîz aurait pu briser son serment, puisqu’il n’avait été obtenu que par la tromperie, mais il préféra tenir parole et le traité fut honoré. Mieux : loin de tenir rigueur à Théodomir pour ce mensonge qui les avait privés des richesses d’Orihuela, les musulmans ne l’admirèrent que plus encore pour sa gestion de la campagne et son dernier, brillant, stratagème. Le fameux traité entre le comte wisigoth et le fils de Musa ibn Nusayr, signé le 4 *rajab* de l’an 94AH (5 avril 713), nous est ainsi rapporté par les historiens musulmans :

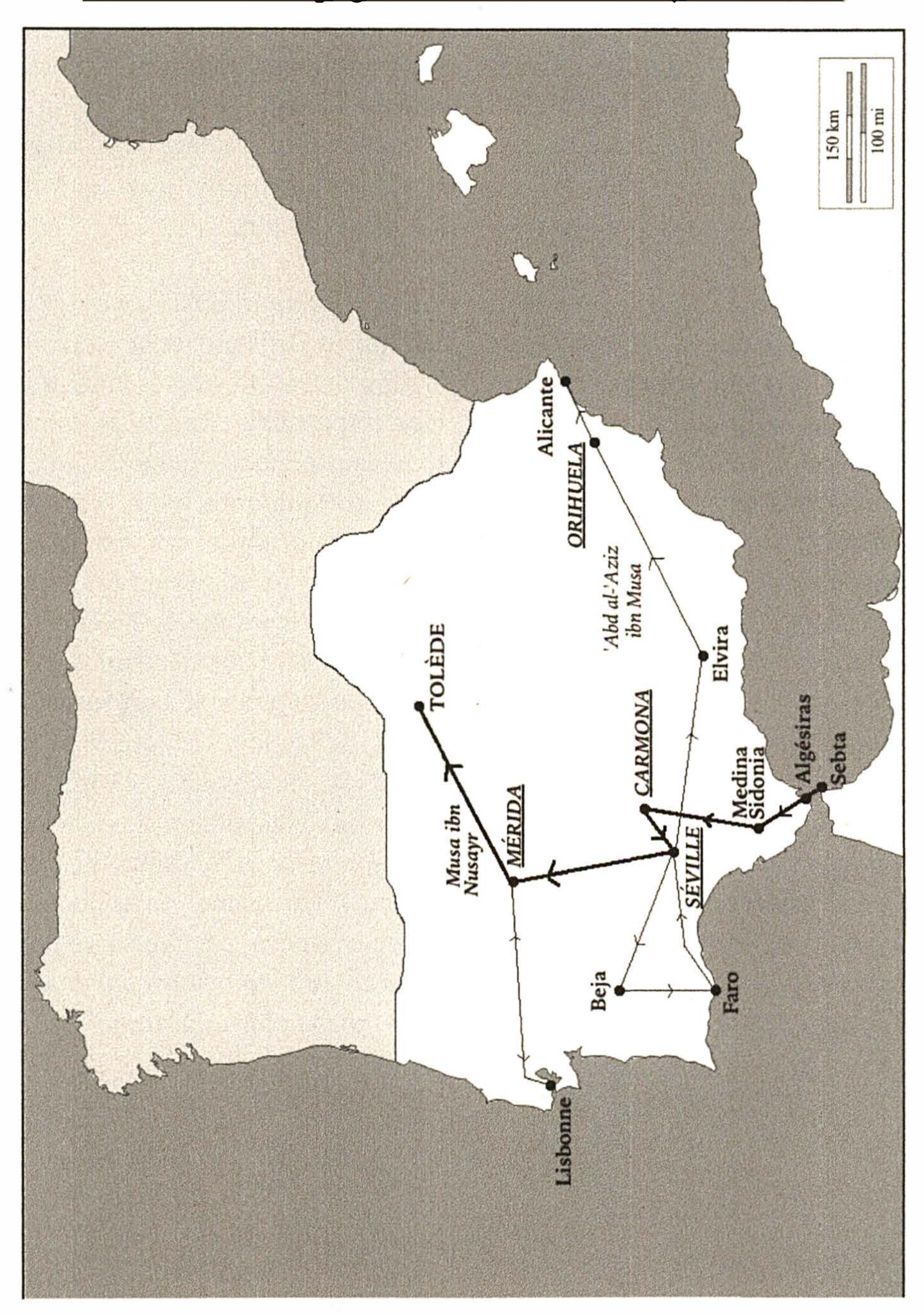
« Au nom d’Allâh, le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux,

‘Abd al-‘Azîz et Tudmir établissent ce traité de paix - qu’Allâh le confirme et le préserve ! Tudmir conservera le commandement de son propre peuple mais n’aura aucune autorité sur les autres peuples parmi les gens de sa foi. Il n’y aura plus d’affrontements entre ses sujets et les Arabes, pas plus que les femmes et les enfants de son peuple ne seront réduits en captivité. Ils ne seront pas dérangés dans la pratique de leur religion : leurs églises ne seront pas incendiées et aucune obligation autre que celles de ce traité ne leur sera imposée. Cette convention s’étend sur les sept cités et districts que l’on nomme Orihuela,

Valentina, Alicante, Mula, Bocsara, Ota et Lorca. Tudmir ne recevra pas les ennemis des musulmans, leur restera fidèle et les informera de tout projet hostile à leur encontre dont il aurait connaissance. Ses nobles et lui-même paieront un tribut d'un *dînâr* par an ainsi que quatre mesures de blé et quatre mesures d'orge, et une quantité équivalente de vinaigre, de miel et d'huile. Tous les vassaux de Tudmir, ainsi que tous les hommes imposables, paieront la moitié de cet impôt. »

Ce fut la seule fois que les musulmans se laissèrent ainsi - et d'une si splendide manière - amener à un match nul en Espagne, et la première fois qu'ils ne prirent pas directement l'administration mais la laissèrent entre les mains de son gouverneur, leur respectable ennemi, le comte Théodomir. Ce dernier fut également le seul général wisigoth qui ne mordit pas la poussière aux mains des conquérants mais resta au contraire un seigneur honoré et respecté, presque un souverain indépendant, et conserva le contrôle politique et administratif de la province qu'il avait déjà gouvernée du temps du royaume de Tolède. Ce statut privilégié devait perdurer jusqu'à sa mort, trois décennies plus tard ; et ses relations avec les conquérants seraient si bonnes qu'il offrirait même, une génération plus tard, sa seule et unique fille en mariage au gouverneur musulman de la péninsule... Après la soumission d'Orihuela, 'Abd al-'Azîz lança un détachement de cavaliers le long de la côte - le *Levante* - où de nombreuses cités, dont Alicante, furent prises et occupées par de petites garnisons musulmanes. Pendant ce temps, d'autres détachements lancés par Musa depuis Mérida occupaient Lisbonne et Cadix - ou ce qu'il en restait, puisque la ville avait été détruite par les Wisigoths -, sur la côte atlantique.

Carte 4 : La campagne de Musa ibn Nusayr et ses fils



CHAPITRE 14 – La table de Salomon

Le 1er *shawwal* de l'an 94AH (713) - le jour de l'*aid al-fitr* -, le jour où Musa ibn Nusayr franchit les portes de Mérida, toute la moitié méridionale de la péninsule, de l'Atlantique à la Méditerranée, était donc entre les mains des musulmans. Toutes les grandes villes avaient été occupées, la plupart pacifiquement, et étaient désormais gouvernées par des officiers musulmans assistés d'administrateurs juifs. Les chrétiens, en paix, continuaient à vivre selon leurs propres lois et coutumes. Par une gestion judicieuse du temps comme de ses troupes, en lançant de manière simultanée des divisions séparées vers différentes provinces du pays, Musa ibn Nusayr avait soumis toute opposition. Il était désormais temps de s'occuper de Tariq ibn Ziyad et de placer sous contrôle ce turbulent subordonné. Musa avait maintenant ses propres victoires en Espagne et si elles n'avaient été ni aussi sanglantes ni aussi glorieuses que celles de Tariq, elles avaient été suffisantes pour restaurer la fierté du vieux commandant. Malgré tout, son ressentiment envers les succès du général berbère dominait toujours son esprit et l'emportait sur toute sympathie personnelle qui aurait pu l'incliner vers la bienveillance : il devait remettre Tariq ibn Ziyad à sa place de la plus sévère des manières.

Un peu moins d'un mois avait passé après la fin du siège de Mérida lorsque Musa ibn Nusayr entama son voyage vers Tolède. En chemin, il soumit de nouvelles cités, dont les habitants acceptèrent volontiers les assurances des musulmans, selon lesquelles ils n'étaient pas venus pour tuer ni piller mais pour gouverner en paix. Au mois de *dhû al-qidda* (août 713), Musa arriva au lieu de rendez-vous où les deux grands généraux musulmans étaient destinés à se rencontrer, plus de deux ans après qu'ils s'étaient séparés en Afrique du Nord. Tariq ibn Ziyad était

resté plus ou moins au repos depuis la prise de Tolède et l'élimination de toute résistance dans la région. Impatient de repartir en campagne, il avait le sentiment de perdre son temps dans l'ancienne capitale du royaume des Wisigoths, où il était resté inactif pendant deux saisons de campagne entières, durant lesquelles il aurait pu prendre le nord de la péninsule tandis que Musa s'emparait du Sud. Mais cette inactivité lui avait été imposée par son commandant en chef, qui lui avait à nouveau interdit tout mouvement et voulait sans nul doute s'emparer de tous les lauriers des futures conquêtes à venir.

Tariq n'était plus enclin à mépriser les ordres de son supérieur hiérarchique ; il n'avait agi ainsi que lorsque la situation militaire exigeait une action rapide et sans contrainte contre les ennemis de l'islâm, mais il n'y avait plus désormais de telle obligation souveraine et la désobéissance aux ordres de son commandant ne pourrait donc plus être justifiée par l'intérêt supérieur de l'islâm et des musulmans. Il était donc resté à Tolède dix-huit longs mois, attendant la venue de Musa ibn Nusayr tout en sachant que leur rencontre ne serait probablement guère plaisante. Dès qu'il apprit que Musa était sur la route de l'ancienne capitale, Tariq en sortit pour le rencontrer en chemin, accompagné de quelques officiers et d'une petite escorte. Les deux hommes se retrouvèrent à mi-chemin entre Mérida et Tolède, dans la ville d'Almaraz, au cœur du district de Talavera.

En signe de révérence envers son chef, Tariq ibn Ziyad descendit respectueusement de cheval et avança à pied, calme et serein. À l'inverse, Musa était assis, immobile, sur sa monture, observant le Berbère approcher, la main sur la poignée de son fouet. Il n'avait fait aucun secret de son hostilité envers Tariq durant les derniers mois et ne fit pas plus d'efforts pour la dissimuler en ce jour. La colère se lisait sur son visage. Lorsque son subordonné arriva enfin auprès de lui, Musa leva son fouet et le frappa sur le crâne. Tariq reçut le coup sans tressaillir ni se dérober. Puis le commandant se lança dans une violente

tirade, le réprimanda sévèrement pour ses fautes et abus supposés - en particulier le mépris des instructions de son supérieur et sa désobéissance aux ordres. Puis, un peu plus calme, il demanda : « Pourquoi as-tu pénétré si profondément en ce pays sans mon autorisation ? Je ne t'avais envoyé que pour un raid duquel tu devais ensuite revenir en Afrique ! »

Tariq ibn Ziyad fit de son mieux pour apaiser le vieux commandant en colère. Après un bref compte-rendu des opérations qu'il avait menées et du butin qu'il avait réuni, il expliqua qu'il n'avait accompli tout ceci que pour la cause de l'islâm et avec la conviction que si Musa ibn Nusayr lui-même avait été placé face aux mêmes circonstances, il n'aurait jamais ordonné d'agir d'une autre manière. Puis il conclut ainsi : « Je ne suis que l'un de tes subordonnés. Tout ce que j'ai gagné et conquis te sera attribué et sera compté parmi tes succès ! » Musa écouta attentivement les mots de son général mais ne répondit rien ; il préférait reporter sa décision à son arrivée à Tolède. Là, il s'installa dans le palais wisigoth en tant que souverain de la péninsule et demanda à Tariq ibn Ziyad de lui apporter la part de l'État du butin - le fameux cinquième -, les trésors des rois germaniques saisis à Tolède et surtout la fabuleuse table de Salomon que Tariq avait découverte à Almaida.

*

Les légendes les plus folles circulent au sujet de cette table. Certains chroniqueurs affirment qu'il s'agissait de la table de Salomon - la paix soit sur lui - et qu'elle fut amenée de Jérusalem par le mythique Ashban, premier roi de la péninsule qui aurait fondé Séville selon la légende arabe. D'autres sources rapportent que la table était en Égypte lorsque 'Amr ibn al-'As envahit le pays en l'an 19AH (639). Des prêtres seraient alors parvenus à la transporter vers Alexandrie, juste avant la chute de Babylone et de Memphis, puis vers Tripoli, Carthage et enfin Tolède, toujours avant que les conquérants musulmans n'y parviennent. Sa

description varie également : pour certains, elle était de couleur verte et portée par plus de trois cents pieds d'émeraude ; pour d'autres, elle était faite d'or et d'argent, entourée de rangées de perles et de rubis, et incrustée d'innombrables pierres précieuses, ou encore couverte d'inscriptions grecques.

La véritable origine et la description la plus correcte de cette table nous sont toutefois fournies par l'historien ibn Hayyan, cité par Maqqari : « La célèbre table que Tariq ibn Ziyad trouva à Tolède, bien qu'attribuée à Suleymân et nommée selon lui, n'a jamais appartenu à ce prophète, selon les auteurs barbares qui lui donnent plutôt l'origine suivante : ils affirment qu'au temps de leurs anciens rois, il était coutumier que chaque homme d'une certaine richesse lègue, avant sa mort, une partie de ses biens aux églises. Les prêtres firent de cet argent collecté des tables d'or pur et d'argent et d'immenses trônes pour y porter les évangiles lors des processions publiques ou pour orner les autels lors des grandes festivités. Ainsi, c'est grâce à ces legs que cette table fut forgée et façonnée à Tolède ; elle fut par la suite sans cesse et merveilleusement embellie par les monarques successifs, chacun tentant toujours de surpasser ses prédécesseurs en magnificence, jusqu'à ce qu'elle devienne le joyau le plus splendide et le plus coûteux jamais fabriqué, et qu'elle acquière une grande célébrité. Elle était faite d'or pur, incrustée des perles, rubis et émeraudes les plus précieux répartis en plusieurs rangées. La table tout entière était couverte de joyaux si larges et si brillants que jamais l'œil humain n'avait vu quelque chose de comparable. Lorsque les musulmans conquirent Tolède, ils la trouvèrent sur le grand autel de leur principale église, et la découverte d'un tel trésor devint bientôt de notoriété publique. »

C'est donc cette fabuleuse table, ainsi que les autres trésors, que Musa exigeait auprès de son subordonné. S'il était resté quelque confiance en l'esprit de Tariq au sujet des intentions de Musa, elle avait désormais disparu. Le Berbère comprit que Musa ibn Nusayr prévoyait de

revendiquer la découverte de la table auprès du calife : il fit ainsi retirer l'un de ses quatre pieds, qu'il cacha parmi ses propres possessions, tandis qu'il faisait parvenir le reste de la table à son commandant. Lorsque Musa se remit de sa stupéfaction face à cet éblouissant trophée, il demanda à Tariq ce qui était arrivé au quatrième pied. « Je ne sais pas, répondit innocemment le général. C'est ainsi que je l'ai trouvée. » Et l'amour et la confiance que Tariq ibn Ziyad inspirait à ses hommes étaient tels que pas un soldat ne le dénonça ni même n'insinua qu'il avait vu la table avec quatre pieds. Musa fit fabriquer un nouveau pied en or pur et le fit fixer à la table ; le travail était splendide, mais il était manifestement différent de l'original.

Quoi qu'il en soit, Musa ibn Nusayr avait désormais obtenu ce qu'il désirait. Il fit enchaîner et jeter en prison Tariq, tout en faisant savoir qu'il comptait bien le faire exécuter pour avoir désobéi à ses ordres. Une profonde rancœur se répandit aussitôt parmi les tribus berbères qui formaient l'armée de Tariq : ils avaient le sentiment, à juste titre, de mériter un tout autre traitement après les nombreuses, et sanglantes, victoires remportées contre la résistance wisigothe la plus farouche. Mais la discipline et la loyauté prévalurent malgré tout sur toute expression extérieure d'insubordination ou de désobéissance. L'anecdote en dit long sur la noblesse de caractère de Tariq ibn Ziyad qui accepta sans un mot ce châtiment et cette humiliation injustes. Il aurait sans nul doute pu défier son commandant en chef ; un seul mot de lui, et ses troupes berbères se seraient soulevées contre les Arabes, comme leurs fils devaient d'ailleurs le faire une génération plus tard... Si Musa n'était pas un adversaire à prendre à la légère, Tariq, brillant tacticien et chef de guerre capable de renverser le cours d'une bataille par sa seule aura, aurait probablement pu maintenir son contrôle des provinces qu'il avait conquises, à la tête de ses vétérans berbères endurcis au combat.

Mais une telle confrontation aurait lourdement ébranlé les fondations

de l'islâm en Europe et les conséquences en auraient été tout à fait catastrophiques pour la nouvelle foi. C'est ainsi grâce à la dévotion à la cause islamique de Tariq ibn Ziyad, à sa discipline et à sa volonté de sacrifier ses propres intérêts personnels au bénéfice des intérêts supérieurs de l'islâm, que ceci n'arriva pas. Il supporta l'injustice et les mauvais traitements avec détermination. Mughîs le Romain, un homme qui ne mâchait pas ses mots et n'avait guère d'affection pour Musa, intercéda en la faveur de Tariq ; il narra avec passion les grandes victoires que le Berbère avait remportées et tous les services qu'il avait rendus à la cause de l'islâm, qui devraient lui valoir les honneurs et non le châtiment. Mais son plaidoyer tomba dans des oreilles sourdes…

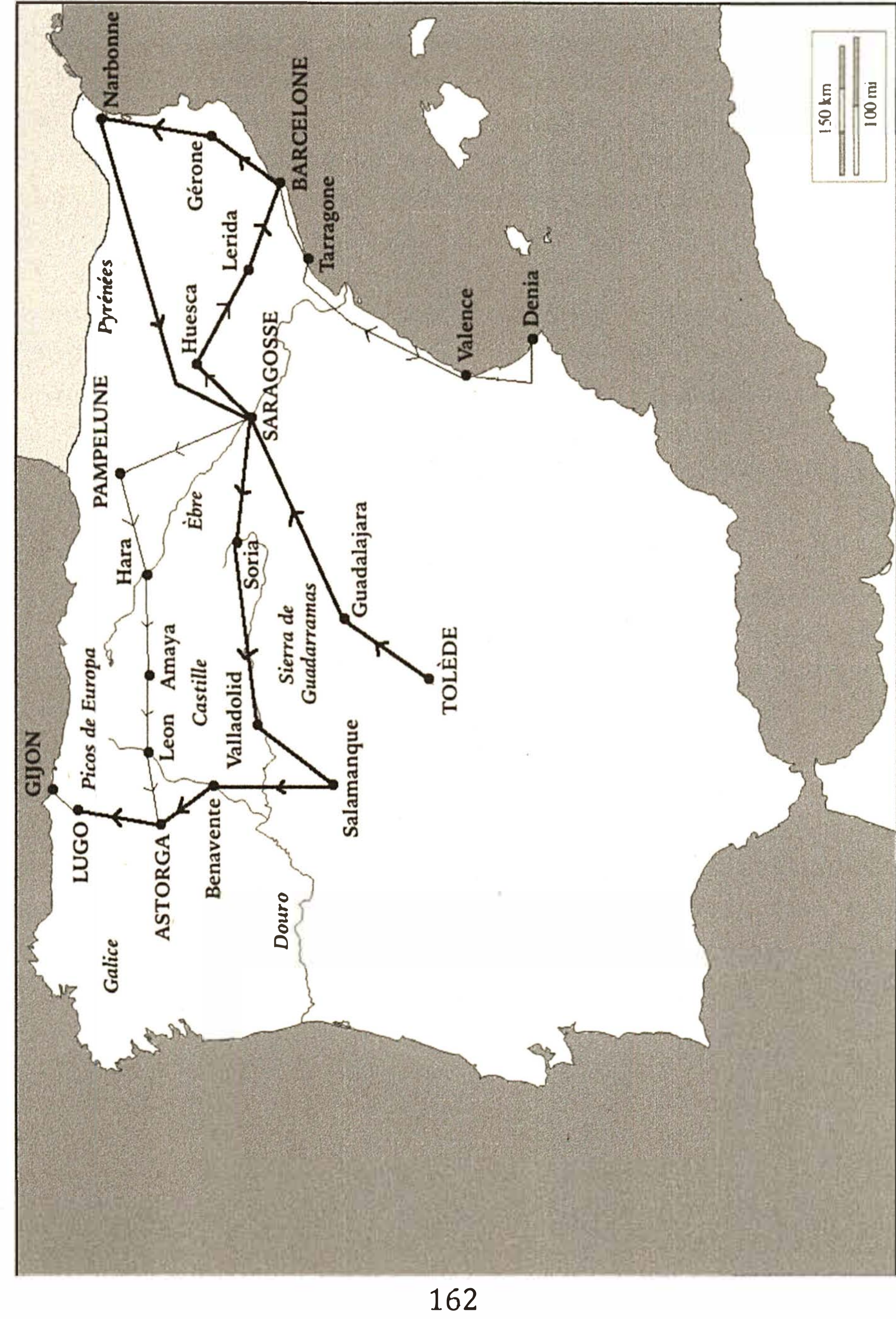
Musa ibn Nusayr décida alors d'envoyer une délégation à Damas pour fournir au calife al-Walîd un récit des campagnes dans la péninsule ibérique, soulignant bien entendu ses propres succès aux dépens de Tariq. Il nomma le vieux et vénérable 'Alî ibn Rabah à la tête de cette mission, un *tabi'î* issu, comme lui, de la tribu irakienne des Lakhm. Mughîs le Romain demanda à se joindre à la délégation afin de revoir son vieil ami, et ancien maître, al-Walîd. Puisque ses relations privilégiées avec le calife étaient connues de tous, Musa ne put refuser sa requête. Tariq ibn Ziyad apprit le départ de Mughîs vers Damas ; il y vit une lueur d'espoir. Il fit aussitôt envoyer une requête à son ancien subordonné pour lui demander de plaider sa cause auprès du calife, de lui faire savoir que c'était lui qui avait conquis la péninsule et que Musa l'avait fait emprisonner et songeait même à le faire mettre à mort. Il promit, en échange, de lui donner cent esclaves s'il parvenait à le tirer de sa pénible situation.

Avant de quitter Tolède, Mughîs s'assura donc que le général berbère ne courrait aucun danger en son absence et lança à Musa : « Ne te hâte pas au sujet de Tariq. Tu as des ennemis, et le Commandeur des Croyants est venu à apprendre ce qui lui était arrivé. Je crains sa colère à ton sujet… » L'avertissement fut suffisant pour retenir la main de

Musa. Lorsque la délégation arriva à Damas, Mughîs le Romain rapporta le véritable récit des événements à son ami le calife : la conquête de l'Espagne par Tariq ibn Ziyad, la jalousie de Musa ibn Nusayr, la façon dont il l'avait emprisonné et comptait bien le faire exécuter. Mughîs avait beaucoup à dire, et il le narra, comme toujours, d'une grande éloquence. S'il se dressa aussi farouchement en faveur du Berbère, ce n'était toutefois pas nécessairement en raison d'un amour particulier pour lui, comme nous le verrons par la suite…

Quoi qu'il en soit, le calife écrivit une rude missive à l'attention de Musa ; il l'avertit de toute action malfaisante à l'égard de Tariq ibn Ziyad et ordonna que son ancien commandement lui soit à nouveau remis. « Ne nous prive pas, écrivit al-Walîd, de l'un des meilleurs sabres de l'islâm ! » Selon une source, le calife menaça même Musa : « Si tu le fais fouetter, je te ferai fouetter également. Et si tu le tues, je ferai tuer ton fils. » L'hiver touchait à sa fin lorsque le messager porteur du courrier du calife arriva à Tolède. Les ordres d'al-Walîd furent appliqués sans délai : Tariq fut aussitôt relâché et réintégré à son poste. Les troupes se réjouirent de sa libération, heureuses que justice ait été faite et que leur commandant bien-aimé soit de retour à une position d'honneur et d'autorité. En apparence, la réconciliation entre les deux généraux fut complète et se manifesta dans de nombreuses démonstrations d'amitié mutuelle et de confiance alors que tous deux s'apprêtaient à se lancer vers de nouvelles conquêtes. Mais ni l'Arabe ni le Berbère ne pardonnent. L'hostilité entre Musa et Tariq devait mijoter sous la surface jusqu'à ce que les comptes soient enfin réglés à Damas, l'année suivante, par le calife en personne…

Carte 5 : La campagne du Nord



CHAPITRE 15 – La campagne du Nord

L'hiver passa ainsi, et les opérations reprirent au mois de *rajab* de l'an 95AH (avril 714). Cette fois, les musulmans s'empareraient de tout ce qu'il restait de la péninsule : sa moitié nord. Malgré l'hostilité entre Musa ibn Nusayr et Tariq ibn Ziyad, l'association entre ces deux généraux devait s'avérer invincible. Musa, son expérience et sa sagesse, sa maîtrise stratégique et son flair politique, Tariq, son audace tactique et son commandement haut en couleurs, fourniraient, à eux deux, l'ensemble des qualités nécessaires à la guerre et à la conquête, aux campagnes et aux batailles. Musa avait été le premier à reconnaître l'importance de Tariq, quelques années plus tôt : il montra à nouveau à quel point le général berbère était central dans ses plans en le plaçant, lui et ses guerriers, à l'avant-garde. Tariq mènerait l'armée islamique d'objectif en objectif, dans le cadre du grand schéma stratégique conçu par Musa, qui le suivrait avec le gros de l'armée pour consolider et organiser les conquêtes.

Nous ne connaissons pas les effectifs précis de cette campagne printanière, mais au regard des garnisons laissées dans toutes les cités importantes de la moitié sud du pays, l'armée musulmane unie devait compter une vingtaine de milliers d'hommes, dont la division de Tariq regroupait un peu plus d'un tiers. Le régiment d'avant-garde fut placé sous les ordres d'un officier arabe, Muhammad ibn Ilyas. Tariq ibn Ziyad organisa ses forces sous la forme d'une division de cavalerie légère adaptée aux mouvements rapides, sans avoir à s'encombrer d'une lourde chaîne de ravitaillement. Chacun de ses hommes portait tout ce dont il avait besoin sur lui-même et sa monture : ses armes, son armure, un sac de rations et une bouilloire en cuivre. Il est possible que quelques soldats aient pu bénéficier du luxe que représentait alors une

tenue de rechange. Les provisions pour chaque tribu et chaque clan furent placées sur un nombre de mules proportionnel à leurs effectifs, permettant à la division de survivre plusieurs jours sans avoir à « vivre du pays »; il n'y avait aucun véhicule.

Avant que la marche ne débute, il fut une fois encore rappelé aux hommes qu'ils ne pourraient acquérir de butin qu'à la bataille ou en prenant possession de villes par la force. Le premier objectif stratégique de Musa était ce que les musulmans appelleraient par la suite la « Frontière Supérieure » : Saragosse, la future capitale du royaume d'Aragon, et sa région, la vallée de l'Èbre. Il s'agissait d'un important centre de communication dont la capture était essentielle pour la poursuite des opérations. Tariq ibn Ziyad sortit donc de Tolède, réoccupa Guadalajara, qu'il avait déjà prise puis abandonnée lors de sa première campagne, et reprit son avance vers Saragosse. La nouvelle cible des musulmans était d'une haute antiquité : bâtie durant la période celtibère, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, les Romains en avaient fait leur principale base militaire dans la région et un cantonnement où leurs légionnaires prenaient leur retraite. Ils la nommèrent Caesarea Augusta, que les musulmans traduisirent en Sarqusta. Il s'agissait d'une cité blanche - d'où son autre nom en arabe, *Madinat ul-Bayza*, « la Ville Blanche » - entourée de splendides jardins.

Tariq ibn Ziyad se présenta devant Saragosse, qui resta portes closes, et envoya un messager qui proposa les trois options habituelles : l'islâm, la *jizya* ou l'épée. Au cœur de la cité, un débat passionné s'engagea aussitôt parmi les notables : l'évêque Bencio, le plus haut dignitaire de l'Église, tenta au mieux de convaincre l'assistance de ne pas croire en la promesse de sécurité des musulmans et d'évacuer la ville avec tous les biens qu'ils pourraient prendre avec eux - en particulier, naturellement, les trésors de l'Église et les reliques catholiques. Mais l'avis de Bencio était minoritaire, et la plupart des grands citoyens de Saragosse préféraient rester et capituler

pacifiquement, tout comme les habitants de la cité, peu enchantés à l'idée d'abandonner leurs domiciles et leurs biens. Les notables acceptèrent donc l'offre de Tariq - la paix contre le versement de la *jizya* - et ouvrirent les portes de leur ville. Saragosse fut occupée.

Peu après, Musa arriva à son tour avec le gros de l'armée et confirma la décision de Tariq autant que les termes de la reddition. Des escadrons de cavaliers légers furent aussitôt lancés pour soumettre les campagnes environnantes, ce qui s'avéra une tâche des plus aisées : partout, les musulmans ne trouvèrent qu'une populace trop effrayée pour s'opposer à eux, d'autant que tous avaient reçu la nouvelle du traitement juste et généreux octroyé à leurs frères chrétiens par les conquérants à Saragosse, qui agissait en guise d'encouragement à la reddition. Les habitants des campagnes se soumirent donc volontiers, et bientôt toute la province de la « Frontière Supérieure » se trouva sous contrôle musulman sans qu'une seule flèche n'ait été décochée. La crainte révérencielle inspirée par les rapides victoires musulmanes dans les cœurs des chrétiens serait dès lors un facteur qui faciliterait grandement les conquêtes à venir.

À Saragosse, aucun mal ne fut fait aux habitants, pas plus qu'à leurs biens ou aux églises. Tous purent continuer à vivre dans la paix et la sécurité, en possession de leurs propriétés, et à prier dans leurs lieux de culte. Les musulmans ne confisquèrent que les trésors et les propriétés de l'État, ainsi que la richesse des églises ; dans leur esprit simple et égalitaire, ces dernières n'étaient dignes de respect qu'en tant que lieux d'adoration, et il ne pouvait s'agir d'entrepôts pour y stocker or, argent, pierres précieuses et luxueuses idoles à l'infini. Dans toutes les cités conquises par les musulmans en Espagne se répéta ainsi la même coutume : les trésors trouvés dans les églises étaient saisis, mais les lieux de culte chrétiens étaient laissés intacts pour leurs fidèles.

Musa ibn Nusayr nomma le vénérable Hansh ibn 'Abd Allâh en tant

que gouverneur de Saragosse. L'homme était un *tabi'î*, et il commença aussitôt à planifier la construction d'un lieu de culte pour les musulmans. Probablement la première mosquée bâtie dans la péninsule ibérique, il s'agissait d'une structure assez simple qui serait considérablement agrandie et embellie par les générations successives de musulmans de la province. Tariq ibn Ziyad et ses hommes, pour leur part, reprirent le chemin de la conquête. Les unes après les autres, toutes les cités du nord-est du pays ouvrirent leurs portes aux musulmans, sans la moindre opposition : Huesca, Lérida et surtout Barcelone, le trophée le plus recherché de la région. Musa suivait ses pas, confirmant les accords passés par son général et saisissant les trésors des palais et des églises.

De Barcelone, Tariq prit la route du Sud et s'empara de Tarragone, Valence, Jativa et Denia, ce qui l'amena non loin d'Alicante, déjà prise l'année précédente par 'Abd al-'Azîz, le fils de Musa. Il négocia partout les termes de reddition des autorités locales et organisa l'administration en laissant, comme toujours, une petite garnison pour s'assurer du respect des traités par la population, puis rejoignit Musa à Barcelone. Le commandant en chef n'y avait pas perdu de temps et avait déjà lancé une puissante colonne vers le Nord pour s'emparer de Gérone et de sa région côtière, jusqu'aux Pyrénées. Toute la côte méditerranéenne de la péninsule était donc désormais aux mains des musulmans.

Après avoir consolidé son contrôle de Barcelone et de la côte, Musa ibn Nusayr tourna son attention plus au Nord encore - la France moderne. Mais il ne s'agissait pas encore de la France, dont le sud-ouest avait jusqu'ici été une province du royaume des Wisigoths, gouvernée depuis Tolède. La continuité géographique entre la région côtière de l'Espagne - la Catalogne moderne - et celle de la France - le Languedoc moderne - ne pouvait également que l'encourager à poursuivre la conquête de ce qu'il considérait comme une seule et même région. À nouveau, Tariq

ibn Ziyad reprit donc la tête de la campagne. Il marcha le long de la Méditerranée jusqu'à atteindre Narbonne, une grande cité du défunt royaume wisigoth. Les sources divergent, mais il est certain qu'une grande bataille y fut livrée. Les Wisigoths opposèrent une farouche et opiniâtre résistance, mais les armées de l'islâm l'emportèrent une fois encore et les chrétiens furent défaits. Narbonne se soumit aux musulmans [18], qui y saisirent l'un des plus riches butins de toute la campagne d'Espagne. Sans même parler des trésors des palais et des églises, un bassin entier rempli de diamants, de rubis et d'émeraudes fut découvert et promptement vidé, et l'on trouva sept statuettes de cavaliers et même des colonnes tout entières faites d'argent.

Musa ibn Nusayr n'irait pas plus au Nord. Les raisons de l'arrêt de l'offensive musulmane sont devenues le sujet de nombreuses légendes. La plus célèbre d'entre elles veut que Musa soit arrivé dans une vaste plaine emplie de ruines où il aurait trouvé, surpris, un monument colossal semblable à une colonne, sur lequel était inscrit, en caractères arabes : « Ô fils d'Isma'il, vous êtes venus ; repartez désormais ! » La nouvelle de cette découverte se serait rapidement répandue dans l'armée, où les soldats vinrent à penser qu'il s'agissait là d'un signe du ciel indiquant qu'ils étaient allés assez loin. Les hommes se seraient alors réunis autour de Musa et lui auraient lancé : « Où nous emmènes-tu ? Nous sommes satisfaits de ce qui est déjà entre nos mains. » Une revendication à laquelle le commandant en chef aurait répondu : « Par

---

[18] *NDA : Certains historiens pensent que Musa ibn Nusayr ne s'est jamais rendu à Narbonne et qu'il ne s'aventura pas hors des frontières de l'Espagne moderne. D'autres maintiennent qu'il s'enfonça beaucoup plus loin et qu'il prit Carcassonne, Toulouse et même Avignon et Lyon le long du Rhône ; ces derniers ont probablement confondu les opérations de Musa avec celles de ses successeurs. Ce qui nous paraît évident, et soutenu par la plupart des historiens musulmans comme chrétiens, est que Musa prit Narbonne mais ne marcha probablement pas au-delà.*

Allâh, s'ils m'avaient suivi, je les aurais menés jusqu'aux portes de Rome et l'aurais conquise, par la permission d'Allâh ! »

La première partie de l'histoire - la fameuse colonne - est très certainement une invention ; la seconde partie - le désarroi des soldats - est probablement vraie. Cette scène n'est pas rare tout au long de l'Histoire militaire - un général infatigable épuisant ses hommes et les menant aux limites de l'endurance humaine. Musa décida donc de revenir sur ses pas. Ce serait sa seule incursion au pays des Francs, dont il laissa la soumission au soin de ses successeurs. Les historiens musulmans rapportent que Musa caressait l'idée de s'enfoncer profondément au cœur de l'Europe chrétienne et de tracer sa voie à travers les terres infidèles jusqu'à atteindre Constantinople et à rejoindre Damas par le nord de la Méditerranée ; il y aurait même envisagé la construction d'une grande route entre la péninsule ibérique et le Shâm afin que les croyants puissent voyager de l'une à l'autre sans passer par la mer. Il est toutefois peu probable qu'un homme aussi sage que Musa ibn Nusayr ait lancé sérieusement son armée dans une aventure aussi périlleuse, mais il semble qu'il en ait conçu l'idée et qu'il l'ait même mentionnée à ses officiers.

Quoi qu'il en soit, les musulmans revinrent de Gaule chargés de butin et s'arrêtèrent à Saragosse. Là, à peine Musa avait-il défait ses bagages et commencé à planifier la campagne suivante qu'il reçut un message du calife lui ordonnant de revenir à Damas. Le courrier lui était transmis par Mughîs le Romain lui-même, à peine rentré du Shâm. Les instructions du calife étaient claires : Musa devrait laisser l'armée en Espagne et se rendre en personne à Damas, en compagnie de Tariq ibn Ziyad. Il était assez évident qu'un règlement de comptes était en cours, mais Mughîs ne se vanta pas d'en être le responsable...

*

Les musulmans s'étaient emparés de toute la péninsule, à l'exception de sa province nord-ouest : la Galice, qui incluait alors non seulement la région moderne de Galice, mais également la Vieille Castille et le Léon. Il s'agissait de la partie la plus pauvre du pays ; les gens qui l'habitaient étaient en grande partie des barbares, dont une description intéressante nous est parvenue par Abû al-Fida : « Ces gens sont vils, vulgaires, répugnants et de basse morale. Ils ne se lavent qu'une à deux fois par an et ne nettoient jamais leurs vêtements, qui tombent progressivement en lambeaux lorsqu'ils s'usent. Mais ils sont également belliqueux et ne cherchent pas la fuite mais bien la mort à la bataille. »

Musa ibn Nusayr craignait de ne jamais revenir dans le pays une fois qu'il serait à Damas ; il décida donc de terminer son travail sur le champ et se mit en tête de conquérir cette province insoumise avant de débuter son chemin du retour. Il se mit aussitôt à tenter de convaincre Mughîs et lui expliqua son plan en soulignant à quel point la prise de la Galice - et de ses richesses, qu'il exagéra largement - était importante pour les musulmans. En guise de tentation, il offrit même à l'émissaire du calife une partie non négligeable de ce qu'il obtiendrait personnellement du butin de cette campagne. Mughîs était un officier fougueux porté par son esprit aventurier, aussi donna-t-il rapidement son accord : il accompagnerait Musa dans cette nouvelle campagne.

Deux routes principales partaient de Saragosse vers la Galice : la route du Nord, qui menait à La Corogne, et la route de l'Ouest, jusqu'à Palencia et Benavente. Selon le plan conçu par Musa, les musulmans avanceraient sur un large front en deux colonnes - les forces de Tariq sur la route du Nord, et celles de Musa sur la route du Sud -, balayant ainsi toute la Galice entre les monts Cantabriques et la Sierra de Guadarramas. Au mois de *shawwal* de l'an 95AH, les deux corps d'armée s'élancèrent donc vers leur nouvelle proie. En chemin, un noble wisigoth exalté se convertit à l'islâm de son plein gré auprès de

Tariq ibn Ziyad : le comte Cassius, gouverneur de la vallée de l'Èbre, un puissant seigneur originaire de Navarre. Cette conversion en entraîna d'autres et facilita grandement la réduction de l'opposition aux opérations musulmanes en Aragon et en Vasconie. Le comte Cassius, Qasî pour les Arabes, resta fidèle à l'islâm, tout comme sa famille ; plus tard, il voyagea même jusqu'à Damas avec Musa pour y jurer allégeance au calife al-Walîd et ses descendants devaient établir une dynastie musulmane germanique, les « Banû Qasî », qui régnèrent plusieurs générations sur le quart nord-est de la péninsule.

Quoi qu'il en soit, après quelques jours de marche le long du fleuve, Tariq se tourna vers le Nord et s'enfonça en Vasconie, la terre des Basques dont la capitale se trouvait à Pampelune. La résistance n'y fut que limitée, probablement grâce à l'action déterminée du comte Cassius. Pampelune ouvrit ses portes en échange d'une promesse de paix et de sécurité - contre soumission et loyauté -, et Tariq ibn Ziyad retourna sur ses pas pour poursuivre sa marche le long des rives de l'Èbre. À Hara, il quitta à nouveau les berges du fleuve pour pénétrer dans la plaine et atteindre Briviesca, qui se soumit sans combat. Ce n'est qu'à Amaya que le général berbère rencontra pour la première fois quelque opposition ; la garnison wisigothe fut défaite et la cité mise à sac. Après cette épreuve de force, les villes de Léon et d'Astorga capitulèrent pacifiquement.

Tandis que Tariq soumettait les Basques dans les montagnes de Vasconie, Musa avait lui aussi quitté les rives de l'Èbre, pris Tarazona et Soria, et s'était enfoncé plus profondément au cœur de la Vieille Castille. Là, il avait découvert que les comtes wisigoths n'avaient ni les moyens ni l'envie de le défier. Tous avaient accepté les termes de reddition qu'il leur avait offerts ; des conditions bien plus généreuses qu'ils n'auraient pu l'espérer - et que ce qu'ils auraient eux-mêmes offert à leurs ennemis. Une lumière intéressante est ici jetée sur les compétences politiques de Musa ibn Nusayr par la façon dont il utilisa

le clergé chrétien, en tant qu'intermédiaire, pour décourager les chefs wisigoths de résister - si la peur de la puissance musulmane et l'assurance de la défaite n'avaient pas été suffisantes. L'évêque Oppas, frère du défunt roi Wittiza qui avait jadis comploté contre Rodéric, accompagna ainsi le commandant arabe et facilita grandement son avancée, soucieux de montrer sa gratitude pour le traitement généreux qu'il avait reçu de la part des musulmans ; il serait, d'ailleurs, plus tard nommé archevêque de Tolède par Musa.

L'ampleur de la collaboration du clergé chrétien avec les nouveaux conquérants nous est montrée par ce que l'un des évêques déclara à Musa : « Nous t'avons trouvé dans notre Livre de Daniel, où tu es décrit comme le chasseur des Basques. Tu as un pied sur terre, et un pied dans la mer. Tu frappes ici et tu tues ; tu frappes là et tu tues ! » Le commandant en chef musulman ne fut toutefois pas trompé par les mots du prêtre : il était bien trop âgé et expérimenté pour se laisser duper par de telles flatteries. Mais il n'en était pas moins heureux que les chrétiens s'inclinent ainsi pour satisfaire les nouveaux maîtres du pays. À travers les plaines de Castille, il occupa de nombreuses cités sur la rive supérieure du Douro, dont Valladolid et Salamanque. À Villabaruz, à sa grande surprise, la garnison wisigothe opposa une féroce résistance, mais elle fut également vaincue et la ville prise d'assaut. De là, Musa marcha sur Benavente, qui marqua la limite occidentale de son offensive. Plus qu'ailleurs, l'état pitoyable des habitants, qui « vivaient comme des bêtes sauvages », le marqua.

À peu près au même moment, Tariq ibn Ziyad arrivait à Astorga et informa son commandant de la concentration, dans les montagnes du Nord, en Cantabrie, de bandes de soldats chrétiens déterminés à s'opposer à la conquête musulmane. Les deux généraux s'étaient jusqu'ici préoccupés uniquement de la plaine castillane sans pénétrer dans les monts Cantabriques. À cette nouvelle, Musa décida donc de marcher sur le Nord pour écraser les forces encore hostiles -

visiblement les dernières du pays à croire encore en une possible résistance contre l'armée d'invasion. Les deux corps d'armée musulmans firent leur jonction à Astorga, traversèrent la province du Léon et franchirent la passe de Tarna, où ils suivirent ensuite le cours de la rivière Nalon jusqu'à Oviedo. À une dizaine de kilomètres au Nord, dans la ville de Santa Maria de Lugo [19] - Luk, pour les Arabes -, ils rencontrèrent la dernière résistance de la campagne, l'écrasèrent et rasèrent la cité rebelle. Ce fut la dernière opération tactique majeure de Musa ibn Nusayr durant la conquête de l'Espagne.

Nombre de chrétiens parvinrent toutefois à s'échapper de leur cité condamnée et trouvèrent refuge dans les régions montagneuses connues sous le nom de Picos de Europa – « les Pics de l'Europe ». Musa établit son quartier-général non loin de là et lança plusieurs colonnes dans les montagnes pour chasser les survivants. L'opération fut des plus difficiles par la nature accidentée du relief, fait de crêtes raides et de profonds ravins, mais les musulmans n'en atteignirent pas moins un degré de succès respectable. De nombreux scélérats furent tués avant que les cavaliers musulmans ne reviennent rapporter que si quelques-uns de ces misérables fuyards avaient survécu dans les parties les plus inaccessibles de ces montagnes, ils mourraient sans aucun doute de froid et de faim. Pendant ce temps, Tariq ibn Ziyad s'était élancé pour capturer Gijon, sur la côte, où les musulmans découvrirent pour la première fois le golfe de Gascogne, qui s'étendait dans l'océan Atlantique. La ville devint la capitale de la province musulmane du nord de la péninsule. Dans le même temps, Musa avait lancé plusieurs détachements pour occuper l'extrémité nord-ouest du pays, notamment les cités de Lugo et La Corogne.

Grâce à la conclusion couronnée de succès de ces opérations, à la pacification des monts Cantabriques et à l'occupation du quart nord-

---

[19] *NDA : Aujourd'hui la ville espagnole moderne de Lugo de Llanera.*

ouest du pays, Musa ibn Nusayr et Tariq ibn Ziyad s'étaient emparés de la péninsule tout entière. Il ne restait plus rien à conquérir, plus d'ennemis à combattre, plus de résistance à soumettre. L'Espagne appartenait désormais à l'islâm.

*

L'an 95AH touchait à sa fin (août 714). Une superbe campagne, brillamment conçue et brillamment exécutée, s'était achevée dans la plus grande gloire. En à peine cinq mois, grâce à la direction avisée et à l'organisation magistrale de Musa autant que par le commandement audacieux de Tariq, les musulmans avaient conquis l'ensemble de la moitié nord de la péninsule, de l'Atlantique à la Méditerranée, poussant même jusqu'à Narbonne, de l'autre côté des Pyrénées. Ces résultats n'auraient été possibles sans la division de cavalerie légère et rapide de Tariq qui se pressait d'objectif en objectif, tandis que le gros de l'armée suivait à un rythme plus lent. Durant ces cinq mois, les musulmans avaient parcouru plus de quatre mille kilomètres. Mais ils ne marcheraient plus désormais - du moins, plus sous les ordres de Musa et Tariq.

Un jour d'été, alors que la campagne du Nord venait tout juste de s'achever, Musa monta sur son cheval et s'élança hors de son quartier-général. Nous ne savons pas où il voulait s'enfuir, mais il n'était en tout cas pas destiné à accomplir le voyage qu'il avait en tête. Car soudain, un voyageur arabe, visiblement venu de loin, s'approcha de lui et saisit les rênes de sa monture, lui ordonnant de rentrer à Damas. Il s'agissait du second messager du calife al-Walîd. Puisque cet émissaire arrivait à peine deux mois après le premier - Mughîs le Romain -, et que même le cavalier le plus rapide ne pouvait mettre moins d'un mois à couvrir la distance entre Damas et Lugo, il n'était pas possible que le calife ait appris que Musa avait désobéi à ses ordres. Nous pouvons seulement deviner qu'al-Walîd eut le sentiment qu'un seul messager ne suffirait

pas à convaincre Musa ibn Nusayr d'abandonner son profond dessein de poursuivre la guerre contre les ennemis d'Allâh. Il envoya donc un autre messager, Abû Nasr, qui saisit les rênes du cheval de Musa et lui remit la missive du calife, qui le réprimandait sévèrement tout en lui rappelant ses ordres : laisser l'armée en Espagne tout en organisant son commandement en son absence de manière adéquate, revenir à Damas, et amener Tariq ibn Ziyad avec lui.

La consolidation des conquêtes avait déjà plus ou moins été accomplie. Toutes les grandes villes de la péninsule étaient entre les mains des musulmans, occupées par des garnisons, et des gouverneurs avaient été nommés pour tous les districts. Les tribus, arabes comme berbères, avaient déjà choisi les régions où ils souhaitaient s'installer pour vivre dans les terres conquises en tant que résidents permanents. Dès qu'un clan appréciait un secteur, il y prenait résidence, et de nombreuses villes abandonnées par les chrétiens furent ainsi occupées. Un immense nouveau pays avait été ajouté au monde de l'islâm, et la nouvelle foi s'y répandrait rapidement. Durant les derniers jours de l'an 95AH (septembre 714), Musa ibn Nusayr débuta ainsi son voyage de retour vers le Shâm…

CHAPITRE 16 – Le retour des généraux

Le voyage vers Damas ne prendrait pas moins de cinq mois. Lent et pénible, il s'agissait presque d'une procession, encombrée par l'immense butin et le grand nombre de captifs qui l'accompagnaient. Certaines sources vont jusqu'à évoquer le chiffre de cent quatorze chariots, mais il s'agit manifestement d'une exagération ; un autre chroniqueur nous rapporte le chiffre, plus crédible, de trente chariots remplis de pièces d'or et d'argent. Quoi qu'il en soit, le trésor transporté par Musa était d'une richesse presque irréelle : colliers d'une valeur inestimable, perles, rubis, topazes, émeraudes, biens de toutes sortes et innombrables curiosités, sans même parler de la légendaire Table de Salomon. Les chariots précédaient la marche de Musa et les habitants des villes traversées par la caravane ne pouvaient s'empêcher d'observer longuement, émerveillés, ce spectacle extraordinaire.

Tariq ibn Ziyad, donc, mais également Mughîs le Romain et le second messager du calife, Abû Nasr, accompagnaient Musa ibn Nusayr. Une escorte avait été affectée à la protection du convoi et tous les soldats d'Espagne désireux de visiter le Shâm ou l'Arabie, relativement nombreux, y avaient été admis. De Lugo, la colonne marcha sur Tolède, Cordoue puis Séville, où Musa passa quelques jours à organiser l'administration du pays conquis en son absence et à attribuer les différents commandements. Son fils 'Abd al-'Azîz fut ainsi nommé gouverneur de la péninsule, assisté par un *wazîr* - sorte d'adjoint et de premier ministre - en la personne de Habîb ibn Abî Ubayda ibn 'Uqba ibn Nafi', vétéran aguerri et distingué, et accessoirement petit-fils du célèbre conquérant du Maghreb. Musa réorganisa également les garnisons des cités d'Espagne. Tribus arabes et berbères s'étaient déjà installées en diverses provinces, où elles avaient, dans la plupart des

cas, saisi les propriétés et les terres des Wisigoths qui étaient morts à la guerre ou avaient fui vers le Nord. Il s'agissait donc de garnisons naturelles pour la protection de ces districts qui étaient désormais leur domicile. Musa accorda une importance particulière à la frontière du Nord-Est, le long des contreforts méridionaux des Pyrénées ; il en fit une seule province frontalière qu'il plaça sous le commandement de Nu'man ibn 'Abd Allâh.

Puis la caravane reprit le chemin d'Algésiras, où elle s'embarqua vers l'Afrique du Nord. Après avoir débarqué à Sebta, Musa nomma son fils 'Abd al-Malik gouverneur du Maghreb et fixa sa capitale à Tanger. Il poursuivit sa route jusqu'à Kairouan, où il avait passé douze longues années à diriger d'une main de maître la conquête et l'administration de l'Afrique et du Maghreb. Le convoi d'al-Andalus fut joyeusement accueilli par les gens de Kairouan, au début de l'an 96 de l'Hégire (714). Musa ibn Nusayr s'installa au *Qasr ul-Ma*, à quelque distance de la ville : son court séjour fut marqué par l'exhibition publique des richesses amenées d'Europe, et une série de réunions et d'audiences accordées aux nobles du pays, arabes comme berbères, qui se virent tous remettre des présents appropriés. Musa dirigea également une prière collective pour la pluie, puisque Kairouan souffrait de la sécheresse, et il est rapporté qu'elle fut aussitôt suivie d'une averse torrentielle. À Kairouan, Musa nomma son fils aîné, 'Abd Allâh, gouverneur de l'Afrique ; il s'agissait du général qui avait conquis Majorque durant la première campagne d'Afrique. Par ces nominations, tout l'Occident islamique - le Maghreb, l'Afrique et la péninsule ibérique - était désormais gouverné par des fils de Musa ibn Nusayr. La marche vers Damas reprit.

Les sources divergent au sujet des captifs, prisonniers ou otages des deux sexes et de tous les âges, qui voyageaient aux côtés du commandant musulman. Il est ainsi rapporté que la caravane comptait nombre de membres distingués de grandes familles wisigothes ou

berbères : le fils de Koceila et les fils de la *Kahina*, mais également vingt rois - probablement de grands chefs - d'Afrique, vingt rois - probablement des seigneurs - d'Espagne, ainsi que les rois - probablement les gouverneurs - des îles de Minorque et de Majorque, accompagnés de jeunes filles issues de familles princières berbères ou wisigothes, « aux visages aussi beaux que la pleine lune », resplendissantes de bijoux. Certains chroniqueurs rapportent le chiffre de trente mille captifs, ce qui est clairement impossible au regard des problèmes logistiques engendrés par le voyage d'un aussi grand nombre de personnes sur une distance de six mille kilomètres. Une autre source affirme que les captifs étaient en réalité au nombre de mille cent, dont quatre cents princes et princesses de sang royal. Le chiffre de quatre cents nobles nous semble plus correct, d'autant qu'il est soutenu par d'autres sources. Ces otages de haute valeur devaient porter leurs diadèmes et leurs ceintures d'or autour de la tête et de la taille afin d'être paradés en tant que trophées de guerre. Quant aux princes de sang royal aux mains des musulmans, il n'y en avait en réalité qu'un seul : le gouverneur wisigoth de Cordoue capturé par Mughîs le Romain. Les autres avaient échappé à la captivité en fuyant vers les montagnes ou en capitulant à des conditions qui garantissaient leur liberté.

*

Il apparaît que Musa ibn Nusayr avait évoqué à nombre de ses officiers la possibilité d'une invasion majeure du pays des Francs et d'une marche à travers l'Europe vers le Shâm, dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent. Ce projet parvint aux oreilles du calife al-Walîd qui, abasourdi par la nouvelle et craignant pour la sécurité des musulmans si Musa venait à s'embarquer dans une aventure aussi téméraire et imprudente, envoya aussitôt un messager vers la péninsule ibérique pour l'arrêter et ordonner son retour au Shâm ; il s'agissait probablement du second émissaire, qui avait même reçu l'ordre de

transmettre les ordres du calife directement aux troupes si Musa refusait d'obéir.

Al-Walîd avait également été influencé par son vieil ami Mughîs le Romain, qui avait visité Damas après l'emprisonnement de Tariq ibn Ziyad à Tolède et ne cachait pas son hostilité à l'égard de Musa. Ainsi, la décision du calife était déjà prise avant même que le commandant ne quitte la péninsule. Les désaccords et jalousies ne sont pas rares parmi les généraux, en particulier lorsqu'ils doivent rivaliser pour l'honneur et la gloire et qu'ils appartiennent à des peuples aussi versatiles que les Arabes et les Berbères. Et lorsque trois généraux à la personnalité aussi énergique sont ainsi réunis, il est fort probable que leur cohabitation débouche sur un état de conflit perpétuel. La première querelle avait ainsi émergé entre Mughîs et Tariq peu après la prise de Cordoue et de Tolède ; le Berbère avait alors demandé à son subordonné de lui remettre le prince chrétien de Cordoue afin qu'il puisse le garder comme son prisonnier et le présenter comme tel au calife, mais Mughîs avait refusé d'abandonner son trophée royal.

Puis avait émergé ce que l'on pourrait qualifier de conflit tripartite entre Musa ibn Nusayr, Tariq ibn Ziyad et Mughîs le Romain, qui empoisonna partiellement les campagnes d'Espagne et se poursuivit tout au long du trajet vers le Shâm. « Tiens ta langue, ô Mughîs ! », pouvait-on parfois entendre lancer avec colère Musa ibn Nusayr, ce à quoi son subordonné lui répondait qu'il le ferait, jusqu'à ce qu'il soit en présence de leur maître, al-Walîd ibn 'Abd al-Malik... Les menaces à peine cachées de Mughîs étaient claires, d'autant que ses relations privilégiées avec le souverain omeyyade étaient connues de tous et qu'il ne manquait jamais de le rappeler à qui voulait bien l'entendre. Le prince wisigoth de Cordoue, que les musulmans nommaient simplement « le Barbare », était le captif le plus prisé de la caravane, et Mughîs le gardait jalousement avec l'intention de le présenter personnellement au calife à Damas.

Mais Tariq ibn Ziyad n'admettait toujours pas l'idée de laisser Mughîs acquérir cet honneur particulièrement recherché auprès du calife en lui apportant un prince de sang royal, alors que lui-même n'aurait rien de tel à présenter au souverain. Il s'approcha donc de Musa et lui lança : « Allons-nous le laisser rentrer à Damas avec un prince d'al-Andalus entre ses mains alors que nous n'avons aucun autre captif d'une telle valeur ? Quels honneurs pourrons-nous donc recevoir après cela ? » Il n'en fallait guère plus pour attiser l'envie et la jalousie de Musa, qui demanda aussitôt à Mughîs de lui remettre le prince. Mais ce dernier refusa à nouveau : « Personne, si ce n'est moi, ne le présentera au calife ! » Le commandant en chef ne se laissa pas pour autant abattre et ordonna alors à ses gardes de s'emparer du Wisigoth par la force. Mais certains de ses officiers lui firent remarquer : « Si tu l'amènes en vie auprès du calife, Mughîs le revendiquera comme son prisonnier et le Barbare ne le niera pas. Tue-le ! » Et Musa fit aussitôt exécuter le malheureux seigneur de Cordoue...

Mughîs le Romain était un poète connu pour son verbe tranchant et sa capacité à composer des vers improvisés selon son humeur du moment. À la vue de son captif princier exécuté sous ses yeux, il fit face à Musa et Tariq et lança : « Je vous ai tous deux servis avec zèle et pourtant, Vous avez agi avec ingratitude envers moi. L'Orient et l'Occident désormais, Me verront comme votre ennemi le plus amer ! » Rempli d'une haine profonde et d'un brûlant désir de vengeance, Mughîs fit néanmoins la paix avec Tariq ibn Ziyad et tous deux s'accordèrent à joindre leurs forces contre Musa ibn Nusayr, probablement en vertu du principe qui veut que l'ennemi de son ennemi soit son ami. Ce que le Berbère ne savait pas, toutefois, c'est que Mughîs le Romain ne l'avait en aucun cas pardonné...

*

Le voyage se poursuivit. Après trois mois de marche, le 24 *rabî' al-awwal* de l'an 96AH (7 décembre 714), la caravane entra à Fustat, la capitale de l'Égypte, pour y recevoir un accueil des plus chaleureux. Tous les citoyens les plus distingués de la ville - anciens des tribus, savants, officiels - vinrent présenter leurs respects aux conquérants de l'Occident et reçurent de splendides présents en retour. Toute l'Égypte loua la générosité des généraux victorieux. Musa resta quelques jours à Fustat pour exposer et parader ses trophées autant que jouir d'un repos bien mérité, puis il reprit sa route vers la capitale du califat. La fin du voyage ne fut qu'une lente et triomphale marche à travers l'Égypte et la Palestine ; partout, les croyants arrêtaient le convoi de Musa pour féliciter et observer les vainqueurs - et surtout ce qu'ils avaient acquis au *jihâd* en Europe. La nouvelle des fabuleuses richesses acquises à l'Ouest s'était bien vite répandue dans tout le monde musulman et partout où la colonne passait, le peuple se pressait pour saluer les guerriers victorieux et admirer les trophées de guerre. De tels trésors n'avaient pas été aperçus depuis la conquête de la Perse par le calife 'Umar ibn al-Khattab...

Lorsqu'il atteignit Tabariyya, sur la rive occidentale de la mer de Galilée, Musa ibn Nusayr reçut une nouvelle qui l'inquiéta au plus haut point : le calife al-Walîd était très malade ; il était même sur son lit de mort. Son frère Suleymân, héritier désigné, trépignait d'impatience à l'idée de monter sur le trône califal. Les deux hommes ne s'appréciaient guère, et al-Walîd voulait que Musa atteigne Damas avant sa mort afin que les trésors de la campagne d'Espagne lui reviennent, et non à son frère. Suleymân, pour sa part, n'était pas moins soucieux de se les réserver pour lui-même et d'en priver les fils d'al-Walîd ; il pensait également que recevoir ce butin comme premier acte de son règne élèverait grandement son statut auprès de ses sujets. À Tabariyya, Musa reçut donc, dans le même temps, une lettre du calife l'exhortant à se précipiter vers Damas et un courrier de Suleymân lui ordonnant de s'attarder en Palestine jusqu'à la mort d'al-Walîd, que tous savaient de

toute façon imminente.

Musa se trouva piégé au cœur d'un dilemme insoluble : s'il hâtait sa marche et qu'al-Walîd mourait malgré tout avant son arrivée, il ne pourrait espérer aucune pitié de Suleymân ; et s'il retardait son avancée en espérant que le calife décède, et que ce dernier venait, par un quelconque miracle, à survivre à sa maladie, la vengeance d'al-Walîd serait terrible. Le choix était périlleux, mais Musa fit néanmoins le bon : il répondit à l'émissaire de Suleymân qu'il ne ralentirait pas sa marche car un tel acte serait déloyal envers le calife à qui il devait, seul, obéissance. Il se hâta donc avec ses captifs et son butin, et arriva à Damas alors que le calife vivait toujours. Il était probablement au courant que Tariq ibn Ziyad et Mughîs, qui avaient pris de l'avance sur le convoi principal, avaient déjà rencontré le calife pour lui donner leur version des événements de la campagne. Ce qu'il ne savait pas, c'est que lorsque son messager lui avait transmis la réponse de Musa à sa requête, Suleymân s'était exclamé : « Par Allâh, dès que je mettrai la main sur lui, je le ferai crucifier ! »

CHAPITRE 17 – Le jugement de Damas

Tariq ibn Ziyad et Mughîs le Romain étaient donc arrivés à Damas avant Musa ibn Nusayr. Peu avant l'arrêt à Tabariyya, ils avaient quitté la caravane et galopé à toute allure vers la capitale, où ils s'étaient immédiatement présentés auprès du souverain du monde musulman pour lui faire leur rapport. Le calife al-Walîd était bien disposé à l'égard des deux hommes. Mughîs était un ami d'enfance et un compagnon de confiance dont il avait toujours apprécié l'esprit brillant et l'humour. Quant à Tariq, il avait tant entendu parler de ses faits d'armes qu'il était impatient de rencontrer enfin ce guerrier légendaire, le conquérant de l'Espagne. Le calife les reçut donc avec joie et les honora.

Tariq narra ses exploits ibériques, les victoires des musulmans, les défaites des infidèles, les hauts sacrifices accomplis par lui-même et les combattants de l'islâm. Il lui décrivit longuement le butin acquis par les conquérants et la fameuse table de Salomon, comment elle était tombée entre ses mains et comment Musa l'avait saisie et la revendiquait désormais comme l'une de ses propres prises. Il ne dit toutefois, pour le moment, rien du pied de la table qu'il avait fait retirer et qui était toujours dissimulé dans ses bagages. Pour prouver la véracité de son récit, Tariq demanda que le témoignage des soldats musulmans de ses campagnes soit pris en compte au sujet de ses actions en Afrique du Nord et dans la péninsule ibérique ; de leurs mots, le calife pourrait établir l'exactitude de ses dires. « Et même du témoignage de nos ennemis les chrétiens, poursuivit-il, le calife pourra se renseigner à mon sujet et leur demander s'ils m'ont jamais trouvé lâche, cruel ou cupide ! »

La démarche et les paroles de Tariq ibn Ziyad plurent au plus haut point

au calife, qui lui assura aussitôt qu'il était déjà au fait de tous les événements d'Espagne et qu'il était convaincu de l'intégrité, de la bonne conduite et du courage de son général. Plus encore : il était immensément reconnaissant des services qu'il avait rendus. Mughîs fit jouer à son tour toute son éloquence et narra également sa propre version de la campagne ibérique, confirmant plus ou moins ce que Tariq ibn Ziyad avait dit. Il évoqua également l'affaire du seigneur wisigoth de Cordoue qu'il avait capturé, le seul prince de sang royal tombé entre les mains des musulmans, et la façon dont Musa ibn Nusayr avait tenté de le lui arracher avant de le faire exécuter. Mughîs alla même un cran plus loin que le Berbère et accusa ouvertement Musa de détournement de fonds, évoquant certains incidents relatifs à la répartition du butin : « Il s'est approprié un diamant d'une telle valeur que les rois n'en ont pas possédé de tels depuis la conquête de la Perse ! »

Les deux généraux vétérans se rendirent également auprès de l'héritier du trône, Suleymân, le frère du calife al-Walîd. Ils savaient, comme tout le monde au Shâm, que le souverain était mourant et que le monde de l'islâm ne tarderait pas à se réveiller avec Suleymân à sa tête. Tariq et Mughîs estimèrent donc qu'il était sage d'aller le voir, dans le cas où al-Walîd ne vivrait pas assez longtemps pour recevoir Musa. Ils lui rapportèrent les mêmes faits qu'au calife, et Suleymân crut chaque mot de leur récit. Après le rejet de sa demande de retarder son arrivée par Musa, l'héritier du trône était fou de rage et impatient de mettre la main sur lui ; et tout ce qui pourrait confirmer sa volonté de le mettre à mort était naturellement bienvenu...

Pendant ce temps, Musa marchait vers la capitale du califat, approchant de Damas tel un héros chargé de butin et de gloire, le conquérant de nouvelles terres et de nouveaux peuples ; il s'attendait à une réception triomphale de la part d'un peuple admiratif autant que d'un monarque reconnaissant. Il impressionnerait, se disait-il, le calife avec toutes les richesses amenées d'Espagne et d'Afrique, et surtout la fabuleuse table

de Salomon dont il revendiquait la prise. Il avait, d'ailleurs, déjà transmis à al-Walîd un récit écrit de ses victoires et de la part qu'il y avait lui-même jouée, résumé en ces termes : « Il ne s'agit pas là de simples conquêtes, mais d'un aperçu de la rencontre des nations lors du Jour du Jugement ! »

Les sources divergent sur l'identité du souverain lorsque Musa ibn Nusayr arriva à la capitale, al-Walîd ou Suleymân. La plupart des historiens favorisent toutefois la première version, la plus probable, puisque Musa entra à Damas le 5 *jumada al-'awwal* de l'an 96AH (16 janvier 715) et qu'al-Walîd ne rendit l'âme qu'un mois plus tard. Le calife était donc toujours en vie pour recevoir le commandant en chef de ses provinces d'Occident. Quoi qu'il en soit, Musa ibn Nusayr fit une entrée impressionnante ; il présenta aussitôt ses respects et ses présents au calife : trésors d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses, curieux objets dont l'Orient ignorait jusqu'ici jusqu'à l'existence, nobles wisigoths ou berbères, captifs ou otages, seigneurs ornés de diadèmes et de colliers en or, jeunes vierges d'une beauté inimaginable, et enfin la table de Salomon.

Le calife s'en tint aux formalités protocolaires. Il était toujours très malade, probablement trop pour faire autre chose qu'accepter gracieusement les trophées d'Occident, et il apparaît que rien d'autre ne se déroula lors de cette première rencontre. Al-Walîd ne prit donc aucune décision relative aux accusations de Tariq et de Mughîs contre Musa et ordonna simplement que la table de Salomon soit brisée et que tous ses joyaux et métaux précieux soient placés dans le trésor. Quelques semaines passèrent, et la santé du calife se détériora encore, tandis que son frère, tapi dans l'ombre, attendait toujours patiemment son heure et que Musa se demandait avec anxiété ce que l'avenir lui réservait. Enfin, le 13 *jumada ath-thani* de l'an 96AH (23 février 715), al-Walîd rejoignit son Créateur ; le jour même, Suleymân monta sur le trône et fut proclamé Commandeur des Croyants.

*

Bel homme connu comme un fin gourmet, âgé d'une trentaine d'années, Suleymân était assez jeune pour être le petit-fils de Musa ibn Nusayr et n'avait jamais livré la moindre bataille durant sa vie - ce qui ne l'empêcherait pas de faire subir au commandant ce qu'il lui ferait subir. Son court règne débuterait ainsi sur une note des plus vicieuses... Depuis plusieurs semaines, Suleymân avait en effet déjà fermement décidé de punir et d'humilier Musa pour son refus de retarder son arrivée à Damas. La stature de Musa, un général distingué et un gouverneur de talent - peut-être même le plus grand général de son temps -, n'y changerait rien. Les mots de Tariq et Mughîs avaient attisé les flammes de sa colère, d'autant qu'il avait également été approché par un homme du nom de 'Issâ ibn 'Abd Allâh at-Tawîl, qui avait lui aussi servi en Espagne en tant qu'officier chargé de la supervision du butin. Selon lui, Musa n'avait pas envoyé à Damas l'intégralité du cinquième du butin réservé à l'État et en avait gardé une partie pour lui-même. Suleymân avait désormais toutes les preuves qu'il lui fallait. Il ordonna que Musa ibn Nusayr soit traduit en justice pour ses crimes relatifs à la gestion du butin acquis en Espagne ; un procès dont il serait lui-même le juge. Musa fut convoqué en tant qu'accusé, de même que les témoins à charge contre lui. La principale accusation reposait sur la fameuse table de Salomon, qui fut également amenée devant la cour, et dont tous purent remarquer que l'un des quatre pieds était différent des trois autres.

Le calife débuta : « Tariq prétend que c'est lui, et non toi, qui a découvert la table. » « Non, il ne l'a jamais vue hors de ma présence », répondit calmement Musa. Tariq ibn Ziyad fit alors son entrée dans la salle et le Commandeur des Croyants interrogea Musa au sujet du fameux pied différent des trois autres : « C'est ainsi que j'ai trouvé la table. J'ai fait faire un autre pied pour remplacer celui qui manquait »,

répliqua une fois encore Musa. Sur ces mots, Tariq sortit des replis de ses vêtements le pied manquant, exactement similaire aux trois autres, et le plaça devant le calife. Toutes les personnes présentes connaissaient désormais la vérité avec certitude. Accablé, Musa ne prononça pas un mot. Puisque son mensonge avait été prouvé sur cette première accusation, tous supposèrent que l'ensemble des autres charges à son encontre devait également être vrai.

Suleymân réprimanda brutalement Musa et se lança dans une diatribe cinglante, l'injuriant violemment. Le vieux général tenta tant bien que mal de se défendre et rappela que si la table de Salomon n'était certes pas sienne, les autres conquêtes le restaient et ne pouvaient être ignorées : il avait remporté certaines des plus grandes victoires de la jeune histoire de l'islâm. Mais son plaidoyer tomba dans des oreilles sourdes, et aucun de ses arguments ne fut pris en compte. « Par Allâh, jura le calife, je détruirai l'ensemble de tes œuvres et abaisserai ton rang ! » C'en était trop pour Musa, qui lui rétorqua d'un air défiant : « La destruction de mes œuvres et l'abaissement de mon rang sont des affaires qui sont entre les mains d'Allâh, et non entre les tiennes. Vers Lui je me tourne afin qu'Il m'assiste contre toi ! » Il apprendrait bientôt à quel point le calife pouvait être mesquin et impitoyable…

Le premier châtiment infligé à Musa ibn Nusayr fut de rester debout sous le soleil brûlant d'une journée torride, sans eau et sans le moindre répit ni soutien. Le général déchu, bien que grand et puissamment bâti, était désormais un vieil homme de soixante-quatorze ans et souffrait d'asthme. Il n'en refusa pas moins de quémander la moindre pitié et soutint la punition aussi longtemps qu'il le put avant de tomber inconscient au sol. Un passant aurait alors eu du mal à deviner que ce fier mais pathétique vieil homme aux cheveux blancs était l'un des plus grands conquérants musulmans de l'Histoire… Musa fut ensuite révoqué de l'ensemble de ses postes, civils et militaires, et toutes ses possessions lui furent confisquées sur l'ordre personnel du calife.

Suleymân ordonna également qu'il soit remis entre les mains d'un officier arabe qui l'emmènerait en Afrique, où il serait condamné à l'exil. Mais Musa fit appel de cette dernière décision auprès du jeune fils du calife, Ayyub, qui, pris de pitié pour ce vieux soldat, intercéda en sa faveur auprès de son père. L'ordre de bannissement fut annulé - peut-être également car il s'agissait d'une décision insensée, puisque Musa en Afrique aurait été bien plus dangereux pour le calife que sous haute surveillance au Shâm, la place forte des Omeyyades.

Suleymân décida alors de lui imposer une amende de deux cent mille *dînârs* d'or ; Musa n'en avait que cent mille, qui lui furent saisis. Puisqu'il ne pouvait trouver de quoi payer l'autre moitié de l'amende, le calife le fit placer sous la surveillance d'un chef arabe, Yazîd ibn al-Muhallab, un ami proche et confident du souverain. Par chance, ce Yazîd était également un vieil ami de Musa : vingt-cinq ans plus tôt, alors qu'ils servaient tous deux en Iraq, Musa lui avait sauvé la vie lorsque le gouverneur de Basra d'alors avait cherché à le faire exécuter. Yazîd n'avait pas oublié ce geste, et il traita le commandant déchu avec amitié. La tribu de Musa, les Lakhm d'Iraq, n'avait pas non plus oublié son membre le plus illustre, et la loyauté tribale était alors encore si forte chez les Arabes qu'ils versèrent le reste de l'amende infligée par le calife.

Après le règlement de sa dette, Musa ibn Nusayr continua à vivre auprès de Yazîd ibn al-Muhallab sous une forme d'assignation à résidence. Il savait bien, comme tous à Damas, que le calife avait sérieusement envisagé son exécution et que cette possibilité existait toujours. Il ne possédait désormais plus rien : tous ses biens - et il en possédait beaucoup - lui avaient été retirés et il ne vivait plus que comme un indigent, invité dans la maison de Yazîd. Musa n'était plus l'homme qu'il avait autrefois été ; brisé par le calife, il n'était plus guère qu'un vieux personnage pathétique et pitoyable. Il ne s'attendait plus à être récompensé pour les services rendus au califat ; il n'aspirait qu'à la

paix, et à une fin de vie moins injuste et cruelle. Un jour, il se tourna finalement vers Yazîd : pourrait-il intercéder auprès du calife pour alléger son châtiment ?

Face à cette requête, Yazîd le regarda avec quelque amusement et lui lança : « J'aimerais te poser une question. » « Demande-moi ce que tu voudras », répondit Musa. « J'ai toujours entendu les gens parler de toi comme du plus sage et du plus astucieux des hommes, de celui qui connaissait le mieux les stratagèmes de la guerre comme les choses de la politique. Alors dis-moi, comment as-tu pu te jeter entre les mains de cet homme après avoir conquis al-Andalus, et alors même que tu avais placé une mer tumultueuse entre le calife et toi ? » Il n'attendit pas que Musa lui réponde et poursuivit : « Tu avais trouvé la sécurité après l'envie et la difficulté. Tu t'étais acquis une terre que tu avais toi-même conquise. Tu gouvernais des hommes qui ne connaissaient rien de toi si ce n'est ce qu'ils pouvaient voir de tes vertus. Tu étais entré en possession de richesses, de trésors, de troupes et de places fortes si puissantes que si tu n'avais montré ne serait-ce qu'un début de résistance, tu ne te serais jamais retrouvé avec la nuque entre les mains d'un homme qui ne ressent aucune pitié pour toi. Tu savais que Suleymân était l'héritier du trône et qu'il deviendrait calife après son frère, et que son frère était à l'article de la mort. Il n'y avait aucun doute à ce sujet. Et pourtant tu t'es opposé à lui et as provoqué ta propre ruine, t'attirant le mépris non seulement de ton maître, Suleymân, mais également de ton esclave, Tariq... Quoi qu'il en soit, cet homme ne se laissera pas facilement convaincre. Mais nous essaierons ! »

Musa garda le silence pendant quelques instants, les yeux pleins de larmes. Puis il dit simplement : « Gardons le temps des reproches pour plus tard. Tu dois connaître le proverbe : 'Quand l'opportunité est là, l'œil est fermé.' » « Mon intention n'était pas de t'accabler de reproches, répondit Yazîd, ni de te faire pleurer. Je ne souhaitais que clarifier mon opinion et avoir ton avis à ce sujet. » Musa prit la réflexion avec une

certaine philosophie : « As-tu observé le pigeon sauvage ? Il peut voir l'eau sous la terre à une grande distance, et pourtant il se laisse prendre par un piège qui se trouve juste sous ses yeux… » Quoi qu'il en soit, Yazîd défendit la cause de Musa auprès du calife et, après de longues discussions, le monarque adoucit sa décision. Il n'allègerait pas l'amende imposée à Musa, pas plus qu'il ne lui rendrait ses propriétés saisies, mais il lui permettrait au moins de vivre, libre et en sécurité, et assura qu'il ne le ferait pas décapiter. « Je t'offre son sang, s'exclama avec grandiloquence le calife, mais au-delà de cela, je n'allègerai pas son châtiment. » Musa ibn Nusayr était, au moins, à nouveau, un homme libre.

CHAPITRE 18 – Les fils de Musa

Lorsque Musa ibn Nusayr s'était élancé vers le Shâm suite à la convocation du calife, il avait laissé toute la partie occidentale du monde musulman entre les mains de ses fils : 'Abd al-'Azîz, gouverneur d'al-Andalus à Séville, 'Abd Allâh, gouverneur d'Afrique à Kairouan, et 'Abd al-Malik, gouverneur du Maghreb à Tanger. 'Abd al-'Azîz était le meilleur et le plus distingué des enfants de Musa aux yeux de tous. Musulman intègre et honnête, gouverneur compétent, général brave, souverain juste et homme généreux, il était hautement apprécié de la troupe et la péninsule ibérique devait prospérer durant son règne de deux ans. Il consolida ainsi le gouvernement musulman dans le pays et l'établit sur des bases plus durables autour de sa capitale *de facto* de Séville, fortifia les frontières, rationalisa la structure de commandement et l'organisation des garnisons, rassembla les bandes de guerriers dispersées à la hâte dans le pays du temps de Musa et Tariq et les réunit dans des régiments et des divisions plus efficaces.

Quand Musa avait quitté la péninsule, la résistance chrétienne n'y avait pas été entièrement éliminée. Si elle n'était plus apparente en surface, elle était toujours bien présente : certains des seigneurs wisigoths qui s'étaient soumis aux musulmans ne l'avaient fait que pour gagner du temps, et des bandes actives de guerriers chrétiens étaient toujours disséminées dans les endroits les plus inaccessibles du pays, loin des grandes villes. Leur présence se fit bientôt ressentir, et 'Abd al-'Azîz ibn Musa dut régler ce problème, ce qu'il fit promptement et vigoureusement. Il s'empara de plusieurs cités qui n'avaient pas été prises par son père, dont Evora, Santarem et Coimbra sur la côte occidentale de la péninsule, au Portugal moderne, et les montagnes de Castille furent également ratissées par plusieurs détachements de

cavaliers.

'Abd al-'Azîz épousa une femme wisigothe, en la personne de la veuve du défunt roi Rodéric - en d'autres termes, l'ancienne reine du pays, que nous avons déjà évoquée lors du siège de Mérida. Après la reddition de la ville, elle avait été traitée selon les termes généreux accordés par Musa et avait pu conserver l'ensemble de ses considérables richesses. Elle avait rejoint Séville, d'abord en tant qu'otage puis en tant que femme libre, puisque le bon comportement des chrétiens avait rendu le système des otages inutile et superflu. 'Abd al-'Azîz était tombé amoureux d'elle au premier regard et l'avait demandée en mariage, ce qu'elle avait aussitôt accepté. Les noces furent célébrées selon la Loi islamique, et l'ancienne reine des Wisigoths d'Espagne devint l'épouse du nouveau gouverneur musulman d'al-Andalus.

De tels mariages étaient désormais monnaie courante dans le pays. Arabes et Berbères étaient généralement venus conquérir la péninsule sans famille, et ils prirent femme au sein de la population locale. Certaines de ces épouses indigènes étaient des captives de guerre, faites prisonnières dans les villes conquises par l'épée ; la plupart, toutefois, étaient des femmes libres, qui avaient toute liberté de vivre, de pratiquer leur religion et de se marier comme elles le souhaitaient, et choisirent librement des partenaires musulmans de leur choix avant, souvent, de se convertir à l'islâm, de leur plein gré également. Ainsi, comme cela est courant en de telles circonstances, les soldats trouvèrent leurs épouses parmi les femmes du peuple, tandis que les officiers et chefs tribaux arabes et berbères se marièrent aux filles de la noblesse du pays. Au moins un autre Arabe épousa une princesse wisigothe de sang royal, tandis qu'un général berbère se marierait plus tard avec la fille d'un duc franc lors des campagnes à venir dans le sud-ouest de la France. Le fameux comte Théodomir lui-même donnera sa fille en mariage, une génération plus tard, au gouverneur arabe du pays, et la petite-fille du roi Wittiza, Sara, trouvera également un mari

musulman lors d'une visite à Damas et le ramènera avec elle dans la péninsule.

La plupart des historiens occidentaux des derniers siècles, élevés dans la tradition coloniale et infectés par les préjugés racistes alors en vigueur, ont décrit avec horreur ces mariages. En réalité, il semble que les femmes du pays aient été heureuses de trouver des maris musulmans qui vivaient selon la Loi islamique et la Tradition prophétique et amenèrent ainsi avec eux des standards de pudeur, de convenance, de morale et de bonté domestique jusqu'ici inconnus des rudes Wisigoths. Il y eut, sans aucun doute, d'autres raisons à ce métissage massif. Un peuple conquis tend souvent à considérer ses conquérants comme une sorte de « race supérieure » dotée d'une culture supérieure - bien que les musulmans, portés par les enseignements de l'islâm à ce sujet, n'aient jamais méprisé les nations conquises de race ou de foi différentes -, sans même parler de l'attraction bien connue des jeunes femmes pour les soldats vaillants et victorieux. Quoi qu'il en soit, les mariages entre conquérants musulmans et indigènes devinrent courants, et les femmes locales converties à l'islâm se plurent à leur nouvelle vie.

'Abd al-Azîz et sa nouvelle épouse, la dernière reine des Wisigoths, prirent quant à eux leur résidence à Séville, non loin de l'église de Santa Rufina, où 'Abd al-'Azîz fit également bâtir une mosquée qui devint le principal lieu de culte musulman de la cité et où il dirigeait personnellement les cinq prières quotidiennes. Il semble que la reine wisigothe se soit convertie à la foi de son mari, bien qu'elle n'y ait pas été contrainte par la Loi islamique. Elle donna bientôt naissance à un fils, 'Asîm, et fut donc désormais surnommée Umm 'Asîm. Si l'an 96AH (715) avait été une année de conquêtes et de consolidation, l'an 97AH (716) débuta comme une année de paix pour le pays, sous la houlette de son énergique et compétent gouverneur, 'Abd al-'Azîz ibn Musa ibn Nusayr. Il resta dévoué au service de la cause de l'islâm et

loyal envers le calife omeyyade de Damas malgré la brutale injustice faite à son père. Mais l'an 97AH (716) n'avait pas atteint son terme que le bras du calife Suleymân s'étendit au-dessus de la Méditerranée pour se saisir de lui...

*

Après le châtiment infligé à leur père, Suleymân, jaloux du pouvoir de ses fils, décida de s'attaquer frontalement à tout ce qui restait de la progéniture de son vieil ennemi. Ses espions lui avaient en effet rapporté que 'Abd al-'Azîz se montrait ouvertement critique du traitement que subissait alors son père. Ces rapports n'étaient vrais que dans une certaine mesure : si 'Abd al-'Azîz évoquait souvent amèrement, auprès de ses amis, l'injustice faite à son père - ce qui ne semble guère étonnant de la part d'un fils -, il ne laissait jamais sous-entendre le moindre début de velléité de rébellion contre le califat omeyyade qu'il avait, autant que son père et ses frères, toujours servi avec une loyauté inconditionnelle. Mais dans l'esprit de Suleymân, le moindre désaccord ne pouvait être que synonyme de haute trahison - et de possibilité de révolte.

Le calife décida donc d'éliminer 'Abd al-'Azîz et écrivit ainsi à cinq officiers arabes influents au sein de l'armée d'Espagne, dont la loyauté à son égard était insoupçonnable. Parmi eux se trouvaient Habîb ibn Abi Ubayda, que Musa avait nommé *wazîr* de son fils avant son départ, et Ziyâd ibn Nabigha. La missive du calife leur ordonnait d'assassiner 'Abd al-'Azîz tout en veillant à s'assurer le soutien de la troupe : l'amour inconditionnel et l'immense respect dans lesquels les soldats tenaient 'Abd al-'Azîz n'étaient en effet pas inconnus à Damas. Après quelques hésitations, les cinq conspirateurs se mirent donc à l'œuvre et lancèrent une campagne de diffamation contre 'Abd al-'Azîz. L'accusation de haute trahison invoquée par le calife ne risquait guère d'être acceptée par les hommes, puisque tous connaissaient la loyauté

et la dévotion à la cause de l'islâm de leur commandant. Il est même fort probable que si 'Abd al-'Azîz avait décidé de se débarrasser du joug indésirable de Damas pour établir son propre état indépendant dans la péninsule, presque tous l'auraient suivi - en particulier les Berbères...

Les comploteurs choisirent donc un autre sujet pour calomnier le fils de Musa : sa femme, l'ancienne reine des Wisigoths. Bien que l'immense majorité des historiens rejettent l'authenticité de ces accusations, nous rapporterons deux des principales calomnies répandues par les conspirateurs pour mieux comprendre les événements. La première rapporte qu'un jour, la femme de 'Abd al-'Azîz, Ayela, lui demanda pourquoi les gens de son royaume ne se prosternaient pas devant lui comme le faisaient auparavant les sujets de Rodéric, ce à quoi le gouverneur rétorqua que ceci était interdit dans la foi musulmane. Mais l'ancienne reine ne se satisfit guère de cette réponse et insista pour que les sujets de son époux lui montrent la déférence adéquate - selon elle. 'Abd al-'Azîz était si épris d'elle qu'il craignit que ce qui lui semblait un manque de respect de la part de ses hommes ne lui coûte son amour. Il aurait ainsi conçu en son esprit une manière ingénieuse de satisfaire le désir de sa bien-aimée et fait arranger une pièce dans sa résidence de telle sorte que les visiteurs soient forcés d'entrer par une porte basse - et ainsi de courber le dos, donnant l'impression qu'ils se prosternaient face à lui.

La seconde calomnie, plus ridicule encore, fut propagée par Ziyâd ibn Nabigha, lui aussi marié à une princesse wisigothe et l'un des destinataires du courrier califal. Selon cette histoire, l'épouse de 'Abd al-'Azîz se serait exclamée auprès de lui : « Si les souverains ne portent pas de couronne, ils ne disposent d'aucune autorité. Je souhaite te faire une couronne avec ce qu'il me reste d'or et de joyaux! » « Ceci n'est pas permis par notre foi », lui aurait alors répondu 'Abd al-'Azîz. À nouveau, la jeune femme aurait tant insisté que le gouverneur aurait fini par céder et accepter de porter une couronne - mais uniquement

dans l'intimité de leur demeure. Un jour toutefois, alors que 'Abd al-'Azîz et Ayela se trouvaient dans leur chambre, la femme de Ziyâd ibn Nabigha aurait fait irruption d'une façon inattendue pour rendre visite à sa cousine et aurait vu 'Abd al-'Azîz portant une couronne sur sa tête. En rentrant auprès de son mari, elle lui aurait demandé de porter lui aussi une couronne, ce à quoi Ziyad lui aurait répondu, également, que ceci n'était pas permis par l'islâm. Elle se serait alors exclamée : « Par le Messie, une telle couronne repose sur la tête de ton roi et gouverneur ! »

La « nouvelle » se répandit bientôt dans toute l'armée. « 'Abd al-'Azîz s'est fait chrétien ! », lancèrent les calomniateurs. Nous ne connaissons pas l'étendue de la diffusion de ces fausses rumeurs, mais il est peu probable qu'elles aient été crues par les hommes, non seulement parce qu'ils connaissaient leur général mais également parce qu'il est peu probable que sa nouvelle femme, qui avait pu observer de près l'égalitarisme des Arabes, ait eu l'idée de suggérer à son époux de faire se prosterner les gens devant lui ou de porter une couronne. Il est donc fort possible que ces histoires n'aient en réalité été inventées qu'*a posteriori* par les partisans de Suleymân pour justifier l'assassinat de 'Abd al-'Azîz, et que la troupe ne prit aucune part dans le crime et resta loyale envers la famille de Musa ibn Nusayr. Malgré tout, elles permettent d'observer la mise en œuvre et les effets de la propagande, douze siècles avant même que ce mot n'apparaisse.

Quoi qu'il en soit, 'Abd al-'Azîz fut assassiné au mois de *rajab* de l'an 97AH (mars 716), durant la première *raka'a* de la prière du *fajr* qu'il dirigeait en tant qu'*imâm* à la mosquée qu'il avait lui-même fondée, à Séville, par Habîb ibn Abi Ubayda, Ziyâd ibn Nabigha et Ziyâd ibn 'Uzra, tous trois sabre en main. Il y eut quelque tumulte au sein de la mosquée, mais les assassins parvinrent à trancher la tête du gouverneur avant de s'évanouir dans la nature et d'atteindre Damas, amenant avec eux leur macabre trophée. Le calife exulta à la vue de la tête de 'Abd al-

‘Azîz ; puis l’on nous rapporte qu’il la fit placer sur un plateau et fit chercher Musa pour le briser définitivement en le contraignant à voir la tête sans vie de son fils bien-aimé, dont il pensait encore qu’il vivait paisiblement en Espagne. À son arrivée, Musa observa quelques instants le visage de son fils sans montrer le moindre signe d’émotion. Le calife, jubilant, demanda : « Connais-tu cet homme ? » « Oui, répondit le vieux guerrier. Je le connais en tant que croyant pieux et droit. Annonce-lui la bonne nouvelle du martyre. Et que la malédiction d’Allâh soit sur lui si l’homme qui l’a tué est meilleur que lui… »

*

Un autre fils de Musa, ‘Abd Allâh, gouverneur d’Afrique, connut un sort bien pire encore. Le calife nomma un affranchi arabe, Muhammad ibn Yazîd, à son poste et lui ordonna, peu de temps après sa prise de fonction, de faire arrêter ‘Abd Allâh et de le faire torturer jusqu’à sa mort, ce qui fut promptement accompli. Enfin, Suleymân ordonna également l’emprisonnement, la torture et l’exécution de tous les membres mâles de la famille de Musa ibn Nusayr en Afrique, ainsi que la confiscation de tous leurs biens et propriétés. Il est même rapporté que la tête de ‘Abd Allâh fut elle aussi envoyée à Damas pour y être montrée à Musa… Un cruel calife omeyyade pouvait, en effet, se montrer terrible.

CHAPITRE 19 – La fin des généraux

Nous avons débuté cet ouvrage par une biographie des généraux qui ont conquis l'Espagne. Le lecteur a ensuite pu suivre leur destin pendant dix-sept chapitres, observer leurs vertus et leurs faiblesses, les découvrir en tant que commandants comme en tant qu'êtres humains. Il sera sans doute intéressé de savoir ce qu'il advint ensuite d'eux et la façon dont le Destin les traita au terme de leur carrière de conquérants. Commençons par le plus illustre d'entre eux : Musa ibn Nusayr.

Comme nous l'avons vu, Musa traversa une période difficile au crépuscule de sa vie. Après le châtiment et l'amende que lui imposa le calife Suleymân, qui le laissèrent ruiné et moralement brisé, il survécut quelques mois dans une pauvreté relative. Certaines sources rapportent qu'il vécut ses derniers jours comme un mendiant, vivant des aumônes tel le plus dégradé des hommes, que le calife lui prélevait chaque jour une partie de ce qu'il recevait en aumône pour rembourser sa dette, et que l'un de ses anciens esclaves le vit mendier dans la rue et l'accueillit dans sa modeste demeure pour prendre soin de lui. Ceci est toutefois peu probable, et ces récits paraissent grossièrement exagérés. Il est impossible de penser que ses fils, qui dirigeaient encore l'Occident musulman, ne lui aient pas envoyé assez d'argent pour survivre dans le confort, ou du moins la dignité. D'autant qu'il vécut, au moins durant la première partie de sa période de disgrâce, en la demeure de Yazîd ibn al-Muhallab, à la fois son hôte et son geôlier.

Musa et Yazîd étaient de vieux amis et entretenaient de fréquentes discussions. Musa le régalait des récits de ses guerres au Maghreb et en Espagne, comme les vétérans aiment le faire, et Yazîd s'asseyait pour l'écouter, tout en se demandant pourquoi son ami était revenu au

Shâm... « Ô Abû 'Abd ar-Rahmân, lança un jour Yazîd, combien avais-tu de serviteurs et d'esclaves ? » « Beaucoup », répondit Musa. « Un millier ? », demanda Yazîd. « Un millier, et un millier, et un millier - autant de fois que tu peux répéter ce mot sans avoir à reprendre ton souffle... » Yazîd réfléchit quelques instants puis poursuivit : « Tu avais tout cela et pourtant tu t'es toi-même jeté vers ta propre destruction ! Pourquoi n'es-tu pas resté là où tu étais en sécurité, dans la terre où tu avais acquis gloire et pouvoir ? » « Par Allâh, répondit Musa, si j'avais choisi d'agir ainsi, ils n'auraient jamais pu m'atteindre. Mais j'ai préféré suivre Allâh et Son Messager. Je ne pouvais renoncer à mon allégeance... »

Il apparaît, étonnamment, qu'après le sordide épisode de la tête de 'Abd al-'Azîz présentée devant son vieux père Musa, les relations entre le calife et l'ancien général s'améliorèrent quelque peu. Suleymân parvint à surmonter sa haine malveillante de Musa et ordonna même qu'une pension lui soit versée afin qu'il puisse subvenir aux besoins de son foyer. Les deux hommes se rapprochèrent et le calife se mit même à apprécier la compagnie du vieux héros, allant jusqu'à l'inviter à venir chasser avec lui. Il réalisa tardivement, semble-t-il, à quel point Musa ibn Nusayr était un homme formidable. Un jour, Suleymân reçut un sublime plateau d'or en provenance du front d'Asie centrale et l'admira longuement. Musa, présent, remarqua que le calife l'observait du coin de l'œil, comme pour lui signifier qu'il n'était pas le seul général victorieux à avoir envoyé des trésors à la cour omeyyade.

Musa ibn Nusayr ne pouvait laisser passer cet affront symbolique. « Ô Commandeur des Croyants, lança-t-il, tu es impressionné par un objet qui ne le mérite pas. Je n'estime pas ce bien à plus de dix mille *dînârs*. Par Allâh, j'ai envoyé à ton frère un vase fait d'émeraudes vertes d'une valeur d'au moins cent mille *dînârs*, et il s'agit là du plus misérable des présents que je lui ai remis ! » Puis il continua à narrer ses anecdotes au calife, au sujet des richesses qui étaient passées entre ses mains - les

perles inestimables, les émeraudes et saphirs incomparables -, tandis que Suleymân, émerveillé, l'écoutait silencieusement. Un jour, Musa accompagna à nouveau le calife à la chasse, à la demande du souverain. Le vieux général, désormais âgé de près de soixante-seize ans, était visiblement toujours assez vigoureux pour partir chasser avec un homme plus jeune que lui de quatre décennies. Les deux hommes passèrent par une propriété du calife et virent un troupeau d'un millier de chèvres. « As-tu jamais possédé quelque chose comme ceci ? », demanda avec fierté Suleymân. Avec l'orgueil qui lui était si coutumier, Musa éclata de rire : « Par Allâh, le plus misérable de mes serviteurs possédait le double de ceci. » « Le plus misérable de tes serviteurs ! », s'exclama alors le souverain. « Oui, par Allâh. Oui, par Allâh... », répéta plusieurs fois Musa, « et ce n'est rien au regard de ce qu'Allâh m'a donné. Là bas, l'on pouvait acheter un millier de chèvres pour dix *dirhams*. Un esclave compétent, sa femme et ses enfants pour cinquante *dirhams*... » À nouveau, le calife sombra dans le silence, émerveillé par les mots du vieux guerrier.

Mais le dialogue le plus intéressant entre les deux hommes, dans lequel Musa résuma son opinion des ennemis qu'il avait rencontrés durant une vie entière de campagnes militaires, se déroula ainsi :

« - En quoi plaçais-tu ta confiance lorsque tu affrontais tes ennemis à la bataille ? demanda le calife.
- Dans l'humilité, la prière, la fermeté et la persévérance.
- Quelles nations as-tu trouvé les plus dures à combattre ?
- Elles sont plus nombreuses que ce que je ne peux décrire.
- Alors parle-moi des Romains.
- Ils sont des lions dans leurs places fortes, des aigles à dos de cheval et des femmes sur leurs vaisseaux. S'ils découvrent la moindre opportunité, ils l'exploitent, et s'ils sont vaincus, ils fuient vers les montagnes. Ils ne voient aucune honte en la défaite.
- Parle-moi des Berbères.

- De toutes les nations que j'ai rencontrées, ils sont les plus similaires aux Arabes par leurs talents guerriers et équestres, leur courage et leur persévérance. Mais ils sont les plus déloyaux des hommes ; ils n'ont aucune loyauté et ne tiennent jamais un serment.
- Parle-moi des Wisigoths d'Espagne.
- Ils sont tels des seigneurs qui vivent dans le luxe et l'aisance. Mais ils n'en restent pas moins des chevaliers qui ne masquent pas leur visage à l'ennemi.
- Parle-moi des Francs.
- Tu as là un ennemi qui possède le nombre, les armes, la fermeté, la force et le courage tout à la fois », répondit alors Musa, qui semble avoir considéré les Francs comme la nation la plus solide qu'il ait eu à affronter.

Puis le vieux général poursuivit : « Parmi toutes les nations que je t'ai décrites, il y a des hommes d'honneur autant que des lâches, et des hommes honnêtes et intègres autant que des fripons. Il y a eu ceux qui attachaient de la valeur à la paix, et ceux qui cherchaient la guerre. Nous avons dû soumettre certains au combat, tandis que nous avons conclu des traités avec d'autres. Certains ont fidèlement respecté ces accords, et d'autres les ont violés. J'ai combattu chacune de ces nations selon son caractère. » « Parle-moi de ta réussite à la bataille. Ton armée a-t-elle jamais perdu ? », demanda enfin le calife. « Par Allâh, s'exclama Musa ibn Nusayr avec fierté, je n'ai jamais perdu un seul étendard à la bataille, pas plus que mes troupes n'ont été dispersées. Jamais les musulmans n'ont connu la défaite sous mon commandement - depuis mes quarante ans jusqu'à aujourd'hui, où j'en ai le double ! »

*

Musa ibn Nusayr est sans conteste l'une des figures les plus imposantes de l'histoire islamique - et peut-être celle qui connut la fin la plus tragique. Il laissa sa marque dans l'Histoire comme peu d'autres,

conquit un empire entier en Occident qu'il ajouta, physiquement comme spirituellement, au monde de l'islâm, organisa et administra les terres conquises avec un talent et une efficacité rares. Né d'un ancien esclave chrétien, il s'éleva jusqu'à acquérir un niveau de richesse, de réputation et de gloire que beaucoup recherchent mais que peu atteignent. En tant que figure militaire, Musa fut un géant qui s'éleva de la tête et des épaules au-dessus de ses rivaux comme de ses ennemis. Jeune homme, grand, fort et athlétique, il avait été un guerrier brave et habile. Plus âgé, il était devenu un général sans égal, marchant de victoire en victoire ; c'est dans le royaume de la stratégie et du haut commandement qu'il avait atteint sa réelle envergure et montré son véritable génie. Sa vision stratégique et la profondeur de son jugement lui permettaient d'entrevoir des possibilités qui échappaient aux généraux moins talentueux et de mettre en œuvre des plans parfaits à même d'atteindre des succès retentissants. Musa ibn Nusayr dirigeait ses campagnes tel un grand joueur d'échecs, le jugement incisif et perspicace tempéré par l'expérience. Il se disait, à juste titre, de lui qu'il en savait plus sur les stratagèmes de la guerre que quiconque et qu'il n'avait jamais perdu la moindre bataille.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que Musa conquit l'Espagne pendant le même court intervalle de quelques années durant lequel Muhammad ibn Qasim conquit le Sind, et Qutayba ibn Muslim, Samarcande et l'Asie centrale. C'est durant cette période que les Arabes musulmans atteignirent le point le plus éloigné de leur expansion, à l'Ouest comme à l'Est. Musa vécut et combattit durant un siècle, le premier siècle de l'islâm, rempli d'action et de succès. Ce fut un siècle de guerres, de campagnes et de batailles, d'invasions et de conquêtes, de gloire et de victoires. Ce fut également un siècle surpeuplé de brillantes figures militaires, de Khâlid ibn al-Walîd à tous les autres, trop nombreux à nommer, qui renversèrent tous leurs ennemis et dispersèrent toutes les armées qui se dressèrent sur leur chemin. Parmi ces hommes, Musa ibn Nusayr fut l'une des étoiles les plus éclatantes

dans le ciel militaire musulman, et l'un des plus grands généraux de son temps.

Mais il ne fut pas qu'un brillant stratège et un expert de l'administration des conquêtes ; il fut également un homme de lettres, un intellectuel, un poète à la prose respectable et à l'éloquence reconnue de tous. Issu de la génération des *tabi'în* - les Successeurs des Compagnons du Prophète ﷺ -, deux œuvres majeures lui sont attribuées, bien qu'elles n'aient pas survécu jusqu'à nos jours : un ouvrage volumineux sur la vie des transmetteurs de *hadîths* de son temps, et un livre sur l'Espagne, principale source musulmane sur le pays pour les historiens ultérieurs. Il fut, aussi, un homme au courage intrépide et à la loyauté inébranlable. Il aurait ainsi, sans nul doute, pu se proclamer indépendant du calife et établir sa propre dynastie en Espagne et en Afrique du Nord ; mais il était trop loyal, trop dévoué et trop pieux pour se lancer ainsi dans une entreprise qui aurait pu être assimilée à de la haute trahison. Il préféra choisir de ne pas négliger son devoir envers l'islâm, de ne pas détruire l'unité du monde musulman et de ne pas déshonorer son serment d'allégeance envers le calife. Durant la dernière décennie de sa vie, la réputation de Musa ibn Nusayr fut quelque peu ternie par les actions contestables qui menèrent à son procès et sa disgrâce - bien que cette dernière ait été principalement causée par sa fidélité à son serment d'allégeance envers le califat. Mais ces fautes ne diminuent en aucune façon les services incomparables qu'il rendit à la cause de l'islâm en tant que conquérant et bâtisseur d'empire, qui ajouta au monde musulman un espace géographique plus imposant que tout autre de ses concurrents.

Après la terrible expérience de voir la tête de son fils sur un plateau, qui se déroula au mois de *sha'ban* de l'an 97AH (avril 716), Musa ibn Nusayr n'avait plus que trois mois à vivre. Son heure était venue. Par chance pour lui, ses relations avec le calife, comme nous l'avons vu, s'améliorèrent et il put terminer sa vie dans le confort et la dignité.

L'honneur final s'approchait... Au mois de *dhû al-qidda* (juillet 716), le calife sortit de Damas pour accomplir le *hajj* à Makkah, et il invita Musa à effectuer le pèlerinage annuel à ses côtés. Sur la route, la caravane s'arrêta à Wadi ul-Qura, entre Tayma et Khaybar, à quelques jours de marche de Médine ; il s'agissait d'un lieu de ravitaillement bien connu des voyageurs entre le Shâm et le Hijâz. C'est là, dans l'ombre, que rendit l'âme Musa ibn Nusayr, un homme au cœur brisé dont la réputation s'était pourtant répandue des confins de l'Occident à ceux de l'Orient... Qu'Allâh lui fasse miséricorde !

*

Tariq ibn Ziyad avait été l'étoile la plus brillante de la campagne d'Espagne. Grand artisan de la conquête, c'est lui qui avait brisé la colonne vertébrale du pouvoir wisigoth lors des deux plus féroces batailles de la guerre et ouvert la péninsule à l'occupation musulmane. Marquée par l'audace et l'intrépidité, sa campagne fut similaire à un éclair - ou un coup de tonnerre. Pour lui, aucun obstacle n'était trop puissant pour le soumettre, aucune résistance trop forte pour la vaincre, aucune forteresse trop solide pour la prendre d'assaut. Le danger n'était pas un avertissement pour lui, mais un défi et une invitation.

Tariq est sans conteste l'une des figures les plus romantiques de l'histoire musulmane, un cavalier fringant et superbe remportant de glorieuses batailles pour l'islâm et faisant mordre la poussière aux ennemis d'Allâh, un preux chevalier traçant sa voie à travers les terres infidèles. Fondu dans un moule d'héroïsme, il était de la même race d'hommes que Khâlid ibn al-Walîd et 'Uqba ibn Nafi'. Le dramatique épisode de l'incendie des navires sur la côte espagnole, dont les flammes ont continué à crépiter pendant huit siècles d'histoire andalouse, ne peut ainsi que nous rappeler la plongée audacieuse de Khalîd dans le désert lors de sa périlleuse marche vers le Shâm ou la

chevauchée de ‘Uqba dans l’océan Atlantique.

Quant à l’injustice dont il souffrit aux mains de Musa ibn Nusayr, elle fut compensée par sa disculpation par le calife à Damas. Mais si un mal avait été corrigé, il restait toujours à récompenser Tariq pour ses victoires d’Espagne, sous la forme d’une nomination à un haut commandement où il aurait pu continuer à servir l’islâm au cours d’une longue et distinguée carrière militaire - ce qui serait sans aucun doute advenu sans l’intervention de Mughîs le Romain, qui cherchait à se débarrasser de lui comme il s’était débarrassé de Musa. Peu après la révocation de Musa et sa disgrâce, le calife Suleymân songea à réintégrer Tariq ibn Ziyad au sein du haut commandement militaire et même à le nommer gouverneur d’al-Andalus. Il se tourna vers Mughîs pour lui demander son avis ; il n’avait pas, semble-t-il, été informé des querelles personnelles de longue date entre les deux hommes, malgré leur alliance de circonstance contre Musa ibn Nusayr.

« Comment était son commandement dans la péninsule ? », demanda le calife. Mughîs répondit simplement : « S’il ordonnait à ses soldats de prier dans n’importe quelle direction de son choix, ils lui obéiraient et n’y verraient aucun mal. » Le souverain comprit le message, et Tariq n’obtint pas le poste. Mais les mots de Mughîs se répandirent bientôt et arrivèrent jusqu’aux oreilles de Tariq, qui alla trouver son ancien subordonné pour lui reprocher son avis défavorable auprès du calife. « Si seulement tu avais décrit les gens d’al-Andalus et n’avais pas ignoré ma loyauté ! », lui lança-t-il. « Si seulement tu m’avais laissé le Barbare de Cordoue, je t’aurais laissé l’Espagne », répondit sobrement Mughîs. Tariq ibn Ziyad fut donc destitué et oublié ; il ne devait jamais réapparaître à nouveau dans l’Histoire. Il retourna dans la péninsule ibérique pour y finir ses jours comme un général respecté à la retraite. Il fut le premier grand chef berbère musulman de l’Histoire et donna bien plus à la cause de l’islâm qu’il ne reçut en retour… Il aurait, sans nul doute, mérité un meilleur sort.

*

Mughîs le Romain fut, pour sa part, la personnalité la plus haute en couleurs de la conquête de l'Espagne. Homme aux multiples talents, soldat, aventurier, courtisan et poète, il aurait à n'en pas douter été, en d'autres temps et en d'autres lieux, un grand général conquérant, poste pour lequel il possédait toutes les qualités requises. Il joua un rôle certain dans la chute de Musa ibn Nusayr, bien qu'il n'en ait pas été la seule cause et que le calife Suleymân ait avant tout voulu se venger du refus du commandant d'obéir à ses ordres lors de son retour à Damas chargé de butin. Quant à Mughîs le Romain, il ne voyait dans cette affaire qu'une vengeance personnelle contre un homme qui l'avait injustement traité et avait abusé de son autorité de commandant en chef pour le priver de son prisonnier royal - et des honneurs particuliers que ce dernier aurait pu lui accorder à Damas et qu'il avait légitimement mérités à la bataille. Il ne percevait pas Musa et Tariq du point de vue de l'Histoire et de la cause supérieure de l'islâm, comme nous pouvons le faire aujourd'hui avec treize siècles de recul et de sagesse rétrospective. Quoi qu'il en soit, Mughîs retourna lui aussi dans la péninsule ibérique, la scène de ses plus grands exploits, et acheta un palais à Cordoue où il vécut dans la richesse et les honneurs, fondant ce qui devait devenir une grande famille d'al-Andalus : les « Banû Mughîs », grands généraux et hommes d'État du pays, à commencer par son fils 'Abd ar-Rahmân qui serait plus tard nommé *hajîb* - chambellan - par le premier souverain de la nouvelle dynastie omeyyade de Cordoue, 'Abd ar-Rahmân.

Enfin, le comte Julien, le vieux gouverneur rusé de Sebta qui ouvrit les portes de l'Espagne aux musulmans, s'installa également à Cordoue où il passa le reste de ses jours en tant que seigneur respecté et trouva la vie de la nouvelle capitale musulmane de la péninsule sans nul doute plus intéressante que celle de sa petite ville-forteresse au cœur du pays

berbère… Julien vécut et mourut chrétien, mais son fils se convertit à l'islâm, et ses petits-fils devinrent de fervents musulmans qui ne manquaient jamais de défendre l'honneur de leur grand-père contre l'accusation de trahison à l'égard de l'Espagne chrétienne; bien au contraire, ils considéraient avec fierté les actions de leur ancêtre. Les descendants du comte Julien furent ainsi tous de pieux musulmans et s'intégrèrent dans la nouvelle société islamique d'al-Andalus comme la plupart de la population indigène du pays, non sans conserver un statut spécial lié à leur noble lignée. Ils produisirent nombre de grands savants musulmans à travers les générations, jusqu'à Ahmad, qui mourut presque trois siècles après la conquête, en l'an 387AH (998).

CHAPITRE 20 – L'islâm en Espagne

Après l'assassinat de 'Abd al-'Azîz ibn Musa, la confusion s'empara de Séville pendant quelques semaines. L'onde de choc de la nouvelle se répandit rapidement à travers tout le pays. Les soldats furent horrifiés de ce qui avait été fait à leur commandant bien-aimé… Et durant la prière en commun, à la mosquée ! Face à cette réaction, les conspirateurs hâtèrent leur départ vers Damas avec la tête de leur victime. L'affection et l'estime dont jouissaient Musa ibn Nusayr et son fils en Espagne étaient telles que les soldats décidèrent d'élire d'eux-mêmes à leur tête un nouveau commandant issu de leur famille. Il s'agissait du neveu de Musa, le fils de sa sœur : Ayyub ibn Habîb, guerrier brave et musulman pieux qui s'était distingué lors des campagnes précédentes et y avait acquis le respect de la troupe. Rien de particulier n'arriva sous son gouvernement, à l'exception du déplacement de la capitale de la péninsule de Séville vers Cordoue, dont la position plus centrale facilitait le contrôle des provinces. Il fit également bâtir une puissante place forte sur les ruines de la cité romaine de Bilbilis, dans la région de Saragosse : le « Château d'Ayyub » - *Qalat Ayyub*, aujourd'hui la ville moderne de Calatayud.

Mais le gouvernement d'Ayyub ne dura que six mois. Un nouveau gouverneur fut alors nommé par le gouverneur d'Afrique à Kairouan, lui-même nommé par le calife Suleymân. Le nouveau maître du pays, al-Hurr ibn 'Abd ar-Rahmân ath-Thaqafî, se rendit donc à Cordoue avec une escorte de quatre cents cavaliers et démit Ayyub de ses fonctions. Ayyub ibn Habîb avait été le dernier gouverneur d'al-Andalus issu de la famille de Musa ibn Nusayr. Avec son remplacement par al-Hurr, une nouvelle ère débutait dans l'histoire de la péninsule ; nous reviendrons plus tard sur ses réalisations - et elles furent nombreuses !

*

Lorsque nous étudions les causes de grands événements historiques comme la conquête musulmane de l'Espagne, nous devons prendre garde à ne pas nous laisser divertir par les causes directes, comme, ici, le désir de revanche du comte Julien. Il y a bien souvent des causes bien plus profondes, invisibles et intangibles, qui prennent racine sous la surface des évènements et les poussent vers certaines fins. Les causes directes ne sont que des instruments qui mènent à ces fins, comme les clés ouvrent les portes.

Si une jeune femme noble de Sebta n'avait pas été violée par un roi des Wisigoths, les musulmans auraient probablement tout de même débarqué en Europe, poursuivant l'injonction coranique de répandre la Foi. C'est cette pulsion vitale qui poussa l'expansion de l'islâm sous le Prophète Muhammad ﷺ et les premiers califes ; et derrière les campagnes militaires se trouve ainsi le dynamisme spirituel de l'islâm, dont la puissance fut toujours tempérée par la justice et l'humanité de la Loi coranique et de la Tradition prophétique. La nouvelle foi, jeune et vigoureuse, était portée par un puissant élan ; et jusqu'à ce que cette impulsion s'épuise, les conquêtes se poursuivraient. L'islâm avait une destinée à accomplir, un idéal à réaliser. La guerre sainte devait continuer, traçant sa route à travers les terres infidèles, aplanissant tous les remparts, détruisant tous les ennemis qui se dresseraient sur la voie des croyants. Aucun ennemi n'était assez fort pour briser l'avancée des musulmans, aucune nation assez brave et guerrière pour les intimider. Romains, Perses, Turcs, Coptes, Berbères, Wisigoths : tous chutèrent à la bataille contre les soldats victorieux de l'islâm, portés par la promesse divine de la meilleure récompense dans les deux mondes - la gloire s'ils conquéraient, le Paradis s'ils tombaient martyrs. S'il n'y avait pas eu de Florinda ni de Julien, de Romains ni de Wisigoths en Espagne, il y aurait eu quelqu'un d'autre et quelque chose d'autre. Les

musulmans s'y seraient tout de même rendus. Et s'il n'y avait eu ni Musa ni Tariq, il y aurait eu d'autres esclaves d'Allâh recherchant la faveur de leur Seigneur...

*

Il est utile, à ce sujet, de passer en revue les conséquences de la conquête musulmane de l'Espagne, ce que la nouvelle foi amena à une péninsule tourmentée par des siècles de souffrances aux mains de conquérants brutaux et de souverains barbares. La meilleure façon de le faire est sans aucun doute de comparer la nouvelle situation de l'Espagne musulmane aux conditions qui prévalurent dans le pays sous le joug des Wisigoths et des Romains durant le millénaire précédent ; et de le faire à travers les yeux des historiens occidentaux et chrétiens, qui ne peuvent être accusés de partialité ou de préjugés à ce sujet.

Au tournant du quatrième et du cinquième siècles, peu avant l'irruption des tribus germaniques, les conditions de vie dans la péninsule étaient des plus misérables. Province de l'empire romain depuis près de six cents ans, ses maîtres s'en étaient essentiellement servis comme d'une source de richesses pour entretenir le train de vie dispendieux de Rome. La population était divisée entre les propriétaires d'immenses domaines terriens - les *latifundia* -, dotés de privilèges fiscaux et sociaux et baignant dans un luxe débridé en leurs splendides demeures, et la vaste majorité des habitants appauvris - serfs et esclaves. Sous la richissime classe supérieure se trouvait une petite classe moyenne accablée de taxes et d'impôts - il s'agissait, d'ailleurs, de la seule classe sociale soumise à l'impôt. Venaient ensuite les serfs, ouvriers agricoles qui n'étaient pas esclaves d'une personne mais de la terre qu'ils travaillaient. À l'inverse des esclaves à proprement parler, ils pouvaient se marier légalement et pouvaient même, parfois, devenir propriétaires, mais ils étaient éternellement attachés à la terre qu'ils labouraient et ne pouvaient la quitter. Enfin, les plus misérables et les plus pitoyables

de tous les hommes étaient, naturellement, les esclaves, en quantité innombrable ; il n'était pas rare qu'un seul homme possède des milliers d'entre eux. Ils n'avaient pas le moindre droit et se trouvaient entièrement à la merci de leur maître, qui pouvait les châtier selon son humeur et les vendre ou les acheter comme du bétail. « Ils étaient traités avec la plus impitoyable sévérité ; un maître pouvait condamner son esclave à trois cents coups de fouet pour avoir mis trop de temps à lui apporter de l'eau chaude. Et ce qu'ils subissaient aux mains de leur maître n'était rien au regard des cruautés que pouvaient leur infliger leurs contremaîtres, des esclaves montés en grade… » [20]

Puis, les nations germaniques firent irruption dans la péninsule ibérique, à l'image d'une terrible vague de sauvagerie ne laissant derrière elle que mort et destruction. Romains et Hispano-Romains ne firent rien, ou presque, pour s'en défendre : ils étaient tombés à un niveau moral bien trop bas pour offrir une quelconque résistance aux envahisseurs barbares. Alors même que Vandales et Wisigoths franchissaient les portes des cités, « les riches, enfoncés dans l'ivresse et les plaisirs, dansaient et chantaient dans les bras de leurs belles esclaves. Pas une seule ville n'eut le courage de soutenir un siège ; partout, les portes s'ouvrirent, presque automatiquement, aux barbares qui pénétrèrent les cités de la péninsule sans même tirer une flèche. Ils pillèrent et brûlèrent, mais n'eurent aucun besoin de tuer - et s'ils le firent, ce ne fut que pour satisfaire leur soif de sang. » [21] Comme nous l'avons vu, le royaume des Wisigoths s'était d'abord établi à Toulouse avant de transférer sa capitale à Tolède et de prendre le contrôle de la péninsule ibérique tout entière. La loi germanique se superposa donc à la loi romaine, et le sort des serfs comme des esclaves empira encore. La brutalité fut largement institutionnalisée, et des lois très dures furent adoptées contre les serfs et esclaves fugitifs. Désormais, un serf

---

[20] *Reinhardt Dozy.*

[21] *Reinhardt Dozy.*

ne pouvait plus se marier sans la permission du seigneur pour qui il travaillait la terre ; dans le cas contraire, il devrait être séparé par la force de son épouse. Et s'il se mariait avec une femme qui travaillait pour le compte d'un autre seigneur, leur progéniture devrait être partagée entre les deux maîtres. À ce titre, la loi des Wisigoths était donc bien pire que la loi des Romains qui, au moins, ne permettait pas la séparation d'un homme et de sa femme, ni des enfants et de leurs parents.

Un nouvel élément entra dans les relations entre maîtres d'un côté, et esclaves et serfs de l'autre : l'Église. Avec la conversion des Wisigoths à la foi catholique, le clergé de l'église de Rome s'acquit un grand pouvoir au sein du royaume et une position que l'État ne pouvait ignorer ni contester. Le clergé chrétien avait promis d'améliorer la condition des esclaves lorsqu'il accèderait au pouvoir ; naturellement, lorsque ceci arriva, les beaux principes furent peu ou prou oubliés. « En possession de vastes domaines densément peuplés de serfs, et de splendides palais remplis d'esclaves, les évêques s'aperçurent opportunément que le temps d'émanciper les serfs n'était pas encore venu, et pourrait bien ne pas arriver avant des siècles. »[22] L'Église d'Espagne possédait un grand nombre d'esclaves, et l'importance d'une paroisse était même indiquée par le nombre d'esclaves qu'elle détenait : si une paroisse en comptait moins de dix, elle était considérée comme très pauvre et n'était pas habilitée à disposer de son propre prêtre. Nombre d'évêques n'étaient pas moins cruels que les autres maîtres dans le traitement qu'ils infligeaient aux esclaves de l'Église, et la misère et l'impuissance de ces pauvres hères ne semblaient guère attirer la compassion de leurs « saints » maîtres. Souvent, la brutalité du clergé dépassait même toutes les limites. Lorsqu'un prêtre tombait malade, il était ainsi fréquent que les esclaves de sa paroisse en soient blâmés ; accusés de s'adonner à la magie noire, ils étaient alors torturés

[22] *Reinhardt Dozy.*

sans pitié. Ces mauvais traitements allèrent si loin qu'en l'an 660, le synode de Lusitanie dut ainsi avertir un évêque qu'il devait contrôler sa colère en précisant qu'« aucune faute ne mérite qu'un évêque arrache un membre d'un esclave de l'Église. » À sa suite, le onzième concile de l'Église du pays rappela également que prêtres et évêques ne devaient pas verser le sang, ni mettre quiconque à mort ou lui faire arracher des membres - des pratiques alors courantes malgré l'interdiction officielle. Les anciens esclaves affranchis ne semblent pas avoir été épargnés par ces atrocités, puisque le concile précise explicitement que ces châtiments leur sont également interdits.

Penchons-nous désormais sur le système juridique en vigueur dans le pays et la façon dont il était appliqué par les Wisigoths, puisqu'à ce sujet, l'application humaine de la Loi islamique nous offrira à nouveau un contraste saisissant. La torture n'était pas seulement permise mais formait une part essentielle des procédures légales. La coutume voulait ainsi que tout homme libre accusé d'un crime soit torturé en présence d'un juge pendant trois jours entiers. Toutefois, si l'accusé mourait pendant cette phase et qu'il était prouvé que ce décès était dû à quelque malveillance ou corruption du juge, ce dernier était lui-même remis entre les mains des proches du défunt pour qu'il subisse le même châtiment. Le traitement des esclaves était, naturellement, bien pire encore. Les nobles et officiels du royaume étaient plus ou moins au-dessus de la loi et échappaient généralement aux poursuites, à l'exception notable du meurtre. Au milieu du septième siècle, le roi Chindasuinth amenda toutefois la loi afin de pouvoir traduire les membres de cette caste privilégiée en justice en cas de trahison ou d'adultère. L'accusateur devait remettre en secret au Roi une déclaration écrite des charges, accompagnée de la signature de trois témoins. Durant l'enquête, l'accusé était soumis à trois jours de tortures. S'il n'avait pas confessé son crime au terme de cette période, il était libéré et l'accusateur était à son tour remis entre ses mains - il avait toutefois interdiction de le mettre à mort. Le roi Chindasuinth

permit également aux esclaves de la Couronne de témoigner devant une cour de justice sans être torturés ; tous les autres esclaves ne pouvaient témoigner que sous la torture.

Il ne s'agit là toutefois que d'un rapide aperçu, puisque nous ne disposons guère de beaucoup d'informations sur cette sombre période. Elles sont malgré tout suffisantes pour donner au lecteur une certaine idée des conditions sociales en vigueur en Espagne au début du huitième siècle, à l'aube de la conquête musulmane, et ainsi pouvoir appréhender l'impact de l'islâm sur le pays.

*

La conquête musulmane de l'Espagne fut notable pour l'absence de souffrances et d'horreurs de masse qui accompagnent généralement les invasions militaires. Il n'y eut ni bain de sang, ni rapine, ni destruction. Le pays ne fut pas dévasté, ses habitants ne furent pas massacrés, les églises ne furent pas profanées, l'économie ne fut pas ravagée, les institutions ne furent pas déshonorées, les femmes ne furent pas violées. Bien au contraire, la paix et la stabilité furent restaurées, l'ordre et la discipline rétablis, la prospérité économique renforcée et les conditions sociales purifiées. Avec l'arrivée des musulmans, le pays sourit et tourna une nouvelle page de son histoire - pour la première fois, une page brillante et joyeuse, marquée par une tolérance religieuse des plus complètes. Il n'y eut aucune persécution contre les non-musulmans, pas même de pressions à la conversion ; Juifs et chrétiens furent libres de pratiquer leurs rites d'adoration dans leurs églises et synagogues comme ils le souhaitaient. Même Edward Gibbon, qui n'est guère un ami de l'islâm, est forcé de le reconnaître : « Si nous les comparons à l'invasion de l'Espagne par les Wisigoths ou à sa reprise par les rois de Castille et d'Aragon, nous sommes contraints d'applaudir la modération et la discipline des conquérants arabes. » Cet hommage, concédé à contrecœur, n'est toutefois qu'un grossier

euphémisme. Les premiers musulmans n'ont pas à se comparer aux Wisigoths ou aux porte-étendards de la « Reconquista » des siècles suivants pour prétendre à l'excellence morale et sociale : leur tolérance fut toujours exemplaire et sans pareille. Si les musulmans n'avaient pas fait preuve de cette vertu, il n'y aurait plus guère eu de chrétiens dans la péninsule ibérique - du moins, pas plus qu'il n'y a de musulmans aujourd'hui en Espagne... Quoi qu'il en soit, les partisans de toutes les fois du pays se satisfirent de ce nouvel ordre politique. Les Juifs furent à nouveau libres de pratiquer leurs rites religieux sans interférence étatique ni oppression. La grande majorité des chrétiens se réjouirent également de la nouvelle situation, puisque la rigueur outrancière de l'Église était désormais bridée. Enfin, inspirés par l'exemple de justice porté par les musulmans, un grand nombre d'Hispano-Romains et même de Wisigoths optèrent pour la foi de leurs conquérants au fil des décennies.

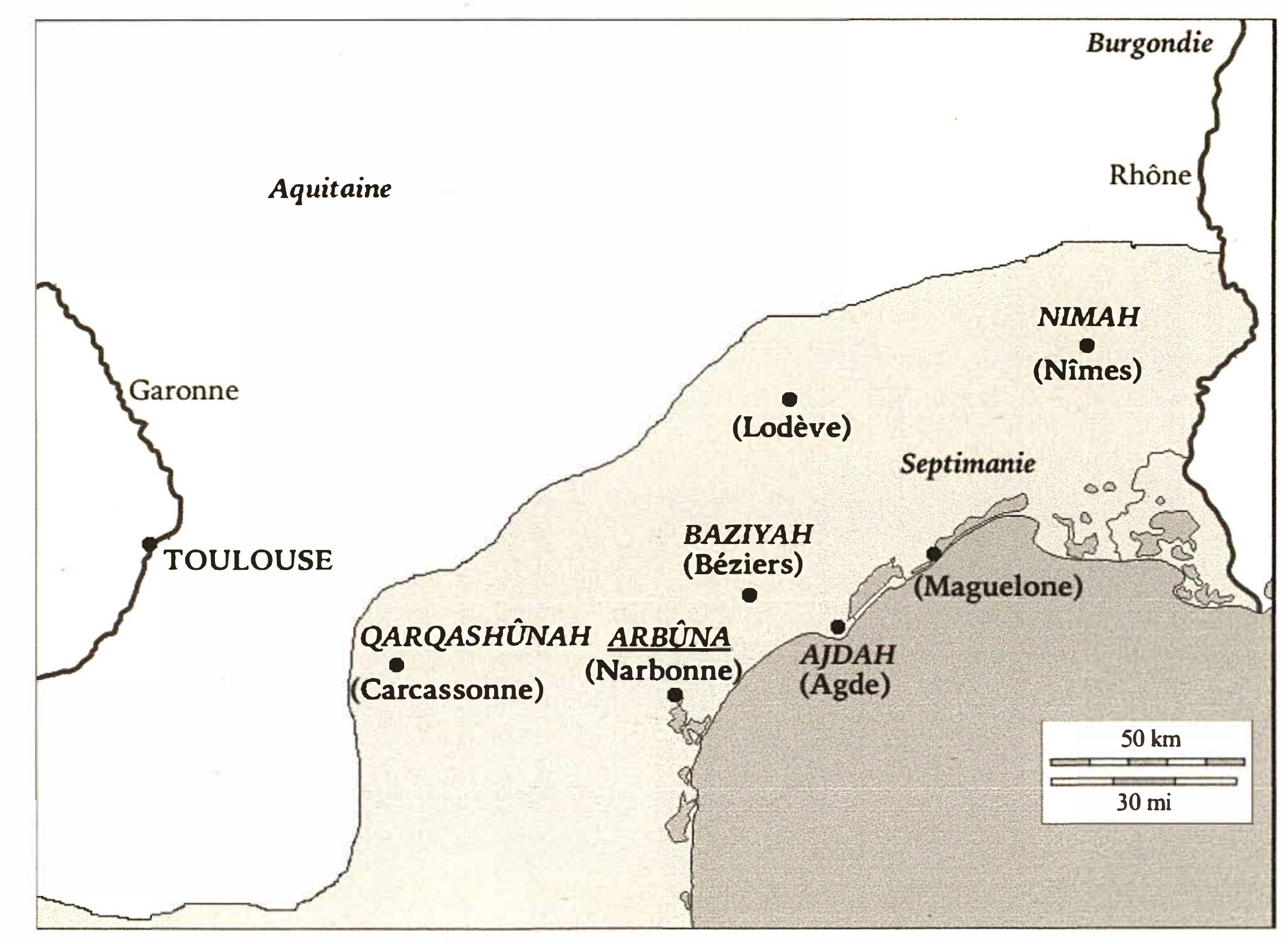
Ceux qui souffraient en Espagne gagnèrent de la venue des musulmans ; et ceux qui ne souffraient pas ne perdirent pas. Les vaincus furent laissés en paix, vivant selon leurs propres lois, jugés par leurs propres juges, administrés par leurs propres gouverneurs et comtes. Seuls les territoires conquis par l'épée ainsi que les biens de l'Église et des nobles qui avaient fui vers le Nord furent saisis. Dans ces domaines, les serfs continuèrent à labourer la terre, de laquelle les propriétaires musulmans se contentaient de prendre un pourcentage convenu de la récolte. La *jizya* fut prélevée sur les non-musulmans. Il s'agissait d'une taxe perçue en échange d'une exemption du service militaire et en guise de garantie de protection contre les ennemis extérieurs : quarante-huit *dirhams* d'argent pour les riches, vingt-quatre pour les citoyens de la classe moyenne et douze pour les travailleurs manuels. Femmes et enfants en étaient exemptés, ainsi que les moines, les esclaves et les handicapés. Tout converti à l'islâm cessait automatiquement d'en être redevable. Tous les esclaves appartenant à l'Église ou à d'autres institutions furent affranchis. Quant à ceux qui appartenaient à des

individus et propriétaires privés, une nouvelle dignité leur fut accordée : le droit à un traitement humain et décent. L'islâm permettait en effet l'esclavage, mais interdisait toute cruauté ou brutalité à ce sujet. Un esclave en islâm vivait plus ou moins comme un membre de la famille; et si une femme esclave donnait un enfant à son maître, il était reconnu comme progéniture légitime - avec les droits à l'héritage afférents. De nombreux sultans et grands personnages des siècles ultérieurs naîtraient ainsi de mères esclaves. L'islâm offrit l'égalité à tous, puissants comme faibles. Les différences économiques, bien entendu, subsistèrent et il y eut toujours des riches et des pauvres. Mais les différences sociales disparurent et tous les musulmans s'asseyaient ensemble, mangeaient ensemble et priaient ensemble. Il n'y eut ni torture, ni intimidation, ni corruption. Pour la première fois de son histoire, la péninsule ibérique découvrait la justice et l'égalité devant la Loi.

Le Prophète Muhammad ﷺ a dit : « Allâh a plié la Terre pour moi et m'en a montré son Orient et son Occident. Le royaume de ma nation atteindra tout ce qu'il m'a été montré. » [23] Les musulmans conquirent donc l'Espagne. Ils s'installèrent dans ce sublime pays et en firent le leur, s'unissant avec cette terre et son peuple jusqu'à ne faire qu'un. Ils y resteraient pendant huit siècles, et y vivraient et y gouverneraient non en tant qu'Arabes, Berbères ou Hispano-Romains mais en tant que musulmans. L'ère d'al-Andalus, l'une des plus brillantes et glorieuses périodes de l'histoire humaine, s'ouvrait ainsi...

---

[23] *Hadith rapporté par Muslim, d'après Thawbân.*



Carte 6 : La Septimanie musulmane

CHAPITRE 21 – Guerre en France

En l'an 97AH (716), le calife de Damas, Suleymân ibn 'Abd al-Malik, avait donc nommé l'un de ses affranchis, Muhammad ibn Yazîd, en tant que vice-roi de Kairouan à ces mots : « Ô Muhammad, crains Allâh, Celui qui n'a point de partenaires ni d'égaux. Je te nomme gouverneur de l'Afrique et du Maghreb ; rejoins ces terres et agis-y avec justice et vérité. » Sur l'ordre du souverain, Muhammad ibn Yazîd rejoignit donc l'Afrique du Nord où il fit aussitôt emprisonner et torturer à mort le fils de Musa ibn Nusayr et précédent gouverneur, 'Abd Allâh. Et puisque la péninsule ibérique était également sous sa juridiction, Muhammad ibn Yazîd nomma un nouveau gouverneur pour la province : al-Hurr ibn 'Abd ar-Rahmân ath-Thaqafi, qui remplacerait Ayyub ibn Habîb, le neveu de Musa ibn Nusayr.

L'appréhension régnait toutefois à Kairouan : la transition pourrait bien ne pas être pacifique, au regard de la brutalité avec laquelle le calife Suleymân avait traité Musa ibn Nusayr et sa famille, très appréciés et respectés en Espagne. Al-Hurr prit donc à ses côtés une escorte de quatre cents cavaliers, tous des guerriers redoutables issus des meilleurs clans arabes. Il arriva à Cordoue au mois de *dhû al-hijja* de l'an 97AH (août 716) et y trouva l'ancien gouverneur qui l'attendait pour lui remettre respectueusement le pouvoir avant de se retirer en sa demeure. Il n'y eut donc finalement aucune agitation, et al-Hurr s'établit à la tête de la province. Une nouvelle ère s'ouvrait pour l'Espagne musulmane - une ère d'audacieuses incursions bien plus au Nord…

*

Nous décrirons dans un chapitre ultérieur la situation politique de la France, ou plutôt de la Gaule comme on la nommait encore alors. Il sera, pour le moment, suffisant pour le lecteur de connaître quelques informations sur ses provinces du Sud, frontalières de la péninsule ibérique ou assez proches pour se trouver à portée des expéditions lancées depuis l'autre côté des Pyrénées : l'Aquitaine, la Septimanie et la Burgondie.

L'Aquitaine constituait alors presque un tiers du pays, entre l'océan Atlantique, la Loire et les Pyrénées ; autrefois une province du royaume des Wisigoths, elle était désormais un duché franc gouverné de façon indépendante par le duc Eudes depuis sa capitale de Toulouse. La Septimanie, extension de la côte méditerranéenne de la péninsule ibérique, s'étendait des contreforts orientaux des Pyrénées jusqu'au Rhône. Son nom signifiait « sept cités », en raison des sept villes qui composaient la province : Carcassonne, Narbonne, Béziers, Nîmes, Agde, Lodève et Maguelone. La province avait toujours appartenu au royaume des Wisigoths. Après la chute de Tolède, Musa ibn Nusayr y avait pénétré et s'était emparé de Narbonne, sa capitale, mais l'avait rapidement abandonnée avant de se replier vers les Pyrénées. La Septimanie était donc restée une sorte de duché ou comté plus ou moins indépendant, inconfortablement situé entre les musulmans au Sud et les Francs au Nord. Enfin, à l'est et au nord-est de la Septimanie se trouvait la Burgondie, qui s'étendait entre la mer Méditerranée et les Alpes, le long des vallées du Rhône et de la Saône. Cœur du puissant royaume germanique des Burgondes au cinquième siècle, la région avait été soumise par les Francs au siècle suivant avant d'émerger à nouveau en tant que royaume indépendant ; au début du huitième siècle, il s'agissait donc d'une terre peuplée de Francs et de Burgondes, gouvernée par une branche des Mérovingiens.

La région la plus accessible depuis l'Espagne et la plus vulnérable aux raids musulmans était la Septimanie, une continuation géographique

de la zone côtière du nord-est de la péninsule ibérique. Les Pyrénées s'arrêtaient à quelque distance de la côte et n'opposaient aucun obstacle aux mouvements de troupes. Et puisque la province avait toujours fait partie du royaume des Wisigoths que les musulmans venaient juste de conquérir, il était naturel d'y poursuivre leur expansion... C'est donc là que se déroulerait la première campagne du nouveau gouverneur al-Hurr et de ses hommes, toujours poussés par la quête de gloire des généraux, la volonté d'acquérir les grands mérites du *jihâd*, d'étendre les frontières du califat et de propager le message de l'islâm à l'humanité toute entière, mais aussi, pour certains, la tentation des grandes richesses des monastères chrétiens de Gaule, que l'on disait remplis d'or, d'argent et de pierres précieuses - bien que cette motivation ait été largement exagérée par les auteurs occidentaux et parfois même présentée comme le seul objectif des expéditions.

*

Al-Hurr, général intrépide et énergique, s'élança donc de Cordoue au printemps 99AH (718) à la tête d'une armée considérable. Il reprit d'abord Barcelone, qui avait déjà été conquise trois ans plus tôt par Musa ibn Nusayr et Tariq ibn Ziyad mais visiblement laissée sans garnison musulmane depuis. De Barcelone, al-Hurr suivit la route côtière jusqu'en Septimanie ; ses conquêtes précises ne nous sont pas connues, mais il lança des colonnes à travers de nombreux districts de la province pendant plusieurs mois avant de devoir reprendre la route des Pyrénées : certains chrétiens de Navarre étaient entrés en rébellion, et quelque désordre régnait également à Cordoue. La situation était mauvaise dans le pays, et elle n'alla guère en s'améliorant avec le retour d'al-Hurr. Dur et inflexible, sévère dans ses châtiments, sa lourde main s'abattait sur tous sans distinction de race ni de religion. Ses capacités militaires ne semblent pas avoir été accompagnées d'un grand sens politique ou administratif, et ses rudes méthodes paraissent n'avoir servi qu'à retourner l'ensemble de la population contre lui, qui

commença à ne voir en lui qu'un oppresseur. Même les richesses amenées de Gaule et gracieusement redistribuées ne firent rien pour adoucir son image. Bientôt, les plaintes du peuple firent leur chemin jusqu'à Damas, où le nouveau calife décida qu'il était temps pour l'Espagne d'avoir un nouveau gouverneur...

*

À Damas, le souverain était en effet désormais 'Umar ibn 'Abd al-'Azîz, un musulman noble et pieux à l'intégrité connue de tous et au sens de la justice sans égal, à l'opposé de nombre de souverains de la dynastie omeyyade dont il était pourtant issu. Sa réputation était telle que les musulmans le surnommaient le « cinquième calife bien-guidé », l'estimant ainsi symboliquement au même niveau de foi et de vertu que les quatre premiers califes de l'islâm, Abû Bakr, 'Umar, 'Uthmân et 'Alî. Malheureusement, il ne devait guère régner longtemps et son califat ne durerait qu'un peu plus de deux ans...

'Umar ibn 'Abd al-'Azîz œuvra avec vigueur pour la cause de l'islâm, le renforcement de la Foi et le retour à la pureté originelle de la religion musulmane qui avait quelque peu souffert durant les dernières décennies. Il porta une attention particulière à l'Afrique du Nord, où il envoya nombre d'enseignants spirituels et de guides, dont dix *tabi'în*, les Successeurs des Compagnons du Prophète ﷺ qui tenaient désormais la plus haute position en islâm puisque, près d'un siècle après la mort du Messager d'Allâh ﷺ, tous les *sahâbas* avaient disparu. Ces hommes jouèrent un grand rôle dans la diffusion de l'islâm authentique en Afrique et nombre de Berbères se convertirent à l'islâm par leur cause. Après avoir reçu la nouvelle des désordres en Espagne et de la futilité des méthodes répressives d'al-Hurr pour rétablir la paix dans le pays, le calife le révoqua de son poste et nomma à sa place un général qui servait déjà dans la péninsule : as-Samh ibn Malik al-Khawlani. 'Umar ibn 'Abd al-'Azîz décréta également qu'al-Andalus serait désormais une

province distincte et séparée de l'Afrique du Nord, qui ne rendrait de comptes qu'à Damas.

Au mois de *ramadân* de l'an 100AH (avril 719), as-Samh s'installa donc à la tête de sa nouvelle province. Le calife lui avait ordonné de guider le peuple sur la voie droite de l'islâm, de diriger les affaires du gouvernement avec justice et de saisir des terres et domaines conquis le cinquième de leur valeur pour l'État, ce qui n'avait visiblement pas été réalisé correctement auparavant. 'Umar ibn 'Abd al-'Azîz demanda également une description détaillée de la péninsule afin qu'il puisse mieux connaître le pays ; il semble même avoir, un temps, envisagé une évacuation des musulmans vers l'Afrique du Nord, inquiet qu'ils y soient en danger car trop éloignés du cœur du pouvoir califal, séparés de leurs frères d'Afrique par la mer et en permanence aux prises avec de puissants ennemis de l'islâm. Heureusement pour al-Andalus, il en fut dissuadé par l'assurance que les musulmans s'étaient multipliés et répandus à travers le pays et ne risquaient de perdre ni leur vie, ni leur foi.

As-Samh se révéla vite être un administrateur très efficace. Sa première année de gouvernement fut entièrement consacrée à la réorganisation des affaires des provinces, durant laquelle il suivit scrupuleusement les instructions de son vertueux souverain avec justice et équité, s'attirant les louanges et la gratitude de tous ses administrés. L'une de ses réalisations notables fut la construction du grand pont de Cordoue, sur le Guadalquivir, pour lequel il réutilisa les pierres d'un pan des remparts de la ville qui s'était effondré. Après avoir remis les affaires internes de sa province en ordre, as-Samh put tourner à nouveau son attention vers le *jihâd*. L'homme était aussi brave et audacieux à la guerre qu'il était juste et compétent en politique. Il était, surtout, soucieux et impatient de raviver la flamme de l'esprit pionnier qui avait animé les premières générations des musulmans. Au printemps de l'an 101AH (720), il sortit donc de Cordoue à la tête d'une vaste armée,

traversa les Pyrénées à leur extrémité orientale et entra en Gaule.

As-Samh divisa ses forces en plusieurs colonnes rapides de cavalerie qui soumirent tous les districts de Septimanie, brisèrent toute opposition rencontrée et établirent le règne de l'islâm sur les terres conquises. Partout, le gouverneur imposa la *jizya* aux chrétiens mais laissa l'administration locale des habitants entre les mains de leurs notables et selon leurs propres lois. Le principal affrontement militaire fut le siège de Narbonne, qui dura dix-huit jours avant que les musulmans ne parviennent à prendre d'assaut la cité et à mettre un terme à sa résistance. Capitale de la Septimanie, stratégiquement située sur le principal axe vers le sud-est de la Gaule et non loin de la mer à laquelle elle disposait d'un accès direct, Narbonne fut le plus grand trophée d'as-Samh durant cette campagne. Les musulmans y passèrent l'hiver, et le général profita de cette saison d'inaction pour transformer la ville en une véritable citadelle imprenable, reconstruisant ses fortifications, y réunissant de larges stocks de provisions et d'armes et y installant une solide garnison. La prévoyance et la sagesse d'as-Samh dans cette décision prouveraient leur importance durant les décennies ultérieures de la guerre entre musulmans et Francs...

Au printemps, les musulmans repartirent en campagne ; cette fois, leur objectif était l'Aquitaine. De Narbonne, ils marchèrent donc vers l'Ouest, et leur cavalerie se répandit dans les campagnes pour éliminer toute opposition. Carcassonne fut prise sans difficulté et l'offensive se poursuivit jusqu'à Toulouse, qu'as-Samh atteignit à la fin du printemps de l'an 102AH (début juin 721). La ville était la capitale de l'Aquitaine : première capitale du royaume des Wisigoths au cinquième siècle, elle avait été envahie par les Francs avant de devenir un duché dont les gouverneurs se comportaient la plupart du temps comme des monarques indépendants. Son souverain au moment de l'invasion musulmane, le duc Eudes, était l'un des plus audacieux des seigneurs de guerre francs, un homme à la fois brave et rusé dont nous

reparlerons plus en avant dans les prochains chapitres. Les musulmans devaient trouver en lui un opposant vaillant autant qu'un adversaire astucieux et roublard…

Eudes avait observé avec appréhension les raids de plus en plus étendus des musulmans en Septimanie, mais la supériorité numérique de ses troupes par rapport à celles que pouvait aligner as-Samh tendait à le rassurer quelque peu. Dès qu'il reçut la nouvelle de la marche des musulmans vers sa capitale, il réunit l'ensemble des forces à sa disposition, principalement des Francs et des Wisigoths mais également un grand nombre de Vascons, les habitants indigènes de cette région entre les Pyrénées et l'Atlantique. À la tête de cette immense armée, il sortit de la ville pour se dissimuler à quelque distance tout en laissant une solide garnison pour défendre sa capitale. Son plan était de pousser les musulmans à prendre d'assaut Toulouse et à y gaspiller leur énergie en tentant de briser ses défenses et de soumettre sa garnison ; au moment approprié, il s'abattrait sur eux à l'improviste avec le gros de son armée.

Dès leur arrivée sous les murs de Toulouse, les musulmans établirent le siège de la ville et commencèrent à préparer des catapultes pour la bombarder. Plusieurs escarmouches eurent lieu, durant lesquelles les musulmans prirent systématiquement l'avantage. Confiant en la victoire et sans savoir que la plus grande partie de l'armée chrétienne se dissimulait à quelques kilomètres de là, as-Samh se préparait à lancer l'assaut final sur Toulouse. Soudain, un matin, ses éclaireurs lui rapportèrent l'approche d'une force innombrable sur les arrières de son armée, alors qu'il faisait face à la ville. Le duc Eudes avançait avec ses hommes, essentiellement des fantassins, pour prendre les musulmans par surprise. L'on rapporte qu'ils étaient si nombreux que les nuages de poussière soulevés par les chrétiens obscurcissaient la lumière du jour. Quoi qu'il en soit, les musulmans étaient en large infériorité numérique. Si la soudaine et inattendue irruption d'une immense

armée ennemie a souvent un effet paralysant, la confiance acquise par les musulmans durant dix années de campagnes victorieuses contre les chrétiens était assez forte pour soutenir l'effet de choc. As-Samh n'accueillit pas la nouvelle comme un désastre, mais comme un défi. Et ses hommes, à son image, se retournèrent, pleins de courage et de résolution, pour faire face aux guerriers du duc Eudes, tandis que leur commandant redéployait à la hâte ses unités.

L'intention d'Eudes avait été de surprendre les musulmans et de les attaquer sur leurs arrières alors qu'ils seraient engagés contre la garnison de Toulouse. À sa grande surprise, il les trouva toutefois non seulement prêts à la bataille contre lui, mais avançant dans sa direction : as-Samh avait décidé de ne pas attendre les chrétiens mais au contraire de leur ravir l'initiative du combat. Ses régiments, essentiellement des unités de cavalerie, étaient bien plus mobiles et adaptés à des opérations offensives que ceux du duc d'Aquitaine. Sans montrer le moindre signe d'inquiétude face à la large supériorité numérique de l'ennemi et en récitant des versets coraniques, il choisit donc d'attaquer et ordonna l'assaut. Les chrétiens, confiants en leurs effectifs et en les qualités de leur intrépide commandant, ne mirent pas pour autant une halte à leur marche, ce qui produisit une situation inhabituelle de deux forces avançant simultanément l'une contre l'autre. Enfin, les deux armées se rencontrèrent et la bataille s'engagea.

Nous ne connaissons pas les effectifs des deux opposants, mais nous savons que cet affrontement fatidique se déroula à proximité immédiate de Toulouse, presque sous ses murs, le 9 du mois de *dhû al-hijja* de l'an 102AH (10 juin 721). Ce fut une lutte rude et sans pitié. Les chroniqueurs nous rapportent qu'elle fut « plus effroyable que ce que l'être humain peut même imaginer. » Les deux armées s'abattirent l'une sur l'autre comme « deux torrents chutant des montagnes vers la plaine » ou « deux montagnes se brisant l'une contre l'autre. » Le carnage fut terrible et le champ de bataille se joncha bien vite de corps.

Musulmans comme chrétiens combattirent avec le plus grand héroïsme et la victoire resta comme suspendue un certain temps avant de choisir son camp. Les deux commandants révélèrent à nouveau leur talent et leur bravoure. As-Samh était partout, rugissant comme un étalon en colère, le sang de ses ennemis s'écoulant de ses bras et de son sabre. Partout où il attaquait, ses ennemis tombaient sous ses coups. Tout en exhortant ses hommes, il plongeait profondément dans les rangs des chrétiens ; c'est là qu'il fut transpercé de part en part par une lance ennemie. Le général musulman tomba, sans vie, de sa monture, trouvant dans la mort la joie du martyre qu'il avait cherché avec tant d'enthousiasme.

La mort d'as-Samh renversa toutefois le cours de la bataille et jeta le chaos dans la cavalerie musulmane. Sous la pression des contre-attaques franques, les musulmans battirent en retraite à la hâte du champ de bataille, laissant derrière eux un grand nombre de martyrs, dont plusieurs officiers de haut rang. Dans cette situation critique, le commandement de l'armée fut aussitôt repris par 'Abd ar-Rahmân ibn 'Abd Allâh al-Ghafiqî, et ce n'est que l'œuvre héroïque de ce superbe soldat qui sauva les musulmans du désastre complet. De Toulouse, il parvint à réunir les vestiges de l'armée islamique et mena une retraite adroite et habile vers Narbonne, où il fut proclamé commandant en chef à l'acclamation générale. 'Abd ar-Rahmân était un officier des plus respectés et admirés par la troupe pour les prodiges de bravoure qu'il démontrait à la bataille - en particulier à Toulouse et durant la retraite vers Narbonne.

Si les pertes musulmanes avaient été lourdes, le duc Eudes avait également payé un lourd tribut à la victoire. Mais bien pire que la perte de vies et de territoires était, pour les musulmans, l'impact mental de la défaite. Pour la première fois depuis qu'ils avaient posé le pied sur la côte espagnole dix ans plus tôt, ils avaient subi une défaite et abandonné le champ de bataille aux chrétiens. Pour ces derniers, c'était

là la preuve que les musulmans pouvaient être vaincus. Il s'agissait de la première victoire d'une nation germanique sur les soldats de l'islâm, et elle eut pour effet de décourager les musulmans de s'engager plus en avant dans cette direction et de détourner leurs futures opérations vers la vallée du Rhône. Le duc Eudes, triomphant, obtenait l'honneur d'être le premier général d'Europe occidentale à infliger une défaite militaire aux musulmans.

Mais alors qu'il jubilait encore de sa victoire sans précédent, Eudes ignorait que son opposant survivant, 'Abd ar-Rahmân, ne le chasserait un jour pas seulement de sa capitale de Toulouse mais également de son duché d'Aquitaine tout entier... 'Abd ar-Rahmân ne vivrait désormais qu'avec une seule pensée en tête : la vengeance, et la perspective d'affronter un jour à nouveau les Francs - en particulier le duc Eudes. En attendant, il se retira avec les survivants de son armée vers la péninsule ibérique, laissant une solide garnison à Narbonne. Le vice-roi de Kairouan approuva sa nomination à la tête des troupes, quoi qu'uniquement comme une mesure temporaire. Deux mois plus tard, un nouveau gouverneur fut nommé, un autre ardent partisan du *jihâd* : Anbasa ibn Suhaym, de la tribu de Kalb.

*

'Umar ibn 'Abd al-'Azîz était mort un peu plus d'un an avant la déroute de Toulouse, le 25 *rajab* de l'an 101AH (10 février 720), semant la peine dans le cœur des musulmans et même des plus acharnés ennemis des Omeyyades, ainsi que l'un d'entre eux se lamenta : « Ô fils de 'Abd al-'Azîz, si les yeux humains pouvaient verser des larmes pour quiconque de la maison d'Umayya, les miens auraient pleuré pour toi ! » Yazîd ibn 'Abd al-Malik monta sur le trône. Sous ses ordres, al-Andalus fut à nouveau rattachée à l'Afrique du Nord et donc placée sous la juridiction du vice-roi de Kairouan, un poste auquel le nouveau calife nomma un ancien esclave affranchi, Yazîd ibn Abî Muslim, un homme terrible qui

se révéla un épouvantable gouverneur et devait plus tard être assassiné par des Berbères. Heureusement pour les musulmans d'Espagne, il ne possédait guère de pouvoir sur leur province, à l'exception de la nomination du gouverneur, un poste auquel il nomma donc Anbasa ibn Suhaym al-Kalbî.

La révocation de 'Abd ar-Rahmân ibn 'Abd Allâh n'était d'ailleurs en aucun cas due à une quelconque volonté particulière de la part du vice-roi de Kairouan, mais à l'opposition des autres généraux de l'armée d'Espagne. Après l'avoir choisi comme commandant après la déroute de Toulouse, lorsque la situation était critique au plus haut point, ils avaient changé d'avis sur le sujet, portés par la jalousie : 'Abd ar-Rahmân était le général favori de la troupe, admiré par les hommes non seulement pour sa valeur et son héroïsme au combat mais également pour sa générosité à leur égard lorsque la victoire était au rendez-vous. Les autres généraux le jalousaient pour sa gloire et sa popularité ; ils écrivirent donc plusieurs missives au vice-roi de Kairouan pour lui rapporter la prétendue inaptitude de 'Abd ar-Rahmân pour le haut commandement. Ils ne contestaient pas son courage ni ses excellentes qualités militaires mais critiquaient son administration, ses libéralités et le fait qu'il ne pouvait rien refuser à ses hommes après une opération couronnée de succès.

Les machinations de ses rivaux menèrent donc à la révocation de 'Abd ar-Rahmân, au mois de *safar* de l'an 103AH (août 721) et à son remplacement par Anbasa, qui était également un général estimé et apprécié, connu pour son courage et son jugement aiguisé. La pureté du cœur de 'Abd ar-Rahmân était telle que bien loin d'être offensé par sa destitution d'un poste qu'il méritait tant, il accueillit le nouveau gouverneur et le félicita sincèrement et cordialement pour sa nomination, tout en reprenant son poste précédent, le commandement d'une division de l'armée. La situation à laquelle Anbasa devait faire face était tout sauf rassurante : d'abord, une certaine dépression

persistait dans les rangs des musulmans suite aux lourdes pertes de Toulouse et à la perte de leur invincibilité; ensuite, si Anbasa était respecté des hommes et que personne ne contesta sa promotion, la révocation de ʻAbd ar-Rahmân n'avait guère été appréciée de la troupe; enfin, à la suite de la déroute toulousaine, les Wisigoths s'étaient à nouveau soulevés dans de nombreux secteurs de la Septimanie pour réaffirmer leur indépendance. La garnison musulmane de Narbonne ne pouvait guère que maintenir son contrôle de la capitale de la province et châtier certains des rebelles qui s'étaient montrés un peu trop hardis... Des troubles se déclarèrent également au nord de la péninsule. Incités par les prêtres et chefs locaux, de nombreux habitants cherchèrent à tirer profit de la déconfiture des musulmans en Septimanie pour défier leur autorité sur leurs régions.

Pendant quelques mois, Anbasa se concentra essentiellement sur l'administration, l'organisation des frontières et la remise sur pied de l'armée, mal en point après la débâcle de Toulouse. Pour le nouveau gouverneur, se lancer dans des aventures militaires avant que ses forces n'aient retrouvé leur zèle et leur efficacité aurait été une grave erreur. Il devait, en premier lieu, relever le moral de l'armée avant de lancer sa prochaine campagne. Ce ne fut pas chose difficile : les hommes croyaient profondément au *jihâd* et à ses mérites. Ils n'avaient besoin que d'un général qui les mènerait à la guerre contre les Francs ; et les généraux étaient bien là, pas moins animés par l'esprit de l'islâm que les soldats qu'ils commandaient.

Au Nord, les principaux centres de l'insurrection se trouvaient dans les monts Cantabriques, la dernière région soumise de la péninsule, et au sud de l'Èbre, à Tudela et Tarazona. La première rébellion, celle de Cantabrique, était menée par un homme nommé Pélage et aurait des conséquences d'une portée considérable ; nous en reparlerons dans un chapitre ultérieur. Quant à la seconde, celle de la vallée de l'Èbre, Anbasa décida de la saisir à bras-le-corps avant de remonter vers la

Gaule. Il s'agirait d'un « échauffement » des troupes contre un ennemi relativement faible - les rebelles désorganisés d'Espagne - avant d'affronter la tâche bien plus difficile d'envahir la Gaule. En l'an 105AH (723), Anbasa sortit donc de Cordoue pour écraser les rebelles chrétiens de l'Èbre, dont la plus grande concentration se trouvait à Tarazona. Ces derniers furent vite soumis et les opérations musulmanes rencontrèrent un succès des plus complets. Anbasa ratissa toute la province, détruisit chaque place forte où l'étendard de la révolte avait été élevé et châtia sévèrement les chefs rebelles. Pour décourager la population locale de se rallier à de nouvelles imprudentes aventures, il doubla les taxes sur les villes et villages qui avaient pris part à l'insurrection. À la fin de l'année, la région avait été pacifiée ; elle ne connaîtrait plus de troubles avant bien longtemps.

*

Au milieu de l'an 106AH (724), Anbasa contourna à nouveau les Pyrénées par leur extrémité orientale pour poursuivre le *jihâd* contre l'infidèle. Il marcha sur Narbonne, qui était déjà entre les mains des musulmans, et lança ses opérations préliminaires, des raids de colonnes de cavalerie contre les districts rebelles de Septimanie. Puisqu'il s'agissait de régions qui avaient renoncé à leur allégeance envers le califat et trahi leur serment, les hommes d'Anbasa brûlèrent certaines villes et en pillèrent d'autres. Le gouverneur d'al-Andalus ne semble guère avoir apprécié ces pratiques ni approuvé de causer des souffrances inutiles aux populations, mais après la déroute de Toulouse et la rébellion de la Septimanie, l'impact psychologique de ces opérations était nécessaire pour rétablir l'ascendant des musulmans sur leurs opposants et créer l'atmosphère nécessaire à la reprise des conquêtes.

Après quelques semaines, Anbasa réunit à nouveau ses troupes et marcha contre Carcassonne qu'il assiégea. Peu après le début du siège,

les défenseurs capitulèrent sous les termes d'un traité qui les laissait en paix en échange du versement de la *jizya*, de la libération des prisonniers musulmans détenus dans la ville depuis la bataille de Toulouse et de la restitution de tout le butin saisi lors de ce même affrontement. Anbasa prit garde à ne faire aucun mouvement menaçant vers Toulouse, où le duc Eudes observait toujours la situation à ses frontières avec attention. Narbonne et Carcassonne désormais solidement entre ses mains, il se tourna vers le Nord-Est et fonça sur Béziers et Nîmes, qu'il occupa sans la moindre résistance. Avec la prise de Nîmes, les musulmans atteignaient désormais, pour la première fois, le Rhône. Anbasa s'y arrêta pour organiser ses nouvelles conquêtes. Les habitants de la province se soumirent pacifiquement et revinrent à leur allégeance envers les musulmans, à laquelle ils avaient renoncé après la bataille de Toulouse, acceptant de verser la *jizya*. En garantie de leur bon comportement, des otages furent exigés de leur part et envoyés à Barcelone sous bonne garde. Toute la Septimanie, jusqu'au Rhône, était donc désormais sous contrôle.

L'hiver passa et les opérations reprirent au printemps de l'an 107AH (725). Cette fois, il s'agirait d'un raid de grande échelle. De Nîmes, Anbasa remonta la vallée du Rhône et marcha contre le cœur de la Burgondie. Les musulmans prirent Vienne et Lyon avant de remonter la vallée de la Saône et de mettre à sac Châlon et Autun au cœur de l'été. Jusqu'ici, l'armée islamique avait plus ou moins opéré comme une force unique sous le commandement direct d'Anbasa. À Autun, les troupes se divisèrent en plusieurs colonnes qui soumirent tout le nord de la Burgondie. Un premier escadron musulman marcha contre Dijon, puis Luxeuil, au pied des Vosges, tandis qu'un puissant régiment prenait Nevers, sur la Loire, et qu'un autre encore s'aventurait jusqu'à Sens, à moins de cent kilomètres au sud de Paris. Il n'y eut presque aucune résistance de la part des Francs ou des Burgondes. Partout où la cavalerie musulmane faisait irruption, les habitants abaissaient leurs armes et imploraient la paix, qui leur était bien volontiers accordée. Les

musulmans se contentèrent ainsi de rassembler les richesses des églises et des monastères ; et ces dernières étaient si nombreuses qu'ils furent contraints de choisir les trésors les plus précieux et ne purent tout emporter avec eux.

Pendant ce temps, le duc Eudes observait toujours les opérations depuis Toulouse, indifférent à ces raids qui ne concernaient pas son propre territoire. Charles Martel, qui régnait à Paris et sera bientôt introduit au lecteur, était occupé à combattre les féroces Saxons, Alamans et Thurigiens pour les empêcher de franchir le Rhin et de s'abattre sur ses terres. L'intense rivalité entre les deux seigneurs francs, Eudes et Charles, empêchait dans tous les cas toute coordination de leurs efforts contre le danger que représentait le nouveau pouvoir musulman d'al-Andalus. Il n'y eut donc pas la moindre résistance organisée, laissant les musulmans libres de se saisir de tous les trésors qu'ils souhaitaient et de soumettre toutes les terres qu'ils arpentaient. L'été toucha à sa fin, et l'automne débuta. Anbasa rassembla à nouveau ses forces et revint sur ses pas. Il ne s'agissait que d'un raid gigantesque et non d'une campagne de conquête ; à ce stade, les musulmans n'avaient pas l'intention d'établir leur hégémonie sur toute autre partie de la Gaule que la Septimanie, qui fut organisée comme une terre d'islâm.

Sur le chemin du retour, au mois de *sha'bân* de l'an 107AH (décembre 725), un affrontement mineur se déroula avec des Francs. Nous ne connaissons pas l'emplacement précis de cet événement, mais le général musulman combattit en personne avec le courage qui était le sien et fut gravement blessé au point de décéder, quelques jours plus tard, de ses blessures. Anbasa ibn Suhaym al-Kalbî fut donc le second commandant en chef musulman à trouver le martyre en France. Avant de rejoindre son Créateur, il avait toutefois pris soin de nommer son successeur : 'Uzra ibn 'Abd Allâh al-Fihri, qui mena donc l'armée islamique jusqu'à Narbonne, puis Cordoue.

CHAPITRE 22 – Un homme nommé Pélage

Les évènements que nous allons maintenant conter se déroulèrent avant la dernière campagne décrite dans le chapitre précédent ; ils précédèrent même les opérations d'Anbasa dans la vallée de l'Èbre, mais nous les avons placés ici afin de ne pas briser la continuité narrative des opérations en France. Puisque ces événements forment le point de départ de la « reconquête » de l'Espagne par les chrétiens, nous les traiterons ici comme un bloc, séparé des campagnes en France et ailleurs dans la péninsule. Aucun auteur ne peut préparer un récit de ces événements sans émettre de sérieux doutes sur leur authenticité historique. Les sources sont en effet extrêmement partiales, du côté des historiens musulmans qui n'y voient guère qu'un haussement d'épaules comme du côté des chrétiens qui ont inventé une grande épopée romantique parsemée de miracles divers et variés. L'histoire des débuts de la « Reconquista » est un tel mélange de faits et de fiction, d'histoire et de légende inextricablement entrelacés, qu'il nous est extrêmement difficile de séparer les deux et de présenter une narration qui soit universellement acceptable. Pour le chercheur, il s'agit d'un véritable cauchemar dont il est impossible de s'extirper.

Quoi qu'il en soit, la conquête de la péninsule ibérique fut achevée par Musa ibn Nusayr et Tariq ibn Ziyad à l'été 95AH (714), et la dernière résistance chrétienne organisée fut écrasée à Santa Maria de Lugo, non loin d'Oviedo. Les survivants de cette bataille trouvèrent refuge dans les Picos de Europa, la partie la plus haute des montagnes des Asturies, où ils furent chassés par les escadrons musulmans jusqu'à ce que tout le secteur ait été ratissé et pacifié. Pendant ce temps, comme nous

l'avons vu, Tariq ibn Ziyad s'était avancé jusqu'à la côte atlantique de Cantabrique, puis les deux généraux victorieux avaient été rappelés à Damas. Musa ibn Nusayr avait alors laissé cette province du Nord entre les mains d'un général berbère, Munusa, nommé pour l'occasion gouverneur de Gijon et des Asturies. L'homme, autrefois un chrétien du Maghreb, s'était converti à l'islâm peu avant l'invasion de la péninsule et avait combattu avec bravoure sous les ordres de Tariq durant la conquête du pays. Brillant meneur d'hommes, brave guerrier et gouverneur des plus rusés, voire sans scrupules, il serait le premier général musulman à affronter le chef rebelle Pélage.

Pélage était un Wisigoth bien-né : son père, le duc Fafila, avait servi à la cour du roi Egica, tandis que lui-même avait été page puis membre de la garde royale du roi Wittiza, l'avant-dernier souverain des Wisigoths d'Espagne, avant de subir la colère du souverain et d'être exilé de Tolède. Après la mort du monarque, il avait probablement rejoint la faction de Rodéric et probablement combattu à la bataille du Wadi Lakkah qui avait ouvert les portes du pays aux musulmans. L'histoire de Pélage est pleine de « probabilités. » Alors que les conquérants gagnaient du terrain, il s'était retiré, comme nombre de ses compatriotes, vers le Nord, fuyant les escadrons de Tariq et Musa. Il avait atteint Gijon, sur la côte atlantique, et puisqu'il n'était plus possible de battre en retraite plus loin encore et que les musulmans garantissaient la paix et la sécurité aux chrétiens en échange du versement de la *jizya* et de leur fidélité au nouveau pouvoir, il s'était installé dans cette ville avec sa sœur et semble avoir entretenu, dans un premier temps, de bonnes relations avec le gouverneur musulman.

En 98AH (717), Munusa envoya Pélage en tant qu'otage à Cordoue pour s'assurer de la loyauté des Wisigoths et des autres chrétiens des Asturies, puis il épousa sa sœur. Il n'y avait là rien de bien exceptionnel, puisque nombre de femmes locales bien nées s'étaient déjà mariées à des officiers arabes ou berbères, à l'image de la veuve du roi Rodéric et

du fils de Musa ibn Nusayr, 'Abd al-'Azîz. Quelques mois plus tard, Pélage s'échappa de Cordoue et revint à Gijon, où il fut furieux de découvrir l'union de sa soeur et du gouverneur. Il déclara ouvertement son opposition à ce mariage puis, craignant pour sa vie, fuit Gijon et éleva l'étendard de la révolte contre le pouvoir musulman. Il ne s'agissait toutefois pas que d'une affaire d'honneur familial outragé : au même moment, le nouveau gouverneur de la péninsule, al-Hurr, préparait sa première expédition contre la Gaule et les énergies musulmanes seraient dirigées vers ce nouvel objectif. Le moment était parfait pour tirer profit de cette absence prolongée de l'armée islamique et lancer une insurrection dans les Asturies.

Dès qu'il apprit la fuite de Pélage, Munusa lança aussitôt un escadron de cavalerie à sa poursuite, qui parvint presque à l'arrêter à Brece. [24] Mais le fugitif fut averti de l'approche des musulmans et parvint à semer ses poursuivants en se jetant dans le fleuve Pilonia avant d'atteindre Conga de Onis, un petit village dans une vallée en contrebas des Picos de Europa, une cinquantaine de kilomètres à l'est de Gijon. De là, il lança un appel à tous les Asturiens à le rejoindre pour résister aux envahisseurs, les réprimandant pour leur refus de combattre et la facilité avec laquelle ils s'étaient prosternés devant ces conquérants étrangers, les exhortant à se lancer dans une guerre vengeresse pour expulser l'islâm du pays. Les Asturiens, un peuple des montagnes très peu atteint par la romanisation - et d'ailleurs, par toute forme de civilisation -, répondirent volontiers à cet appel, se rassemblèrent en masse autour de ce nouveau champion de la chrétienté et l'assurèrent qu'ils combattraient sous ses ordres pour leur liberté et pour leurs terres. Une assemblée générale, composée essentiellement d'Asturiens mais également de nobles wisigoths en fuite, fut convoquée à Conga de Onis au début de l'an 99AH (718), durant laquelle Pélage fut élu chef de la rébellion - « *Caudillo* », ou guide, et non roi et successeur de

---

[24] *NDA : Probablement la ville espagnole moderne de Santa Cruz de Brez.*

Rodéric, bien qu'il ait parfois été cité comme le premier roi des Asturies. Quoi qu'il en soit, la carrière de Pélage en tant que « Père de la Reconquête » venait de débuter.

Nous arrivons désormais à la bataille de Covadonga, qu'il nous est impossible de décrire avec un quelconque degré de précision. En raison de sources douteuses et exagérées, il n'est pas possible de narrer le cours de cet affrontement en tant qu'historien militaire. Il est d'ailleurs fort probable que Covadonga ne fut même pas une bataille. Les lignes qui vont suivre sont donc une tentative de présenter un récit des événements qui puisse faire sens et dans lequel l'influence de la fierté nationale et des préjugés soit réduite à son minimum. Les historiens musulmans ne reconnaissent pas cette rencontre comme une défaite, même minime ; ils ont presque complètement ignoré cet épisode. Tout ce qui nous est rapporté d'eux est qu'un « infidèle malfaisant » souleva les chrétiens en Galice, que les forces musulmanes chassèrent les rebelles de tous les lieux où ils étaient entrés en insurrection et qu'ils reconquirent la province jusqu'à ce que Pélage soit encerclé dans les montagnes avec trois cents de ses partisans, que les musulmans maintinrent la pression contre eux, les soumirent presque tous et ne laissèrent que quarante survivants, dont dix femmes, et qu'en raison de la rude nature du terrain et de la difficulté de mettre la main sur ces fugitifs, ils les laissèrent en paix, las de cette opération. Pélage, pour sa part, survécut.

Les historiens espagnols quant à eux, se basant sur des sources médiévales et notamment la *Cronica de Alfonso III* compilée à la fin du neuvième siècle, nous rapportent une vision fantaisiste de la bataille. L'armée islamique aurait compté pas moins de cent quatre-vingt-sept mille hommes (!) sous les ordres d'Alqama, l'un des meilleurs généraux musulmans de son temps; Oppas, le frère du défunt roi Wittiza et évêque de Séville, aurait été présent à ses côtés pour inciter Pélage à se soumettre; les musulmans auraient utilisé des catapultes

contre la grotte dans laquelle Pélage avait trouvé refuge; les rochers lancés par ces engins de siège auraient rebondi sur la grotte et tué les Arabes eux-mêmes, tandis que leurs lances se seraient également miraculeusement retournées contre eux; dans la contre-attaque chrétienne qui aurait suivi, pas moins de cent vingt-cinq mille Arabes auraient été tués tandis que les survivants auraient fui le champ de bataille avant d'être engloutis par une montagne qu'ils traversaient, qui se serait détachée de ses racines pour les projeter dans le fleuve Deva et les y noyer. Au final, aucun musulman n'aurait survécu.

En rejetant ces deux versions extrêmes, tâchons de reconstituer un déroulé des événements plus probable en fonction de tous les récits, en reconnaissant une possibilité d'erreur. À l'été de l'an 104AH (722), avant qu'Anbasa ibn Suhaym ne se lance à la conquête de la Septimanie et de la Burgondie, Pélage se trouvait à Conga de Onis. De fraîches recrues asturiennes, sous les ordres de leur nouveau chef chrétien, s'étaient mises à attaquer les avants-postes musulmans dans la région, tentant de semer le désordre et la consternation. Pour un peuple montagnard encore peu civilisé, intrépide et farouchement attaché à sa liberté, la chose était plutôt naturelle. L'insurrection, quoi que limitée, semble s'être répandue graduellement dans les Asturies. Les musulmans n'avaient aucune intention de laisser les rebelles étendre leur mal. Sur l'ordre de Cordoue, Munusa sortit de Gijon pour les écraser à la tête de toutes les forces à sa disposition - guère plus de quelques milliers d'hommes, et certainement pas un nombre à cinq chiffres puisque l'offensive en préparation vers le Nord mobilisait la plupart des troupes.

Munusa, assisté par un général du nom d'Alqama, mit donc en déroute les forces rebelles. Toutes les villes des Asturies furent ramenées sous contrôle musulman et la majorité des insurgés furent bien heureux de déposer les armes et de reprendre une vie paisible. Pélage, pour sa part, battit en retraite vers les Picos de Europa, une région escarpée

d'environ quarante kilomètres sur trente, faite de hautes montagnes rocheuses, de pentes abruptes, de gorges étroites, de pics couverts de neige, de vallées inégales et de torrents fougueux. Ce terrain, impressionnant, formait une sorte de place forte naturelle presque imprenable, idéale pour une guérilla - et un véritable cauchemar pour des troupes régulières. Pélage s'y retira donc avec des partisans de moins en moins nombreux, puisque ses hommes ne cessaient, tout au long de la retraite, de se rendre aux soldats de Munusa et de revenir à leur allégeance envers les musulmans. À la tête de ses trois cents derniers fidèles, le chef chrétien se réfugia sur une hauteur, le mont Auseba.

Munusa, qui ne souhaitait guère engager le gros de son armée dans ce relief difficile, lança un régiment sous les ordres d'Alqama pour s'emparer de Pélage, mort ou vif. Nombre de fugitifs furent à nouveau éliminés sur le mont Auseba, jusqu'à ce que les derniers rebelles, au nombre de quarante, dont dix femmes, soient chassés vers l'étroite vallée adjacente de l'Enna, une petite rivière flanquée de hautes crêtes. Ils s'y réfugièrent cette fois dans une grotte qui ne pouvait être atteinte qu'avec grande difficulté, à une trentaine de mètres de hauteur [25]. Ce serait le dernier mouvement de Pélage et de ses hommes : piégés comme des rats, ils étaient certes à l'abri d'une attaque musulmane mais ne pouvaient s'extirper de leur refuge. Alqama arriva bientôt sous l'entrée de la grotte pour constater qu'il était impossible d'y donner l'assaut en raison de la nature du relief, qui exigeaient des compétences en escalade que ses hommes ne possédaient pas. Il décida donc d'y mettre le siège. Bientôt, les chrétiens n'eurent plus de nourriture, ne survivant que du miel qu'ils pouvaient racler le long des crevasses des parois de leur grotte.

---

[25] *NDA : Cette grotte est aujourd'hui connue, en raison de cet événement, comme la Cueva de Santa Maria, ou Covadonga : la « Grotte de notre Mère », en référence à la Vierge Marie.*

Par chance pour eux, les musulmans se lassèrent de la situation. La campagne avait été rude et la rébellion avait été brisée. Le relief rendait la poursuite des opérations impossible, et ils pourraient bien rester bloqués plusieurs semaines, voire mois, là, à observer trente pauvres hères refuser de sortir de leur grotte et mourir de faim à petit feu. C'en était assez, pensa Alqama : « Trente pauvres sauvages ! Quel mal pourraient-ils donc bien causer ? » À ces mots, les musulmans quittèrent les lieux en lançant un dernier regard méprisant vers l'entrée de la grotte ; peut-être virent-ils alors la face hagarde de Pélage se frottant les yeux à la vue de ses poursuivants le laissant en paix.

*

C'est alors que survint l'embuscade. Les montagnards asturiens attendaient les musulmans. Il est peu probable que cela ait fait partie d'un quelconque plan de Pélage, puisque la force du Wisigoth se trouvait plus dans son courage et la fermeté de son caractère que dans ses compétences militaires : aucun général digne de ce nom ne se serait en effet enfermé de lui-même dans une grotte où il mourrait de faim en quelques semaines. Ce rassemblement de guerriers des Asturies semble ainsi avoir été spontané. Comme tous les peuples des montagnes, ils connaissaient le relief de leur région, savaient comment utiliser le terrain pour avancer rapidement et se camoufler dans les buissons et rochers. Peut-être agissaient-ils par loyauté envers le mouvement insurrectionnel de Pélage, par désir de venger leurs camarades tués dans les récentes opérations ou encore par espoir d'acquérir du butin…

Quoi qu'il en soit, des hordes de barbares vêtus de peaux de bêtes s'abattirent en hurlant sur les flancs et les arrières des musulmans au lieu et au moment où ils s'y attendaient le moins. Alqama fit face à l'embuscade avec bravoure mais il fut tué et tomba de sa monture. La

panique s'empara alors de ses hommes, qui rompirent leurs rangs et fuirent là où leur instinct les guidait, subissant des pertes aux mains des Asturiens, fins connaisseurs du terrain. Le coup fut cruel, mais la majeure partie du régiment d'Alqama parvint malgré tout à s'extirper du guet-apens et à atteindre les rives du fleuve Sella, quelques kilomètres plus loin, avant de rejoindre le commandant en chef Munusa. Ce dernier fut profondément bouleversé par la nouvelle : quoi que minime, il s'agissait du premier revers des musulmans dans la région, et de l'un des rares échecs militaires depuis le début de la conquête. Il n'avait pas été causé par Pélage, qui se tapissait, entre la vie et la mort, dans sa grotte, mais par les guerriers asturiens, bien plus difficiles à vaincre en leurs montagnes que les Wisigoths en terrain ouvert. Quoi qu'il en soit, réticent à l'idée de retourner affronter ces barbares en leurs contrées sauvages, Munusa décida d'évacuer les Picos de Europa et de maintenir des troupes sur la rive du fleuve voisin, la Sella, afin d'observer les mouvements chrétiens ; il n'y en aurait pas avant plusieurs années.

*

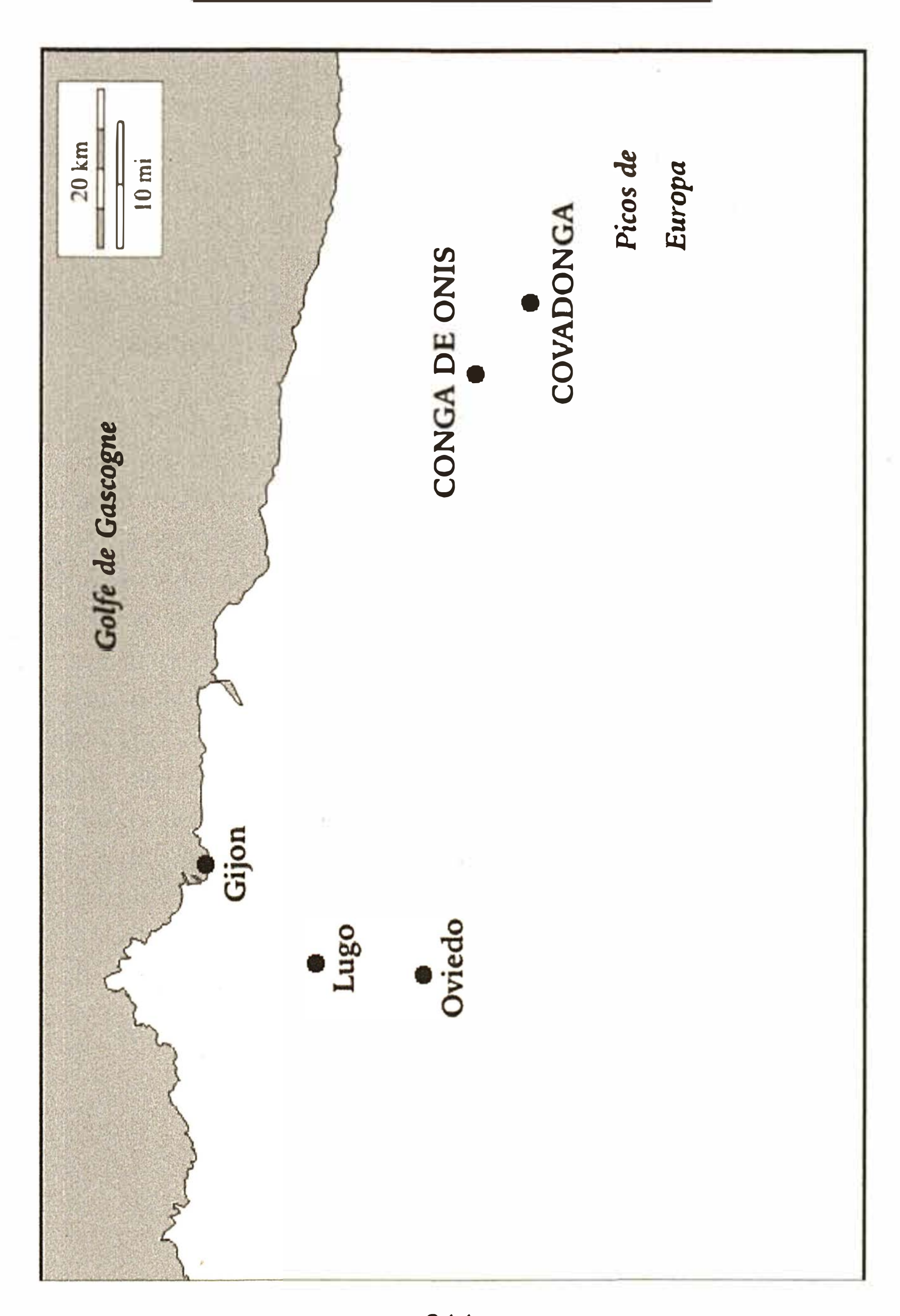
D'un point de vue militaire, ces évènements furent insignifiants : une simple série d'opérations contre-insurrectionnelles qui s'acheva par une embuscade à la portée limitée. Il n'y eut pas de véritable bataille et les pertes musulmanes furent légères, très certainement bien plus faibles que celles qu'ils infligèrent aux rebelles chrétiens. C'est probablement la raison pour laquelle les musulmans ne prêtèrent guère attention à l'affaire de Covadonga ; il serait en effet étonnant qu'un général de la stature d'Anbasa, conquérant de la Septimanie et de la Burgondie, n'ait pas relevé le défi de Pélage si la menace avait été jugée suffisamment sérieuse.

À l'inverse, d'un point de vue psychologique, ce fut une formidable victoire pour les chrétiens de la région : pour la première fois, ils avaient

mené une opération militaire couronnée de succès contre les musulmans. Les Asturiens devenaient ainsi les « Pères de la Reconquête », un titre dont ils se parent toujours aujourd'hui avec fierté à Gijon et Oviedo, et les Wisigoths semblaient se réveiller d'un long cauchemar de défaites successives. Les superstitieux virent dans le succès relatif de l'embuscade de Covadonga l'intervention de forces surnaturelles ; selon eux, la Vierge Marie serait ainsi intervenue en personne pour sauver ses fidèles. Depuis ces Picos de Europa, les chrétiens insoumis se réorganiseraient, reformeraient leur armée et rétabliraient peu à peu leur contrôle sur les régions voisines.

Pour Pélage, ces événements avaient été une épreuve de courage qu'il avait réussie haut la main. Il avait prouvé sa valeur en tant que chef, combattu avec détermination et n'avait jamais abandonné la lutte, refusant toute idée de reddition même devant la perspective d'une mort peu glorieuse, affamé dans une grotte. Les musulmans partis, il revint à Conga de Onis où il établit la capitale de son embryon de royaume. Patriotes, fugitifs, mécontents, idéalistes et autres aventuriers : les chrétiens furent de plus en plus nombreux à la rejoindre pour suivre ce nouveau chef charismatique dans sa lutte contre l'islâm. Des humbles cabanons de Conga de Onis devait s'élever un nouveau royaume chrétien, le premier à apparaître après la conquête musulmane de la péninsule. Cinq siècles plus tard, un historien andalou, ibn Sa'îd, se lamenterait ainsi : « Le mépris que les musulmans témoignèrent à l'encontre de cette grotte et des hommes qui s'y étaient réfugiés mena à la conquête par les descendants de ces mêmes hommes de nos grandes cités, de telle sorte qu'aujourd'hui, même la splendide Cordoue est entre leurs mains… »

<u>Carte 7 : L'insurrection des Asturies</u>



CHAPITRE 23 – ‘Abd ar-Rahmân et les Francs

Les Francs Saliens, l’une des nombreuses nations germaniques, vivaient aux confins du Rhin et de la mer du Nord. Durant la seconde moitié du quatrième siècle, ils avaient migré vers le Sud-Ouest et établi plusieurs petits royaumes et seigneuries, dont l’un des plus importants était celui de Tournai, gouverné par Childéric. Son fils, Clovis, se lança dans une grande campagne de conquêtes et étendit son royaume par la soumission des Alamans de la vallée du Rhin, des Wisigoths d’Aquitaine et des vestiges de la puissance romaine dans le pays. Guère plus qu’un puissant chef barbare au début de son règne, il s’était établi, au début du sixième siècle, comme le souverain de la majeure partie de la Gaule, à l’exception de la Burgondie, qui ne serait conquise que par son fils. Il gouverna son nouveau domaine royal depuis Paris, posa les fondations de trois siècles de règne impérial franc sur l’Europe occidentale et se convertit également à la foi catholique romaine. La dynastie qu’il fonda serait connue sous le nom de Mérovingiens, du nom de son légendaire grand-père Mérovée, qui aurait été le premier grand chef tribal des Francs Saliens.

Cent ans plus tard, durant la première moitié du septième siècle, le royaume des Francs se divisa en plusieurs principautés, tandis que les descendants de Clovis, paresseux et incompétents, laissaient leur pouvoir entre les mains des maires du palais, qui combinaient les postes de commandant en chef des armées et de premier ministre. Retiré dans un palais de campagne, le roi ne devait en sortir qu’une fois par an pour présider l’assemblée annuelle des Francs. Lorsque Pépin II devint maire du palais, en 59AH (679), il se mit en tête de restaurer

l'unité des Francs, vainquit tous les rebelles et prétendants, et rassembla à nouveau toutes les provinces de la Gaule, dont l'Aquitaine et la Burgondie, en un seul royaume sur lequel il régna sans partage. Avant sa mort, en 95AH (714), il jeta son fils illégitime, Charles, en prison pour le meurtre de son fils légitime, Grimoald. À la mort de Pépin, le royaume des Francs se désintégra à nouveau : le duc Eudes d'Aquitaine proclama son indépendance, comme les gouverneurs de la plupart des autres principautés. Charles, pour sa part, parvint à profiter des troubles qui suivirent la mort de son père pour échapper à sa captivité et s'établir comme maître de Paris. Il serait plus tard connu sous le nom de Charles Martel et passerait le plus clair des années qui lui restaient à vivre à la guerre...

L'Aquitaine avait déclaré son indépendance en 52AH (672) mais Pépin II, comme nous l'avons vu, avait brisé sa résistance et l'avait à nouveau réunie au royaume. En 95AH (714), donc, à peine le corps de Pépin était-il mis en terre que le duc Eudes renonça à son allégeance à Paris et fit cause commune avec les Neustriens, ses voisins du Nord, contre l'autorité centrale. Cette fois, c'est Charles Martel qui s'attela à le rappeler à l'ordre : en 100AH (719), il vainquit les forces unies des Aquitains et des Neustriens non loin de Soissons et força le duc Eudes à s'asseoir à la table des négociations. Mais le maître de Paris ne put occuper militairement l'Aquitaine, puisqu'il dut se précipiter aussitôt vers le Nord-Est pour y repousser les Souabes, Thurigiens et Alamans. En 107AH (725), il était encore occupé à guerroyer le long du Danube lorsque les musulmans menés par Anbasa remontèrent la vallée du Rhône jusqu'au cœur de la Gaule. Les relations entre Charles Martel et le duc Eudes restaient empoisonnées par l'hostilité et la méfiance mutuelles : le premier soupçonnait, à raison, le second d'attendre la moindre opportunité pour se déclarer à nouveau entièrement indépendant du royaume des Francs, tandis que le second craignait, à raison également, que le premier ne cherche à envahir l'Aquitaine dès qu'il serait libéré de la menace des barbares à l'Est. Leur concurrence

pour la place de plus puissant souverain des Francs ajoutait encore à leur rivalité. Tous deux étaient inconfortablement placés entre un ennemi déclaré et un ennemi potentiel ; aussi, pour se sortir de cette position précaire, Eudes décida-t-il de s'en remettre à un grand classique de la diplomatie : neutraliser un ennemi avec un traité de paix pour concentrer son énergie et ses forces contre l'autre. Il se tourna vers les musulmans, et plus particulièrement le général berbère Munusa, pour négocier la paix.

*

Munusa, ancien chrétien converti à l'islâm issu de la tribu des Ghumaras, dans la région de Tanger, avait été l'un des plus brillants, et l'un des plus cruels, généraux de l'armée de Tariq ibn Ziyad avant d'être nommé gouverneur des Asturies et du nord de la péninsule. Puis, à la suite de la campagne d'Anbasa en Septimanie et en Burgondie, il avait pris le commandement général de la frontière des Pyrénées. Depuis son quartier-général de Libia, une ville solidement fortifiée de la province de Cerdagne que les musulmans nommaient *Madinat al-Bab* [26], il devait observer les mouvements frontaliers et mener des raids en Aquitaine sans toutefois engager d'affrontement majeur avec les forces du duc Eudes.

C'est ainsi que les deux hommes entrèrent en contact et finirent par convenir d'une entrevue. Le duc souhaitait obtenir une trêve qui protègerait ses terres des raids des musulmans - et de toute activité militaire de leur part à son encontre. Puisqu'il savait que cet accord ne bénéficierait en rien aux musulmans et qu'il n'avait rien à offrir financièrement en échange, il décida de proposer à Munusa d'épouser sa fille, Lampegia, une jeune femme au charme remarquable, réputée pour sa beauté dans tout le pays. La fille du duc était une fervente

---

[26] *NDA : Il s'agit aujourd'hui de la ville de Puigcerda, à l'est d'Andorre.*

chrétienne, mais pour Eudes, les intérêts politiques et militaires de son royaume ne pouvaient que prendre le pas sur ses scrupules religieux. Le général berbère ne put résister à la proposition et son désir fut tel qu'il en oublia même de demander la permission à son gouverneur de signer un tel pacte avec un souverain infidèle. La trêve fut ratifiée, probablement en 113AH (731), et le mariage promptement célébré - sans que Munusa ne sache encore qu'il causerait sa perte.

*

À la mort d'Anbasa ibn Suhaym en terre des Francs, au terme de sa victorieuse expédition qui avait mené ses troupes jusqu'aux environs de Paris, 'Uzra ibn 'Abd Allâh al-Fihri avait donc repris son poste de gouverneur d'al-Andalus et de commandant en chef de l'armée islamique avant de ramener ses hommes de l'autre côté des Pyrénées. Durant les trois années suivantes, il n'y eut aucune opération musulmane en Gaule, à l'exception de raids mineurs lancés par Munusa. 'Uzra ne se maintint à son poste que deux mois et Yahya ibn Salama, Hudhayfa ibn al-Ahwas, 'Uthmân ibn Abî Nis'a, al-Haytham ibn 'Ubayd et Muhammad ibn 'Abd Allâh lui succédèrent tour à tour, chacun ne gouvernant guère plus longtemps que lui.

Enfin, au mois de *safar* de l'an 113AH (avril 731), 'Abd ar-Rahmân ibn 'Abd Allâh al-Ghafiqî, le fameux héros de la retraite de Toulouse qui avait occupé temporairement le poste de gouverneur après la mort au combat d'as-Sahm ibn Malik, reprit les commandes de l'Espagne musulmane, toujours sur l'ordre du vice-roi de Kairouan. Cette nomination fut source de joie pour les musulmans, comme de soulagement pour les chrétiens de la péninsule. 'Abd ar-Rahmân était l'un des meilleurs commandants de son temps, l'un des plus braves et réputés guerriers de l'islâm. Sa popularité auprès de la troupe, portée par son courage, sa générosité intarissable et ses excellentes qualités de commandement, s'accompagnait d'une grande révérence d'ordre

religieux : ‘Abd ar-Rahmân était en effet un *tabi’î*, puisqu’il avait côtoyé, durant sa jeunesse, ‘Abd Allâh ibn ‘Umar ibn al-Khattab, le célèbre fils du second calife de l’islâm, dont il avait reçu nombre de traditions prophétiques qu’il narrait à l’envi.

Aussitôt après sa nomination, ‘Abd ar-Rahmân s’appliqua à remettre en ordre l’administration du pays qui avait souffert de l’indifférence et de l’incompétence de certains de ses prédécesseurs. Il fit le tour du pays, corrigeant et réparant les torts et révoquant les fonctionnaires corrompus. Juste et compatissant, il prêta une attention particulière aux affaires des chrétiens et leur rendit nombre d’églises qui leur avaient été injustement saisies durant les années précédentes. Mais son objectif principal restait de reprendre le combat contre les Francs et surtout de prendre sa revanche contre le duc Eudes d’Aquitaine, un désir ardent qui brûlait en son cœur depuis la débâcle de Toulouse. C’est cette seule pensée qui l’avait maintenu en vie depuis une décennie entière ; désormais, en tant que gouverneur et commandant en chef, il avait le pouvoir de la réaliser. ‘Abd ar-Rahmân se mit donc à réorganiser son armée et à préparer sa grande expédition contre la Gaule : il écrivit au vice-roi de Kairouan pour lui demander des renforts, précisant qu’il n’accepterait que des hommes entièrement imprégnés de l’esprit du *jihâd*. Bientôt, un corps de volontaires arabes et berbères fut donc envoyé d’Afrique du Nord vers Cordoue ; ‘Abd ar-Rahmân les assigna aussitôt à la garnison de Pampelune afin qu’ils s’aguerrissent grâce aux escarmouches frontalières - et également car la ville serait le point de concentration de ses troupes avant d’entrer en Gaule.

Les préparatifs durèrent quelques mois ; enfin, à la fin de l’année, ‘Abd ar-Rahmân fut prêt à sortir de Cordoue. Mais il devait d’abord évaluer les forces des Francs en Aquitaine, et il décida ainsi de mener des raids en leurs terres pour maintenir Eudes occupé pendant qu’il marcherait vers le Nord. Il écrivit donc à Munusa, le commandant de la frontière, pour lui ordonner de débuter les opérations, le temps qu’il le rejoigne

avec le gros des troupes. Le courrier de Cordoue fit l'effet d'une bombe pour le général berbère, qui avait espéré rester en paix avec son voisin du Nord tandis qu'il jouissait de son récent mariage. Il n'avait toutefois pas le moindre scrupule personnel à l'idée de briser la trêve avec Eudes ; ce qui l'inquiétait bien plus était la réaction de Lampegia, dont il perdrait sans nul doute l'amour s'il se lançait dans des opérations hostiles contre son père. Aveuglé par ses sentiments, il écrivit donc à 'Abd ar-Rahmân qu'il ne serait pas conforme à l'éthique de lancer des raids contre l'Aquitaine puisqu'en tant que commandant de la frontière, il avait signé une trêve avec le duc Eudes qui interdisait de tels actes de guerre, et que cet accord devait être respecté.

'Abd ar-Rahmân savait déjà que son général avait épousé la fille du duc - et qu'il en était profondément épris. Il n'y avait là rien de mal ni d'inhabituel, puisque nombre d'officiers musulmans avaient épousé des femmes chrétiennes. Mais le gouverneur ignorait jusqu'ici la signature d'une trêve avec le duc Eudes, et il n'aurait jamais imaginé que son subordonné puisse se retourner contre lui pour cette raison. La missive de Munusa le fit entrer dans une rage folle, et il lui répondit que la trêve qu'il avait signée sans la connaissance ni la permission de ses supérieurs était invalide, avant de lui ordonner à nouveau de reprendre les raids contre l'Aquitaine. Le général berbère avait désormais perdu tout espoir de dissuader 'Abd ar-Rahmân d'entrer en guerre contre les Francs. Son amour pour sa nouvelle femme le poussa à la trahison et à la déloyauté : il écrivit à son beau-père, le duc Eudes, pour le mettre en garde et l'informer des projets du gouverneur contre l'Aquitaine autant que des ordres qu'il avait lui-même reçus, et refusé d'exécuter. Il est possible que le ressentiment ethnique de certains Berbères à l'égard des Arabes ait également joué un certain rôle dans le geste de Munusa.
'Abd ar-Rahmân apprit bientôt la nature de la correspondance entre Munusa et Eudes. La position du Berbère était claire - il ne mènerait aucun raid contre l'Aquitaine - et son crime l'était tout autant - la haute

trahison, puisqu'il avait informé l'ennemi des plans de son propre commandant en chef. Munusa était un traître, et il serait traité comme tel. ‘Abd ar-Rahmân lança vers la Cerdagne un officier, ibn Zayyan, à la tête d'une force considérable chargée de capturer Munusa, mort ou vif. Ce dernier ne semble avoir eu aucune connaissance de l'approche de ces troupes, ni même avoir soupçonné une telle réaction de Cordoue. Lorsqu'ibn Zayyan s'approcha des portes de sa place forte de Libia, il ne put que s'enfuir à la hâte avec une petite escorte de soldats et s'enfonça dans les montagnes avec sa jeune épouse, la cause de tout ceci, pour laquelle il avait sacrifié ce monde et le suivant. Munusa comptait bien se réfugier chez son beau-père en Aquitaine, mais les hommes d'ibn Zayyan le poursuivirent sans relâche à travers les Pyrénées, crête après crête et passe après passe.

La fin du traître était proche. Poussé par la fatigue du voyage, la chaleur du jour et par compassion pour sa tendre épouse, Munusa décida de se reposer avec elle auprès d'une source, au cœur d'une prairie fleurie où de larges rochers masquaient les fugitifs. Soudain, sans crier gare, les musulmans firent irruption et les quelques soldats de la garde personnelle du général fugitif trouvèrent leur salut dans la fuite, laissant leur maître et son épouse seuls face à leur destin. Munusa livra sa dernière bataille pour défendre sa vie et celle de sa princesse ; avec l'énergie du désespoir, aussi brave et fort qu'il l'avait été toute sa vie durant, il tira son épée de son fourreau et combattit comme un lion jusqu'à ce que, transpercé par les lances et couvert de blessures, il s'effondre aux pieds de ses assaillants. S'il n'avait été ici question de haute trahison, ce récit aurait sans nul doute été une histoire émouvante d'amour et de sacrifice, et une fin glorieuse pour un vaillant guerrier.
Les hommes d'ibn Zayyan tranchèrent la tête du traître et l'amenèrent à Cordoue, aux côtés de sa veuve Lampegia, et tous deux furent présentés à ‘Abd ar-Rahmân. Stupéfié par la beauté de la jeune femme, le gouverneur s'exclama : « Par Allâh, je n'aurais jamais imaginé que

l'on puisse trouver un tel gibier dans les montagnes des Pyrénées ! » La princesse fut envoyée à Damas, où elle se marierait plus tard avec un fils du calife. La mort de Munusa, tragique mais méritée, arriva à la fin de l'an 113AH (731). Peu après cet évènement, 'Abd ar-Rahmân débuta sa marche à la tête de son armée vers Pampelune, en Navarre, d'où il lancerait son expédition vers la Gaule. Il s'agissait de la plus large force musulmane mobilisée pour des opérations en Gaule, composée à la fois d'Arabes et de Berbères, mais nous ne connaissons pas ses effectifs exacts. Elle était en tout cas intégralement formée de cavaliers, ce qui donnait aux musulmans l'avantage de la mobilité et de la rapidité face aux troupes franques bien plus lourdes. Ces escadrons, qui voyageaient plus vite que la nouvelle de leur arrivée, pourraient frapper et disparaître avant même que leur victime ne puisse se préparer à se défendre ou demander de l'aide...

Au printemps de l'an 114AH (732), l'armée de 'Abd ar-Rahmân franchit les Pyrénées par la passe de Roncevaux, où Charlemagne connaîtrait une terrible défaite un demi-siècle plus tard, et déboucha dans la plaine de Gascogne, au sud-ouest de l'Aquitaine. L'objectif du commandant musulman était triple : gagner les mérites du *jihâd*, venger la déroute de Toulouse face au duc Eudes et s'emparer des trésors de la Gaule. Ses escadrons se dispersèrent sur un front très large et avancèrent vers le Nord, dans la direction de Bordeaux. Toute la Gascogne fut ratissée par les cavaliers musulmans sans la moindre opposition, ou presque. Enfin, l'armée islamique atteignit la rive sud de la Garonne, non loin de Bordeaux, et trouva son ennemi qui l'attendait là. Le duc Eudes avait été prévenu par Munusa des intentions et des plans de 'Abd ar-Rahmân ; il n'avait donc pas été pris par surprise et avait pu réunir une puissante armée de Francs et de Wisigoths pour son match retour contre les musulmans. Il avait sagement refusé de s'engager dans des escarmouches et préféré concentrer son armée pour une bataille décisive en un lieu qui lui était vital : Bordeaux.

Enfin était venu le moment que ‘Abd ar-Rahmân avait tant attendu, celui de venger le sang des martyrs de Toulouse, et les musulmans s’élancèrent au combat avec cette unique pensée à l’esprit. Malheureusement, nous n’avons guère de détails sur le déroulement de ce qui fut sans aucun doute une grande bataille. Tout ce que nous savons, c’est que le duc Eudes fut vaincu à plates coutures, que son armée fut taillée en pièces et que les pertes furent si lourdes qu’un chroniqueur de l’époque, Isodore Pacensis, se lamenta en affirmant que Dieu seul savait combien de chrétiens avaient été tués durant l’affrontement. Le duc d’Aquitaine parvint toutefois à échapper au carnage avec quelques régiments, mais il n’était plus en position de faire face aux musulmans seul. Au terme de la bataille, les hommes de ‘Abd ar-Rahmân avancèrent vers Bordeaux et trouvèrent ses portes fermées. Après quelques jours de siège, la ville fut prise d’assaut et la résistance de sa garnison brisée. Puisque la cité avait été prise par l’épée et non selon les termes d’un accord de reddition, elle fut mise à sac et les conquérants s’emparèrent d’un large butin.

C’est à Bordeaux que se déroula un épisode rapporté par les historiens musulmans comme un exemple de la foi et de la générosité de ‘Abd ar-Rahmân. Les musulmans avaient mis la main, parmi beaucoup d’autres trésors, sur une idole en or incrustée de perles, de rubis et d’émeraudes. ‘Abd ar-Rahmân la fit briser et répartit les quatre-cinquièmes de sa valeur entre ses hommes avant de mettre de côté le cinquième pour l’État. Ceci arriva aux oreilles du vice-roi d’Afrique du Nord, ‘Ubayda ibn ‘Abd ar-Rahmân, et le fit visiblement entrer dans une grande colère, quoi que la raison n’en soit pas claire. Peut-être pensa-t-il qu’un tel trophée inestimable aurait dû être envoyé en une seule pièce à Damas et ne pas être brisé ainsi, ou peut-être estima-t-il que ‘Abd ar-Rahmân avait inutilement mis en danger ses hommes en pénétrant si profondément au cœur de la terre des Francs. Quoi qu’il en soit, il lui fit parvenir une lettre des plus sévères, à laquelle ‘Abd ar-Rahmân répondit simplement : « Si les cieux et la terre étaient cousus entre eux,

Allâh fournirait malgré tout une issue à ceux qui Le craignent ! »

*

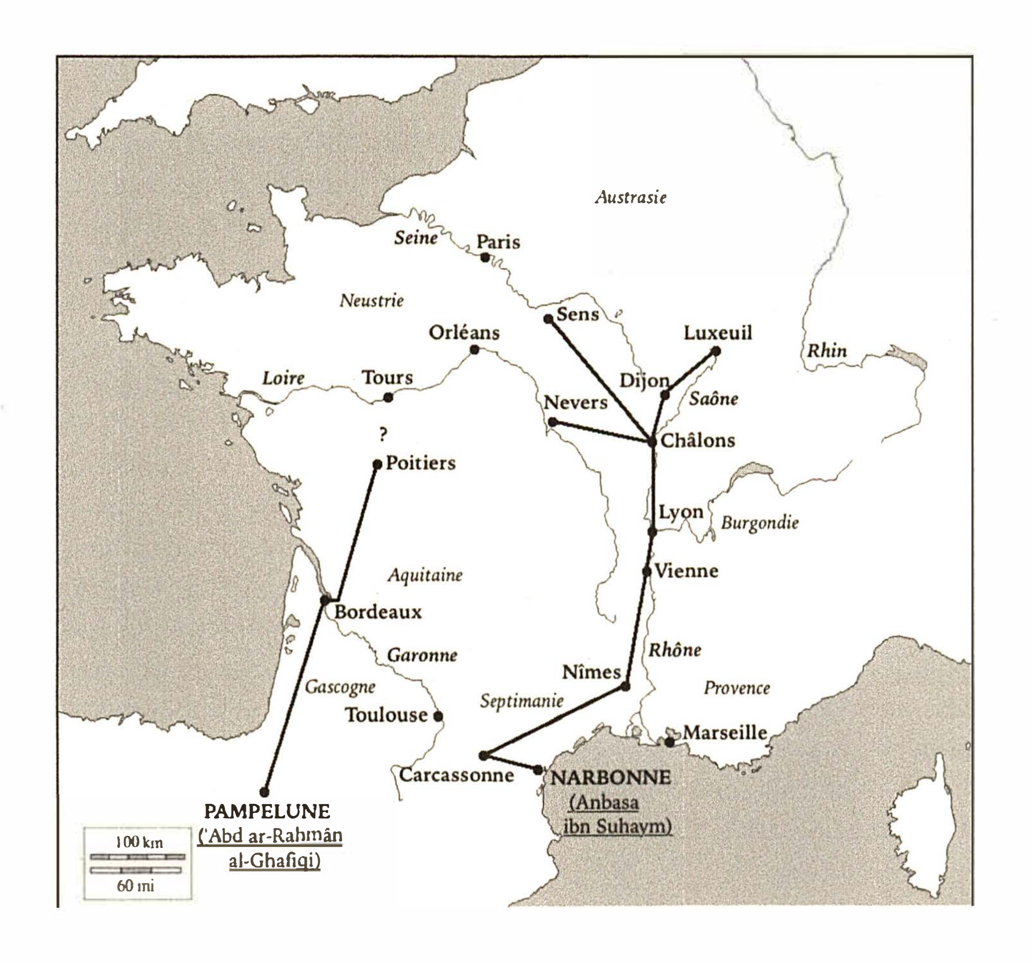
Pendant ce temps, le duc Eudes, amer, se retirait vers le Nord avec les survivants de ce qui avait jadis été son armée victorieuse. Il avait offert sa fille en mariage à un général musulman dans l'espoir de s'acquérir l'amitié de ses puissants voisins du Sud, voire leur aide contre Charles, son rival tant haï ; il était maintenant en fuite, chassé des plus riches cités de son duché. Il n'avait plus qu'une seule option : ravaler sa fierté et se tourner avec humilité vers le maire du palais, qu'il considérait désormais comme le moindre des deux maux. Eudes écrivit donc à Charles, comme un Franc à un autre Franc : « Quelle est donc cette disgrâce qui s'est abattue sur nous et qui continuera à troubler notre descendance ? Nous entendions parler des Arabes et craignions leur venue de l'Est. Désormais, ils sont venus de l'Ouest, soumettant la terre d'Espagne et vainquant sa puissante armée avec leurs maigres effectifs et leur faible équipement. Ils ne possèdent même pas d'armures ! »

Charles Martel venait d'achever sa campagne contre les barbares germaniques du Nord-Est et d'éliminer cette menace contre son royaume. Il était maintenant libre de s'engager contre d'autres ennemis, mais il ne comptait certainement pas se précipiter au secours d'Eudes. Voir le duc d'Aquitaine ainsi humilié et ses provinces ravagées par une tierce partie lui procurait un grand plaisir, et il espérait même que les musulmans parviennent à mettre la main sur lui et l'éliminent afin qu'il soit débarrassé de ce turbulent concurrent sans avoir à lever lui-même le petit doigt. Enfin, plus les musulmans acquéraient de butin, plus ils s'alourdissaient et plus ils se rendaient vulnérables, tout en étant de moins en moins motivés à poursuivre leur avancée plus profondément en Gaule, vers les terres de Charles. Ce dernier écrivit ainsi à Eudes : « Mon opinion est que tu ne devrais pas t'opposer à leur

irruption, puisqu'ils sont à l'image d'un torrent qui charrie tout sur son passage. Ils sont maintenant au sommet de leur succès, leur détermination a bien plus de valeur que leurs effectifs, et leur bravoure n'a pas besoin de la protection d'une armure. Attendons que leurs mains soient remplies de butin, qu'ils commencent à rivaliser les uns avec les autres et à se combattre entre eux. Alors, tu pourras les dominer avec la plus grande facilité ! »

Tandis que cette correspondance prenait place, 'Abd ar-Rahmân avait franchi la Dordogne et avançait vers le Nord. Il divisa à nouveau son armée en plusieurs colonnes qui ratissèrent le pays, frappant simultanément plusieurs cibles différentes. Les troupes exultaient de leurs succès et ne désiraient rien de plus que d'être menées vers de nouvelles conquêtes par leur indomptable commandant, qui avait prouvé sa valeur militaire à chaque étape de la campagne. Le nouvel objectif de 'Abd ar-Rahmân était Tours, sur les rives de la Loire, célèbre pour son église Saint-Martin, du nom d'un « saint » catholique particulièrement vénéré en Gaule. La rumeur voulait qu'elle contienne des trésors plus fabuleux encore que tout ce que les musulmans avaient pu acquérir jusqu'ici dans le pays... Les hommes de 'Abd ar-Rahmân marchèrent donc sur Poitiers, un peu moins de cent kilomètres au Sud, puis s'avancèrent jusqu'à Tours, où ils plantèrent leurs étendards sous les murs de la ville. La préparation de l'assaut fut perturbée par la nouvelle inattendue qu'ils reçurent peu après leur arrivée : le roi des Francs marchait contre eux depuis le Nord à la tête d'une vaste armée chrétienne. Charles Martel était en route.

Carte 8 : Les campagnes de Gaule



CHAPITRE 24 – La bataille de Poitiers

Charles Martel n'avait jusqu'ici pas cherché l'affrontement avec les musulmans : il avait déjà bien assez à faire avec ses voisins barbares - Saxons, Thuringiens, Alamans et autres -, et les Francs avaient assez pu observer le sort de leurs voisins d'Aquitaine et de l'armée du duc Eudes aux mains des hommes de 'Abd ar-Rahmân pour les décourager de leur faire face à la bataille. Charles ne souhaitait donc, au départ, rien de plus que d'empêcher les musulmans de pénétrer en ses terres, au nord de la Loire, et de limiter la portée de leurs raids à l'Aquitaine pour humilier son grand rival. Mais il semble s'être laissé emporter par des motivations religieuses - sauver Tours, la capitale spirituelle de la Gaule -, sous l'influence du duc Eudes qui se hâta à Paris pour lui promettre sa soumission en échange de l'aide de ses puissants voisins du Nord, et plaça ce qui restait de ses troupes sous l'autorité de Charles Martel.

L'armée chrétienne était multi-ethnique, mais les Francs en formaient le plus large contingent - en particulier ceux originaires d'Austrasie, le nord-est de la France et l'ouest de l'Allemagne modernes. D'apparence sauvage et d'une constitution physique impressionnante, drapés dans leurs peaux de loups, les cheveux longs, la discipline leur était inconnue. De nature désordonnée et insubordonnée, ce n'est guère que la soif de butin qui les maintenait sous un seul étendard. Leur organisation militaire était primitive, leur entraînement guère plus évolué. Essentiellement des fantassins, ils combattaient telle une masse maladroite, manœuvraient difficilement, négligeaient leur propre sécurité et sombraient facilement dans la confusion lorsqu'ils étaient surpris. Leur arsenal se composait de longues épées à double tranchant, de dagues, de javelots acérés et surtout de deux types de haches : une

pour le combat, et une pour le lancer, la fameuse - et mortelle - francisque. C'est donc à la tête de cette foule hétéroclite et bigarrée de barbares que Charles Martel sortit de Paris, marcha sur Orléans, où il traversa la Loire, puis avança prudemment le long des rives du fleuve jusqu'à atteindre les faubourgs de Tours, où l'approche de ses hordes fut repérée par les musulmans.

*

L'effet de surprise fut complet pour les hommes de 'Abd ar-Rahmân, qui n'avaient pas avancé de façon uniforme depuis Bordeaux mais s'étaient dispersés en escadrons de cavalerie qui ratissaient tout le pays jusqu'à la Loire. Ce n'est qu'à Tours, l'objectif final de l'expédition, que l'armée devrait à nouveau se réunir, puis entamer son retour triomphal vers les Pyrénées après s'être emparée des trésors de l'église Saint-Martin. Ainsi, 'Abd ar-Rahmân ne fut guère satisfait d'apprendre l'arrivée d'une force chrétienne que l'on disait immense au sud de la Loire, alors même que ses unités étaient encore dispersées entre Tours et Poitiers. Son armée n'était plus la troupe de cavalerie rapide avec laquelle il avait débuté la campagne ; ses régiments étaient chargés de l'immense butin qu'ils avaient réuni et chargé sur plusieurs centaines de mules qui les accompagnaient. Alourdis par ces richesses, les musulmans avaient quelque peu perdu de cette mobilité qui avait jusqu'ici été leur plus grand avantage. À la grande inquiétude du commandant, la discipline s'était également relâchée, ce qui est inévitable lors de telles opérations où les hommes ont plus ou moins carte blanche pour se répandre dans le pays.

'Abd ar-Rahmân décida donc dans un premier temps de battre en retraite de Tours pour rassembler à nouveau ses troupes et concentra son armée à une soixantaine de kilomètres au sud de Tours, sur la route

qui menait à Poitiers. [27] Si ses forces étaient à nouveau réunies, la vue du désordre apparent dans lequel son armée autrefois si splendide avait sombré le plongea dans une extrême anxiété. L'acquisition de butin était allée bien trop loin par rapport aux limites qu'il aurait lui-même souhaité fixer ; tout comme ses généraux les plus sensés, il désapprouvait ces excès mais ne pouvait guère les interdire, en l'absence de salaires réguliers pour les combattants. Il songea même sérieusement à ordonner à ses hommes d'abandonner leurs trésors et de ne conserver que leurs chevaux et leurs armes avec la seule intention de combattre l'infidèle, mais craignit finalement que cet ordre ne brise le moral de la troupe. D'autant que ses hommes étaient dans le meilleur état d'esprit possible et que de nombreux officiers partageaient leur confiance, nourrie par leur série ininterrompue de succès depuis le début de la campagne. Ils ne doutaient pas un instant qu'aussi longtemps qu'un héros tel que 'Abd ar-Rahmân se trouverait à leur tête, un *tabi'î* béni par Allâh pour sa piété, ils pourraient vaincre toute armée chrétienne qui tenterait de se dresser contre eux. L'armée était peut-être alourdie par le butin, mais rien au monde n'aurait pu entamer son moral : les hommes étaient prêts pour la bataille.

Cet excès de confiance vint bientôt encore accroître l'inquiétude de 'Abd ar-Rahmân, qui, plutôt étonnamment, ne semble pas avoir envisagé la possibilité de rompre le contact avec les Francs et de se retirer vers le Sud avec l'ensemble des richesses acquises en Gaule. Les lourds fantassins de Charles Martel n'auraient sans nul doute eu aucune chance de les rattraper, même s'ils avaient souhaité tenter cette improbable poursuite, et les musulmans auraient pu s'en retourner

---

[27] *NDA : Les musulmans ne mirent pas à sac Tours, bien qu'une source arabe inconnue affirme qu'ils prirent d'assaut la ville et la pillèrent. À ce sujet, les sources chrétiennes, qui ne manquent jamais de condamner les déprédations de leurs ennemis, sont probablement correctes : Tours fut sauvée des ravages de la guerre par l'arrivée opportune de Charles Martel.*

sans peine en Espagne avec leurs trésors. Mais le butin n'était pas la raison pour laquelle 'Abd ar-Rahmân était venu en Gaule et il comptait bien le rappeler à ses hommes : tous étaient venus pour le *jihâd*, et aussi longtemps que des ennemis de l'islâm se porteraient à leur rencontre, il était de leur devoir sacré de leur livrer bataille sur le sentier d'Allâh.

'Abd ar-Rahmân plaça donc ses escadrons en formation de bataille, tandis que le butin était installé dans un camp à l'arrière du front. Les Francs arrivèrent bientôt sur les lieux et Charles Martel forma une sorte de phalange romaine - un corps d'infanterie compact et solide capable de soutenir une attaque de face comme sur ses flancs. Pour une nation peu sophistiquée comme la sienne, il s'agissait là du plan de bataille le plus simple et le plus facile à contrôler. Le duc Eudes et ses soldats aquitains formaient l'un des flancs de cette phalange. L'intention de Charles n'était alors que de livrer une bataille défensive où, espérait-il, il parviendrait à causer suffisamment de dommages aux assaillants musulmans pour les décourager de poursuivre leur offensive vers le nord de la Gaule. Avec une seule force massive d'infanterie incapable de la moindre forme de manœuvre contre un ennemi, c'était là sa meilleure option. Le champ de bataille se trouvait probablement au sud de la ville moderne de Châtellerault, à une vingtaine de kilomètres au nord de Poitiers, le long de l'ancienne voie romaine, entre les deux rivières de la Vienne et du Clain ; un historien a situé l'affrontement à Moussais-de-Bataille, un petit village moderne. Nous étions désormais à la fin du mois de *sha'bân* de l'an 114AH (octobre 732).

Pendant sept jours, les belligérants se firent face sans engager d'action sérieuse ; il n'y eut que de légères escarmouches, essentiellement des escadrons de cavalerie musulmane tentant de découvrir les forces et faiblesses du front chrétien tout en le harcelant de flèches. Ces combats légers et sporadiques ne menèrent à aucun changement dans la disposition des troupes. Les Francs attendaient patiemment que les musulmans se lancent sérieusement à l'assaut. Le huitième jour fut,

enfin, une journée d'action - et une journée terrible. 'Abd ar-Rahmân prit l'initiative et lança sa cavalerie dans une féroce charge contre l'ennemi. Les lignes des Francs réussirent à soutenir le choc et les musulmans répétèrent leurs assauts furieux et impétueux sans relâche sans parvenir à créer de brèche dans le front chrétien ni à obtenir le moindre avantage territorial. « Les hommes du Nord semblaient aussi immobiles qu'un mur ; ils étaient tels une ceinture de glace indissolvable. »

Les heures passèrent, et les combats augmentèrent encore en intensité. Le formidable impact des charges tonitruantes de la cavalerie musulmane aurait sans nul doute brisé toute autre opposition ; mais en ce jour, la solide muraille barbare était imprenable. La phalange franque resta inébranlable face à la terrible poussée des hommes de 'Abd ar-Rahmân. Le champ de bataille se couvrit de cadavres, d'un côté comme de l'autre ; les épées et lances des Arabes et des Berbères faisaient autant de victimes que les javelots et les haches de guerre des Francs. Charles semblait satisfait de se contenter de tenir sa position et d'éviter la défaite, quel qu'en soit le prix en vies humaines à payer. Il plongea lui-même dans la mêlée, aussi brave que chacun de ses sauvages guerriers, et délivra de tels coups durant le combat que c'est là qu'il y acquit son titre de « Martel » - le marteau. C'est durant l'après-midi, alors que les combats étaient au sommet de leur férocité, que le sort de la bataille se joua.

Le duc Eudes, qui combattait avec bravoure sur l'un des flancs de la formation chrétienne, aperçut l'opportunité d'appliquer un plan audacieux qu'il avait lui-même conçu et fait approuver par Charles Martel : il contourna avec ses hommes le flanc des musulmans et fonça sur leur camp, où tout le butin était entreposé. La diversion produisit un effet immédiat. Les musulmans, qui avaient observé la manœuvre avec un temps de retard, comprirent immédiatement sa signification : les trophées de la campagne tout entière étaient en danger. Si 'Abd ar-

Rahmân avait été entendu, il aurait sans nul doute laissé la diversion du duc Eudes se dérouler et profité du trou béant laissé par les Aquitains dans le front chrétien pour s'abattre sur les hommes de Charles Martel. Mais 'Abd ar-Rahmân ne fut pas entendu et n'eut pas même la moindre occasion de distiller ses ordres. De larges unités de cavaliers rompirent aussitôt le contact avec les Francs et se hâtèrent vers l'arrière pour sauver leur précieux butin. Le duc Eudes n'atteignit jamais le camp et ses trésors, et n'en avait d'ailleurs probablement jamais eu l'intention ; mais la retraite subite de nombreux escadrons du champ de bataille jeta le chaos au cœur de l'armée islamique.

Charles Martel tira aussitôt profit de la confusion de ses ennemis et lança un violent assaut général contre les rangs musulmans désorganisés. La bataille se fit plus brutale et sauvage encore. Les hommes de 'Abd ar-Rahmân étaient face à une situation des plus critiques, et le désordre se répandait chaque minute un peu plus. De larges brèches apparurent dans leur front ; les Francs commencèrent à y avancer. C'est alors que 'Abd ar-Rahmân démontra, s'il en était encore besoin, sa véritable stature de guerrier et de commandant : il se jeta lui-même au cœur de la mêlée, là où les combats étaient les plus féroces, combattant les plus braves de ses ennemis tout en exhortant ses hommes à la fermeté et en réorganisant ses régiments. Le général, juché sur sa monture, était partout. Ce fut son heure de gloire. Ce fut, également, sa dernière heure. Brandissant son épée ensanglantée, il s'enfonça profondément dans les rangs des Francs ; c'est là qu'il chuta de son cheval, le corps transpercé d'innombrables javelots, et but la coupe du martyre qu'il avait tant recherché durant toute une vie de campagnes contre les ennemis d'Allâh.

La mort de leur commandant ne fit qu'accentuer et empirer le chaos au cœur des rangs des musulmans. Ils combattaient toujours comme les braves *mujâhidîn* qu'ils étaient et forcèrent les Francs à payer un lourd tribut pour le succès limité qu'ils étaient en train de remporter, mais la

situation continuait à s'aggraver. Elle devint bientôt sinistre. Heureusement pour les musulmans, Charles Martel n'avait aucun désir de conquête à l'esprit. La nuit tomba, et l'obscurité vint mettre un terme à l'impitoyable carnage. Cette journée d'horreur s'acheva. Le lendemain, à l'aube, les Francs s'alignèrent à nouveau en formation de bataille. Le chef chrétien était toujours dans l'idée de livrer un affrontement défensif et les lourdes pertes qu'il avait subies la veille ne le poussaient pas à envisager la moindre action offensive. Le camp musulman était à portée de vue des Francs, et il semblait toujours aussi imposant et menaçant qu'auparavant. Charles s'attendait donc à ce que la redoutable cavalerie musulmane apparaisse sur le champ de bataille d'une minute à l'autre pour lancer une nouvelle série de puissantes charges. Plusieurs heures passèrent et toujours aucun signe d'activité ne semblait apparaître au sein du camp musulman. Charles, toujours prudent, décida d'enquêter. Suspectant qu'il ne s'agissait là que d'une ruse de l'ennemi, il envoya quelques éclaireurs voir ce qu'il en était. Les hommes revinrent avec une nouvelle surprenante : le camp était vide, et il n'y avait plus le moindre guerrier musulman à des kilomètres à la ronde.

La nuit précédente, les officiers du défunt 'Abd ar-Rahmân s'étaient divisés sur la marche à suivre. La menace qui pesait sur le butin avait bouleversé ceux pour qui les trésors de la Gaule représentaient tout, ou presque, tandis que l'atroce carnage de la journée et la perte de leur général bien-aimé avaient ébranlé toute l'armée. Puisque les combats du jour s'étaient achevés en faveur des chrétiens, les musulmans anticipèrent une plus grande agressivité de leur part - et donc, une menace plus alarmante encore pour le butin. Ils avaient perdu tout espoir de victoire et décidèrent donc d'abandonner la région le plus vite possible. Durant la nuit, ils chevauchèrent leurs montures et foncèrent en toute hâte vers Narbonne, laissant leurs tentes en place et de nombreux bagages au sol pour tromper les Francs. Ils laissèrent même une partie du butin derrière eux, bien que la quantité nous en soit

inconnue.

Le lendemain, les Francs s'avancèrent donc vers le camp musulman, où ils massacrèrent tous les blessés graves qui n'avaient pu battre en retraite avec le reste de l'armée et s'emparèrent du butin qui n'avait pu être emporté. Charles Martel ne fit toutefois aucune tentative de poursuivre les musulmans : il craignait qu'il ne s'agisse là d'un piège et que ses ennemis n'aient préparé une embuscade contre lui - ce qui était, effectivement, l'une des stratégies favorites des Arabes. De plus, son infanterie ne lui permettait guère de s'engager dans une poursuite sérieuse contre une force de cavalerie. Enfin, Charles avait le sentiment d'avoir assez fait pour la Gaule et ne souhaitait pas forcer le destin : il avait atteint son objectif - empêcher les musulmans de franchir la Loire et de dévaster ses terres. Il est également possible qu'il ait souhaité que les musulmans restent suffisamment puissants pour continuer à menacer l'Aquitaine et maintenir le duc Eudes dans une situation où il dépendrait toujours de Paris pour sa survie. De Poitiers, Charles s'en retourna donc à sa capitale et renvoya ses contingents barbares vers leurs sombres forêts germaniques. La bataille de Poitiers avait été livrée durant les premiers jours du mois de *ramadân* de l'an 114AH (fin octobre 732).

*

Les historiens occidentaux se sont largement enorgueillis de la victoire de Charles Martel à Poitiers, probablement car il s'agissait là de l'une des très rares victoires des chrétiens durant plusieurs générations de défaites ininterrompues face aux musulmans. La bataille a donc été décrite avec éloquence comme « le salut de l'Occident », le triomphe de la chrétienté sur l'islâm, la suprématie de la race européenne sur les sémites, voire rien de moins que la survie de la civilisation en elle-même. Le plus imaginatif fut sans conteste Edward Gibbon, qui vit dans la défaite potentielle de Charles Martel l'image de hordes de

musulmans s'aventurant jusqu'aux confins de la Pologne et aux hauts-plateaux de l'Écosse, de la flotte arabe remontant la Tamise et du Qur'ân enseigné à Oxford.

Il n'en fut rien. Et en réalité, la bataille de Poitiers ne décida de rien. Cet affrontement ne fut qu'une victoire défensive remportée par une infanterie franque qui ne vainquit pas réellement les musulmans. Ces derniers avaient simplement voyagé aussi loin que leurs ressources le leur permettaient : la vague arabo-berbère, partie de Gibraltar, un peu plus de mille cinq cents kilomètres au Sud, avait atteint son expansion naturelle maximale et perdu son élan. En termes militaires, ce fut bien une défaite tactique et un revers incontestable pour les musulmans. Si sa cause apparente fut l'accumulation de butin par les soldats et leur attachement à ces trésors au détriment des impératifs militaires, sa cause réelle fut la mort de leur commandant. Si 'Abd ar-Rahmân n'était pas tombé martyr, il aurait sans nul doute repris ses assauts et mené la bataille, si ce n'est à une victoire, du moins à un match nul. Les conséquences de Poitiers n'eurent aucun effet sur les futures offensives musulmanes en Gaule : si les musulmans avaient remporté la bataille, ils ne seraient probablement pas allés plus loin, puisque leurs forces ne le leur permettaient plus ; et la perdre ne les empêcha pas de lancer de nouvelles expéditions vers la terre des Francs.

Sur le plan psychologique, toutefois, la défaite de Poitiers fut un coup pénible pour les musulmans. Ils n'avaient jamais perdu autant d'hommes dans une bataille en Europe depuis qu'ils avaient débarqué sur la côte ibérique vingt ans plus tôt. Les historiens musulmans ne s'étendirent guère sur les faits, comme si le fardeau de la défaite était trop lourd à porter, ou à écrire. Mais la tragédie ne fut jamais oubliée : elle fut nommée la bataille du Pavé des Martyrs, du nom de la route romaine pavée autour de laquelle les deux armées s'affrontèrent. Trois siècles plus tard, en terre andalouse, la légende voulait que l'on ait toujours pu entendre, au lieu précis où 'Abd ar-Rahmân et ses hommes

étaient tombés, la voix d'un *muezzin* invisible appeler les croyants à la prière…

*

Charles Martel fut sans conteste le grand vainqueur de Poitiers. Il n'était pas le sauveur de la chrétienté ni de la civilisation occidentale, mais il avait bel et bien remporté la bataille. Il avait eu le courage de s'avancer pour faire face aux musulmans alors que tous fuyaient leur chemin, et la résolution de soutenir des assauts devant lesquels toutes les autres armées avaient été brisées. S'il n'exploita pas son succès, ce fut car il n'avait ni les moyens ni l'intention de le faire : il manquait, probablement, de cette large vision à long terme qui est la marque d'un véritable grand commandant militaire. Pour sa bravoure et sa détermination, il méritait sans nul doute - d'un point de vue chrétien - les marques d'approbation que les historiens devaient lui décerner. Mais ces éloges ne viendraient que plus tard ; il fut d'abord considéré comme l'incarnation du mal, ou presque.

En effet, Charles Martel s'était attiré les foudres du clergé catholique après la bataille de Poitiers en refusant de rendre aux églises et monastères les trésors que les musulmans avaient saisis durant leurs folles cavalcades à travers la Gaule. Évêques, prêtres et abbés attendirent en vain que le butin saisi dans le camp musulman leur soit restitué, et Charles préféra utiliser ces richesses pour récompenser ses guerriers et réparer les dommages causés à son royaume par des années de guerre contre ses ennemis, tant au Sud qu'au Nord-Est. L'intention semblait louable et au service du bien commun, mais le clergé ne vit pas les choses de cette manière. Pour eux, il s'agissait d'un sacrilège pur et simple - essentiellement car la décision allait à l'encontre de leurs intérêts financiers bien compris… L'Église catholique ne le pardonna jamais : plus d'un siècle plus tard, les évêques de Reims et de Rouen devaient ainsi écrire à l'arrière-arrière-petit fils de Charles Martel que

son ancêtre était « maudit », qu'en ouvrant sa tombe, « les spectateurs avaient été effrayés par une odeur de soufre et l'image d'un épouvantable dragon » et qu'un saint avait reçu « la plaisante vision de l'âme et du corps de Charles Martel brûlant pour l'éternité dans les abysses de l'enfer. »

Le duc Eudes avait également joué un rôle décisif dans l'affrontement et s'était conduit avec valeur, démontrant de hautes qualités de commandement militaire. C'est lui qui avait mené ses Aquitains durant la diversion contre le camp musulman et renversé le sort de la bataille. Il écrivit un long - et quelque peu fantaisiste - récit des combats à l'attention du pape Grégoire II, dans lequel il affirma que pas moins de trois cent cinquante mille musulmans étaient tombés sous les coups des chrétiens à Poitiers et se présenta, naturellement, comme le grand artisan de la victoire. Après cette dernière, Eudes jura allégeance à Charles Martel et fut autorisé à retourner en son duché en tant que souverain plus ou moins autonome. Mais il n'avait plus que trois ans à vivre ; en 117AH (735), à sa mort, son fils Hunald lui succéda, et Charles marcha aussitôt sur l'Aquitaine et soumit la province pour prévenir toute tentative de sa part d'accéder à l'indépendance complète. Ce n'est que le fils de Charles, Pépin le Bref, qui briserait définitivement la résistance aquitaine et incorporerait le duché de façon permanente au sein du royaume des Francs.

La guerre de Charles contre l'islâm était loin d'être terminée. Deux ans après Poitiers, en 116AH (734), Yusuf ibn 'Abd ar-Rahmân, le gouverneur musulman de Narbonne, se lança à la tête d'un puissant corps expéditionnaire vers l'Est. Il établit une alliance avec le duc Maurontius de Marseille contre les Francs et les Burgondes, franchit le Rhône et s'empara d'Arles, Avignon et Saint-Rémy. Deux ans plus tard, il remonta la vallée du Rhône jusque dans la province du Dauphiné, dans les Alpes occidentales, et mit à sac Vienne et Valence, tandis que d'autres détachements prenaient Lyon pour la seconde fois. C'est là que

les musulmans apprirent que Charles Martel marchait à nouveau contre eux depuis le Nord, en 119AH (737), à la tête d'une armée bien supérieure en nombre à la leur. Ils battirent en retraite vers Avignon, puis Narbonne, où ils livrèrent une bataille durant laquelle la victoire revint aux chrétiens. Charles Martel mit le siège à la capitale musulmane de Septimanie puis, incapable de la prendre d'assaut, se retira. Sur le chemin du retour, il mit à sac et brûla les cités de Maguelone, Agde, Béziers et Nîmes pour « châtier les habitants chrétiens de s'être soumis aux musulmans. » Les chrétiens de Septimanie avaient en effet toujours profondément haï les Francs, et ils souffrirent bien plus de leurs exactions que du règne musulman, qui fut relativement doux.

Charles Martel mourut quatre ans plus tard, en 123AH (741), et son fils Pépin III, plus connu sous le nom de Pépin le Bref, lui succéda en tant que maire du palais. Dix ans plus tard, il mit un terme à la farce des rois mérovingiens et déposa le dernier fantoche, Childéric III, pour se proclamer lui-même roi des Francs, fondant ainsi la dynastie carolingienne. Narbonne, quant à elle, ne devait tomber entre ses mains qu'en 141AH (759), au terme d'un horrible carnage…

CHAPITRE 25 – La guerre civile en Afrique du Nord

La guerre civile entre Berbères et Arabes en Afrique du Nord débuta en l'an 122AH (740) et secoua jusqu'aux fondations du monde de l'islâm. Ce que nous appelons ici une guerre civile pourrait également être nommée un conflit ethnique, ou une grande rébellion berbère contre les Arabes, selon la perspective. Si les Berbères l'avaient remportée, nous aurions sans doute parlé aujourd'hui de « guerre d'indépendance », et l'histoire de l'islâm en Afrique du Nord et en Espagne aurait suivi un tout autre cours, y compris au niveau doctrinal. Ses causes étaient profondes, à la fois raciales, politiques, économiques, religieuses et morales - chacune d'entre elles fournissant une raison suffisante pour mener à un gigantesque affrontement.

Les premières tensions entre Arabes et Berbères étaient nées près d'un siècle plus tôt, lorsque 'Amr ibn al-'As s'était emparé de Tripoli en 22AH (643) et que 'Abd Allâh ibn Sa'd ibn Abî Sarh avait envahi l'Afrique en 27AH (648). Les Berbères avaient ensuite livré plusieurs guerres contre les musulmans avec un courage et une détermination rares. Ils s'étaient dressés face à chaque invasion et avaient toujours, à de rares exceptions, été vaincus, mais ils l'avaient été en combattant. Leur résilience et leur ténacité leur permirent de se relever après chaque défaite sanglante pour en affronter une autre. Ce n'est qu'avec l'arrivée de Musa ibn Nusayr, en 82AH (702), que la conquête du Maghreb devait s'avérer définitive et que l'Afrique du Nord devint une province permanente de l'État islamique. Les Berbères s'étaient ensuite convertis à l'islâm et ralliés au califat sur un pied d'égalité. Selon leur compréhension, ils ne se soumettaient pas à un système en tant

qu'esclaves ou inférieurs mais se ralliaient à un projet dans lequel ils seraient considérés comme des égaux ; et ils comptaient bien être considérés comme tels au sein d'une religion qui prêchait l'égalité et la fraternité.

Quoi qu'il en soit, la rancœur traditionnelle des Berbères à l'encontre des Arabes fut attisée et alimentée par ce que les premiers considéraient comme de la discrimination. La première rupture se déroula lors de la conquête de l'Espagne, lorsque Musa l'Arabe humilia et maltraita Tariq le Berbère. La péninsule ibérique avait été initialement conquise par les Berbères ; ils avaient porté presque tout le fardeau des combats et bien sûr reçu une part du butin et des autres bénéfices de la conquête, mais la part du lion était allée aux Arabes. Le cinquième du butin, la part de l'État, avait été envoyée à Damas pour être redistribuée au sein de la patrie des Arabes, plutôt qu'en Afrique du Nord, la terre des Berbères. Là, ils vivaient toujours comme auparavant, dans les déserts et les montagnes, alors que les villes appartenaient aux Arabes. Les Berbères se sentaient exploités et ressentirent de plus en plus leur statut inférieur face aux Arabes qui se comportaient parfois comme leurs supérieurs et leurs maîtres. La fierté berbère ne cessait d'être agressée par cette discrimination qui semblait s'aggraver d'année en année.

Damas, le siège du califat, était désormais une cité de luxe et de splendeur. La cour omeyyade et les influentes familles arabes jouissaient des fruits du *jihâd* que menaient les croyants en des terres lointaines. Un point suscitait particulièrement l'indignation et la colère des Berbères : la demande sans cesse croissante par les nobles du Shâm pour les femmes d'Afrique du Nord, que les gouverneurs successifs de Kairouan ne manquaient pas de combler. Ainsi, l'un d'entre eux, 'Ubayda ibn 'Abd ar-Rahmân, visita le calife en 118AH (737) et lui apporta sept cents jeunes vierges en guise de présent, et il est rapporté que son successeur, 'Ubayd Allâh ibn al-Habhab, dépassa encore ce chiffre. La laine des moutons du Maghreb était également

particulièrement appréciée pour la confection de vêtements à la capitale, en raison de sa blancheur parfaite. Le même 'Ubayd Allâh décida donc de faire confisquer et égorger d'innombrables troupeaux, provoquant une véritable catastrophe économique. La détresse des hommes qui voyaient à la fois leur principale source de revenus disparaître, et leurs femmes et leurs filles emmenées remplir les harems du Shâm, ne semblait guère préoccuper le vice-roi de Kairouan.

C'est ce même 'Ubayd Allâh qui lança également la dernière expédition majeure vers le Maghreb, le long de l'océan Atlantique, avant le début de l'insurrection berbère. L'armée califale était alors commandée par Habîb ibn Abî 'Ubayda, un choix judicieux puisqu'il s'agissait du petit-fils de 'Uqba ibn Nafi', le premier conquérant musulman du Maghreb un demi-siècle plus tôt. Le corps expéditionnaire vainquit tous ceux qui tentèrent de s'opposer à sa marche, soumit chaque tribu du Maghreb et « remporta une victoire telle que l'on n'en avait jamais vue auparavant. » Le butin fut gigantesque - captifs, or, argent et autres richesses - et les vainqueurs revinrent triomphalement à Kairouan à la délectation de tous... Sauf, naturellement, des Berbères.

Avant la fin du premier siècle de l'Hégire, un nouvel élément religieux s'était introduit dans la vie de l'Afrique du Nord, et en particulier des Berbères : la secte kharijite, qui était née lors de la première *fitna* entre Mu'âwiya et 'Alî. Considéré comme hérétique par les musulmans orthodoxes, ce mouvement survécut et se développa durant plusieurs générations au cœur des terres arabes malgré des représailles sanglantes du pouvoir omeyyade ; certains groupes kharijites, persécutés et chassés en leur terre natale, vinrent trouver refuge en Afrique du Nord, où ils étendirent leur prédication avec une vigueur renouvelée. Ces gens appartenaient principalement à deux courants : les *Abaziyya* et les *Sufriyya*. Ils prêchaient une doctrine ultra-égalitariste que l'on qualifierait aujourd'hui de révolutionnaire voire même de socialiste, insistaient sur l'égalité de tous les musulmans sans

considération pour leur origine ethnique, interprétaient le Qur'ân d'une manière assez libre, « mêlant la Vérité et le Faux », et surtout possédaient une pensée rigoureuse, sectaire et fanatique. Leurs chefs affirmaient que tout musulman pouvait accéder au califat, tant qu'il possédait les qualités morales nécessaires. Ils appelaient ouvertement à la violence, dénonçaient leurs oppresseurs comme des païens et cherchaient à secouer le joug de la tyrannie qui les opprimait au nom du même Dieu, du même Prophète ﷺ et du même Livre Saint invoqués par ceux qui les combattaient.

L'Afrique du Nord se révéla bien vite une terre fertile pour les graines de rébellion plantées par les kharijites et les enseignements de ces nouveaux venus trouvèrent une réception enthousiaste auprès des tribus berbères, fascinées par l'aspect révolutionnaire de leur doctrine. Des déserts de Libye à la côte atlantique, d'innombrables Berbères embrassèrent avec ardeur la prédication kharijite dans l'espoir de voir surgir l'aube d'une nouvelle ère d'égalité et de souveraineté populaire...

*

Cette atmosphère de mécontentement fut attisée, parmi les musulmans non-arabes - et pas seulement en Afrique du Nord -, par la politique de la dynastie omeyyade et de ses gouverneurs. Le point crucial de la discorde était la *jizya*, la taxe imposée sur les non-musulmans, une importance source de revenus pour l'État islamique désormais menacée par les conversions de masse au sein des nouvelles provinces conquises. Les Omeyyades continuaient en effet d'imposer la *jizya* aux nouveaux convertis à l'islâm, malgré l'opposition des musulmans les plus pieux de cette époque. Ce n'est que sous le règne de 'Umar ibn 'Abd al-'Azîz que ce fléau fut aboli ; lorsque le gouverneur d'Égypte l'avertit que bientôt tout le pays serait musulman et que cette source de revenus serait perdue, le calife s'exclama ainsi : « Je me réjouirai si tous les *dhimmis* se convertissent à l'islâm, car Allâh a envoyé Son Prophète ﷺ

en tant qu'apôtre et non en tant que collecteur d'impôts ! »

Malheureusement, 'Umar ibn 'Abd al-'Azîz ne régna qu'un peu plus de deux ans et sa perte fut vivement ressentie par les musulmans de tous les courants et de toutes les ethnies - en particulier les non-Arabes. Après sa mort, l'administration omeyyade revint à son traitement antérieur des Berbères : le nouveau vice-roi de Kairouan, Yazîd ibn Abî Muslim, un homme cruel et violent qui avait servi en tant que chef de la police sous les ordres du terrible al-Hajjâj ibn Yusuf en Iraq, imposa à nouveau la *jizya* sur les Berbères musulmans, comme al-Hajjâj l'avait d'ailleurs fait en Iraq sur les nouveaux convertis. En l'an 102AH (720), il annonça également, lors d'une assemblée à la mosquée, qu'il ferait tatouer, sur les mains de ses gardes, le mot « garde » et leur prénom, afin qu'ils soient reconnus et que le peuple leur obéisse immédiatement dans la rue. C'en était trop pour les guerriers berbères : ils l'assassinèrent à la mosquée, lors de la prière du *'ishâ*, avant d'écrire au nouveau calife, Yazîd ibn 'Abd al-Malik, pour lui expliquer leur geste et ré-affirmer leur loyauté à Damas. Le calife accepta plutôt judicieusement cette allégeance et n'ajouta rien de plus.

Le dernier des vice-rois d'Afrique du Nord avant que la région ne sombre dans la guerre civile fut 'Ubayd Allâh ibn al-Habhab, qui prit son poste à la fin de l'an 116AH (734). Cultivé et fin lettré, son traitement des Berbères n'en fut toutefois pas meilleur ; nous avons déjà mentionné ses exactions à ce sujet. Il nomma ses fils à la tête de diverses provinces, dont Isma'îl, qu'il envoya à Tanger accompagné d'un certain 'Umar ibn 'Abd Allâh al-Muradi en tant que co-gouverneur. Ce dernier était sans doute le plus brutal et le plus cruel des fonctionnaires omeyyades que l'Afrique du Nord ait jamais connu. Il soumit les Berbères à un traitement barbare, sans cesse plus impitoyable. Puis, à la fin de l'an 121AH (739), il annonça que désormais tous les Berbères musulmans seraient considérés comme des captifs de guerre et des esclaves - et qu'il prendrait donc un cinquième

d'entre eux et de leurs biens en tant que butin pour l'État. Il s'agissait d'une mesure incroyable qui n'avait jamais été appliquée auparavant, même durant la période de la conquête - alors que la population était encore largement non-musulmane.

C'était là l'étincelle qui allumerait le feu de la guerre et mènerait à des années d'horreurs et de souffrances indescriptibles, dont les blessures se feraient ressentir pendant des générations entières... Les Berbères bouillaient de rage. Ils se préparèrent à l'action, attendant le moment opportun pour frapper. Ils élurent l'un des leurs à leur tête : Maysara, de la tribu des Madgharas. Jadis porteur d'eau à Kairouan, l'homme était devenu un soldat et prédicateur au sein de la secte kharijite des *Sufriyya,* dont il avait pris la tête. Intrépide et sans pitié, les Arabes le connaissaient sous le nom de « Maysara le Vil. » L'un de ses principaux officiers était un guerrier réputé que nous connaissons bien : Tarîf ibn Malik, le premier musulman à avoir posé le pied en Europe, lors de l'opération de reconnaissance qui avait précédé l'invasion du pays par Tariq ibn Ziyad.

*

Le moment opportun pour la rébellion arriva en l'an 122AH (début 740), lorsque le vice-roi de Kairouan, ignorant visiblement la menace, envoya une grande armée razzier la Sicile sous le commandement de Habîb ibn Abî 'Ubayda, qui rentrait à peine de sa dernière campagne au Maghreb. Habîb et son fils, 'Abd ar-Rahmân, tous deux de braves et ambitieux généraux, débarquèrent sur les côtes de l'île, brisèrent toute opposition et assiégèrent la capitale, Syracuse, qui négocia sa capitulation contre un lourd tribut et fut laissée en paix. Mais à peine les musulmans avaient-ils mis un terme au siège qu'ils reçurent l'ordre urgent de revenir vers le continent...

Le départ de Habîb pour la Sicile était en effet le moment que les

Berbères avaient patiemment attendu : ils savaient qu'une partie considérable de l'armée arabe d'Afrique du Nord avait quitté le continent pour s'élancer au-delà des mers, une campagne qui les maintiendrait occupés durant plusieurs mois. Les rebelles entrèrent aussitôt en action. Maysara frappa à Tanger, où les Arabes résistèrent mais furent emportés par le poids du nombre. Les insurgés ne tuèrent pas seulement le gouverneur, 'Umar ibn 'Abd Allâh, qui le méritait amplement, mais passèrent également au fil de l'épée tout Arabe qui avait le malheur de tomber entre leurs mains, n'épargnant pas même les enfants. Maysara nomma en tant que gouverneur de Tanger un homme connu sous le nom de 'Abd al-A'la ibn Jurayj l'Africain, en réalité un Romain qui avait jadis été un captif de Musa ibn Nusayr. Puis les Berbères marchèrent sur le Souss, où le gouverneur Isma'îl, fils du vice-roi de Kairouan, fut lui aussi mis à mort aux côtés de tous les Arabes de la région.

À ce stade, tout le Maghreb prit les armes. La déflagration du soulèvement de Maysara se répandit à travers le pays et atteignit chaque ville où des Arabes vivaient. Les clans berbères entrèrent simultanément en rébellion, dominèrent partout les Arabes et massacrèrent tous ceux qui n'avaient pu fuir assez rapidement. Ceux qui parvinrent, par chance, à échapper au carnage se frayèrent un chemin jusqu'à Kairouan, abandonnant les terres que leurs ancêtres avaient mis tant de générations à soumettre. Cette phase initiale de la guerre civile fut ainsi une victoire complète pour les Berbères : en quelques mois à peine, toute la moitié occidentale de l'Afrique du Nord était entièrement passée entre les mains de la rébellion. Lors d'une grande assemblée des clans, Maysara fut confirmé en tant que commandant en chef des Berbères, et tous lui firent serment d'allégeance. Il s'auto-proclama Commandeur des Croyants, le titre du calife, et *amir al-Gharb* : « le Commandant de l'Occident ».

*

Le vice-roi de Kairouan envoya un message à Habîb ibn Abî 'Ubayda pour lui ordonner frénétiquement d'évacuer la Sicile et de revenir aussi vite que possible vers l'Afrique pour combattre les rebelles, ainsi qu'au gouverneur d'al-Andalus, 'Uqba ibn Hajjaj, pour l'appeler à venir secourir les Arabes du Maghreb. Il organisa les régiments qu'il lui restait en Afrique, et qui comptaient nombre de cavaliers des meilleures familles arabes, dont des Quraysh de Makkah et des Ansârs de Médine, en une seule armée sous les ordres de Khâlid ibn Abî Habîb, un cousin de Habîb qui menait les troupes de Sicile. Cette force reçut l'ordre de quitter aussitôt Kairouan pour mettre un terme à la rébellion de Maysara ; elle serait plus tard rejointe par le corps expéditionnaire de Sicile.

'Uqba ibn Hajjaj fut le premier à s'engager : de Cordoue, il fonça sur le Maghreb à la tête d'une imposante force de cavalerie, débarqua sur la côte africaine et écrasa les quelques groupes de Berbères qui s'opposèrent à lui, promptement renvoyés vers leurs montagnes, avant de s'en retourner en Europe. Nous ne savons pas pourquoi il ne s'engagea pas plus en avant ; peut-être les instructions du vice-roi de Kairouan étaient-elles vagues, ou peut-être craignait-il qu'une insurrection ne se déclenche dans la péninsule ibérique en son absence - ce qui ne manquerait pas d'arriver bientôt... Quant à Khalîd ibn Abî Habîb, il s'avança avec ses troupes jusqu'à Tihart, qui représentait plus ou moins la frontière, toujours vague et imprécise, entre l'Afrique et le Maghreb, puis s'enfonça jusqu'à Tanger. Dans les faubourgs de la ville, Maysara l'attendait avec le gros de l'armée berbère. Une terrible bataille s'engagea tout le jour durant et s'acheva à la tombée de la nuit sans désigner de vainqueur. Pendant la nuit, pour une raison inconnue, Maysara quitta le camp alors que ses hommes se reposaient et regagna Tanger. À son retour, ses partisans, qui n'avaient guère apprécié sa conduite, se jetèrent sur lui et le tuèrent - sans que nous n'ayons plus de détails de la part des chroniqueurs sur le déroulement précis de ces

événements et la raison du départ de Maysara.

Quoi qu'il en soit, les Berbères désignèrent Khâlid ibn Humayd, un Zénète, comme leur nouveau commandant en chef. L'homme était un général bien plus brillant que Maysara et prépara aussitôt un plan audacieux pour le second jour de la bataille. À l'aube, les combats reprirent entre l'armée arabe d'Afrique et l'armée berbère du Maghreb. Alors que les affrontements étaient au sommet de leur férocité, les Arabes furent soudainement assaillis sur leurs arrières par une puissante division de cavalerie menée par Khâlid ibn Humayd en personne. L'effet de surprise fut complet ; les Arabes perdirent le cours de la bataille et ne le retrouvèrent jamais. Leur armée, submergée, fut taillée en pièces. Khâlid ibn Abî Habîb et ses officiers, tous plus braves et honorables les uns que les autres, rejetèrent l'idée de battre en retraite et combattirent jusqu'au dernier, sabre en main. La fine fleur de la chevalerie arabe périt durant cet affrontement, qui serait plus tard connu sous le nom de « bataille des Nobles » pour cette raison ; elle fut livrée au début de l'an 123AH (début 741).

Habîb ibn Abî 'Ubayda, qui s'était hâté depuis la Sicile, arriva au Maghreb trop tard pour sauver son cousin. À Tihart, il apprit le désastre qui s'était abattu sur les Arabes à Tanger et préféra ne pas s'avancer plus loin et risquer une rencontre avec les insurgés euphoriques. La révolte berbère s'était désormais transformée en une véritable guerre civile de grande ampleur. La violence explosa jusque dans des lieux jusqu'ici connus pour leur harmonie ethnique ; partout, les Arabes souffrirent douloureusement aux mains des rebelles. La seconde phase du conflit avait, à nouveau, été remportée par les Berbères. La tourmente et l'agitation régnaient à Kairouan, où les Arabes étaient indignés de ce que leurs frères avaient subi à Tanger. Il était difficile de trouver une famille qui n'ait pas perdu un proche à la bataille des Nobles. Le peuple se souleva contre le vice-roi et le chassa de son poste et de la ville ; 'Ubayd Allâh ibn al-Habhab quitta donc Kairouan pour

Damas au mois de *jumada al-awwal* de l'an 123AH (avril 741). Les Arabes d'Afrique observaient avec anxiété la menace berbère s'élargir, tout en attendant l'arrivée d'un nouveau vice-roi à la tête de renforts venus sauver leur province des hordes kharijites...

À Damas, Hishâm ibn 'Abd al-Malik, l'un des souverains omeyyades les plus compétents, écouta avec une colère non dissimulée les récits de la bataille qui avait décimé ses meilleurs guerriers et humilié l'Arabie tout entière. « Par Allâh, jura le calife, je leur montrerai la colère de l'Arabe. Je vais leur envoyer une armée dont ils verront l'avant-garde tandis que l'arrière-garde sera toujours avec moi ! »

*

Une nouvelle armée fut recrutée et formée dans la plus grande précipitation en Orient ; elle comptait douze mille hommes, dont dix mille indéfectibles partisans des Banû Umayya issus du Shâm, le cœur du pouvoir de la dynastie. Le calife nomma Kulthum ibn Iyadh, de la tribu de Qushayr, en tant que commandant en chef et vice-roi d'Afrique du Nord et lui donna la mission de reconquérir le Maghreb et d'y rétablir la souveraineté du califat. Hishâm ibn 'Abd al-Malik eut également la présence d'esprit d'établir un ordre de succession : si Kulthum était tué, le poste reviendrait à son neveu Balj ibn Bishr, puis à Sa'laba ibn Salama. L'armée partit de Damas au mois de *jumada ath-thani* de l'an 123AH (mai 741). En chemin, elle fut renforcée par de nouveaux contingents de guerriers arabes d'Égypte, de Barqa et de Tripoli avant d'arriver à Kairouan durant le mois de *ramadân*, où les hommes se reposèrent pendant un mois et célébrèrent l'*aid al-fitr* avant de partir en campagne.

Presque aussitôt, des tensions éclatèrent entre les Arabes d'Afrique et ceux fraîchement arrivés du Shâm en raison du comportement arrogant et impétueux de Balj, le neveu du commandant en chef. Habîb ibn Abî

‘Ubayda, qui campait toujours avec ses forces de Sicile à Tlemcen, où il observait les mouvements des Berbères, en vint même à menacer de retourner ses armes contre les soldats du Shâm si Balj ne prenait pas garde à ses paroles. Kulthum présenta ses excuses au nom de son neveu et la crise fut vite oubliée. Les renforts envoyés par le calife rejoignirent les forces de Habîb à Tlemcen, portant les effectifs de l’armée arabe à trente mille hommes. Mais là encore, Balj fit des siennes et son comportement agressif et vulgaire manqua de provoquer un duel entre lui et Habîb. Selon certaines sources, le vice-roi Kulthum se joignit même à la dispute et usa d’un langage extrêmement insultant envers les Arabes d’Afrique. Une nouvelle guerre civile était à deux doigts d’éclater, cette fois entre les Syriens d’un côté, les Égyptiens et les Africains de l’autre. Les conseils des sages des deux camps prévalurent néanmoins, et un affrontement armé fut empêché - de peu. Mais le sentiment amer de la discorde semée par Balj devait continuer à empoisonner les relations entre les deux groupes, et être l’une des causes de la débâcle militaire à venir…

Quoi qu’il en soit, les Arabes reprirent leur marche vers la région de Tanger, où une vaste armée berbère les attendait, toujours sous les ordres de Khâlid ibn Humayd. L’emplacement précis de l’affrontement ne nous est pas connu et les sources divergent, mais il est raisonnable de penser qu’il se déroula non loin de la ville moderne de Fès, dans la vallée du fleuve Sebou. Au mois de *dhû al-hijja* de l’an 123AH (octobre 741), trente mille Arabes bien armés et entraînés firent donc face à des hordes innombrables de Berbères mal équipés, dont la plupart n’avaient même pas de quoi se couvrir la poitrine. Les Arabes subirent une défaite écrasante : un tiers d’entre eux furent tués et un autre tiers réduits en captivité. Kulthum ibn Iyadh et Habîb ibn Abî ‘Ubayda, comme de nombreux officiers, périrent sur le champ de bataille. Les survivants égyptiens et africains se frayèrent un chemin vers Kairouan, tandis que la cavalerie du Shâm menée par Balj, lui-même grièvement blessé, dut se retirer vers le Nord en direction de Sebta, coupée du reste de l’armée

et pourchassée par les Berbères.

Dans les faubourgs de la cité, Balj parvint à repousser avec succès plusieurs attaques ennemies mais il fut finalement contraint à se réfugier à l'intérieur des murs de Sebta. Heureusement pour les Arabes, la ville était une place forte quasi-imprenable, tant par son relief que ses fortifications. La joie des soldats du Shâm fut cependant de courte durée : peu après leur arrivée, ils découvrirent qu'il n'y avait que peu de provisions dans la ville, tandis que les Berbères brûlaient les cultures alentour. Si le siège se poursuivait trop longtemps, ils devraient se rendre - ou mourir de faim. Aux côtés de Balj se trouvaient deux hommes particulièrement distingués : Sa'laba ibn Salama, son successeur désigné, et un rival, 'Abd ar-Rahmân, fils du défunt Habîb ibn Abî 'Ubayda. Ainsi s'acheva la troisième phase de la guerre civile, une fois encore remportée par les Berbères.

*

Pendant que Kulthum marchait vers sa triste fin sur les rives du Sebou, des groupes de Berbères s'étaient soulevés contre les Arabes aux quatre coins de l'Afrique du Nord. Kairouan même avait été attaquée, sans succès, par un groupe kharijite dont semble avoir fait partie le fameux Tarîf ibn Malik, qui se replia ensuite vers le Tamasna. Peu après cet incident, durant les premières semaines de l'an 124AH (novembre 741), une large force berbère s'était réunie à Gabès, plus au Sud ; la garnison de Kairouan était sortie de la ville pour la contrer mais elle avait été écrasée par les rebelles et contrainte à se replier et se barricader derrière ses fortifications. Le tableau était bien noir pour les Arabes d'Afrique du Nord...

Dès l'annonce de la déroute de Kulthum, le calife nomma un nouveau vice-roi pour l'Afrique du Nord : Hanzala ibn Safwan, brave soldat et musulman vertueux qui avait déjà occupé le poste de gouverneur

d'Égypte. Il arriva à Kairouan au mois de *rabi' ath-thanî* de l'an 124AH (mars 742) à la tête d'une nouvelle armée. Si la situation était déjà désespérée quelques mois plus tôt, elle l'était désormais encore plus. Les Arabes étaient encerclés par deux puissantes hordes : celle d'Ukkasha ibn Ayyub, qui campait à quelques kilomètres au Sud, et celle de 'Abd al-Wahîd ibn Yazîd, au Nord. Ce dernier chef berbère s'était récemment auto-proclamé calife à Tunis. Les deux forces se préparaient avec joie à l'idée de mettre à sac la capitale de l'Afrique du Nord musulmane, mais la rivalité entre les deux commandants les empêchait de coordonner leurs efforts. Aussi Hanzala décida-t-il de s'en remettre à la stratégie classique de profiter de la désunion de l'ennemi pour le combattre séparément. Il assembla tous les hommes valides de Kairouan - et même de nombreuses femmes qui serviraient de réserve - et s'abattit sur les troupes d'Ukkasha avant de mettre en déroute, sans attendre, les forces de 'Abd al-Wahid. Les deux batailles furent, semble-t-il, des plus sanglantes, les deux commandants rebelles y perdirent la vie et leurs partisans se dispersèrent à travers la province sans demander leur reste. Il s'agissait là du premier succès des Arabes qui, deux ans après le début de l'insurrection, venaient de remporter la quatrième manche de la guerre civile.

*

Le conflit devait prendre un nouveau tournant, à la faveur de l'ambition mal placée, de l'énergie et des talents de 'Abd ar-Rahmân, le fils du défunt Habîb ibn Abî 'Ubayda. Comme nous l'avons vu, l'homme avait survécu à la déroute qui avait emporté son père et s'était retrouvé, durant la retraite, à Sebta en compagnie du régiment de cavaliers du Shâm de Balj, qu'il haïssait profondément. Puis il s'était rendu en Espagne et y était resté dans l'espoir de trouver quelque occasion qu'il puisse exploiter pour prendre le contrôle du pays, durant la conquête duquel son père s'était illustré au service de Musa ibn Nusayr. Frustré devant l'absence d'une telle opportunité, il reprit deux ans plus tard la

route de l'Afrique et débarqua à Tunis au mois de *rabî' al-awwal* de l'an 126AH (janvier 744). Là, il abandonna toute loyauté à l'égard du vice-roi de Kairouan et appela le peuple à le reconnaître comme souverain. Les habitants de Tunis et des régions voisines le suivirent aussitôt, en partie à cause d'une admiration certaine pour ses qualités militaires, et en partie également en raison du grand respect qu'inspirait sa famille en Afrique du Nord.

'Abd ar-Rahmân écrivit au vice-roi qu'il prenait désormais le pouvoir et qu'il ne tolérerait aucune opposition. Hanzala pensa d'abord à marcher contre lui mais en fut dissuadé par deux facteurs : son aversion envers l'idée de faire couler inutilement le sang des musulmans, et la situation inquiétante des Omeyyades au Shâm. Peu disposé à déclencher une nouvelle guerre civile, il quitta donc Kairouan au mois de *jumada al-awwal* de l'an 126AH (mars 744), accompagné d'un groupe de ses partisans, avec l'intention de rejoindre Damas. Alors qu'il quittait la capitale de sa province, toutefois, il leva les mains vers le ciel et maudit 'Abd ar-Rahmân ainsi que le peuple d'Afrique. Hanzala était un pieux musulman, et il se disait que ses invocations étaient toujours exaucées. Effectivement, sa malédiction serait suivie de sept longues années de famine et d'épidémies, sans parler de la poursuite de la guerre civile qui avait déjà pris tant de vies...

Quoi qu'il en soit, un mois après son départ, 'Abd ar-Rahmân entra triomphalement à Kairouan. Nombre d'habitants se remémorèrent avec joie et satisfaction que c'était son arrière-grand-père, 'Uqba ibn Nafi', qui avait fondé la cité trois générations plus tôt. À Damas, le calife Marwân, qui serait le dernier souverain de la dynastie omeyyade, était bien trop préoccupé par les problèmes qui l'assaillaient au cœur même de son pouvoir pour s'inquiéter de la situation en Afrique du Nord. Il accepta le fait accompli et confirma 'Abd ar-Rahmân en tant que vice-roi d'Afrique et du Maghreb. Plus tard, lorsque le califat omeyyade s'effondrerait aux mains des Abbassides, 'Abd ar-Rahmân n'hésiterait

pas à prêter allégeance à as-Saffah, le nouveau calife d'Iraq...

Mais le vice-roi de Kairouan ne devait jamais connaître la paix. La guerre civile se poursuivit, non seulement entre Berbères et Arabes, mais également, désormais, entre différentes factions d'Arabes. 'Abd ar-Rahmân et ses généraux ne firent que se précipiter de champ de bataille en champ de bataille, écrasant une rébellion après l'autre pour reprendre le contrôle de l'Afrique du Nord. Partout où ils marchèrent, leurs efforts furent couronnés de succès et leurs ennemis vaincus ; mais de nouveaux adversaires ne cessaient jamais de se lever face à eux... Malgré tout, entre la reprise de Tripoli, de Tlemcen et de bien d'autres cités aux Berbères, ils trouvèrent le temps de lancer des raids contre la Sicile, la Sardaigne et même la côte méditerranéenne de la Gaule. Jusqu'à sa mort violente aux mains de ses propres frères, 'Abd ar-Rahmân passerait ainsi les dix années qui lui restaient à vivre dans la lutte...

La guerre civile, quant à elle, se poursuivrait pendant plusieurs générations encore. Mais les affaires de l'Afrique du Nord ne nous concernent désormais plus ; laissons donc 'Abd ar-Rahmân à ses victoires et ses épreuves pour revenir à la péninsule ibérique...

Carte 9 : La guerre civile en Espagne

CHAPITRE 26 – La guerre civile en Espagne

Durant les huit années qui avaient séparé la bataille de Poitiers du début de la rébellion berbère en Afrique du Nord, la paix n'avait été que relative pour les musulmans d'Espagne. Le nouveau gouverneur, 'Abd al-Malik ibn Qahtan, fut essentiellement préoccupé par la répression des rebelles des montagnes du Nord, enhardis par la victoire chrétienne remportée par Charles Martel. Le premier à tirer profit de la débâcle musulmane en Gaule fut, logiquement, Pélage, le *caudillo* des Asturiens : il sortit de son réduit des Picos de Europa pour lancer des raids sans cesse plus profonds dans la région. Par sympathie pour son mouvement, les chrétiens de Vasconie se soulevèrent également contre les musulmans et la cité de Pampelune rompit le pacte qu'elle avait signé avec les conquérants au temps de Tariq ibn Ziyad et Musa ibn Nusayr.

En 115AH (733), l'année qui suivit Poitiers, 'Abd al-Malik fut donc contraint de mener des opérations militaires étendues dans le Nord : la Vasconie fut soumise, les rebelles basques subirent de lourdes pertes et furent dispersés, et Pampelune fut reprise et reçut une puissante garnison musulmane. Dans les Asturies, les insurgés menés par Pélage furent à nouveau chassés de toutes les collines et vallées qu'ils avaient occupées et contraints de se replier vers leur capitale de Conga de Onis et leur bastion des Picos de Europa. Une fois encore, les musulmans ne s'avancèrent pas plus en avant en raison de la difficulté du relief. À la place, ils franchirent les Pyrénées et menèrent quelques raids en Septimanie - sans grand succès. Les musulmans d'al-Andalus se lassèrent bien vite de leur gouverneur, un homme sévère et cruel,

d'autant qu'il ne les avait pas jusqu'ici menés à de grandes victoires et que la campagne de Gaule n'avait guère été couronnée de succès. Ils s'en plaignirent auprès du calife qui, de Damas, ordonna sa révocation. Le vice-roi de Kairouan nomma donc, pour le remplacer, 'Uqba ibn Hajjaj, qui devint gouverneur d'al-Andalus au mois de *shawwal* de l'an 116AH (novembre 734). 'Uqba se rendit vite compte que son prédécesseur avait bien plus été victime de malchance qu'il n'avait été coupable d'incompétence ; pour lui faire justice, il décida de l'envoyer vers le Nord et le nomma commandant de la frontière des Pyrénées.

'Uqba ibn Hajjaj, un soldat intrépide et dévoué à la cause de l'islâm, passa pour sa part le plus clair de son temps en Septimanie pour renforcer les fortifications de Narbonne et lancer des raids vers la Burgondie. Et quand il ne guerroyait pas en Gaule, il chassait les insurgés dans les montagnes des Asturies. Il ne parvint toutefois pas à mettre la main sur Pélage, qui se repliait systématiquement en son bastion de haute montagne lorsque la pression se faisait trop forte. C'est ainsi que la rébellion au Nord était toujours active lorsque 'Uqba dut, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, franchir le Détroit pour écraser des insurgés berbères en Afrique du Nord. Peu après son retour du Maghreb, il tomba gravement malade et rendit l'âme à Carmona au mois de *safar* de l'an 123AH (janvier 741). 'Abd al-Malik devint gouverneur d'al-Andalus pour la seconde fois, comme l'avait ordonné 'Uqba sur son lit de mort. Puisque la guerre civile faisait toujours rage en Afrique du Nord, personne en haut lieu n'eut l'idée ni le temps de se poser la question de la confirmation, ou non, de 'Abd al-Malik à ce poste...

Neuf mois plus tard, 'Abd al-Malik reçut un émouvant appel à l'aide de Balj, assiégé à Sebta par les Berbères après la défaite du fleuve Sebou. Lui et ses soldats du Shâm mouraient de faim ; pourraient-ils franchir le Détroit pour trouver refuge auprès de leurs frères arabes ? Contre toute attente, la réponse de 'Abd al-Malik fut un « non » clair et

catégorique... Les hommes de Balj n'avaient que deux choix : rester à Sebta et y mourir de faim, ou rencontrer une fin honorable aux mains des féroces Berbères qui entouraient la ville.

*

Avant que nous ne débutions le récit de la guerre civile en Espagne, il est important que le lecteur en sache plus sur les causes sous-jacentes du conflit : les profondes divisions tribales de la société arabe. Certaines existaient depuis des temps immémoriaux, d'autres avaient surgi d'événements plus récents. L'affaire est complexe, tout comme ses ramifications ; nous n'évoquerons ainsi que certains faits basiques afin de permettre au lecteur de comprendre le cours de la guerre sans se laisser submerger et désorienter par les détails.

Les Arabes appartenaient, à l'origine, à deux grands groupes distincts: les Arabes du Sud, issus de Qahtan et dont le Yémen était le berceau ; et les Arabes du Nord, qui habitaient le Hijâz et l'Arabie centrale et descendaient d'Isma'îl, le fils du prophète Ibrâhîm - la paix soit sur eux. L'expansion démographique fit de ces deux groupes deux véritables nations, subdivisées en de nombreuses tribus. Au début de l'ère chrétienne, des mouvements migratoires importants eurent lieu dans la péninsule arabique : les Arabes du Yémen marchèrent vers le Nord, certains vers l'Arabie centrale, d'autres vers l'Iraq ou le Shâm. Certains Arabes du Nord migrèrent également plus au Nord, de sorte que chaque région était désormais habitée par un mélange des deux nations, plus ou moins puissantes selon les provinces. L'antagonisme entre les deux groupes persista néanmoins à un niveau élevé.

Ces deux nations ont été connues sous des noms divers : Ma'addites, Muzarites, Nizarites ou Qaysites pour les Arabes du Nord, auxquels appartenaient les Quraysh de Makkah - et donc le Prophète Muhammad ﷺ - mais aussi les Bakr, les Rabî'a, les Taghlib et les Tamîm ; Yéménites,

Himyarites ou Kalbites pour les Arabes du Sud, dont les plus importantes tribus étaient les ‘Azd, les Kinda, les Ghassan du Shâm, les Lakhm d’Iraq, les Khuza’a de Makkah et les Aws et Khazraj de Médine. Par souci de simplicité, nous appellerons les Arabes du Nord « Muzarites » et les Arabes du Sud « Yéménites ». Ces derniers eurent tendance à adopter des points de vue chiites, tandis que les premiers étaient généralement fidèles au sunnisme orthodoxe - mais il y eut, là aussi, de nombreuses exceptions. Subdivisés en tribus et clans, dispersés à travers l’Arabie, le Shâm, l’Iraq et le Yémen, les Arabes formaient une sorte de puzzle tribal déroutant aux pièces inextricablement mêlées. Dans toutes les régions vivaient des éléments des deux groupes, à la rivalité et à l’hostilité mutuelles toujours bien vivantes et actives. Au Shâm, l’élément ethnique dominant au sein de la population arabe était les Yéménites, qui avaient joué un rôle majeur dans la conquête de l’Afrique du Nord et de l’Espagne sous les ordres de Musa ibn Nusayr, qui était lui-même membre de cette faction.

Avec la venue du Prophète Muhammad ﷺ, l’antagonisme entre les deux groupes avait diminué et ses efforts avaient résulté en la création d’une grande fraternité, non seulement à l’échelle des Arabes mais de la communauté musulmane tout entière, dans laquelle les affiliations raciales et tribales étaient subordonnées à l’intérêt supérieur de l’islâm. Mais les haines tribales ancestrales n’avaient été que réprimées, pas éliminées, et elles continuèrent à subsister sous la surface. Cinquante ans après la mort du Prophète ﷺ, elles éclatèrent à nouveau au grand jour, à la fameuse bataille de Marj Rahit, non loin de Damas, durant laquelle Marwân ibn al-Hakam, à la tête de ses partisans yéménites, mit en déroute les Muzarites et s’auto-proclama calife, fondant ainsi la branche marwanide de la dynastie omeyyade. Cet affrontement raviva la flamme de la vendetta tribale dans toute sa férocité : Marj Rahit ne fut jamais oubliée, et elle devait se rejouer à nouveau en Espagne, un demi-siècle plus tard…

Telle était la principale division entre les Arabes, mais il y en avait d'autres, pas moins amères et destructrices. Ainsi, l'année qui avait précédé la bataille de Marj Rahit, en 63AH (683), le tristement célèbre Yazîd ibn Mu'âwiya, second calife de la maison d'Umayya, avait lancé une armée pour attaquer la ville sainte de Médine et soumettre ses habitants. À la bataille de Harrah, les Médinois avaient été lourdement vaincus ; parmi eux se trouvaient sept cents membres des familles les plus nobles des Muhâjirûn et des Ansârs ainsi que les derniers vétérans de la bataille de Badr. La cité bien-aimée du Prophète ﷺ avait été livrée au pillage et détruite, les filles et les femmes des croyants violées par les soldats du Shâm, et les habitants emmenés en captivité en tant qu'« esclaves de Yazîd » pour être vendus sur les marchés. Puis les forces omeyyades s'étaient attaquées à Makkah, bombardant la ville sainte à l'aide de catapultes propulsant des projectiles enflammés. Les Mecquois ne se virent épargnés que par la mort de Yazîd, qui força son armée à rentrer aussitôt pour le Shâm. Un grand nombre de Médinois parvinrent néanmoins à échapper aux griffes de l'armée du Shâm et prirent la route de l'Afrique du Nord, où ils s'enrôlèrent dans l'armée de Musa ibn Nusayr. Ils participèrent à la conquête de l'Espagne et s'installèrent dans la péninsule ibérique en tant que résidents permanents. Au fil des années, ces Médinois acquirent une position hautement respectée au sein de la population musulmane d'al-Andalus.

Un troisième facteur devait aggraver les divisions au sein des Arabes d'Espagne : les rivalités entre anciens et nouveaux immigrants. Les premiers, les *Baladis* – « les gens du pays » -, étaient les premiers conquérants de la péninsule ; ils jouissaient des fruits de la victoire qu'ils avaient durement remportée à la pointe de leurs épées, avaient acquis des propriétés et gardaient jalousement ces privilèges. Les seconds étaient ces gens du Shâm qui étaient venus en Afrique du Nord et menaçaient de traverser le Détroit pour partager le butin de la conquête sans avoir combattu pour cela. Pire, ils avaient même été honteusement vaincus par les Berbères et contraints à se replier à

Sebta…

Quatre divisions majeures devaient ainsi alimenter la guerre civile au cœur de la péninsule ibérique : Berbères contre Arabes, Yéménites contre Muzarites, gens du Shâm pro-Omeyyades contre Médinois, et *Baladis* contre nouveaux venus. Balj, à Sebta, était un Muzarite originaire du Shâm et un nouvel immigrant. ‘Abd al-Malik, à Cordoue, était un Muzarite également, mais aussi un ancien immigrant et un Médinois. Quarante ans plus tôt, il avait combattu à la bataille de Harrah, dans la banlieue de Médine, et ne comptait évidemment pas accueillir ses anciens bourreaux en Espagne…

*

Les hommes de Balj, à Sebta, regardaient avec envie au-delà des eaux bleues du Détroit qui les séparaient de la péninsule ibérique. Leur situation était dramatique. Ils étaient arrivés au terme de leurs provisions. Au-delà des fortifications qui séparaient le promontoire de Sebta du reste du continent africain fourmillaient d’innombrables insurgés berbères, aiguisant leurs couteaux. Ils avaient détruit toutes les récoltes dans les environs et réquisitionné tous les troupeaux afin qu’aucune nourriture ne puisse parvenir entre les mains des Arabes, même s’ils tentaient une sortie. Poussés par la faim, les soldats du Shâm égorgèrent en dernier recours leurs chevaux et mangèrent leur chair. Puis il ne resta plus rien à manger… Balj ibn Bishr envoya donc un courrier à Cordoue pour supplier ‘Abd al-Malik ibn Qahtan de lui venir en aide, en lui expliquant la terrible et pitoyable situation dans laquelle lui et ses hommes se trouvaient. Il demanda la permission de franchir le Détroit et de rejoindre ses frères arabes en Espagne, ainsi que des navires de transport et des provisions pour survivre durant la traversée.

‘Abd ar-Rahmân ibn Habîb était à ses côtés à Sebta. Il avait été séparé

de son propre clan, les Fihrites, durant la déroute du Sebou, et contraint à se joindre aux soldats du Shâm durant leur retraite. Sa prise de pouvoir à Kairouan, décrite dans le chapitre précédent, ne se déroulerait que trois ans plus tard. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il prit connaissance de l'appel à l'aide lancé par Balj, il franchit lui-même le Détroit et partit rencontrer le gouverneur d'al-Andalus 'Abd al-Malik, qui était son cousin, à Cordoue pour lui conseiller de ne laisser sous aucun prétexte les hommes de Balj débarquer dans la péninsule, sans quoi ils s'empareraient du pays. Les deux hommes étaient sur la même longueur d'ondes, poussés tant par la haine des gens du Shâm pour les horreurs perpétrées à Médine, des décennies plus tôt, que par la crainte de ce qu'ils feraient une fois qu'ils seraient installés, en sécurité, en Espagne. La réponse à l'appel à l'aide fut donc négative : 'Abd al-Malik ne laisserait pas Balj venir dans la péninsule, pas plus qu'il n'enverrait de vaisseaux - ni même de nourriture - à Sebta.

Un Arabe distingué et fortuné qui vivait alors dans le sud d'al-Andalus, Ziyâd ibn 'Amr de la tribu des Lakhm, répondit toutefois chaleureusement à l'appel au secours de Balj et lui fit parvenir deux navires chargés de provisions. Mais lorsque 'Abd al-Malik apprit ce qu'il avait fait, il le condamna à subir sept cents coups de fouet, puis lui fit crever les yeux, et enfin le fit exécuter, avant que son corps ne soit crucifié aux côtés d'un chien lui aussi cloué à une croix à sa droite. Après cet épisode, plus personne n'osa, naturellement, envoyer la moindre nourriture aux hommes de Balj affamés à Sebta... Et 'Abd al-Malik attendit patiemment la misérable fin de ses rivaux, qu'il anticipait avec un plaisir non dissimulé. Mais le Destin devait en décider autrement. Le feu de la révolte berbère, qui venait juste de se déclarer dans le nord-ouest du pays, avançait pour détruire le reste des Arabes d'Espagne... Il était même prêt à frapper Cordoue, la capitale, elle-même.

*

La rébellion berbère d'al-Andalus fut similaire à celle d'Afrique du Nord et la suivit, telle une réaction en chaîne. Les Berbères de la péninsule avaient appris les succès de leurs frères au Maghreb, et ils ne souhaitaient rien tant que de suivre leurs traces. Les causes - religieuses, politiques et sociales - étaient les mêmes, à l'exception d'un facteur spécifique au contexte ibérique : la répartition jugée injuste du butin de la guerre. Il est ainsi fréquemment rapporté qu'après la conquête, les Arabes avaient occupé les meilleures parties du pays - villes, vallées fertiles, plaines du littoral - et n'avaient laissé aux Berbères que les régions les plus pauvres de l'Ouest et du Nord-Ouest. Cette allégation, fréquemment mise en avant par les auteurs occidentaux, est toutefois une exagération manifeste et ne peut avoir été une cause majeure de la guerre civile dans la péninsule. Les Berbères n'étaient en effet pas installés que dans les provinces occidentales ou septentrionales ; ils occupaient également des parties du centre de la péninsule et de la fertile région du Sud, autour de Séville ou de Médina Sidonia. Et si nombre d'entre eux avaient peuplé les régions montagneuses du pays, c'était essentiellement car elles ressemblaient à leur propre patrie, en Afrique du Nord. Les Berbères se sentaient chez eux dans les montagnes ou les déserts et n'appréciaient guère la vie urbaine.

Quoi qu'il en soit, en 122AH (740), les Berbères se soulevèrent d'abord dans le Nord, en Galice, et élurent un commandant en chef issu de la confédération tribale des Zénètes. Leur sanglante insurrection se répandit rapidement dans toutes les provinces où ils se trouvaient en majorité : les montagnes à l'ouest de Saragosse, la chaîne des Guadarramas au centre du pays, Mérida et Coria. Les rebelles avancèrent lentement mais implacablement vers le sud du pays, massacrant ou chassant tous les Arabes qui avaient le malheur de croiser leur route. Trois divisions berbères furent formées : la première devait marcher sur Médina Sidonia pour occuper la région côtière du

Sud et empêcher tout mouvement des Arabes entre la péninsule et l'Afrique du Nord ; la seconde devait foncer sur Cordoue et s'emparer de la capitale; la troisième, la plus puissante, traversa le Tage et assiégea Tolède. Tous les régiments envoyés par 'Abd al-Malik pour bloquer leur avance furent repoussés et contraints à rebrousser chemin.

Les Arabes en fuite de tout le pays se rassemblaient désormais à Cordoue, où le gouverneur était gravement préoccupé par la sécurité de sa capitale, menacée par la seconde division berbère. Il réunit à la hâte tous les régiments issus des régions côtières et les envoya contre les Berbères qui menaçaient Cordoue, mais ils furent à leur tour écrasés et durent se replier vers la capitale. Désormais, aucun doute ne subsistait en l'esprit de 'Abd al-Malik : les Arabes d'al-Andalus étaient condamnés à l'extermination s'ils ne recevaient pas de l'aide de l'extérieur. Et la seule force immédiatement disponible était celle des soldats du Shâm de Balj, à Sebta... Pour 'Abd al-Malik, il s'agissait sans nul doute du moindre des deux maux, d'autant que Balj était un général compétent et expérimenté et ses hommes des combattants aguerris. Aussi le gouverneur d'al-Andalus ravala-t-il sa fierté : il écrivit au général assiégé qu'il le laisserait passer avec ses hommes dans la péninsule s'il faisait le serment de n'y rester qu'un an, après quoi il retournerait en Afrique du Nord, et s'il lui laissait des otages en guise de garantie de sa bonne foi. Balj, affamé, accepta volontiers ces conditions. Au mois de *dhû al-qidda* de l'an 123AH (septembre 741), des navires furent donc envoyés de l'Europe vers l'Afrique pour récupérer les dix mille misérables Syriens vêtus de lambeaux et les transporter jusque sur le sol d'al-Andalus. Les otages furent remis aux représentants du gouverneur et placés en résidence surveillée sur l'îlot d'Umm Hakîm, dans la baie d'Algésiras.

Les Arabes d'al-Andalus, les *Baladis*, accueillirent leurs frères avec l'hospitalité coutumière de ce peuple et les gens du Shâm furent nourris tandis qu'ils se voyaient remettre vêtements et nouvelles montures.

‘Abd al-Malik lui-même vint à Algésiras pour saluer Balj et lui offrit une réception à laquelle le général répondit avec gratitude. Bien entendu, tous deux feignaient cette nouvelle amitié et aucun ne fut trompé par ces marques d’affection. Les forces des Syriens et des *Baladis* furent unies en une seule armée, menée par trois généraux : les deux fils de ‘Abd al-Malik, Umayya et Qahtan, et Balj ibn Bishr. Quelques jours à peine après leur débarquement, les soldats du Shâm étaient déjà prêts à partir en campagne, impatients de mettre la main sur les cousins de ces Berbères qui les avaient écrasés en Afrique du Nord et affamés à Sebta. Balj était à nouveau dans son élément, un général agressif, brave guerrier et orgueilleux aristocrate méprisant ses ennemis. S’il n’était pas le commandant en chef de l’armée, il joua un rôle décisif dans les opérations qui menèrent à la défaite écrasante de la première division berbère à *Wadi ul-Fatah*, non loin de Médina Sidonia. Ses hommes prirent leur part du butin et se trouvèrent désormais en possession d’un grand nombre d’armes, de chevaux, d’esclaves et de biens en tout genre, ce qui restaura leur fierté - et affaiblit leur enthousiasme à honorer leur serment de quitter le pays à la fin de l’année…

La bataille suivante eut lieu au nord de Cordoue, où la seconde division berbère était concentrée ; là aussi, les rebelles furent rondement défaits. Les Arabes prirent alors la route de Tolède, où leurs frères étaient assiégés par la troisième division berbère. Les insurgés levèrent le siège à la hâte pour leur faire face et une terrible bataille fut livrée dans la vallée du Guadacalete. Les Berbères y subirent leur troisième et plus effroyable défaite : des milliers d’entre eux y périrent, tandis que les survivants fuyaient vers le Nord et l’Ouest, poursuivis par la rapide cavalerie arabe. L’insurrection berbère dans la péninsule ibérique était terminée. Les Arabes avaient remporté la guerre civile, et les lauriers de la victoire revenaient largement aux Syriens, qui avaient été le fer de lance de la reprise en main du pays. Ce qui était, à peine quelques mois auparavant, une horde pitoyable et débraillée quémandant de quoi survivre était désormais une armée victorieuse, bien équipée, bien

montée, bien nourrie, les mains pleines d'un butin acquis avec bravoure des mains d'un ennemi non moins courageux. Les Arabes revinrent à Cordoue au mois de *ramadân* de l'an 124AH (juillet 742). Près d'un an avait passé depuis le débarquement de Balj et de ses hommes en Europe. Les rebelles berbères avaient été écrasés et 'Abd al-Malik songea qu'il était désormais temps pour les Syriens d'honorer leur serment et de repartir…

*

Le gouverneur d'al-Andalus eut une entrevue avec le général du Shâm et lui indiqua qu'il souhaitait, comme il l'avait promis, qu'il quitte le pays et retourne d'où il était venu. Balj acquiesça et demanda simplement que ses hommes et lui puissent embarquer à Tudmir, sur la côte orientale de la péninsule, afin d'atteindre Kairouan et Tunis, dont la province avait été sécurisée par les victoires de Hanzala ibn Safwan. À l'inverse, Tanger et ses environs étaient toujours entre les mains des Berbères et il était dangereux pour les Arabes d'y débarquer. 'Abd al-Malik ne le savait que trop bien et insista pour que les Syriens repartent de la manière exacte dont ils étaient arrivés : « Nous n'avons de vaisseaux qu'à Algésiras », lui dit-il. À ces mots, Balj explosa de rage et quitta les lieux en criant : « Tu veux nous jeter en pâture aux Berbères afin qu'ils nous exterminent en leurs terres ! »

Les soldats du Shâm apprirent la teneur des discussions et du désaccord : ils explosèrent de colère face à la proposition du gouverneur qui les mènerait à l'annihilation aux mains des Berbères. Ils attendirent patiemment la relève de la garde du palais, se saisirent de 'Abd al-Malik et l'expulsèrent sans ménagement vers sa maison de Cordoue ; il s'agissait là d'une manière plutôt inhabituelle de destituer un gouverneur. 'Abd al-Malik chercha l'aide de la faction yéménite du pays, mais elle l'abandonna au moment où il en avait le plus besoin : l'ancien maître du pays était en effet un Muzarite. Balj l'était toutefois

également mais, heureusement pour lui, il était un Muzarite puissant et victorieux... Le général syrien marcha triomphalement jusqu'au palais, où il fut élu gouverneur d'al-Andalus par la troupe. Au même moment arriva la nouvelle du mauvais traitement des otages que les soldats du Shâm avaient remis lorsqu'ils avaient débarqué sur la côte espagnole : l'un d'entre eux était même mort de soif. La clameur populaire réclama aussitôt le sang de 'Abd al-Malik.

Les Syriens se précipitèrent vers la maison du gouverneur en disgrâce et la prirent d'assaut puis le traînèrent dans la rue en hurlant, alors que le malheureux protestait : « Tu as échappé à nos sabres à Médine et tu as cherché à te venger de nous en nous contraignant à manger nos chevaux et leur peau. Puis, tu as voulu nous jeter droit vers notre mort ! » 'Abd al-Malik était un vieil homme chenu mais son âge - quatre-vingt-dix ans passés - et sa vénérable apparence ne lui valurent aucune pitié de la part de la foule frénétique. Il fut tué dans la banlieue de Cordoue et empalé sur une croix placée sur les berges du Guadalquivir, non loin du grand pont. Un porc fut crucifié à sa droite, et un chien à sa gauche. Son corps en décomposition resta là plusieurs jours avant qu'il ne soit secrètement retiré, une nuit, par ses anciens esclaves qui le firent disparaître. L'endroit serait désormais connu sous le nom de *Maslab 'Abd al-Malik* - le lieu de crucifixion de 'Abd al-Malik. Quelques années plus tard, son fils obtiendrait la permission du nouveau gouverneur du pays, Yusuf ibn 'Abd ar-Rahmân, lui-même un neveu de 'Abd al-Malik, de bâtir une mosquée à l'endroit précis où le vieil homme avait été cloué à la croix.

*

Balj ibn Bishr était désormais le gouverneur d'al-Andalus, mais il n'avait plus que quelques semaines à vivre. Les *Baladis* furent horrifiés du traitement infligé à leur vieux gouverneur par des gens à qui ils avaient permis d'entrer en leur pays alors qu'ils mouraient de faim. Jamais auparavant, depuis qu'ils avaient débarqué dans la péninsule

trente ans plus tôt, un Arabe n'avait combattu un autre Arabe. L'acte était horrible, impardonnable, et l'indignation se répandit comme une traînée de poudre. Elle fut exploitée par 'Abd ar-Rahmân ibn Habîb, lui-même cousin de 'Abd al-Malik, qui reçut le soutien des deux fils du gouverneur assassiné qui avaient fui Cordoue lors de l'arrestation de leur père et cherché refuge à Saragosse, capitale de la province frontalière du Nord. Tous les *Baladis* s'y assemblèrent pour organiser la résistance aux Syriens et concentrer leurs forces. La principale force de l'opposition était représentée par les Fihrites, le clan de l'illustre 'Uqba ibn Nafi', conquérant du Maghreb, auquel 'Abd ar-Rahmân ibn Habîb et 'Abd al-Malik ibn Qahtan appartenaient.

À Saragosse, les *Baladis* furent renforcés par un puissant contingent mené par le gouverneur de Narbonne, 'Abd ar-Rahmân ibn Alqama, alors connu par le peuple comme « le chevalier d'al-Andalus. » Assez étrangement, ils furent également rejoints par les Berbères qui avaient survécu à leur récente défaite de Tolède et souhaitaient désormais faire cause commune avec les Arabes d'al-Andalus contre les Syriens. Peut-être nourrissaient-ils l'espoir de se trouver en meilleure position pour vaincre les Arabes après l'élimination de la puissante armée du Shâm. Cette étrange coalition de quarante mille hommes marcha donc sur Cordoue. Balj sortit à leur rencontre ; il n'avait à sa disposition que douze mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent à Aqua Portora, à quelques kilomètres au nord de la capitale : une bataille sanguinaire s'y livra au mois de *shawwal* de l'an 124AH (août 742). La prestation au combat des Berbères comme des *Baladis* fut à proprement parler scandaleuse et déshonorante, peut-être précisément parce qu'il s'agissait d'une foule hétéroclite qui manquait d'un commandement unifié, alors que les Syriens formaient une force solide et solidaire menée par un général unique, compétent et lucide. La seule performance notable parmi les *Baladis* fut celle de 'Abd ar-Rahmân ibn Alqama, le « chevalier d'al-Andalus », qui chargea à la tête de sa cavalerie de Narbonne, brisa les rangs des Syriens et parvint à atteindre

Balj, qu'il fit chuter de son cheval blanc et blessa mortellement. Malgré cette victoire en combat singulier, toutefois, les *Baladis* furent mis en déroute et chassés du champ de bataille dans le plus grand désordre : ils perdirent pas moins de dix mille hommes, contre mille morts du côté syrien.

Ce fut l'affrontement le plus sanglant de la guerre civile jusqu'ici. Il démontra comment la qualité du commandement et le courage du soldat peuvent compenser l'infériorité numérique. Mais si, d'un point de vue militaire, Balj et ses braves soldats du Shâm méritaient l'admiration, il en est tout autrement d'un point de vue islamique. La guerre civile dans la péninsule passait soudainement d'un conflit ethnique arabo-berbère à un conflit tribal intra-arabe qui perdurerait plus d'une génération, causerait d'indicibles souffrances aux musulmans et affaiblirait sérieusement l'islâm en Europe face à la menace chrétienne grandissante au Nord. C'était la première fois que des Arabes avaient croisé le fer avec d'autres Arabes dans le pays ; et les Syriens, en particulier le vaillant mais peu scrupuleux Balj et son traitement du vénérable 'Abd al-Malik, en étaient la cause. Quoi qu'il en soit, Balj lui-même arrivait au terme de sa carrière militaire. Quelques jours après la bataille, il mourut de ses blessures, un mois seulement après avoir fait crucifier le corps sans vie du gouverneur et onze mois après son débarquement dans le pays. À sa mort, les soldats du Shâm élurent un nouveau général : Sa'laba ibn Salama, l'homme que le calife omeyyade avait désigné comme le successeur de Balj avant leur départ vers l'Afrique du Nord. Ce fut un nouveau coup terrible pour l'unité musulmane dans la péninsule ibérique, puisqu'au regard de cet homme, Balj avait été un enfant de chœur...

Sa'laba devint donc le gouverneur d'al-Andalus au mois de *shawwal* de l'an 124AH (août 742) et il ne le resta, fort heureusement, pas longtemps. Il montra sa nature vicieuse et scélérate à peine quelques mois plus tard, lorsqu'à Mérida, Berbères et *Baladis* se soulevèrent

contre le nouveau pouvoir syrien. Sa'laba marcha contre eux et les vainquit grâce à une audacieuse attaque-surprise. Mille combattants rebelles furent capturés avec leurs femmes et leurs enfants et traînés jusqu'à Cordoue, où le nombre des captifs fut encore augmenté par l'arrestation de tous les Arabes de la capitale connus pour leurs sentiments anti-syriens. Les prisonniers et l'armée du Shâm campèrent hors de la ville tandis que Sa'laba préparait l'horrible spectacle du lendemain, un vendredi... Une vaste foule se rassembla pour observer ce qui serait une humiliation publique et une simulation de vente aux enchères suivies d'une exécution de masse. Après la prière du *jumu'â*, les captifs furent vendus non au plus offrant, mais à celui qui proposerait la somme la plus ridicule. Parmi ceux qui furent mis aux enchères se trouvaient deux vieux et vénérables Médinois ; lorsqu'un spectateur offrit dix *dînârs* pour chacun d'entre eux, le « commissaire-priseur » s'exclama : « Qui propose moins ? » La farce se poursuivit, au grand amusement des soldats du Shâm, jusqu'à ce que l'un de ces pieux musulmans soit vendu contre une chèvre, et l'autre contre un chien. D'autres nobles personnages issus des meilleures familles de Makkah et Médine furent ainsi humiliés, et l'indignité et l'injure imposées aux descendants de ceux qui, en tant que compagnons du Prophète Muhammad ﷺ, avaient établi l'islâm dans le monde. Puis vint le temps de l'exécution - pas seulement des captifs qui n'avaient pas été vendus, mais de tous les prisonniers. Avant qu'elle ne débute, toutefois, un régiment de mille cavaliers fit irruption dans le camp. Il était mené par Abû al-Khattar, le nouveau gouverneur d'al-Andalus nommé par le calife, portant la bannière des Omeyyades. Cet événement se produisit un vendredi du mois de *rajab* de l'an 125AH (mai 743).

*

Quelque temps avant ce terrible spectacle, certains des citoyens les plus respectés de Cordoue avaient en effet écrit au vice-roi de Kairouan pour l'avertir de l'état du pays. Il s'agissait d'hommes modérés et

raisonnables, qui n'étaient pas affiliés à l'une ou l'autre des factions et craignaient que l'exercice du pouvoir par un homme tel que Sa'laba ne puisse qu'aggraver une situation déjà périlleuse pour les musulmans. Ils demandèrent donc au maître de l'Afrique du Nord de nommer un homme bon et soutenu par l'autorité du calife en tant que gouverneur d'al-Andalus. Hanzala ibn Safwan évoqua l'affaire auprès du calife Hishâm ibn 'Abd al-Malik, qui nomma l'homme idéal pour la situation : son cousin, un noble respecté de Damas connu pour son courage et son intégrité, un Yéménite de la tribu de Kalb nommé Hussam ibn Zirar, et plus communément connu sous le nom d'Abû al-Khattar.

Le nouveau gouverneur prit avec lui un régiment de mille cavaliers et embarqua à Tunis avant de poser le pied sur la côte ibérique et de foncer sur Cordoue, sans savoir le moins du monde que son arrivée coïnciderait avec l'épouvantable divertissement organisé par Sa'laba. Par chance, les dix mille infortunés captifs furent ainsi sauvés d'une mort certaine par l'arrivée d'Abû al-Khattar qui fit aussitôt savoir qui il était, et le poste auquel il avait été nommé. L'autorité du calife était toujours respectée dans la péninsule, aussi Sa'laba et les Syriens offrirent-ils un accueil respectueux à leur nouveau gouverneur, dont la première décision fut de faire libérer les prisonniers. Abû al-Khattar pansa patiemment les plaies que les musulmans s'étaient infligées entre eux durant la guerre civile, remplaçant progressivement la discorde et l'hostilité par l'unité et l'harmonie. Toutes les factions et toutes les tribus l'acceptèrent et le suivirent dans sa mission. Il fut bon envers tous et accorda une amnistie aux Fihrites, le clan du défunt gouverneur 'Abd al-Malik qui avait formé le principal pilier de l'opposition aux Syriens. Al-Andalus sourit à nouveau, quoi qu'avec hésitation : sa joie devait effectivement être de courte durée.

Le problème principal du gouverneur était désormais l'armée du Shâm. Impopulaires et indésirables mais puissants et craints, les Syriens formaient une force d'élite issue de nombreux districts de leur province

d'origine - les *junds*, ou divisions. Si on les laissait sans activité et sans récompense, ils deviendraient vite des bandes de mercenaires s'attaquant aux citoyens sans défense, ou des factions politiques faisant et défaisant les gouvernements. La présence de leur camp à proximité immédiate de Cordoue était déjà en elle-même un danger pour le nouveau gouverneur, inquiet de leur capacité de nuisance. Leur unité devait être brisée : ils devaient être séparés et installés dans un état de satisfaction raisonnable. Abû al-Khattar veilla donc à les disperser en de nombreuses provinces et à les installer sur des domaines publics : ils y recevraient, en guise de revenu, le tiers des récoltes qui revenait normalement à l'État. Les *junds* furent ainsi répartis : la division de Damas s'installa à Elvira - la future Grenade -, celle de Jordanie à Malaga et Archidona, celle de Palestine à Médina Sidonia et Jerez, celle de Homs à Séville, celle de Qinassarîn à Jaen, et enfin celle d'Égypte à Beja et Tudmir - aujourd'hui, Murcie.

Abû al-Khattar semble avoir accordé une attention particulière à Tudmir, que le vieux seigneur de guerre wisigoth, le comte Théodomir, avait gouvernée en tant que prince quasi-indépendant depuis la conquête musulmane trente ans plus tôt. L'homme avait même voyagé jusqu'à Damas pour y présenter ses respects au calife ; il donna sa seule et unique fille en mariage à Abû al-Khattar, qui reçut de vastes propriétés foncières à cette occasion. Après avoir réparti les Syriens à travers le pays et éliminé leur menace sur Cordoue, le nouveau gouverneur décida également de se débarrasser de son prédécesseur. Il fit savoir à Sa'laba et quelques-uns de ses proches qu'il les considérait comme la principale cause de la *fitna* et qu'ils n'étaient désormais plus les bienvenus dans la péninsule, avant de les exiler, accompagnés d'une escorte, vers l'Afrique du Nord, d'où Sa'laba poursuivit sa route jusqu'à Damas. 'Abd ar-Rahmân ibn Habîb, bien que non exilé, tomba en disgrâce ; il avait patiemment attendu une opportunité de chasser les Syriens pour s'emparer de l'Espagne, et il savait désormais qu'avec l'arrivée d'Abû al-Khattar, soutenu par l'autorité du calife, sa dernière

chance avait disparu. C'est là qu'il quitta la péninsule et navigua vers Tunis, d'où il chassa Hanzala et prit le pouvoir à Kairouan.

*

Pendant quelque temps, les choses allèrent pour le mieux. Puis le tribalisme naturel d'Abû al-Khattar reprit le dessus et il commença à favoriser les Yéménites - qui étaient, au passage, l'élément majoritaire de la population arabe d'al-Andalus. Une malencontreuse expérience personnelle ne faisait rien pour arranger les choses : quelques années plus tôt, il avait en effet été persécuté et torturé par le vice-roi muzarite de Kairouan. Sa partialité à l'égard de sa faction se fit de plus en plus visible et ouverte, tout comme son hostilité envers les Muzarites, dont nombre furent révoqués de postes importants. Cette politique l'amena bientôt en conflit avec l'un des chefs les plus éminents de la partie adverse, un homme destiné à jouer un rôle majeur et souvent nocif pour les affaires des musulmans durant les douze années à venir : Sumayl ibn Hatim.

Sumayl était le petit-fils de Shimr ibn Dhî al-Jawshan, l'homme qui avait tué le petit-fils du Prophète ﷺ, al-Husayn, à Karbala. Il avait sans nul doute hérité d'une bonne partie de la malfaisance de son grand-père. Parti du Shâm en tant qu'officier de l'armée envoyée par le calife pour écraser l'insurrection berbère, il avait par la suite franchi le Détroit aux côtés de Balj. Il était l'un des principaux chefs des Qaysites, le commandant du *jund* de Qinassarîn et le Muzarite le plus éminent de la péninsule. Bien qu'illettré et incapable de lire ou d'écrire, il possédait un esprit des plus fertiles et était doté d'un talent prononcé pour l'intrigue. Poète de talent, doté d'un sens des relations humaines peu commun, il était très populaire parmi ses partisans pour sa générosité dans les récompenses qu'il leur octroyait. Grand amateur de vin et fréquemment ivre, au point que l'on pourrait le qualifier d'alcoolique, il n'en était pas moins un homme à la vitalité et à la détermination peu

communes.

Quoi qu'il en soit, Sumayl tomba en disgrâce suite à une affaire dans laquelle le gouverneur avait rendu un verdict injuste en faveur des Yéménites et au détriment des Muzarites. Il protesta auprès d'Abû al-Khattar et fut jeté sans ménagement hors du palais par les gardes. Sumayl se mit aussitôt à la tâche dans l'objectif de renverser le gouverneur. Puisque les Muzarites étaient en minorité dans le pays, il tenta d'acquérir le soutien des tribus yéménites des Lakhm et des Juzam. Le chef de ces derniers, Suwaba ibn Salama, qui commandait le *jund* de Palestine, avait été démis de son poste de gouverneur de Séville par Abû al-Khattar et conservait donc une grande rancune contre lui. Sumayl le gagna à sa cause en lui offrant de le faire nommer gouverneur d'al-Andalus dès l'élimination de leur ennemi commun. Les conspirateurs rassemblèrent leurs forces à Médina Sidonia ; Abû al-Khattar marcha contre eux mais sous-estima leurs effectifs et ne prit pas assez d'hommes avec lui. Sur les rives du Wadi Lakkah, il fut vaincu et fait prisonnier.

Quelques jours plus tard, au mois de *rajab* de l'an 127AH (mai 745), les deux généraux rebelles, Sumayl et Suwaba, entrèrent donc victorieux à Cordoue, tandis qu'Abû al-Khattar les suivait, enchaîné. Comme convenu, Suwaba ibn Salama fut proclamé nouveau gouverneur d'al-Andalus par la troupe. Mais le véritable pouvoir reposait désormais entre les mains de Sumayl, dont les intrigues avaient brillamment réussi. Abû al-Khattar parvint toutefois à s'échapper de sa cellule avec l'aide de ses partisans et gagna Beja, dans l'ouest de la péninsule, où il rassembla ses forces et fit appel à l'ensemble des Yéménites pour reprendre la lutte avant de marcher sur Cordoue, à la fin de l'an 128AH (automne 746). Tout était réuni pour une grandiose bataille ; toutefois, avant même que les hostilités ne puissent débuter, Sumayl envoya un agent dans le camp d'Abû al-Khattar pour subvertir ses hommes et l'homme fut si efficace que

l'armée entière du gouverneur déchu décida de se retirer du champ de bataille, forçant leur chef à les suivre.

Peu après cet épisode, au début du mois de *muharram* de l'an 129AH (novembre 746), Suwaba mourut - d'une cause naturelle - et al-Andalus se trouva sans gouverneur. Les factions se querellèrent à nouveau : les Yéménites voulaient le retour d'Abû al-Khattar, tandis que les Muzarites souhaitaient la nomination de Sumayl. Pendant quatre mois, la péninsule, sans gouverneur, se trouva au bord du bain de sang. Puis, par une méthode ingénieuse qui fut acceptée par tous les concernés, le peuple choisit Yusuf le Fihrite, fils de 'Abd ar-Rahmân ibn Habîb et cousin du vice-roi de Kairouan. Il ne devait, au départ, gouverner qu'un an ; il resterait au pouvoir une décennie entière !

CHAPITRE 27 – Le dernier des walîs

La mort de Suwaba ibn Salama fut suivie d'une vacance du pouvoir. Les différentes factions, déterminées à s'emparer du poste de gouverneur, manœuvrèrent habilement pour atteindre leur objectif : les Muzarites et les Yéménites, bien sûr, mais également de nombreux sous-clans qui espéraient voir leur chef s'élever à des positions d'autorité et d'influence. En Orient, le règne de la dynastie omeyyade touchait à sa fin, menacé par le pouvoir sans cesse grandissant des Abbassides partis du Khurasan. Damas n'était donc plus en position de s'intéresser aux événements dans les terres occidentales et lointaines du califat. Al-Andalus était telle un navire à la dérive, et il s'agissait là d'un sujet de grave inquiétude pour tous les musulmans qui ne se laissaient pas aveugler par les haines tribales ou claniques. Mais le manque de confiance réciproque et les profondes différences raciales ou historiques au sein de la société musulmane maintenaient en vie les querelles en tout genre. Quatre mois passèrent ainsi.

Puis les différentes factions se réunirent pour une assemblée à Cordoue. Toutes les personnalités à même de décider des affaires sérieuses de l'État étaient là : chefs tribaux et claniques, grands citoyens influents, généraux et hauts fonctionnaires de l'État. Il fut décidé à l'unanimité que le pouvoir serait partagé entre les deux principales factions, Muzarites et Yéménites, de la façon suivante : les chefs choisis par chaque groupe s'alterneraient d'une année à l'autre. Un an sur deux, chacune des deux factions détiendrait ainsi le pouvoir. La solution était juste et raisonnable, bien qu'elle ait ignoré les Berbères, qui formaient le plus grand groupe ethnique musulman de la péninsule. Il fut également décidé que le premier gouverneur de ce nouveau système serait un Muzarite.

Les Muzarites se tournèrent alors vers Sumayl, qui était sans aucun doute le plus distingué, le plus puissant et le plus compétent des chefs de sa faction, et l'exhortèrent à accepter le poste. Mais Sumayl était réticent : il savait que les Muzarites étaient en minorité et qu'ils se trouveraient toujours sous pression, et craignait que de nouveaux problèmes ne surgissent. En ce cas, il préférait se trouver dans l'ombre pour pouvoir manœuvrer à sa guise plutôt que d'être le principal acteur sur scène. Un homme de paille devrait s'asseoir sur le siège du gouverneur tandis que lui, le véritable détenteur du pouvoir, continuerait à en tirer les ficelles. Et il avait déjà choisi son homme : Yusuf ibn 'Abd ar-Rahmân ibn Habîb ibn Abî 'Ubayda ibn 'Uqba ibn Nafi' al-Fihri, dont il appuya la nomination. Il s'agissait de l'arrière-arrière-petit-fils de 'Uqba ibn Nafi', fondateur de Kairouan, où lui-même était né cinquante-sept ans plus tôt. Encore jeune homme, il avait rejoint la péninsule ibérique peu après la conquête. Sa famille, les Banû Fihr, un clan des Quraysh de Makkah, inspirait le respect et l'affection des deux côtés du détroit de Gibraltar. Doux et gentil, il était doté d'une bienveillance naturelle à l'égard de tous et n'était pas le moins du monde affecté par la maladie du tribalisme qui avait infecté tant de musulmans de la péninsule. Sa personnalité était plutôt médiocre et pâle - ce qui convenait tout à fait à Sumayl, et à tous ceux qui souhaitaient le manipuler...

Yusuf vivait jusqu'ici dans une paisible solitude à Elvira. Les chefs des Muzarites lui écrivirent pour l'informer de leur choix et lui demander de venir occuper le poste de gouverneur pendant un an. À leur grande surprise, il déclina l'invitation. Mais Sumayl était déterminé à mettre en œuvre son plan ; aussi lui écrivit-il à nouveau pour l'avertir de la possibilité d'une guerre civile et de la responsabilité qu'il porterait s'il refusait le poste. Cette fois, Yusuf accepta la proposition. Il serait le dernier des *wâlis* d'al-Andalus ; ce mot désignait alors un gouverneur ou administrateur subordonné à un pouvoir supérieur, en l'occurence le califat. Sa nomination eut lieu au mois de *rabi' ath-thani'* de l'an

129AH (janvier 747) et fut aussitôt validée par le vice-roi de Kairouan; sans surprise, puisqu'il s'agissait de son propre cousin. L'accord de gouvernement voulait également que Yahya ibn Hurays, de la tribu yéménite des Banû Juzam, soit nommé gouverneur de la province de Malaga et Archidona. L'homme était connu pour sa haine fanatique et irrationnelle des Syriens, à l'attention de qui il avait un jour lancé : « Si le sang des gens du Shâm était licite, j'en boirais à la coupe ! » Sumayl, le Syrien, ne l'oublierait jamais...

*

La paix régna, pour un temps. Yusuf se dévoua à l'administration des provinces et le pays prospéra. Mais il n'était qu'un homme de paille et le véritable pouvoir se trouvait entre les mains de Sumayl, guerrier, fin politique et intrigant. Dans presque toutes les affaires de l'État, c'était lui qui soufflait à Yusuf les actions à entreprendre. La situation irritait le nouveau gouverneur au plus haut point mais il l'accepta à contre-cœur - du moins, pour le moment. Lorsque l'année convenue s'acheva, au début de l'an 130AH (fin 747), les Yéménites se préparèrent à reprendre le gouvernement d'al-Andalus pour une année, comme le voulait l'accord sur le partage du pouvoir. Mais Sumayl n'avait aucune intention de les laisser reprendre le contrôle et Yusuf céda timidement à la volonté de son partenaire. À l'instigation d'Abû al-Khattar, les Yéménites se rendirent alors compte que la seule manière de faire appliquer le transfert de pouvoir était le recours à l'usage de la force, puisque leurs adversaires ne leur laissaient aucune autre alternative.

Mais ils se divisèrent rapidement entre les partisans de l'ancien gouverneur, qui vivait désormais à Beja, dans le Sud-Ouest, et ceux de Yahya ibn Hurays, dans la région de Malaga, qui estimaient que leur clan était plus puissant que celui d'Abû al-Khattar. Ce dernier dut finalement accepter de laisser la place à Yahya, et l'armée yéménite unifiée marcha sur Cordoue. Les Muzarites menés par Yusuf et Sumayl

sortirent pour les affronter dans la banlieue de Cordoue, sur la rive opposée du Guadalquivir. Les deux camps n'étaient guère nombreux, mais ils comptaient chacun de braves et nobles guerriers et chevaliers, tous bien équipés et dotés des meilleures montures. La bataille s'annonçait vigoureuse et sanglante - et elle le fut effectivement. Vicieuse, cruelle et impitoyable, elle avait pourtant démarré après la prière du *fajr*, durant laquelle les hommes des deux armées avaient prié le même Dieu et invoqué Sa bénédiction sur le même Prophète ﷺ... Duels et combats singuliers se succédèrent, suivis de charges et de contre-attaques foudroyantes. Ces braves guerriers tuèrent et se firent tuer pour une cause qui avait bien plus à voir avec le tribalisme que le droit ou la justice. Ils se massacrèrent sans merci et sans répit dans la plaine de Secunda, au cours d'un affrontement qui rappela à beaucoup la bataille de Siffin, durant laquelle le conflit entre le calife 'Alî et Mu'âwiya avait également mené à un terrible carnage entre musulmans.

L'intensité des combats ne déclina pas avant qu'au début de la matinée, toutes les lances aient été brisées et presque tous les chevaux tués ou grièvement mutilés. Les cavaliers, désormais des fantassins par nécessité, sortirent alors leurs épées et poursuivirent le combat avec un courage et une fermeté à faire pâlir les meilleures armées. Les rangs des guerriers s'affinèrent au fil des heures, le champ de bataille se couvrit de cadavres, mais aucun camp ne semblait vouloir abandonner. Puis les épées furent à leur tour brisées, et l'impitoyable affrontement se poursuivit à mains nues. Les chroniqueurs musulmans devaient plus tard affirmer qu'aucune bataille en Espagne ne vit plus de morts que celle-ci. L'après-midi était déjà bien engagée et l'orgie d'horreur semblait interminable. La furie la plus démente s'empara des deux armées : les combattants s'étranglaient, tentaient de s'arracher les yeux ou de se tordre le cou, se frappaient à coups d'arcs ou de carquois vides. Mais cette phase de la bataille ne pouvait, elle non plus, durer éternellement. Les membres refusaient de bouger, les corps n'étaient plus capables d'obéir. Les hommes furent contraints par la fatigue de

se désengager et de se retirer vers leurs tentes, sans toutefois manquer de s'observer avec insistance, les yeux remplis de haine. Chacun baissa sa garde pour se reposer.

C'est à ce moment précis que Sumayl mit en œuvre son coup de maître. Il fit chercher les gens du marché de Cordoue pour venir combattre. Les Muzarites et leurs sympathisants - commerçants, tailleurs, boutiquiers - répondirent à l'appel avec empressement et quatre cents hommes armés de modestes couteaux et de gourdins se précipitèrent sur les Yéménites, qui furent presque tous tués ou capturés. Peu avant le coucher du soleil, la bataille était terminée ; elle avait été remportée, contre toute attente, par les marchands du bazar de Cordoue ! Abû al-Khattar et Yahya ibn Hurays parvinrent toutefois à échapper à la mort comme à la capture, mais ils furent presque les seuls de leur armée. Les captifs furent réunis à l'église Saint-Vincent, qui devait plus tard devenir la grande mosquée de Cordoue. Là, Sumayl présida avec une hideuse satisfaction à l'exécution de masse de ses ennemis, une orgie de vengeance et un massacre insensé ; certains furent toutefois épargnés après l'intervention de plusieurs citoyens éminents de la capitale, qui menacèrent de retirer leur soutien à Sumayl si ce spectacle sanglant et révoltant se poursuivait. Quant aux deux chefs des Yéménites, Abû al-Khattar et Yahya, qui se cachaient à quelques kilomètres à peine de Cordoue, ils furent découverts, capturés et traînés jusqu'aux pieds de Sumayl, qui ordonna leur décapitation immédiate.

*

La paix régna à nouveau sur al-Andalus après la bataille de Secunda. La réputation de Sumayl en tant qu'homme de poigne, puissant et valeureux, s'en trouva encore grandie, ce qui découragea quiconque de suivre l'exemple des deux chefs yéménites rebelles. Il n'en devint, également, que plus dictatorial encore et le pouvoir de son faible compère Yusuf se réduisit comme peau de chagrin, sans qu'il ne puisse

disputer l'autorité et la domination de Sumayl. Le gouverneur se dévoua malgré tout de tout cœur au gouvernement du pays et au bien-être de son peuple. Il organisa la péninsule en quatre provinces, chacune dirigée par un lieutenant-gouverneur : la province de Cordoue, au Sud ; la province de Mérida, à l'Ouest ; la province de Tolède, au centre ; et enfin la Frontière Supérieure, dont la capitale se trouvait à Saragosse, au Nord-Est. Une cinquième province, celle de Narbonne, s'étendait au-delà des Pyrénées.

Mais la paix ne devait pas durer. Les Yéménites n'étaient pas près de pardonner Yusuf et surtout Sumayl pour leur défaite sanglante de Secunda et le cruel massacre de leurs frères à l'église Saint-Vincent de Cordoue. La haine grandissait en leurs poitrines, n'attendant qu'un chef, n'importe quel chef, pour éclater à nouveau au grand jour. La dureté de Sumayl, sa rigidité, la passion avec laquelle il persécutait ses ennemis, ne pouvaient laisser aucune place au compromis. D'autant qu'en Orient, le califat de la maison d'Umayya s'effondrait peu à peu sous les coups des Abbassides et qu'il était bien trop préoccupé par sa lutte pour la survie pour porter la moindre attention aux problèmes de la lointaine province occidentale qu'était la péninsule ibérique. Le destin d'al-Andalus reposait désormais entièrement entre les mains des musulmans du pays.

Trois soulèvements se déroulèrent durant les deux années qui suivirent la bataille de Secunda. Le plus dangereux - potentiellement - fut celui de 'Abd ar-Rahmân ibn Alqama, le « chevalier d'al-Andalus » et gouverneur de Narbonne qui avait mortellement blessé Balj au combat ; il annonça son opposition au gouvernement de Cordoue, qu'il considérait comme illégitime, et se prépara à franchir les Pyrénées mais fut assassiné par traîtrise par certains de ses hommes, qui envoyèrent sa tête en guise de trophée à Sumayl. Le second, mené par un petit chef arabe de Séville et rapidement écrasé dans le sang, fut presque insignifiant. Le troisième, mené par un général de Beja, 'Urwa ibn

Walîd, que l'on surnommait « le *Dhimmi* » en raison du grand nombre de chrétiens dans ses rangs, fut plus sérieux. Ses hommes repoussèrent un premier détachement envoyé par le gouverneur et s'emparèrent de Séville avant d'être finalement vaincus par Yusuf en personne.

Le temps passa, et l'an 132AH (749) débuta. La pression de Sumayl sur Yusuf était chaque jour plus forte : il prenait toutes les décisions, délivrait tous les ordres, ne perdait aucune occasion d'opprimer les Yéménites et décidait de qui avait la permission de rencontrer le gouverneur ou non, ce qui isolait grandement Yusuf. La domination de Sumayl l'agaçait au plus haut point, d'autant que sa présence même à ses côtés en faisait une cible pour les opposants du général syrien. Il en vint même à craindre pour sa vie, ne connaissant que trop bien le traitement que son « bras droit » pourrait lui réserver s'il venait à le destituer pour se proclamer lui-même gouverneur du pays... La meilleure solution que Yusuf trouva à ce problème fut de se séparer de Sumayl et de mettre autant de distance que possible entre lui et Cordoue ; aussi le nomma-t-il gouverneur de la Frontière Supérieure et l'exila-t-il à Saragosse avec deux cents de ses plus farouches partisans, ce que Sumayl, plutôt étonnamment, accepta sans contestation.

*

La famine, provoquée par la sécheresse, frappa al-Andalus dès l'an 131AH (748) et dura cinq longues années. Le prix des aliments de première nécessité grimpa en flèche dans les marchés et la faim, les épidémies et la mort se répandirent dans toutes les collines, vallées, villes et villages du pays. Musulmans et chrétiens, Arabes et Berbères, Muzarites et Yéménites, tous endurèrent les mêmes souffrances. Les plus pieux virent dans cette calamité la main d'Allâh, Sa colère se manifestant contre les musulmans pour leurs péchés, en particulier leurs combats et leurs cruautés entre frères de Foi : ils avaient amplement mérité une juste rétribution pour leurs crimes. La région la

plus touchée du pays fut le Nord-Ouest - la Galice et ses environs. Les Berbères, qui peuplaient largement cette province, en souffrirent douloureusement et quittèrent la région, abandonnant leurs domaines au nord du fleuve Douro pour migrer vers le Sud, harcelés par les bandes de miliciens chrétiens qui y virent l'opportunité de reprendre les terres conquises par les musulmans quatre décennies plus tôt ; nous en reparlerons. Certains franchirent même le détroit de Gibraltar et revinrent en leur terre natale, le Maghreb.

Dans cette situation critique, Yusuf accomplit un excellent travail en tant que gouverneur. Bon et compatissant envers le peuple, il prit d'énergiques mesures pour alléger ses souffrances et employa toutes les ressources disponibles du pays pour nourrir les affamés, fournir un refuge aux sans-abris et apporter du réconfort aux dépossédés, ne faisant aucune différence entre musulmans et chrétiens. À la fin de l'an 136AH (754), le pire était passé ; la sécheresse prit fin et la pluie tomba à nouveau. Réparer les dommages et les blessures de la grande famine prendrait du temps, mais le pays sourit à nouveau. Il était donc temps de reprendre la guerre civile...

*

La menace la plus sérieuse à l'autorité centrale de Cordoue apparut aussitôt au Nord. Un chef du nom de Hubab ibn Rawaha az-Zahri réunit tous les éléments hostiles aux Muzarites, dont les Berbères, et marcha sur Saragosse où Sumayl occupait le poste de gouverneur depuis désormais quatre ans. Les rebelles l'assiégèrent et furent bientôt rejoints, au début de l'an 137AH (été 754), par une foule de Yéménites menés par un noble arabe, 'Amîr ibn 'Amr al-Abdari, que Sumayl avait conseillé, sans succès, d'assassiner. L'homme était semble-t-il un chef bien plus important que Hubab et il fut nommé commandant en chef de la rébellion dans la Frontière Supérieure : il se déclara aussitôt fidèle aux Abbassides, qui venaient de s'emparer du califat en Orient, et

appela le peuple à lui prêter allégeance au nom du nouveau calife al-Mansûr. Sumayl était sous pression : il n'avait pas assez d'effectifs pour tenter une sortie et briser le siège, et lança donc un appel au secours à Yusuf, soulignant l'urgence de l'affaire, sans se douter un seul instant que l'homme qu'il avait placé sur le siège de gouverneur et soutenu à travers toutes les vicissitudes du pouvoir refuserait de lui venir en aide. Il avait tort : la mort imminente qui semblait attendre Sumayl résonna comme une douce musique à ses oreilles. Enfin, il serait définitivement libéré de la funeste présence du général dans le pays ! Yusuf écrivit donc à Sumayl pour s'excuser : la famine s'était emparée de toutes ses ressources et il ne pourrait en conséquence lui porter secours.

Désespéré, Sumayl se tourna vers sa propre tribu, les Qaysites, qui lui étaient indéfectiblement liés et stationnaient dans le Sud, au sein des *junds* de Damas et de Qinassarîn, respectivement installés à Elvira et Jaen. Un régiment de quatre cents cavaliers partit aussitôt vers Saragosse pour lui venir en aide ; lorsque les Yéménites apprirent leur approche, ils surestimèrent visiblement leurs effectifs et levèrent aussitôt le siège avant de battre en retraite. Sumayl était sauf. Il ne perdit pas de temps à Saragosse, par crainte que ses opposants n'apprennent la réalité de ses effectifs et ne fondent sur lui, et abandonna à la hâte sa cité d'affectation pour Tolède. Quelques jours plus tard, 'Amîr ibn 'Amr s'empara donc de Saragosse et s'y auto-proclama gouverneur d'al-Andalus au nom du calife abbasside ; toute la Frontière Supérieure était désormais hors du contrôle de Cordoue. Yusuf, qui ne voulait plus de la présence autoritaire de Sumayl à ses côtés, le nomma alors gouverneur de Tolède, et le général prit sa résidence dans l'ancienne capitale des Wisigoths, où il comptait bien ne plus rendre le moindre service au gouvernement et sombra dans une vie de débauche...

*

À la fin de la même année 137AH (printemps 755), Yusuf marcha sur Saragosse pour reprendre la capitale de la Frontière Supérieure à la tête d'une large armée. Le siège, sévère, réduisit bientôt à néant les provisions de la cité et le peuple de Saragosse, qui ne trouvait pas grand intérêt dans la guerre entre les différentes factions, ne songeait qu'à mettre un terme à cet affrontement inutile. Les soldats rebelles eux-mêmes étaient bien tièdes dans leur allégeance à leurs commandants et ils ne souhaitaient guère risquer leurs vies pour une cause qui ne signifiait rien à leurs yeux. Leurs représentants entamèrent des pourparlers secrets avec Yusuf et promirent de lui livrer les chefs de l'insurrection s'il faisait le serment de n'engager aucune action punitive contre eux et de revenir à la situation préalable qui avait prévalu à Saragosse. Le gouverneur, trop heureux de trouver ainsi une solution pacifique au problème, accepta aussitôt l'accord. Les soldats rebelles se saisirent donc de leurs chefs, 'Amîr ibn 'Amr, son fils et Hubab, et les livrèrent aux hommes de Yusuf qui attendaient à l'extérieur de la ville. Le siège fut levé, les insurgés déposèrent les armes et le gouvernement de Cordoue rétablit son autorité sur Saragosse et l'ensemble de la Frontière Supérieure. Ce serait la dernière rébellion contre Yusuf.

Le gouverneur et son armée reprirent aussitôt la route de Cordoue avec leurs trois prisonniers de haut rang. Un conseil des anciens se tint durant le voyage, et Yusuf dut accepter le consensus général : la vie des captifs serait épargnée. Toutefois, à quelque distance de Tolède, Sumayl fit irruption auprès du cortège de l'armée et conseilla à Yusuf de faire décapiter, malgré tout, les trois hommes, ce qui fut promptement accompli. Ces meurtres de sang-froid après une déclaration publique de clémence ne firent rien pour améliorer l'image de Yusuf et Sumayl auprès du peuple... Quoi qu'il en soit, à peine les trois chefs rebelles avaient-ils vu leur tête séparée de leur corps qu'un messager arriva, en toute hâte, dans le camp de Yusuf avec une missive de son fils 'Abd ar-Rahmân, qui était resté à Cordoue. Le fils informait le père d'un événement crucial : un jeune homme issu de la dynastie déchue des

Banû Umayya, du nom de ‘Abd ar-Rahmân ibn Mu’âwiya, avait débarqué sur la côte ibérique, non loin d’Almunecar, et appelé tous les Arabes d’al-Andalus à se joindre à son étendard. Les sympathisants omeyyades d’Elvira avaient déjà répondu à son appel et bien d’autres étaient susceptibles de les suivre. Les jours de Yusuf et Sumayl étaient désormais comptés. Le prince fugitif, ‘Abd ar-Rahmân, futur fondateur de la célèbre dynastie omeyyade de Cordoue, venait de poser le pied en Europe…

Carte 10 : al-Andalus en 141AH (759)

Royaume des Francs

Narbonne

Conga de Onis

Royaume des Asturies

Pampelune

Basques

FRONTIÈRE SUPÉRIEURE

No man's land
(Zone dévastée)

Saragosse

PROVINCE DE TOLÈDE

Tolède

PROVINCE DE MÉRIDA

Mérida

CORDOUE

PROVINCE DE CORDOUE

150 km

100 mi

CHAPITRE 28 – Le début de la « Reconquête »

Les auteurs occidentaux ont largement exagéré l'importance des événements de Covadonga, glorifiés comme une grande épopée militaire et élevés au rang d'une bataille décisive pour l'Occident - le moment où la chrétienté aurait été sauvée, là où la « reconquête » de l'Espagne aurait débuté -, et Pélage a ainsi été salué comme le « Père de la Reconquête ». La réelle portée de cet affrontement a été décrite au chapitre 22. La raison de cette glorification de Pélage et de la bataille de Covadonga semble être que les chrétiens n'avaient, en ce temps, aucun véritable héros digne de ce nom et aucune victoire à chanter. Covadonga fut telle une lueur d'espoir, un coup d'arrêt, même minime, à la série ininterrompue de défaites face aux musulmans. Enfin, les chrétiens d'Espagne avaient été capables de résister à une offensive et de ne pas se désintégrer sous son impact, et même de remporter un succès tactique mineur. Pour être honnête, il s'agissait là d'une réalisation notable pour une nation si brisée et démoralisée.

Quoi qu'il en soit, Pélage fit par la suite plein usage des conséquences du revers de Poitiers et se lança dans une série de raids contre les districts des Asturies contrôlés par les musulmans, employant des tactiques propres à la guérilla et parfaitement adaptées à sa position. Il fut assez avisé pour ne pas s'aventurer trop loin de ses montagnes et ainsi maintenir son mouvement en vie. Si son objectif principal - créer le chaos et la consternation chez les musulmans - ne fut guère atteint, ses opérations légères et la poursuite de sa guérilla lui permirent de magnifier son image et sa réputation de *caudillo* des chrétiens et de chef de la résistance. En termes géographiques, ses conquêtes furent

presque nulles et il ne parvint pas à étendre son territoire bien au-delà des Picos de Europa, son bastion de haute montagne que les musulmans lui avaient, de toute façon, bien volontiers abandonné. Mais sa réputation grandit peu à peu et s'étendit chez tous les chrétiens du nord de la péninsule, en Galice, dans les Asturies, en Cantabrie et jusque chez les Basques, plus à l'Est. C'est ainsi qu'il reçut la visite, à sa capitale de Conga de Onis, d'Alphonse, le fils du duc Pedro de Cantabrie, un vieux noble wisigoth. Pélage lui offrit sa fille, Ermesinda, en mariage, scellant ainsi l'alliance entre les familles les plus nobles des deux régions du Nord : les Asturies et la Cantabrie.

Pélage guida les Asturiens en tant que *caudillo* pendant dix-huit ans. Lorsqu'il rendit l'âme en 118AH (737), son fils Favila lui succéda à la tête de son micro-état de montagne et de son humble capitale - guère plus qu'un amas de huttes. Deux ans plus tard, il fut tué à la chasse par un ours. C'est alors que le gendre de Pélage, Alphonse, fut élu à la tête à la fois des Asturiens et des Cantabriens : il serait le premier véritable roi des Asturies et gagnerait l'épithète d'Alphonse le Catholique. Il continua à gouverner ce micro-royaume depuis Conga de Onis et, pendant plusieurs années, ne fit guère plus qu'observer et attendre. Le début de la guerre civile musulmane dans la péninsule et la terrible famine qui s'abattit sur le pays lui semblèrent un véritable cadeau du ciel : c'est seulement alors qu'il décida de sortir de ses hautes montagnes pour exploiter cet état de fait. Dans le nord de la péninsule, la famine et les épidémies semblent en effet avoir touché plus violemment les musulmans que les chrétiens ; et comme nous l'avons vu, elles s'accompagnèrent d'un exode des Berbères vers le Sud.

Alphonse, rusé et ambitieux, ne tarda pas à tirer profit des souffrances des musulmans et de leur faiblesse militaire conséquente. En l'an 134AH (751), il fit entrer les Galiciens en action contre les quelques musulmans restés dans la province. Leurs opérations furent lentes et hésitantes, non par manque de résolution mais en raison du respect et

même de la crainte révérencielle dans lesquels ils tenaient jusqu'ici les musulmans pour leurs prouesses militaires. Doucement mais sûrement, les derniers Berbères furent repoussés vers le Sud, d'abord chassés de Galice vers Astorga, au sud des montagnes des Asturies, puis vers le Léon. Les musulmans battirent en retraite, quoi qu'en combattant avec opiniâtreté. Mais tous les éléments étaient contre eux, et aucune aide ne viendrait de Cordoue, qui considérait de toute façon les Berbères comme des ennemis… De colline en vallée, de ville en village, ils se battirent avec courage mais furent contraints de se replier vers le Sud et d'évacuer l'ensemble de la Galice. Les hordes barbares d'Alphonse, enhardies, surgirent alors dans la plaine de Castille et massacrèrent tous les malheureux musulmans sur lesquels ils purent mettre la main - hommes, femmes et enfants, tous ceux qui étaient trop faibles pour suivre la retraite vers le Sud. Aucune âme ne fut épargnée. Le carnage ne s'abattit pas seulement sur les Arabes et les Berbères mais sur tous les Galiciens, Castillans, Espagnols et autres Wisigoths qui avaient adopté l'islâm en grands nombres. Nombre d'indécis, dont la foi musulmane était encore hésitante, revinrent quant à eux au christianisme. Des destructions de masse s'ensuivirent : maisons, mosquées, écoles furent brûlées, villes et villages transformés en ruines fumantes. Ce fut un véritable holocauste.

Alphonse élimina toute trace d'islâm de la région. Et même toute trace de vie humaine, puisqu'il fit réunir tous les chrétiens, qui avaient jusqu'ici vécu en paix avec leurs voisins musulmans, et les déporta vers le Nord, dans les montagnes des Asturies et de Cantabrie. Nombre d'eux, toutefois, semblent s'être soustraits aux griffes d'Alphonse et être restés en leurs fermes et hameaux, à l'écart des routes principales, préférant le confort et la prospérité de leurs plaines à la rigueur des montagnes, le bastion d'Alphonse. En l'an 136AH (754), tous les Berbères s'étaient repliés sur la chaîne de montagnes des Guadarramas et les plaines de Mérida et de Caceres. La frontière de l'État islamique s'étendait désormais du fleuve Douro, au Portugal moderne, jusqu'au

Pays basque, à travers les Guadarramas, et les principales garnisons musulmanes frontalières se trouvaient à Coimbra, Talavera, Tolède, Guadalajara, Tudèle et Pampelune. Tout ce qui se trouvait au nord de cette ligne était maintenant entre les mains des chrétiens : l'ensemble de la Galice et une partie de la Castille. Au nord du Douro, Alphonse dévasta le pays et transforma les plaines en un vaste désert, détruisant les villes pierre par pierre et démantelant même les places fortes. La région tout entière fut dépeuplée et ravagée.

Ainsi, entre les terres des chrétiens et des musulmans se trouvait désormais un vaste *no man's land* abandonné où la main de l'Homme avait complété la dévastation causée par la famine. Les auteurs occidentaux nous expliquent qu'il s'agissait là d'un grand plan stratégique d'Alphonse visant à créer, entre son royaume et celui des musulmans, une terre de désolation qui ne pourrait fournir aucune subsistance à une armée islamique qui chercherait à s'aventurer vers le Nord, et qu'il déplaça la population chrétienne pour augmenter ses capacités défensives dans les montagnes des Asturies et de Cantabrie. Il est plus que permis de douter de l'idée qu'un simple chef montagnard élevé au rang de roi par ses sujets barbares soit capable d'une telle vision stratégique. Il est bien plus probable que ses hordes, dans leur soif de pillage, aient incendié tout ce qu'elles ne pouvaient pas emporter avec elles - une tâche dans laquelle elles furent encouragées et même dirigées par Alphonse, désireux de se draper dans la cape du « vengeur. »

Vint ensuite la rébellion des Basques. Suivant l'exemple des Galiciens et des Asturiens, ils prirent à leur tour les armes contre les musulmans en l'an 138AH (755). Pampelune déclara son indépendance. La ville était proche de la Frontière Supérieure, qui servait d'arrière-pays stratégique pour Narbonne, et cette fois, l'autorité centrale de Cordoue fut contrainte de réagir. Peu après sa reprise de Saragosse, Yusuf, sans grande conviction, lança donc un détachement mené par deux

généraux, Suleymân ibn Shihab et Husayn al-Aqili, pour reprendre la cité basque mais les insurgés leur infligèrent une défaite désastreuse. Sulaymân fut tué avec la plupart de ses hommes, tandis que Husayn parvenait à s'échapper vers Saragosse avec quelques survivants. Pampelune était désormais, elle aussi, perdue pour les musulmans. Le roi Alphonse le Catholique régna deux autres années et mourut en 140AH (757) ; son fils Fruela monta sur le trône des Asturies.

*

Ce fut bientôt au tour de la Septimanie, l'ancienne province du royaume des Wisigoths gouvernée depuis Narbonne, de subir les premiers coups du réveil chrétien. Nous avons déjà décrit, dans les chapitres précédents, les raids que les musulmans avaient lancés depuis cette région vers la vallée du Rhône et la Burgondie, et leur retraite vers Narbonne sous la pression de Charles Martel en l'an 119AH (737). Une première tentative des Francs de s'emparer de la capitale de la province avait échoué la même année et les hommes de Charles Martel étaient alors repartis vers le Nord, non sans avoir réduit en cendres toutes les cités de Septimanie et démoli chaque mosquée, chaque église, chaque école et chaque maison dans une véritable frénésie destructrice. La haine du chef franc pour les Wisigoths n'était en effet sans doute pas moins forte que celle qu'il ressentait pour les musulmans ; et elle était réciproque. Quoi qu'il en soit, les chrétiens de Septimanie rebâtirent leurs villes comme ils le purent, et les musulmans revinrent en tant que souverains et administrateurs. Les deux communautés coexistèrent dans l'harmonie et la sécurité selon des termes clairement énoncés et scrupuleusement observés. La paix régna dans la province.

Moins de deux décennies plus tard, le fils de Charles Martel et nouveau roi des Francs, Pépin le Bref, un homme perfide et impitoyable, comprit les possibilités que lui offrait la guerre civile musulmane en Espagne et n'hésita pas à les exploiter aussitôt, d'autant qu'au même moment, les

derniers Berbères évacuaient la Galice et la Vieille Castille. En l'an 136AH (755), Pépin marcha donc contre la Septimanie, à un moment superbement choisi pour tirer profit de la plus grande vulnérabilité que les musulmans d'al-Andalus aient connue. Une horde de barbares s'abattit contre la province, passant au fil de l'épée tous les musulmans et ne laissant derrière eux que ruines et désolation jusqu'à Narbonne, où les puissantes fortifications de la cité et la brave garnison leur tinrent tête. Le siège de Narbonne dura quatre ans. Tous les assauts des Francs furent repoussés par les musulmans, jusqu'à ce que les chrétiens eux-mêmes se fatiguent de ce siège qui n'avait duré que trop longtemps. Ayant perdu tout espoir de prendre la place forte par la force des armes, Pépin s'en remit à la ruse et à la fourberie. Il entama des pourparlers secrets avec les habitants chrétiens de Narbonne et leur promit tout ce qu'ils désiraient en échange de leur coopération : ils n'auraient qu'à ouvrir une porte à un moment convenu pour laisser les Francs pénétrer dans la ville.

Peu après, durant la nuit, les citoyens déloyaux profitèrent d'un moment d'inattention des gardes musulmans pour se jeter sur eux, les tuer et ouvrir la porte convenue. Aussitôt, les guerriers francs se précipitèrent dans la ville comme une vague irrésistible. Stratagèmes et ruses font partie intégrante de la guerre, et les musulmans eux aussi avaient pris des villes fortifiées grâce à la trahison de leurs habitants. Mais les musulmans n'avaient jamais massacré et égorgé tous les hommes, femmes et enfants d'une ville conquise, comme Pépin le Bref et ses sauvages le firent à Narbonne. Aucune âme ne fut épargnée. Cette belle cité du sud de la Gaule, l'une de plus anciennes du pays, la fierté des Romains, gouvernée et embellie par les musulmans pendant près d'un demi-siècle, revint à nouveau entre les mains de ses maîtres barbares et de leurs méthodes sauvages, disparaissant dans les ténèbres de l'Europe chrétienne d'alors. Les musulmans ne conquerraient plus jamais de régions de la France, si ce n'est durant de courtes périodes.

*

En moins de cinq ans, sous le règne de Yusuf et Sumayl, un tiers d'al-Andalus avait été perdu pour l'islâm, par la guerre civile et la famine. Cette perte n'était que temporaire : les musulmans reviendraient à nouveau et chasseraient les insurgés vers leurs montagnes, mais la graine plantée par Pélage dans sa grotte de Covadonga germerait peu à peu jusqu'à porter ses fruits. Les chrétiens, également, reviendraient. Flux et reflux des deux camps se succèderaient pendant plus de deux siècles, jusqu'à ce que le célèbre Almanzor parvienne à reconquérir la péninsule tout entière, ou presque. Puis les musulmans seraient à nouveau repoussés, pour revenir en force par la puissance des dynasties berbères du Maghreb, et le Destin tournerait finalement en faveur des chrétiens jusqu'à la chute tragique de Grenade en 897AH (1492). Mais c'est ici cette première perte d'un tiers de la péninsule qui concerne cet ouvrage, et le lecteur sérieux souhaitera sans doute s'arrêter un instant pour méditer sur les causes de ce revers majeur pour les musulmans. Ils étaient venus pour conquérir le pays, et non seulement le razzier, ils en avaient fait une province du monde de l'islâm, nombre d'habitants indigènes s'y étaient convertis à la nouvelle foi et le processus d'islamisation était rapide, harmonieux et régulier. Ils auraient dû rester. L'Espagne - toute l'Espagne - aurait *dû* rester une part du monde musulman. Cette perte d'un tiers du pays en moins de cinq ans était liée à trois causes : la famine, le tribalisme arabe et le règne de Yusuf et Sumayl. La famine était dûe à la Volonté divine ; les musulmans ne pouvaient rien y faire. À l'inverse, la seconde cause était entièrement humaine : la guerre civile en Afrique du Nord et dans la péninsule ibérique était le résultat de la grossière mauvaise administration des vice-rois de Kairouan, poussée par les désirs et les caprices des califes omeyyades de Damas.

Si le conflit ethnique arabo-berbère issu d'Afrique du Nord fut assez vite endigué en Espagne, il fut aussitôt remplacé par une autre guerre

civile bien pire dans ses conséquences, tribale et intra-arabe. Balj ibn Bishr fut l'homme qui donna à ce conflit son premier élan : s'il joua un rôle déterminant dans la répression de la rébellion berbère, il fut également celui qui lança la seconde phase de la guerre civile. Les haines tribales se firent plus profondes, infligeant de douloureuses blessures à l'unité musulmane. Une solution à ce fossé fut trouvée à travers le compromis institutionnel élaboré entre Muzarites et Yéménites - l'alternance du pouvoir d'année en année. Mais cet arrangement, le seul à contenir quelque chance de succès, fut brisé par Sumayl, qui poursuivait avec ténacité l'objectif de maintenir une domination tribale sur le pays. Les conséquences furent dramatiques, puisque l'État islamique en fut profondément affaibli et privé de l'unité et de la volonté commune nécessaires pour faire face au pouvoir sans cesse croissant des chrétiens du Nord. Narbonne aurait probablement été perdue de toute façon, au regard de sa distance de Cordoue, de sa séparation géographique du reste de l'Espagne musulmane et de la puissance grandissante des Francs menés par la dynastie carolingienne. Mais la présence de 'Abd ar-Rahmân ibn Alqama, « le chevalier d'al-Andalus », aurait sans conteste été ressentie et l'histoire de Narbonne en aurait, très certainement, été bien différente. Si ce ne fut pas le cas, c'est parce qu'il avait été assassiné. Il avait été assassiné parce qu'il avait élevé l'étendard de la révolte contre Yusuf et Sumayl. Et il avait élevé l'étendard de la révolte contre Yusuf et Sumayl parce que ces derniers avaient brisé l'accord institutionnel par volonté de maintenir leur pouvoir sur le pays, au service de leur propre faction tribale et non du bien commun des musulmans d'al-Andalus...

Au final, le tribalisme arabe et la soif de pouvoir de Yusuf et surtout de Sumayl furent bien les causes fondamentales de la perte d'un tiers de l'Espagne entre 131AH (750) et 136AH (755). Le premier, par son incompétence, et le second, par sa malfaisance, l'avaient offert aux chrétiens sur un plateau. Depuis, les auteurs musulmans n'ont cessé d'accuser les chrétiens d'avoir exploité cruellement et brutalement

leurs difficultés. Ces accusations sont valides. Pourtant, en réalité, la responsabilité de ces échecs repose bien sur les musulmans eux-mêmes, qui ne reçurent que ce qu'ils méritaient. Il s'agissait bien là de blessures qu'ils s'étaient eux-mêmes infligées...

Postface du traducteur

« Les musulmans étaient venus pour conquérir le pays, ils en avaient fait une province du monde de l'islâm, nombre d'habitants indigènes s'y étaient convertis à la nouvelle foi et le processus d'islamisation était rapide, harmonieux et régulier. Ils auraient dû rester. L'Espagne - toute l'Espagne - aurait *dû* rester une part du monde musulman. »

Ces mots de l'auteur tombent tels un couperet sur le lecteur. L'Espagne avait en effet été conquise avec brio, et l'islâm y gagnait les cœurs et les esprits avec une vigueur inédite ; à vrai dire, il s'y répandit même plus vite que dans nombre d'autres régions, accompagné d'une arabisation linguistique et culturelle quasi-complète que ne connurent jamais des régions aujourd'hui encore musulmanes, à l'image de l'Afrique du Nord ou de certaines provinces de la Perse. Et si le royaume des Francs, au Nord, était certes en pleine expansion et que la chrétienté d'Occident comptait encore des forces vives conséquentes, les Pyrénées n'étaient pas une barrière naturelle moins massive et repoussante que le détroit de Gibraltar. La frontière du *dar al-islâm* aurait tout aussi bien pu s'établir au nord de la péninsule ibérique - plutôt qu'au Sud.

Si la première vague de conquêtes avait atteint les limites matérielles de son expansion et de son impulsion initiale, tant sur les Pyrénées qu'en Anatolie, sur l'Indus et aux confins de l'Himalaya, les musulmans, unis, auraient tout à fait eu les moyens humains, militaires, moraux et financiers de maintenir leur pré carré en Europe. Peut-être même, avec l'aide de nouvelles vagues de sang neuf venues des confins de la Oumma, auraient-ils pu reprendre le flambeau de 'Abd ar-Rahmân al-Ghafiqî là où il l'avait laissé bien malgré lui, en France… Alors, Nietzsche n'aurait pas eu à se lamenter que « le christianisme

nous ait frustrés de la moisson de la culture islamique » et que « la merveilleuse civilisation maure d'Espagne ait été foulée aux pieds (...) par des croisés qui auraient mieux fait de se prosterner devant elle dans la poussière ! »

L'Espagne aurait dû rester musulmane, tout aussi naturellement que le Maghreb, l'Égypte ou le Shâm. Comme chacun le sait, toutefois, il n'en fut rien. Il faudrait, bien sûr, huit siècles pour défaire ce que les prouesses de Tariq ibn Ziyad et les autres avaient accompli en à peine quelques mois - huit siècles durant lesquels les musulmans d'al-Andalus marqueraient à jamais l'histoire de l'humanité par la magnificence de leurs réalisations. Il y aurait, évidemment, de longues ères d'unité politique, des centaines d'années au cours desquelles Omeyyades de Cordoue, Almoravides ou Almohades s'imposeraient comme la puissance dominante de la région et tiendraient la dragée haute aux croisés. Il y aurait, plus encore, de vastes périodes de prospérité économique, scientifique, religieuse, culturelle, artistique, architecturale ou littéraire - à vrai dire, presque l'ensemble de la présence musulmane en Espagne.

Mais l'élan initial avait été, irrémédiablement, brisé. Dès les premières décennies d'al-Andalus, le ver était dans le fruit. Dès sa naissance même, ou presque, les fondations de la chute finale de l'Espagne musulmane étaient déjà posées. Elles tenaient en un mot : *fitna*. Si cet ouvrage ne retrace que les premiers conflits internes d'al-Andalus - la grande révolte des Berbères et la guerre tribale intra-arabe, essentiellement entre Yéménites et Muzarites -, les siècles suivants ne manquèrent pas d'innombrables occasions de croiser le fer entre musulmans, et même parfois de s'allier avec les chrétiens honnis contre ses propres frères : pro-Omeyyades contre pro-Abbassides, Arabes contre *muladis* - autochtones convertis à l'islâm -, Berbères contre *saqalliba* - esclaves ou affranchis d'origine slave -, une *taifa* contre une autre, un clan contre un autre, une faction politique contre une autre.

Inexorablement, les musulmans d'Espagne se jetèrent eux-mêmes dans la perdition par leur incapacité à faire cause commune face à un ennemi qui, lui, comprit peu à peu les vertus de « l'union sacrée » autour de la Croix...

Le destin tragique d'al-Andalus, joyau perdu de la civilisation islamique, ne pourra ainsi qu'interroger le lecteur sur la pertinence et l'actualité des sévères avertissements du Prophète ﷺ à ce sujet, qu'il voyait sans nul doute, et à très juste titre, comme l'un des plus grands dangers pour la communauté musulmane. Nous nous contenterons donc, en guise de conclusion à cet ouvrage, de rappeler certains des *hadîths* les plus célèbres à la lumière desquels la perte de l'Espagne - et la situation moderne du monde musulman dans son ensemble - devrait être perçue et jugée :

« N'est pas des nôtres celui qui appelle à la *'asabiyyah* [28], combat pour la *'asabiyyah* ou meurt pour la *'asabiyyah.* » [29]

« Délaissez-la (la *'asabiyyah*), c'est une pourriture ! » [30]

« Un jour, *Muhâjirîn* et *Ansârs* ont débattu, au point que l'un des *Muhâjirîn* a dit : 'Ô *Muhâjirîn* !' ('venez m'aider !') Et l'un des *Ansârs* a dit : 'Ô *Ansârs* !' En entendant cela, le Prophète ﷺ a dit : 'Est-ce avec les appels de la *jahiliyyah* [31] que vous vous écriez, alors que je suis toujours parmi vous ?!' Et il s'est fâché. » [32]

« Faites cesser les gens de se vanter de leurs ancêtres décédés - qui ne

---

[28] *L'esprit tribal, clanique, et par extension, nationaliste.*

[29] *Hadîth rapporté par Abû Dawud.*

[30] *Hadîth rapporté par Muslim et al-Boukhari.*

[31] *Les temps de l'Ignorance pré-islamique.*

[32] *Hadith rapporté par al-Bukhari.*

sont que le combustible du Feu de l'Enfer - ou ils deviendront sûrement plus insignifiants aux yeux d'Allâh que le scarabée qui frotte des excréments sur son nez. Allâh vous a retiré l'esprit partisan des jours de la *jahiliyyag* et la vantardise au sujet des ancêtres. L'homme est certes soit un croyant pieux, soit un pécheur misérable. Tous les hommes sont les enfants d'Adam, et Adam a été créé de terre. » [33]

« L'exemple des croyants dans leur amour mutuel, leur miséricorde et leur compassion est à l'image d'un corps : si un seul membre ressent la douleur, tout le corps souffre d'insomnie et de fièvre. » [34]

« Ô gens ! Sachez que votre Seigneur est unique et que votre père est unique. Sachez qu'il n'y a aucune différence entre un Arabe et un non-Arabe, pas plus qu'entre un blanc et un noir, si ce n'est par la piété. »[35]

---

33 *Hadîth rapporté par Abû Dawud et at-Tirmidhi, d'après Abû Hurayra.*

34 *Hadîth rapporté par al-Bukhari et Muslim.*

35 *Hadîth rapporté par l'imâm Ahmad.*

Repères chronologiques

11 (632) - Mort du Prophète Muhammad ﷺ

88AH (707) - Campagne du Maghreb de Musa ibn Nusayr
90AH (709) - Invitation du comte Julien aux musulmans à envahir l'Espagne
Ramadân 91AH (juillet 710) - Première mission de reconnaissance en Espagne de Tarif ibn Malik
5 rajab 92AH (28 avril 711) - Débarquement de Tariq ibn Ziyad à Gibraltar
28 ramadân - 5 shawwal 92AH (19-26 juillet 711) - Bataille du Wadi Lakkah
Shawwal 92AH (août 711) - Prise de Cordoue par Mughîs le Romain et de Tolède par Tariq ibn Ziyad
93AH (712) - Débarquement de Musa ibn Nusayr en Espagne et prise de Séville
Rabi' al-awwal 94AH (décembre 712) - Révolte de Séville
Rajab 94AH (avril 713) - Prise d'Orihuela et d'Alicante par 'Abd al-'Azîz ibn Musa, soumission du comte Théodomir
1er shawwal 94AH (30 juin 713) - Prise de Mérida par Musa ibn Nusayr
95AH (714) - Campagne du Nord de Musa ibn Nusayr et de Tariq ibn Ziyad : soumission de la vallée de l'Èbre, prise de Saragosse, Barcelone, Valence, Narbonne, conquête de la Galice, des Asturies, de la Castille, de la Vasconie et du pays des Basques, des montagnes Cantabriques
- Achèvement de la conquête de la péninsule ibérique
- Départ des trois généraux (Musa ibn Nusayr, Tariq ibn Ziyad et Mughîs le Romain) vers Damas

96AH (715) - Arrivée de la caravane d'al-Andalus à Damas
- Mort du calife al-Walîd et jugement de Musa ibn Nusayr par le calife Suleymân
97AH (716) - Assassinat de 'Abd al-'Aziz ibn Musa ibn Nusayr et mort de Musa ibn Nusayr
- Nomination d'al-Hurr ibn 'Abd ar-Rahmân ath-Thaqafî en tant que gouverneur d'al-Andalus
100AH (719) - Nomination d'as-Samh ibn Malik en tant que gouverneur d'al-Andalus
101AH (720) - Soumission de la Septimanie, reprise de Narbonne et Barcelone
- Mort du calife 'Umar ibn 'Abd al-'Azîz
102 AH (721) - Défaite de Toulouse face au duc Eudes d'Aquitaine
- Mort d'as-Sahm et nomination d'Anbasa ibn Suhaym en tant que gouverneur d'al-Andalus
104AH (722) - Événements de Covadonga et début de la rébellion chrétienne de Pélage dans les Picos de Europa
105-106 AH (723-24) - Soumission des rebelles de la vallée de l'Èbre et de Septimanie, prise de Carcassonne, Béziers, Nîmes et de la Septimanie jusqu'à la vallée du Rhône
107AH (725) - Raid majeur contre la Burgondie : soumission de la vallée du Rhône, prise de Vienne, Lyon, Châlon, Autun, Dijon, Luxeuil, Sens, Nevers.
- Mort d'Anbasa ibn Suhaym sur le chemin du retour.
113AH (731) - Nomination de 'Abd ar-Rahmân ibn 'Abd Allâh al-Ghafiqî en tant que gouverneur d'al-Andalus
114AH (732) - Grande expédition d'Aquitaine : victoire de Bordeaux, soumission de l'Aquitaine et défaite de Poitiers
119AH (738) - Raids contre la Burgondie et la vallée du Rhône, contre-offensive de Charles Martel jusqu'à Narbonne
122AH (740) - Début de la guerre civile entre Berbères et Arabes en Afrique du Nord
123AH (741) - Défaite arabe face à la rébellion berbère à la bataille des

Nobles (Tanger)
- Départ d'une nouvelle armée arabe du Shâm et défaite arabe face à la rébellion berbère à l'oued Sebou
- Début de la guerre civile entre Berbères et Arabes en Espagne
- Débarquement de l'armée arabe du Shâm chassée du Maghreb en Espagne
124AH (742) - Écrasement de la rébellion berbère en Espagne
- Début de la guerre civile tribale entre Arabes, grande défaite des *Baladis* contre les Syriens et prise de pouvoir de Balj ibn Bishr puis de Sa'laba ibn Salama
125AH (743) - Nomination d'Abû al-Khattar en tant que gouverneur d'al-Andalus
127AH (745) - Victoire des généraux rebelles Sumayl et Suwaba contre Abû al-Khattar
129AH (746-47) - Mort de Suwaba, vacance du pouvoir puis accord institutionnel entre les factions arabes des Muzarites et Yéménites, et nomination de Yusuf ibn 'Abd ar-Rahmân en tant que gouverneur d'al-Andalus
130AH (747) - Reniement de l'accord institutionnel par les Muzarites, coup d'état de Yusuf et Sumayl
- Défaite des Yéménites face aux Muzarites
131-136AH (748-754) - Grande famine
134-136AH (751-754) - Expulsion des Berbères de Galice, holocauste des musulmans et destruction du nord-ouest de la péninsule ibérique par le roi Alphonse des Asturies
137AH (754) - Grande rébellion pro-abbasside de Saragosse
138AH (755) - Révolte et indépendance *de facto* des Basques
140AH (759) - Prise de Narbonne par les Francs de Pépin le Bref après un siège de 4 ans

Bibliographie

Sources musulmanes

1. Abul Fida : *Taqwîm-ul-Buldan*, Paris, 1840.
Al Mukhtasar, Le Caire.
2. Abu Yusuf : *Kitab-ul-Kharaj*, Le Caire, 1962.
3. Bakri : *Al Musalik wal Mumalik*, Alger, 1857.
4. Balazuri : *Futuh-ul-Buldan*, Le Caire, 1959.
5. Ibn Abdul Hakam : *Futuh Misr*, Leiden, 1920.
6. Ibn al-Athir : *Tarîkh-ul-Kamil.*
7. Ibn Hisham : *Sîrat-un-Nabi*, Le Caire, 1955.
8. Ibn Idhari : *Al Bayan-ul-Maghreb*, Leiden, 1948.
9. Ibn al-Kardabus : *Al Iktifa fi Akhbar-il-Khulafa*, Madrid, 1971.
10. Ibn Khaldun : *Tarîkh*, Beyrouth, 1967.
11. Ibn Qutayba : *Al Ma'arif*, Le Caire, 1960.
Al Imama was-Siyasa, Le Caire, 1907.
12. Ibn al-Qutya : *Tarîkh Iftitah Andalus*, Madrid, 1926.
13. Ibn Rusta : *A'laq-un-Nafeesa*, Leiden, 1892.
14. Ibn ash-Shabat : *Silat-us-Simt*, Madrid, 1971.
15. Maqqari : *Nafh-ut-Tayyab*, Beyrouth, 1968.
16. Masudi : *Murug-uz-Zahab*, Le Caire, 1958.
17. Suyuti : *Husn-ul-Muhazara*, 1967.
18. Tabari : *Tarîkh-ul-Umam wal-Muluk*, Le Caire, 1939
19. Yaqubi : *Al Buldan*, Leiden, 1892.
20. Yaqut : *Mu'jam-ul-Buldan*, Téhéran, 1965.
21. Zahabi : *Al Ibr*, Koweit, 1960.
22. Enan : *Daulat-ul-Islam fil Andalus*, Le Caire, 1960.

Sources occidentales

23. Clissold : *Spain,* Londres, 1969.
24. Conde : *The History of the Domination of the Arabs in Spain,* Londres, 1912.
25. Descola : *A History of Spain,* New York, 1963.
26. Dozy : *A History of the Muslims in Spain,* Londres, 1972.
27. Gayangos : *Mohammedan Dynasties in Spain,* Londres, 1840.
28. Gibbon : *The Decline and Fall of the Roman Empire,* Édimbourg.
29. Hitti : *History of the Arabs,* Londres, 1953.
30. Lévy-Provençal : *Espana Musulmana,* Madrid, 1976.
31. Saavedra : *Invasion de los Arabes en Espana,* Madrid, 1892.
32. Sanchez-Albornoz : *Espana Musulmana,* Madrid, 1974.
33. Thompson : *The Goths in Spain,* Oxford, 1969.
34. Vilar : *Orihuela Musulmana,* Murcie, 1976.
35. Fuller : *The Decisive Battles of the Western World,* 1957.
36. Montgomery : *A History of Warfare,* 1968.
37. Simonet : *History of Mozarites of Spain,* Madrid, 1897.

Aux éditions Ribât :

Le petit roman d'al-Quds (Jérusalem en Islâm) – 'Issâ Meyer
Histoire des Croisades (Tome I : De l'appel de Clermont à la mort de Salâh ad-Dîn) – S.E. Zaimeche Al-Djazairi
La conquête musulmane de la Perse – Agha Ibrahim Akram

Collection « Islâm d'Europe »
Le roman des Janissaires – 'Issâ Meyer
Le roman des Andalous - 'Issâ Meyer
La conquête musulmane de l'Espagne – Agha Ibrahim Akram
Le faucon de Quraysh – Agha Ibrahim Akram

Collection « Témoignages »
Rencontre(s) avec le désert (Itinéraire d'un musulman d'Europe à travers l'Afrique du Nord coloniale) – Knud Holmboe

Collection « Histoire contemporaine »
La chute de l'empire Ottoman (La Longue Guerre & la naissance de la Turquie) – S.E. Zaimeche Al-Djazairi
Colonisation & Résistance (Algérie, 1830-1871) – S.E. Zaimeche Al-Djazairi
Colonisation & Résistance (Libye, 1911-1932) – S.E. Zaimeche Al-Djazairi

Collection « Maghreb Islamique »
Le sultan du Maghreb (La vie de Yusuf ibn Tashfin) – 'Issâ Meyer
La conquête musulmane de l'Afrique du Nord – Agha Ibrahim Akram

Collection « Chroniques »
Femmes d'Islâm – 'Issâ Meyer
Héros de l'Islâm, les 30 figures les plus inspirantes de l'Histoire musulmane – 'Issâ Meyer

Collection « Patrimoine »
Histoire des califes Omeyyades – Jalâl ad-Dîn As-Suyûtî

Collection Islâm d'Europe

Premier acte éclatant d'une glorieuse pièce qui devait s'étendre sur près de huit siècles, la conquête musulmane de l'Espagne est peut-être l'un des événements les plus marquants de l'Histoire de l'humanité. Moins d'un siècle après l'Hégire, l'islâm pénétrait ainsi pour la première fois en Europe pour y écrire certaines de ses plus belles lettres de noblesse…

Menés par les plus brillants généraux et guerriers de leur temps, Tariq ibn Ziyad le fougueux Berbère, Musa ibn Nusayr le stratège Arabe ou encore Mughis le Romain, quelques milliers de cavaliers d'Afrique du Nord et d'Orient abattaient la tyrannie des Wisigoths, ouvraient la péninsule ibérique à la foi de Muhammad et s'enfonçaient jusqu'à la Loire. Une population exaspérée par des siècles d'oppression et de barbarie accueillait les armées islamiques, porteuses d'un nouvel ordre empreint de justice et de tolérance, en libératrices, tandis que nombre d'autochtones se ralliaient irrésistiblement au monothéisme intransigeant de leurs conquérants : la magie d'al-Andalus, joyau de la civilisation islamique comme de l'humanité toute entière, était née.

Pour la première fois traduite en français, l'oeuvre du grand historien militaire Agha Ibrahim Akram, spécialiste émérite des premières conquêtes de l'ère musulmane, nous fait ainsi revivre les exploits de ces hommes qui gravèrent à jamais leur nom en lettres d'or dans l'Histoire, nous plonge aux racines d'al-Andalus et nous livre l'ouvrage le plus complet sur le sujet, du premier débarquement berbère aux expéditions en France et à la grande fitna qui ouvrit la porte à la Reconquista…

Prix : 17€

ISBN : 978-2-9564440-3-9



ribateditions.com